LES MISSIONS CATHOLIQUES D'AFRIQUE.

LES MISSIONS CATHOLIQUES D'AFRIQUE.

Les Missions Catholiques d'Afrique,

par le BARON LÉON BETHUNE,
Secrétaire de Légation de S. M. le Roi des Belges,
Docteur en Droit et en Philosophie et Lettres,
Président du Comité antiesclavagiste de l'Arrondissement d'Alost.

AVEC UNE CARTE

ALMA COLLEGE
266.096
LIBRARY
B462
Alma, California

Société de Saint-Augustin,
DESCLÉE, DE BROUWER ET Cie.
Imprimeurs des Facultés catholiques de Lille. — 1889.

19320

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

Missions Catholiques d'Afrique.

CHAPITRE PREMIER.

Le catholicisme dans l'Afrique septentrionale.

§ I. — Coup d'œil historique sur les vicissitudes du catholicisme dans les pays barbaresques.

PEU de régions ont un passé aussi plein d'illustres souvenirs religieux, que ces belles contrées de la Mauritanie, de l'Algérie et de l'Égypte, naguère inconnues ou hostiles à l'Europe, et que, sous nos yeux pour ainsi dire, l'épopée napoléonienne et l'épée des Bugeaud et des Lamoricière ont annexées, moralement tout au moins, au domaine de la civilisation occidentale.

Dans la terre des Pharaons, après la prédication de l'évangéliste saint Marc, des églises florissantes s'élèvent de toutes parts, et bientôt les solitudes de la Thébaïde abritent dans les creux de leurs rochers, les glorieux patriarches de la vie érémitique. Dès le quatrième siècle, les moines égyptiens remontent le Nil et vont planter sur les plateaux éthiopiens ce germe puissant de christianisme qui, affaibli par l'erreur eutychéenne, s'y est cependant perpétué jusqu'à nos jours. Malheureusement le schisme et l'hérésie ne tardent pas à désoler ces belles chrétientés alexandrines, et les préparent à l'apostasie ou à un asservissement complet sous le cimeterre musulman.

Les mêmes fléaux, l'hérésie et le mahométisme, gagnant le littoral africain de la Méditerranée, y ont arrêté les progrès et l'efflorescence du génie chrétien, pour replonger les peuples qui l'habitaient dans l'isolement et l'abjection de la bar-

barie. « On sait combien étaient prospères au IVe siècle, « les églises de l'Afrique septentrionale », écrit dans sa belle étude sur l'Afrique et la civilisation chrétienne le P. Baesten (1) ; « dans la Cyrénaïque qui confine à l'Égypte, « dans la Byzacène et la Tripolitaine, dans la province pro- « consulaire de Carthage (Tunisie actuelle), dans la Numidie « et la Mauritanie Césarienne (l'Algérie d'aujourd'hui) et jus- « que dans la Mauritanie Tingitane (Maroc), on comptait « par centaines les sièges épiscopaux (2). De Carthage, la « métropole romaine de l'Afrique, rayonnaient jusqu'à l'Atlas, « jusqu'au désert et jusqu'au grand Océan, des prêtres zélés, « de nombreux évêques, qui allaient porter à ces Numides, à « ces Maures indomptables la paix du Christ et avec elle, « tous les biens de la terre et du ciel. Ah ! si ces églises « avaient pu, comme plus tard celles de la Gaule et de la Ger- « manie, se développer lentement à l'abri de la foi romaine, « quelles ne seraient pas aujourd'hui les conditions morales « et matérielles de ces riches contrées ? »

« Mais ici encore, de si belles espérances ne devaient pas « se réaliser : au IVe siècle l'hérésie donatiste vient affaiblir « ces jeunes chrétientés; au Ve, les Vandales ariens y met- « tent tout à feu et à sang. Cependant, au VIe siècle, le « catholicisme refleurit un instant, après les victoires de « Bélisaire, mais pour subir, au siècle suivant, un fléau bien « autrement funeste dans ses conséquences, l'invasion des « Arabes mahométans (3). »

Ce ne fut pas sans luttes toutefois que les populations africaines tombèrent dans l'esclavage musulman. Quatorze fois

1. *Précis historiques*, t. XXVII, p. 281.
2. *Africa christiana* du P. Morcelli, S. J., Brixiæ, 1816, t. I, p. 32 et suiv.
3. *Souvenirs de l'ancienne Église d'Afrique*, par Ch. Cahier. Paris, Périsse.

AVANT-PROPOS.

Ce livre n'est pas le fruit d'observations personnelles. Il n'est que le résumé et, si je puis m'exprimer ainsi, la mise en œuvre de documents nombreux, mais très disséminés, qui concernent les missions africaines. C'est à rechercher ces documents, à les condenser, à en faire un tout, que s'est bornée ma tâche.

Les admirables collections des " Missions Catholiques " *et des* " Annales de la Propagation de la Foi (1) ", *ont été naturellement les guides auxquels j'ai recouru le plus souvent. J'y joins pour la partie statistique et géographique, l'* " Atlas des missions catholiques " *du jésuite allemand Werner, et l'annuaire, si éloquent dans sa simplicité, publié par l'imprimerie de la Propagande sous le titre :* " Missiones catholicæ ritus latini descriptæ ".

En dehors de ces sources générales, j'ai puisé de nombreux renseignements dans les bulletins des différentes corporations religieuses qui sont représentées en Afrique ; tels sont les " Précis historiques ", *les* " Études religieuses " *et les* " Relations d'Orient ", *des*

---

1. Les « *Missions catholiques, bulletin hebdomadaire illustré de l'œuvre de la propagation de la foi* », comptent aujourd'hui vingt et une années d'existence. Elles paraissent simultanément en huit éditions (française, anglaise, allemande, néerlandaise, espagnole, italienne, polonaise et hongroise). Tout le monde connaît les populaires « *Annales de la Propagation de la Foi* » (1822-1889), qui font suite à la collection des « *Lettres édifiantes et curieuses.* »

Pères de la Compagnie de Jésus, les " Missions en Chine et au Congo " *des Pères de Scheut, le* " Messager des fidèles " *(Revue bénédictine), les* " Missions de la Congrégation des Pères Oblats ", *les* " Missions d'Afrique " *(d'Alger), les* " Annales apostoliques de la Congrégation du Saint-Esprit ", *etc. J'ai encore compulsé avec fruit les récits de voyage et les ouvrages divers des missionnaires Depelchin, Croonenbergs, van Cauwelaert, Horner, Leroy, Picarda, Planque, Denoit, Chausse et Holley, Vyncke, Duparquet, Bouche, Lafitte, Diouf, Augouard, sans oublier les mémoires si attachants, et en même temps si précieux pour la science, de l'apôtre de l'Éthiopie méridionale, l'illustre cardinal Massaïa.*

La sincérité des missionnaires catholiques n'a pas besoin d'être défendue ; la valeur de leurs relations et de leurs travaux scientifiques est universellement considérée comme étant de premier ordre. Quelle que soit ma conviction à cet égard, je n'ai cependant rien négligé, pour contrôler de la manière la plus consciencieuse les affirmations de nos missionnaires, tant par le témoignage de leurs émules protestants, que par des informations particulières, par l'étude des archives et des documents officiels ou d'ordre public, enfin, par les appréciations des voyageurs, des géographes, des hommes d'état, et généralement de tous ceux qui depuis quelques années ont décrit le continent mystérieux.

Puissent ces quelques pages accroître l'intérêt avec lequel tout homme de cœur doit suivre les héroïques pionniers, qui vont porter la civilisation chrétienne au milieu de la barbarie des nègres ! Puissent-elles surtout provoquer chez mes compatriotes un généreux courant de sympathies pour l'œuvre nationale des missions du Congo !

J'aurai atteint le but que je me suis proposé.

les Berbères de l'Atlas renièrent un culte imposé par la force pour reprendre leurs pratiques chrétiennes; écrasés par le nombre, les montagnards durent baisser la tête; mais les vestiges de christianisme qui se retrouvent encore aujourd'hui dans leurs coutumes, témoignent de leur valeureuse obstination à conserver la religion de saint Augustin et de saint Cyprien (1).

Si les provinces de l'Afrique du nord n'ont pas abjuré le mahométisme au moyen âge, du moins les martyrs ne leur ont point manqué. En 1261, plus de deux cents Frères Prêcheurs qui évangélisaient Damiette et le Delta du Nil, furent massacrés en haine de la foi (2). En même temps, les Franciscains fondaient, sous la protection des monarques aragonais, des collèges arabes, où leurs missionnaires se préparaient en foule à évangéliser les Maures d'Afrique. Les Trinitaires et les Pères de la Merci volaient, au péril de leurs jours, libérer les captifs des bagnes d'Alger et de Tunis; quand ces religieux ne pouvaient affranchir leurs frères esclaves, ils aimaient à s'enfermer volontairement dans les cachots, pour adoucir les souffrances des chrétiens et les préparer à une mort digne de leur baptême. Dans un temps où la question de l'esclavagisme s'impose de nouveau à l'opinion, n'est-il pas consolant de se souvenir que de l'an 1218 à 1632, le seul ordre de la Merci brisa les chaînes de 490,736 captifs chrétiens (3)?

Les princes normands de Sicile, saint Louis, roi de France, les souverains espagnols se préoccupèrent tour à tour d'arracher à l'Islam les côtes de la Méditerranée (4): à la croi-

1. *Œuvres choisies du cardinal Lavigerie*, t. I, p. 46.
2. *Histoire des missions catholiques*, par le B^on^ Henrion, t. I, p. 81.
3. *Henrion*, t. II, p. 330.
4. *Histoire religieuse de la Tunisie*, par A. de Ste.-Marie, seconde partie, IV.

sade de saint Louis et au traité qui la termina et qui stipulait la liberté religieuse des chrétiens tunisiens, nous voyons prendre part plusieurs magnats belges parmi lesquels Baudouin II, empereur de Constantinople, et les comtes Guy de Flandre et Henri de Luxembourg. Plus tard les rois de Portugal préludèrent à leurs fameuses découvertes maritimes en plantant le drapeau de la croix sur le littoral marocain.

On connaît les glorieuses expéditions de notre grand empereur Charles V sous les murs de Tunis, alors que d'autres monarques européens n'avaient pas honte de s'allier avec les esclavagistes barbaresques et de paralyser ainsi les résultats de cette généreuse croisade. Enfin à partir du règne de Louis XIII, la politique française, s'inspirant d'idées plus chrétiennes, se plut à favoriser l'œuvre des missions. Sous son égide, les enfants de Saint-Vincent de Paul et les Jésuites s'établirent en Tunisie et en Égypte et, de concert avec les Récollets et les Capucins, ils y formèrent des chrétientés stables qui subsistent encore aujourd'hui

§ II. — Missions marocaines (évêché espagnol de Ceuta, et préfecture apostolique du Maroc).

LES provinces du Maghreb-el-Aksâ, ou de l'Occident extrême, arbitrairement confondues en Europe sous le nom de Maroc, manquent de cohésion politique; la souveraineté de S. M. Chérifienne est bien souvent purement nominale dans les immenses territoires dont nos cartes lui attribuent la possession. Toutefois, un lien plus puissant, celui de la religion, unit tous les habitants de l'Atlas occidental et leur donne une certaine cohésion en face de l'étranger. « Tandis que les musulmans de l'est prient pour le « calife de Stamboul, ceux de l'ouest, y compris le Touat,

« invoquent les bénédictions d'Allah sur la tête du sultan du « Maroc, que d'ailleurs ils ne considèrent nullement comme « ayant sur eux le moindre droit politique (1). »

Le fanatisme le plus aveugle continue d'animer les tribus berbères et arabes qui se partagent ces belles contrées, où l'élément européen n'est guère représenté hors des ports de la côte. Cependant les Berbères marocains sont, comme leurs congénères algériens, assez ignorants des dogmes de la foi de Mahomet; quant aux Arabes du littoral, quelques-uns d'entre eux « ont même gardé quelques pratiques des « Roumi détestés : des femmes portent le tatouage de la « croix et lors des couches difficiles, elles invoquent l'assis- « tance de la Vierge Marie. Des mots latins sont restés « dans leur langue. Le calendrier romain est toujours en « usage concurremment avec le calendrier arabe, et c'est « toujours du premier que l'on se sert pour indiquer les « phases de la vie agricole (2). »

C'est aux anciens établissements du Portugal et de l'Espagne dans ces parages, qu'il faut sans doute attribuer le maintien de ces traditions chrétiennes. Après avoir reconquis pied par pied leur propre royaume sur les infidèles, les monarques lusitaniens ne tardèrent pas à porter la guerre en Afrique dans le cœur même de ce royaume de Fez d'où étaient parties tant d'expéditions funestes pour la Péninsule ibérique. « En 1425, sous l'illustre fondateur d'une dynastie « nouvelle, sous le glorieux Jean Ier, l'expédition d'Afrique « est résolue : elle fut le commencement de la marine por- « tugaise qui a pris naissance dans la guerre sainte, dans

1. *Géographie universelle*, par Reclus, t. XI, p. 698.
2. *Ibid.*, t. XI, p. 695.

« une véritable croisade (1). » Le succès couronna la tentative hardie de Jean Ier, et Ceuta, le principal boulevard de l'islamisme, tomba sans coup férir entre ses mains; la grande mosquée, convertie en cathédrale, reçut six ans plus tard du pape Martin V son premier évêque.

L'importance de cette conquête fut immense; elle marque la première étape de cette prise de possession de l'Afrique par les peuples chrétiens, dont nous voyons aujourd'hui se dérouler devant nos yeux les suprêmes péripéties; ses résultats immédiats ne tardèrent pas à se faire sentir. Au témoignage du professeur Schaeffer (2); « la prise de cette ville fut pour « les Portugais le point de départ de nouvelles conquêtes « sur la côte de l'Afrique. Un nouveau but était indiqué, « une nouvelle direction était donnée à l'esprit et à l'activité « de la nation. Dès lors, les Portugais ne parlèrent plus que « d'expéditions maritimes, et Ceuta fut le premier anneau « de la longue chaîne que les marins portugais tendirent « autour de la côte d'Afrique, et dont le dernier, scellé d'or, « devait se rattacher au Paradis de l'Inde. »

D'autres victoires suivirent ces premiers succès, et il fut un temps où la côte océanique du Maroc, jusqu'aux premiers contreforts de l'Atlas, était hérissée de forteresses et de comptoirs européens. Le Maroc tout entier aurait sans aucun doute subi le même sort, si l'infant don Henri n'avait réussi à triompher des superstitieuses hésitations des navigateurs portugais en leur faisant franchir le cap Bojador, et si, à la suite de ce coup d'audace, l'action de la race lusitanienne ne s'était éparpillée sur les rivages de toutes les mers.

1. *L'Afrique et la civilisation chrétienne*, par le P. Baesten. *Précis historiques*, t. XXVII, p. 375.

2. *Hist. de Portugal*. Trad. franç. Paris, Garnier, p. 339.

La rivalité d'intérêts entre le Portugal et l'Espagne réunis un moment sous un même sceptre, brisa à tout jamais l'élan des croisades en Mauritanie.

Lors de la révolte du Portugal en 1640, Ceuta passa à l'Espagne. Suffragante dès lors de la métropole de Séville, l'église épiscopale du Gibraltar marocain est unie depuis un siècle à celle de Cadix. Le diocèse espagnol de l'Afrique septentrionale comprend, outre la capitale, les *presidios* des îles Zaffarines, de Melilla, d'Alboran, d'Alhucemas et de Peñon de Velez avec une population de 12.216 habitants, tous catholiques.

Ces possessions ont failli recevoir un agrandissement territorial considérable à la suite de l'expédition de 1859-1860, quand le général O'Donnell menaça Tanger, après avoir fait flotter la bannière espagnole sur les murs de Tétouan. De longs pourparlers diplomatiques provoqués par l'intervention de l'Angleterre, amenèrent la restitution de cette ville de 20,000 âmes au Maroc. Toutefois le gouvernement de Madrid obtint quelques positions avantageuses près de Ceuta, et la concession d'un établissement à Santa-Cruz de mar Pequeña sur la côte de l'Atlantique (1).

Où se trouvait situé l'emplacement exact de cette ancienne colonie possédée par l'Espagne de 1507 à 1527 ? Vingt années d'études et de recherches ne purent résoudre le problème; mais le cabinet de Madrid, d'accord avec les autorités marocaines, a jeté son dévolu sur le hâvre d'Ifni, localité placée d'ailleurs en dehors des limites politiques où se fait sentir effectivement l'autorité du sultan. Cette position à laquelle la proximité de l'archipel canariote offre de rapides perspectives de colonisation, possède une grande importance au

1. *Espagne et Maroc, campagne de 1859-1860*, par Chauchar p. 444-446.

point de vue commercial; elle est en effet le débouché naturel de l'important marché d'esclaves d'Ogoulmin et des populations agglomérées de l'Oued Sous. Espérons qu'Ifni ne tardera pas à devenir un foyer d'expansion du catholicisme!

Mentionnons encore la prise de possession par l'Espagne d'une partie du littoral saharien au sud d'Ifni; des comptoirs y sont déjà fondés à Villa-Cisneros, au Rio-de-Oro, à Angra-de-Cintra et à la Bahia-de-Oeste. Ici encore, les pêcheurs des Canaries ne dérogeront pas aux traditions espagnoles et planteront la croix avec le drapeau de leur patrie. La population si parfaitement hispanisée des îles Fortunées, par l'affinité de race qui l'unit vraisemblablement aux Kbaïl ou Berbères de l'Atlas et de la steppe saharienne, peut jouer un grand rôle dans l'initiation progressive de ces tribus aux bienfaits de la civilisation chrétienne.

Quant aux états de S. M. Chérifienne, l'intensité du fanatisme musulman n'a guère réussi à en écarter les missionnaires. Si le siège épiscopal de Maroc, fondé au XIII^e^ siècle au prix du sang des enfants de Saint-François, n'est plus occupé depuis 1566, cette mission n'a cependant pas cessé d'être cultivée par d'héroïques religieux de la même famille.

Quand survinrent les tourmentes révolutionnaires qui, à la suite de l'invasion napoléonienne, ont désolé l'Espagne, et porté un coup mortel à ses ordres religieux, la province franciscaine de San-Diégo ou d'Andalousie ne put, il est vrai, suffire à alimenter tous les postes de l'empire marocain. Mais en 1859 déjà la mission était réorganisée sous forme de préfecture apostolique et confiée aux Pères formés dans le collège des Mineurs observantins à Compostelle. La liberté de l'apostolat stipulée par l'Espagne à la suite de l'expédition de 1860, existe en droit, mais la surexcitation des

passions religieuses chez les indigènes, oblige les missionnaires à des précautions de tout genre. En dépit des difficultés inhérentes à cette situation précaire, les villes de Tétouan, de Tanger, de Casablanca, de Larache, de Mazagan et de Mogador possèdent des communautés catholiques et des prêtres résidents qui visitent en outre les chrétientés d'Alcazar, de Rabat et de Saffi; le nombre des catholiques dispersés dans ces différentes localités n'est pas inférieur à 5000. Le personnel de la mission comprend trente-six religieux franciscains et six sœurs du même ordre. Les missionnaires se dévouent surtout à l'œuvre des hôpitaux et dispensaires et à celle des écoles qui, au nombre de dix, sont réparties entré les diverses stations. La revue genévoise *L'Afrique explorée et civilisée* parlait naguère avec éloges de ces établissements d'instruction (1). Le travail patient et la charité à toute épreuve de ces saints religieux, leur ont valu jusqu'aux sympathies du gouvernement marocain lui-même.

Pendant le cours de la grande année jubilaire que nous venons de quitter, l'empereur Muley-Hassan a tenu à envoyer son propre ministre des affaires étrangères à Rome, pour y saluer le glorieux successeur de Pie IX. Cet ambassadeur, accompagné du préfet apostolique le P. Lerchundi, vint joindre les félicitations de son maître aux hommages que les deux autres grands souverains musulmans, le sultan de Stamboul et le shah de Perse, avaient déjà rendus au chef de l'église romaine. Quelle mystérieuse attraction conduit donc aux pieds du prisonnier du Vatican jusqu'aux envoyés des modernes califes ?

1. Année 1886, p. 211.

§ III. — Algérie (archevêché d'Alger, évêchés d'Oran et de Constantine — Hippone).

LA dernière gloire de l'ancienne monarchie française est la prise d'Alger; en plantant le drapeau d'un peuple chrétien dans ce nid de pirates, Charles X a rendu un service incomparable à la civilisation de l'Afrique. Pour M. Émile Banning, dont on connaît la haute compétence dans les questions africaines, la conquête de l'Algérie par les armes françaises créa un nouveau « centre d'attaque » de la barbarie, une « puissante source d'infiltration des influences civilisa- « trices » dans le continent mystérieux.

Il n'a pas dépendu de la bonne volonté du gouvernement de la restauration, que l'effet moral de l'établissement de la France sur la terre algérienne ne reçût, par la prédication de la religion chrétienne aux indigènes, son indispensable et salutaire complément. Dans son rapport au roi Charles X, pour décider l'expédition d'Alger, le ministre de la guerre, M. de Clermont-Tonnerre, exprimait l'intention et l'espoir d'arriver peu à peu à christianiser les tribus arabes. « Peut-être même, « avec le temps, disait-il, aurons-nous le bonheur, en civilisant « les Arabes, de les rendre chrétiens; et si cette considération « ne peut pas être présentée comme un motif pour entre- « prendre une guerre, du moins est-ce une raison, quand la « guerre est commencée, pour marcher avec plus de con- « fiance à une gloire que la Providence semble nous avoir « réservée. » « Les indigènes s'y attendaient eux-mêmes », ajoute l'auteur auquel nous empruntons la citation de ce document; « car, chez eux, l'absurde idée de séparer la reli- « gion de la conduite des choses humaines n'est pas encore « entrée dans les esprits, et, le jour même de la prise d'Alger,

« la population terrifiée demandait à grands cris si on lui « laisserait la vie sauve, à condition qu'elle embrasserait la « religion des Français (1). » Il eût donc suffi, les premières années de la conquête, d'une protection éclairée accordée au catholicisme, pour déterminer sans la moindre violence un large courant de conversions parmi les habitants de l'Algérie.

L'influence que l'église française aurait pu exercer dans la nouvelle colonie, fut malheureusement paralysée presque aussitôt par les errements de la politique métropolitaine. Dès le 19 décembre 1831, une ordonnance du roi Louis Philippe, avait, il est vrai, nommé un préfet catholique, M. l'abbé Colin; mais le nombre de ses collaborateurs était si restreint que sept ans après, Mgr Dupuch, débarquant à Alger en qualité d'évêque, trouva dans l'ensemble des possessions françaises un total de quatre prêtres. En même temps s'était enracinée dans l'administration civile et militaire la croyance à un dogme étrange, que Napoléon III devait incarner plus tard dans cette phrase célèbre de sa lettre du 6 février 1863 au maréchal duc de Malakoff : « L'Algérie n'est pas une « colonie proprement dite, mais un royaume arabe. » Visant à reconstituer en Afrique au profit des souverains français une sorte de califat, les rêveurs partisans de cette brillante utopie élevaient entre les Européens et les indigènes une véritable muraille de Chine, et considéraient comme un crime toute tentative d'assimilation des populations berbères ou arabes aux mœurs, aux coutumes et surtout à la religion de la mère patrie.

Il entrait dans les vues des bureaucrates éminents, précurseurs ou inventeurs de ce système du « Royaume arabe »,

1. *Documents biographiques sur le cardinal Lavigerie*, par Mgr A. C. Grussenmeyer.

de donner à l'islamisme algérien une consécration officielle, et de réprimer sévèrement toutes les atteintes portées — nous empruntons leur style — « *à la liberté de conscience des « indigènes* »; étaient considérées comme telles toutes tentatives de prosélytisme catholique, tout appel fait à la liberté et à la raison d'un sectateur de Mahomet pour l'engager à abandonner ses erreurs. Les héroïques sœurs de charité attirèrent même sur leur tête les foudres administratives, pour avoir osé orner les salles de leurs hôpitaux du signe de la Rédemption ; la vue d'un crucifix aurait pû blesser les susceptibilités des malades arabes (1).

Loin de travailler à affaiblir insensiblement l'effervescence de l'islamisme, les généraux arabophiles, influents surtout dans l'entourage de Napoléon III, croyaient de bonne politique de doter d'une organisation puissante la religion du Prophète. La France poussait même l'imprévoyance jusqu'à organiser à ses frais l'enseignement théologique musulman (2), et à payer annuellement le voyage de la Mecque aux pèlerins algériens qui allaient y retremper leur fanatisme. Mgr Massaia, se rendant, en 1846, dans sa mission d'Abyssinie, se vit insulté et menacé de mort par ces protégés français, qui furent unanimes à huer le drapeau tricolore que le prélat arborait pour se défendre contre leur insolence. Combien est vraie l'appréciation de la politique française faite par l'évêque missionnaire à propos de l'incident que nous venons de rapporter ! « La France, insultée dans nos « personnes et dans son drapeau par des populations qu'elle « avait matériellement soulagées et aidées de ses bien-

1. *La colonisation de l'Algérie*, par Louis de Baudicour (1856), p. 265 — cité par Marshall, *Missions chrétiennes*, t. I, 476.

2. *État actuel de l'Algérie, 1863*, p. 41 et suiv. Imprimerie Impériale.

« faits, aurait obtenu de plus grands fruits, si elle avait « donné plus de liberté aux apôtres de l'Évangile, pour « répandre parmi ces peuples conquis la lumière bienfai- « sante de la religion catholique. Elle aurait ainsi conquis « non seulement les corps, mais aussi les cœurs de ces « musulmans de l'Algérie (1)! »

Nous n'avons pas tout dit: des Français, baptisés chrétiens, n'eurent pas honte de passer publiquement à la religion du Prophète, et de se faire de leur titre de renégat une recommandation pour briguer les fonctions de l'administration algérienne. Aujourd'hui encore, M. Reclus nous apprend « qu'il est plus de Français qu'on ne le croit qui s'arabisent « ou se kabylisent. Les premiers convertis à l'islam, se font « marabouts pour la plupart et vivent grassement des « offrandes que leur font les fidèles (2). » Ce résultat était-il prévu par les arabophiles orléanistes et impérialistes? On comprend dans ces conditions que l'officier général Desvaux ait pu, en 1860, à Tuggurt, de la tribune d'une mosquée, engager ses auditeurs à « rendre grâce à Dieu et au Prophète pour « les bienfaits que la France leur avait apportés (3) ».

Ces ménagements et ces turpitudes ont-ils au moins assuré à la France les sympathies du monde arabe? Il serait puéril de le croire, puisqu'en 1871, les indigènes n'eurent rien de plus pressé que de profiter des embarras de la France pour susciter une formidable révolte. « Comme toujours, dit un « historien, les marabouts étaient à la tête du mouvement et « prêchaient la révolte (4). » Et ces aimables marabouts

1. *Mes trente-cinq années de mission dans la haute Éthiopie*, par le cardinal Massaia. Traduction Abel Gaveau, t. I, p. 72. (Lille, 1887.)

2. *Géographie universelle*, t. XI, p. 597.

3. *The great Sahara*, Tristram, ch. XIX, p. 326.

4. *L'Europe militaire et diplomatique au XIXe siècle*, par Nolte, t. III, p. 118. Voir encore le récent article de M. le Bon A. 't Kint de Roodenbeke sur la *Société indigène en Algérie*. (N° de juin 1889 de la *Revue générale*, p. 715.)

étaient les anciens boursiers des séminaires fondés et entretenus aux frais du trésor français! L'islamisme, fortifié par la politique des administrateurs d'outre-mer, est devenu si puissant qu'au témoignage de M. Louis Rinn (1), chef de service des affaires indigènes, le nombre des Khouan ou membres des ordres religieux musulmans, dont on connaît le sauvage fanatisme, s'élève dans la seule Algérie au chiffre fantastique de 170.000 hommes, sur lesquels plus de la moitié, soit 96.000 individus, appartiennent à l'ordre des Rahmanîya, dont les menées n'ont été étrangères à aucune insurrection. Sur quinze habitants indigènes de l'Algérie, un au minimum est engagé dans ces milices sans patrie, qui n'attendent que le moment favorable pour se ruer sur la colonie européenne.

Ajoutons que dans les premiers temps de la conquête, les soldats et les résidents français ont trop souvent scandalisé les Arabes et les Berbères, par l'ostentation de leur impiété et de leur inconduite ; l'énergique impulsion d'hommes comme Bugeaud put seule apporter quelque remède à ces déplorables errements. Toutefois la situation faite à Mgr Dupuch et à Mgr Pavy, son successeur, était telle, que le premier archevêque d'Alger, l'éminent cardinal Lavigerie, écrivait en 1868, aux applaudissements du monde catholique, ces phrases indignées : « Le premier évêque d'Alger a été abandonné « par le pouvoir et obligé de fuir cette terre qu'il avait arrosée « de ses larmes et de ses sueurs, et, sans le généreux con- « cours du prince qui est aujourd'hui le souverain de la « France, il serait mort sous les verroux. Son successeur, « Mgr Pavy, n'a pas été plus heureux. Tout rapport lui a « été interdit avec les Arabes. Le vénérable supérieur de son « grand séminaire a été publiquement menacé de la prison et

1. *Marabouts et Khouan*, par Louis Rinn, Alger, 1884.

« même des galères, pour avoir recueilli, dans les boues « d'Alger, quelques petits orphelins indigènes dont il voulait « faire des hommes. Et pendant qu'on leur refusait ainsi « toute liberté, mes deux vénérables prédécesseurs voyaient « s'élever, à grands frais, des mosquées le plus souvent « inutiles; encourager par des subventions les écoles, les « réunions religieuses, où s'exaltait le fanatisme des indigènes; « le pèlerinage de la Mecque facilité, accompli aux frais de « l'état, par les musulmans de l'Algérie; enfin, chose vrai- « ment incroyable! l'enseignement du Coran, donné au nom « de la France, à ceux-mêmes qui ne l'avaient jamais connu, « comme les habitants de la Kabylie (1). »

L'organisation administrative de l'Algérie était à peine commencée, qu'on s'aperçut que la population indigène se composait de deux éléments ethnographiques nettement tranchés : d'un côté, les Arabes, héritiers des conquérants musulmans, de l'autre, les Berbères ou Kabyles, descendants des anciens chrétiens des périodes romaine et byzantine. « Laborieux, sobres, pleins de courage, exempts de fanatisme « pour une religion imposée par de longues violences, et « quatorze fois reniée par eux, séparés des Arabes par le « ressentiment de l'opprimé contre l'oppresseur, n'ayant pas « subi la loi des Turcs, conservant encore dans quelques « tribus, le signe sacré de la croix, et, dans toutes, le code « ou, comme ils disent, le canon de leurs lois civiles, les « Kabyles semblaient destinés à notre alliance. C'est un de « leurs chefs qui, dans les premiers temps, disait ces paroles « remarquables, rapportées par Bedeau: Nos ancêtres ont « connu les chrétiens; plusieurs étaient fils des chrétiens,

1. *Œuvres choisies du cardinal Lavigerie*, t. I, p. 176. Lettre au Maréchal de Mac-Mahon.

« et nous sommes plus rapprochés des Français que des « Arabes (1). »

Le croirait-on? Ces tribus réfractaires aux mœurs et à la religion des Arabes, désireuses pour ainsi dire de se rapprocher du christianisme, la France entreprit de les assimiler par la force non pas à la civilisation catholique et française, mais à la barbarie arabe! D'autre part, il fallut soutenir contre l'administration une lutte qui dura plusieurs années pour obtenir en faveur du P. Creusat, de la compagnie de Jésus, l'autorisation de prêcher l'Évangile à ces fils de chrétiens. Mais le zèle de ce missionnaire ouvertement combattu par le bureau arabe, fut inutile, nous apprend Mgr Grussenmeyer (2), jusqu'au moment où, à la suite du conflit de l'archevêque avec le Maréchal (1868), il eut la liberté de visiter librement les villages, ce qu'on lui avait interdit auparavant. « Je n'ai pu », écrivait cette même année 1868 Mgr Lavigerie, « devant une « résistance obstinée, établir, en Kabylie, à côté des écoles, « de simples maisons de secours et de charité, et cela alors « que je m'engageais à les établir à mes frais, à ne les établir « que là où les conseils communaux indigènes le demande- « raient ou l'accepteraient, et, enfin, à ne laisser faire, par « les sœurs ou les frères, aucune propagande directe, la « considérant comme prématurée, et me contentant de gagner « la confiance et le cœur des indigènes, par l'exemple, et « par les bienfaits de la charité. Des Djemaas (communes « kabyles) m'ont demandé ou fait demander par écrit ou de « vive voix, la faveur de ces établissements. La résistance « de la part de l'autorité algérienne a été invincible (3). »

1. *Œuvres choisies du cardinal Lavigerie*, t. I, p. 46. Voir aussi l'article prémentionné du B^on^ A. 't Kint de Roodenbeke.

2. *Documents biographiques sur Mgr Lavigerie*, t. I, p. 341.

3. *Œuvres choisies de Mgr Lavigerie*, t. I, p. 167.

Les protestations indignées contre cette politique antinationale et antichrétienne ne manquèrent pas; tandis que les colons algériens demandaient à grands cris des limites au pouvoir proconsulaire des bureaux arabes constituant de véritables pachaliks militaires, et entravant complètement l'essor de l'agriculture et de la colonisation, les catholiques réclamaient impérieusement la liberté de l'apostolat et l'adoption de mesures destinées à rapprocher les indigènes des Européens. Un français de distinction écrivait en 1864, de Constantine, au Journal « *Le Monde* » (1) de Paris: « On ne « veut pas comprendre que l'obstacle invincible, et le seul « obstacle à la soumission de ce peuple, c'est sa religion; que « tant qu'il sera musulman, il ne changera pas; que sa devise « est et sera toujours celle de son prophète : fais-toi musul- « man, ou meurs!..... Les Arabes ne seront les amis de la « France, que quand, au lieu de se réunir dans leurs mos- « quées, ils se réuniront dans nos églises, mais alors seule- « ment; car vous ne viendriez pas à bout d'en faire des « incrédules ou des impies, ils n'y consentiraient jamais. Il « leur faut une religion, et puisque la leur est une monstruo- « sité, pourquoi ne pas leur enseigner la nôtre qui est si belle « et la seule vraie? »

Cependant l'empereur Napoléon III, chez qui les rêves arabophiles n'excluaient pas une certaine sympathie personnelle pour le catholicisme, prit l'initiative de multiplier dans la France africaine les sièges épiscopaux, en érigeant, avec le concours du Souverain Pontife, la métropole d'Alger et les deux églises suffragantes d'Oran et de Constantine-Hippone. « Cette institution nouvelle, disait le prince, dans sa lettre « du 20 juin 1865, m'a paru nécessaire, parce qu'il est im-

1. N° du 24 mai, 1864.

« possible à l'évêque d'Alger, à cause de l'étendue de nos « possessions, de visiter tout son diocèse, et ensuite, parce « qu'il est bon, en présence de tant de cultes divers, de re- « lever l'importance des ministres du culte catholique (1). » Le choix du gouvernement impérial ratifié par Rome, appelait, le 12 janvier 1867, au siège d'Alger un des membres les plus brillants de l'épiscopat français, Mgr Lavigerie, évêque de Nancy, ancien auditeur de rote, désigné dès lors dans l'opinion publique pour les plus hautes charges ecclésiastiques.

Appréciant le dévouement avec lequel Mgr Lavigerie accepta le poste d'Alger, hérissé de difficultés de toute nature, son biographe fait cette juste réflexion : « humainement « c'était une folie, mais cette folie était celle de l'apostolat « dont parle saint Paul ».

Quel était en effet le but du nouvel archevêque, sinon de consacrer sa vie à l'Algérie, pour enrayer les funestes tendances qui depuis trente-sept ans paralysaient les efforts généreux du catholicisme sur la terre de saint Augustin? Français et catholique, il voyait un grand devoir religieux et patriotique à remplir, en tentant de pénétrer du génie français et catholique, ces populations berbères naguère chrétiennes et romanisées. « Je pense », écrivait-il à ce moment, « qu'il est nécessaire de réagir enfin, par une parole virile, « et par l'exemple, contre des préjugés aussi néfastes. C'est « à un évêque de le tenter. Or, je m'en sens le courage avec « la grâce de Dieu. Non certes que je veuille employer, pour « ramener à nous les indigènes, des moyens que n'approu- « verait pas la prudence. Sans croire, en effet, au fanatisme « bien profond des Berbères, je comprends que nous devons « nous interdire tout ce qui pourrait ressembler à des pro-

1. *L'Algérie*, par A. Behagel. Paris, 1870, p. 296.

« vocations, et fournir des prétextes de troubles aux tribus « mal soumises. Mais je crois aussi que deux moyens d'assi- « milation, très praticables et efficaces, sont possibles dès « maintenant : les œuvres de charité pour tous, et les écoles « françaises pour les enfants. L'œuvre de transformation, « ainsi entreprise, sera longue sans doute, mais enfin elle « sera commencée ; tandis que, avec le système actuel, on « ne sera pas dans dix siècles, plus avancé qu'aujourd'hui. « Il n'y aura pas, après ce temps, dans l'Afrique du Nord, « un seul indigène, *qui ne soit encore musulman, ni un « seul musulman, qui ne soit encore au fond ennemi de la « France* (1) ! »

Le prélat prévoyait-il le grand mouvement africain inauguré en 1876, quand il ajoutait ces lignes qui, écrites remarquons-le bien en 1867, semblent prophétiques aujourd'hui ? « Ce n'est pas tout. L'Algérie n'est qu'une porte ouverte « par la Providence, sur un continent barbare de deux cents « millions d'âmes. C'est là surtout qu'il faut porter l'œuvre « de l'apostolat catholique. On n'a à y craindre ni la politique « des bureaux arabes, ni l'opposition violente de la libre- « pensée. Tout dépend de la grâce de Dieu et du zèle des « missionnaires. C'est ce que je crois le clergé d'Algérie « appelé à tenter (2). »

A peine débarqué dans son nouveau diocèse, Mgr Lavigerie trouva une occasion incomparable d'exercer sa charité. Deux années de sécheresse, une invasion de sauterelles avaient amené à leur suite la famine avec son indescriptible cortège d'horreurs. Les indigènes succombaient en foule au fléau, et les chiffres aujourd'hui officiels, établissent que ces

1. Grussenmeyer, t. I, p. 106.
2. Ibid., p. 107.

années calamiteuses virent périr de faim et de la peste typhoïde cinq cent mille indigènes. L'administration algérienne aurait voulu obtenir le silence sur cette épouvantable catastrophe ; dans ce but elle parquait les Arabes loin des villes et des villages, dans le vain espoir que les cris de misère de ces infortunés ne parviendraient pas jusqu'en Europe. Peut-être cet odieux calcul eût-il réussi, sans l'archevêque qui, ému de pitié, adressa à la France et aux peuples chrétiens un solennel appel à la charité, en déchirant le voile funèbre dont on recouvrait les misères de l'Algérie. Les secours affluèrent bientôt et le prélat, aidé de ses deux suffragants, put soulager bien des douleurs et sauver bien des existences.

Au cours de ces charitables travaux, le chef de l'église algérienne fut frappé de l'immense quantité d'orphelins arabes, que la disparition de leurs parents, victimes de la famine, laissait sans moyens d'existence, abandonnés à la faim, à la misère, au vice. Dès cet instant, il forma le projet de recueillir tous ces déshérités et de leur servir de père : deux vastes orphelinats furent créés, l'un pour les garçons à Ben Aknoun, plus tard à la Maison Carrée ; le second pour les filles, à Kouba ; dix-huit cents enfants furent reçus dans ces établissements de novembre 1867 à juin 1868; sur ce nombre, près de cinq cents succombèrent à l'épidémie typhoïde, d'autres furent réclamés par leurs familles ; il en resta un bon millier que l'archevêque garda, éleva, sauva et pour le corps et pour l'âme. Les orphelinats arabes moissonnèrent bien des dévouements ; la communauté de religieuses qui se consacrait à cette œuvre, vit le typhus lui enlever successivement vingt-deux de ses membres (1).

Comment cette héroïque entreprise qui, dès le premier

1. *Missions catholiques*, t. VIII, p. 230.

jour, posséda toutes les sympathies de la population indigène et des plus fanatiques marabouts, porta-t-elle ombrage à la bureaucratie ? Nous avouons en vérité ne pouvoir le comprendre ! Toujours est-il que le parti des faux arabophiles, tout-puissant dans les parages officiels, arracha une décision gouvernementale aux termes de laquelle tous les orphelins devraient être rendus à leurs tribus, une fois la famine terminée. Cette incroyable exigence révolta le cœur d'apôtre de Mgr Lavigerie et lui arracha une protestation solennelle, qui est restée, comme l'écrivait peu après un évêque de France, « un monument de la fermeté épiscopale ». Après une première lettre au maréchal de Mac-Mahon, exécuteur inconscient de cet ordre barbare, le prélat s'adressa directement à l'empereur et lui demanda hardiment la « liberté comme en Turquie [1] ». La fermeté de l'archevêque eut raison de l'entourage impérial, et une tolérance plus étendue fut désormais accordée à la charité catholique. Mieux avisée que les gouvernements antérieurs, la République a compris combien il est important de fondre graduellement les populations indigènes dans l'élément européen et chrétien, et, si elle n'a pas supprimé l'organisation officielle du culte musulman, au moins a-t-elle laissé une liberté à peu près complète à l'apostolat. L'arabophilie de convention, le dilettantisme panislamique ont disparu avec l'empire.

Entretemps, Mgr Lavigerie continuait à remplir de sa bienfaisante activité l'Algérie toute entière ; le premier évêque de Constantine ayant dû, à la suite d'une cruelle maladie, résigner ses fonctions, l'administration de ce diocèse qui se trouvait dans une position financière des plus critiques,

1. *L'archevêque et l'administration algérienne sous l'Empire*, Alger, 1871, p. 37.

vint, pendant plusieurs années, augmenter les fatigues et les lourdes responsabilités du métropolitain.

Ces soucis nouveaux ne pouvaient faire oublier au zélé protecteur des indigènes, ses enfants d'adoption, les orphelins de la famine. Plusieurs d'entre eux, arrivés à l'adolescence, épousèrent des pensionnaires de l'orphelinat arabe des sœurs, et ces couples formèrent le noyau d'un premier village indigène chrétien. « Jeudi dernier (6 novembre 1873) », disait *L'Akbar*, journal d'Alger, «a eu lieu, dans la plaine du Chélif, « la cérémonie d'inauguration d'un nouveau village, celui de « Saint-Cyprien du Tighzell. Cette cérémonie a été présidée « par Mgr l'archevêque d'Alger, qui a installé dans ce nou- « veau centre les ménages des orphelins arabes recueillis par « lui lors de la famine de 1868. Le village compte trente- « deux feux. Il est doté de deux écoles, d'un dispensaire, « d'une église et de quinze cents hectares de terre. Chacun « des nouveaux colons a tiré au sort sa maison et son lot de « terre qui lui ont été attribués en pleine propriété. On leur « a fourni en outre à chacun une charrue fixe, deux paires de « bœufs et le mobilier nécessaire. C'est Mgr Lavigerie, le « Père adoptif de ces orphelins, qui a fait tous les frais de « cette installation (1). » Peu après, un second village fut créé avec les mêmes éléments sous le nom de Sainte-Monique. Les pupilles de Mgr Lavigerie qui habitent ces réductions algériennes, ont profité des leçons qu'ils ont reçues ; leur fidélité au catholicisme ne s'est pas démentie, et leur exemple produit une salutaire impression sur les Arabes et les Berbères des alentours.

Là, comme dans tous les pays musulmans, l'apostolat débute par le ministère de la charité et le soin des malades

1. Cet article a été reproduit dans les *Missions catholiques*, t. v, p. 558.

et des infirmes. Avec les plaies hideuses des Arabes, leur saleté native, quel courage et quel dévouement ne faut-il pas pour se consacrer à cette œuvre ? Voyons comment les missionnaires s'acquittent de leurs fonctions d'infirmiers volontaires : « Une des maisons du village, placée en dehors « des autres, est destinée à secourir les pauvres infirmes. « Une pharmacie y est installée. La bonté simple et patiente « surtout, des missionnaires, et, disons-le aussi, la gratuité « des remèdes, y attirent les Arabes des montagnes envi- « ronnantes. On en apporte même de fort loin, en croupe, « sur des mulets ou sur des chevaux. Ils entrent et on les « soigne. A certains jours où ils sont plus nombreux, les Pères « les rangent en ordre au dehors, et, s'agenouillant devant « eux sur la terre nue, ils pansent leurs plaies. C'est vrai- « ment un touchant spectacle, que celui que présentent ainsi, « dans toutes les stations où ils résident, nos jeunes mission- « naires. Les indigènes eux-mêmes les admirent, sans les « comprendre encore il est vrai. Pourquoi font-ils cela ? « disent-ils entre eux. Nos pères et nos mères eux-mêmes « ne le feraient pas (1). »

Notre exposé de la situation religieuse de l'Algérie serait incomplet, si nous ne mentionnions au moins en passant l'admirable efflorescence de vie monastique qui se produisait, dès le lendemain de la conquête de l'Algérie, à l'abbaye des Trappistes de Staouéli. Non contents de transformer en vignes, en jardins, en prairies, d'insalubres marais, ces grands colonisateurs répandaient sur l'Algérie entière, avec le parfum de leurs vertus, l'abondance de leurs royales aumônes et l'exemple d'une existence toute de mortification, de travail et de pauvreté. Une autre intéressante entreprise

1. *Missions catholiques*, t. VIII, p. 242.

de colonisation catholique, fut l'établissement, vers 1875, d'un village de grecs-unis à Sidi-Mérouan, près de l'antique Milève, illustrée jadis par deux conciles, notamment par celui de 416 qui condamnait l'hérésie pélagienne. La Sacrée Congrégation de la Propagande, dont la sollicitude s'étend à tous les intérêts des missions, si minimes qu'ils puissent être, s'est empressée de placer cet essaim hellénique sous la juridiction d'un prêtre de rite grec-uni, qui fut accueilli avec des transports d'enthousiasme par ses compatriotes.

La tolérance du gouvernement de la République permit également à cette époque de multiplier les postes de missionnaires dans la Kabylie. Le but poursuivi par les prêtres établis parmi les tribus berbères, est moins d'obtenir des conversions individuelles, que de provoquer par l'exercice de la charité et par l'éducation, dans toute la nation kabyle, un mouvement qui la ramène en masse au christianisme (1).

Dans toutes ces œuvres, l'éminent cardinal se voyait puissamment secondé par la congrégation de missionnaires qu'il avait fondée en 1868 à la suite de la famine. Malgré ses humbles débuts, cette nouvelle famille religieuse, connue bientôt sous le nom de Pères Blancs ou Pères d'Alger, prit un développement considérable ; à l'heure actuelle, elle compte plusieurs centaines de membres qui évangélisent la Kabylie, le Sahara, le pays du Tanganika et du Victoria Nyanza, l'Ounyaniembé, le Haut-Congo belge, etc. Indépendamment d'un grand nombre de religieux tombés victimes de l'insalubrité du climat, cet ordre providentiel a déjà vu, en moins de vingt ans, onze de ses enfants verser leur sang pour la foi. Un séminaire de cette congrégation des-

1. Compte-rendu de l'administration diocésaine d'Alger présenté à S.S. Léon XIII, Paris, Bélin, 1878.

tiné à alimenter le provicariat du Tanganika belge, est établi à Woluwe Saint-Lambert près Bruxelles; l'association de sœurs missionnaires que Mgr Lavigerie institua vers 1878 pour compléter l'œuvre précédente, possède depuis 1887 à Maestricht, un postulat ouvert spécialement aux jeunes filles de la Hollande, des Flandres et de l'Allemagne.

On sait que S. S. Léon XIII a daigné tout récemment relever l'illustre titre épiscopal de Carthage, et confier le soin de ce nouveau et vaste diocèse à Mgr Lavigerie, qui, par un privilège unique, conserve en même temps l'archevêché d'Alger. Toutefois le prélat, absorbé par les intérêts généraux de ses missions, de ses multiples fondations religieuses et de la propagande antiesclavagiste dont il est l'initiateur, a dû se décharger de l'administration intérieure de l'archidiocèse d'Alger sur son coadjuteur Mgr Dusserre, archevêque de Damas. Ces dernières années ont d'ailleurs été attristées pour l'illustre cardinal, qui a tant fait pour sa patrie, par l'hostilité des chambres françaises, qui semblent de plus en plus oublier l'axiôme d'un homme d'état républicain, M. Gambetta : « l'anticléricalisme n'est pas un article d'exportation». Dépouillant les œuvres catholiques d'Algérie d'une partie de leurs ressources budgétaires, le gouvernement a mis également en question l'existence des séminaires d'Alger, d'Oran et de Constantine-Hippone. La charité française a su heureusement subvenir, au moins temporairement, aux lourdes charges créées par cette politique, qui paraît à un étranger peu compatible avec les intérêts et les traditions de la nation française.

Les progrès du catholicisme sur la terre algérienne depuis cinquante ans sont des plus consolants. En 1839, Mgr Dupuch débarquant à Alger trouvait dans toute la colonie quatre

ecclésiastiques; sept ans après, il y laissait quatre-vingt-onze prêtres, soixante églises et cent vingt religieuses (1). Actuellement, les trois diocèses algériens comptent trois cent soixante-trois prêtres engagés dans le ministère paroissial, sans compter les membres des chapitres épiscopaux et le personnel des trois grands et des deux petits séminaires qui concourent à la formation du clergé (2). Dans la seule circonscription ecclésiastique d'Alger, l'énergique impulsion de Mgr Lavigerie a fait surgir en vingt ans soixante-dix églises dont plusieurs sont monumentales (3). Dix ordres ou congrégations religieuses d'hommes sont encore malgré les décrets représentés en Algérie; citons parmi eux les religieux espagnols de l'Immaculé Cœur de Marie, appelés par le cardinal, pour entretenir, par leurs missions, la foi chez les nombreux émigrants de la péninsule hispanique qui se sont fixés surtout dans le département d'Oran (4). Vingt-trois congrégations hospitalières ou enseignantes de femmes, comptent cent douze couvents répartis sur toute la surface du pays, mais spécialement dans l'archidiocèse d'Alger. Les diocèses d'Oran et de Constantine-Hippone, se sont peut-être ressentis dans le développement de leurs œuvres religieuses, de mutations épiscopales trop répétées. Ajoutons pour finir, que le nombre des catholiques algériens s'élève à 400.000 environ, soit à un septième de la population musulmane évaluée à 2.800.000 habitants. Espérons que le jour n'est plus éloigné, où des groupes nombreux de Berbères viendront réjouir le cœur de leurs apôtres, par

1. *Histoire de la conquête d'Alger*, par A. Nettement.
2. *France ecclésiastique*. 1888.
3. Grussenmeyer, *ouvr. cité*, t. I, p. 197.
4. *La statistique générale de l'Algérie* (Paris, 1882), porte le nombre des colons espagnols à 114.320.

leur rentrée en masse dans le giron de l'Église ! Ce jour-là seulement, l'Algérie justifiera pleinement son nom de France africaine.

§ IV. — Préfecture apostolique du Sahara.

FONDÉE en 1868, sur les instances de Mgr Lavigerie, cette mission n'a guère donné à l'Église que des martyrs.

Après s'être établie dans le Sahara français à Biskra, Géryville, Laghouat, Metlili, la Congrégation naissante des Pères d'Alger, donna en 1875 à trois missionnaires l'autorisation de prendre la voie du désert, et de planter la croix sur le Haut-Niger; leur objectif immédiat était la ville de Timbouctou, principal centre de l'islamisme dans la région du Soudan occidental ; mais ces vaillants recueillirent la palme du martyre avant même de parvenir au terme de leur lointain voyage.

Telle devait être également la destinée des missionnaires qui, partis de la station de Ghadamès, au sud-ouest de la Tripolitaine, se dirigeaient vers le lac Tchad par l'oasis de R'at et Kano. Après une journée de marche à peine, les intrépides enfants du cardinal Lavigerie, tombèrent victimes de la trahison de leurs guides touaregs, fanatisés par leur affiliation aux sociétés secrètes musulmanes. La rébellion du Soudan qui a eu son écho jusque dans ces lointaines oasis, rendrait téméraire le renouvellement de tentatives semblables. Les Pères d'Alger doivent donc se borner, pour le moment, à conserver leurs positions du sud algérien et tripolitain, où ils s'attirent le respect et l'affection des tribus sahariennes, par leur héroïque charité à soigner les malades et les infirmes. Ce travail lent, mais sûr, ne manque pas de produire une

grande et salutaire impression sur ces rudes coureurs du désert.

Il y a lieu d'ailleurs de remarquer que l'influence française fait de sensibles progrès dans les contrées situées entre l'Algérie et le Niger, où les ingénieurs ont déjà tracé le plan du futur chemin de fer transsaharien qui unira Alger à Timbouctou. Cette cité sainte elle-même subit de plus en plus l'attraction du puissant voisin, dont les armées s'avançant à la fois du nord et de l'ouest ne tarderont pas à paraître dans ses murs inviolables, et à y apporter la croix dans les plis du drapeau tricolore.

§ V. — Tunisie (archevêché de Carthage).

MALGRÉ les révolutions sanglantes qui se renouvelèrent à Tunis pendant toute la durée du dix-huitième siècle, les Capucins avaient pu, à travers des alternatives diverses, y maintenir leur mission, et travailler dan sles bagnes à fortifier la foi des captifs. N'est-il pas consolant de se rappeler, que les malheureux esclaves chrétiens avaient pour compagnons volontaires de captivité, de saints religieux qui établissaient dans l'enceinte même de leurs cachots des chapelles et des hospices ? Vers les dernières années du siècle, le nombre des captifs européens diminua dans des proportions notables ; tandis qu'en 1638 on en comptait encore 7000, cent cinquante ans plus tard il n'en restait plus que 2000 environ (1).

A la même époque, la tolérance religieuse de la dynastie régnante des Hosseinites s'accentua au point de permettre l'établissement dans les ports du littoral d'un certain nombre de paroisses régulières. Quand le gouvernement français,

1. *Histoire religieuse de la Tunisie*, par E. de Sainte-Marie, II, § VIII.

abandonné aux hommes néfastes de la Terreur, proscrivit les Lazaristes, les autorités tunisiennes s'honorèrent par leur générosité à l'égard de ces exilés. « La vénérable congré-« gation de Saint-Vincent de Paul, rapporte le baron Baude, « reçut protection du Divan, lorsque dans un acte de stupide « impiété, la Convention l'eut détruite. Une église catholique « fut consacrée à Tunis ; les ministres du Bey avaient con-« tribué pour seize mille piastres à sa construction (1). »

Un traité conclu le 23 février 1802 par le consul général de la République française, M. de Voize, stipulait dans son article 8, que « tout individu d'un pays qui, par conquête ou « par traité, aura été réuni aux états de la République fran-« çaise, et qui se trouverait captif dans le royaume de Tunis, « sera mis en liberté sur la première réquisition du commis-« saire de la République (2). » En 1812, lady Bentinck, femme du gouverneur anglais de la Sicile, et un religieux appartenant à un ordre pour la rédemption des captifs, obtinrent la libération gratuite de 64 esclaves, et en rachetèrent 394 autres au prix de 1875 francs par tête ; il ne resta plus guère qu'un demi-millier de malheureux dans les bagnes (3).

Néanmoins la course et la piraterie restèrent, sous l'empire et la restauration, l'industrie de prédilection des habitants de la régence. Le traité conclu par la France en 1824 ne put y mettre fin. De là, la nécessité de nouvelles capitulations négociées par le consul général Matthieu de Lesseps. La convention datée du 8 août 1830, au lendemain de la prise d'Alger, stipulait l'abolition complète de l'esclavage ; un article additionnel et secret accordait à Charles X, à l'en-

1. *L'Algérie*, par le baron Baude, t. II, p. 363, cité dans les *Missions chrétiennes*, I, p. 472.

2. Voir ce traité dans *La Tunisie*, par Henri Châlon, p. 264-267.

3. E. de Sainte-Marie, II, § VIII.

droit où la tradition rapportait que saint Louis avait rendu le dernier soupir, un emplacement destiné à recevoir un monument à la mémoire de ce prince. « Hussein Bey ne « pouvait », ajoute le consciencieux historien du christianisme tunisien, « faire à Charles X un don plus exceptionnel, « car on n'avait vu encore aucun prince musulman aliéner « volontairement, même une parcelle de son territoire en « faveur d'un prince chrétien (1). » La chapelle qui fut élevée sur ce terrain par le roi Louis-Philippe, est desservie depuis 1875 par les Pères d'Alger, et sert de cathédrale provisoire à Mgr Lavigerie, depuis son élévation au siège archiépiscopal de Carthage.

Par son bref du 21 mars 1843, S. S. Grégoire XVI érigea l'ancienne préfecture de Tunis en vicariat apostolique, dont le premier titulaire fut Mgr Fidèle Sutter, de l'ordre des Capucins, évêque de Rosalia *in partibus*. Pendant les quarante années de son fécond épiscopat, ce prélat vit doubler le nombre de ses ouailles catholiques; il institua successivement les paroisses de Gerba, de Mehedia, de Bizerte, de Porto Farina, de Monastir, puis appela à Tunis les Frères de la Doctrine chrétienne, dont les écoles ne tardèrent pas à acquérir un haut degré de prospérité.

Mgr de Rosalia eut toujours à cœur de maintenir les plus cordiales relations avec les souverains de Tunis. Réciproquement, ceux-ci ne cessèrent de faire preuve des meilleures dispositions envers la mission. En 1845, le bey Ahmed lui fit don de l'ancien consulat d'Espagne; plus tard il accorda à la communauté catholique un vaste terrain pour agrandir son cimetière. Cette bonne harmonie entre les autorités indigènes et ecclésiastiques ne se démentit pas

4. E. de Sainte-Marie, II, § X.

même à l'époque des désastres de la France, alors que la politique amenait un refroidissement entre la France et la cour du Bardo, qui se rapprocha étroitement de la Turquie, et bientôt de l'Italie. En 1874 encore, nous voyons le bey se faire le protecteur des admirables éducateurs de l'enfance catholique, les Frères de la Doctrine chrétienne, et contribuer à l'agrandissement de leurs établissements scolaires. Nous sommes heureux de pouvoir rendre hommage au libéralisme éclairé de ces princes musulmans, qui comprenaient qu'en favorisant les efforts des missionnaires catholiques pour développer dans leurs états l'instruction publique, ils servaient avant tout la cause de la civilisation.

On connaît les événements qui amenèrent l'établissement du protectorat français à Tunis (Traités de Kasr-Saïd des 12 mai 1881 et 10 juillet 1882). Une des premières difficultés que rencontra la nouvelle administration française, fut le remplacement comme vicaire apostolique de la Tunisie de l'évêque de Rosalia qui, parvenu à un âge avancé, avait obtenu du Souverain Pontife sa retraite. En présence de l'attitude hostile prise par l'Italie dans la question tunisienne, le gouvernement de Paris pouvait craindre que la présence dans la régence d'un évêque de nationalité étrangère, ne servît les intérêts des puissances rivales. Cette situation ne pouvait échapper à l'œil perspicace de M. Jules Ferry, l'initiateur de la nouvelle politique coloniale, et qui présidait à ce moment le conseil des ministres. Aussi M. Desprez, ambassadeur de la République près du Saint-Siège, entama-t-il d'actives négociations tendant à placer sur le siège de Tunis un prélat français. Fidèles aux principes d'équité et de respect pour les droits acquis, qui les dirigent dans toutes leurs résolutions, les hommes d'état pontificaux

répondirent aux ouvertures du cabinet de Paris : un bref du 28 juin 1881 instituait Mgr Lavigerie administrateur apostolique de la Tunisie.

Cette nomination ne fut pas sans porter ombrage à l'Italie. Les journaux subalpins, et spécialement *La Riforma*, ont dit et répété que la présence à Tunis de l'archevêque d'Alger, valait à la France plus qu'une armée de cinquante mille hommes. Un français peu sympathique en général au catholicisme, convient également « que l'œuvre de la colonisation française « fut avancée, par la nomination de l'archevêque d'Alger au « poste d'administrateur apostolique de Tunis. Quoique « l'action de ce prélat ait donné lieu, en novembre 1882, à « des débats à la Chambre des députés, son influence s'exerça « en définitive très énergiquement dans le sens du protecto- « rat [1]. » Ces témoignages peu suspects sont loin de donner une idée des immenses services que le prestige et l'activité de Mgr Lavigerie rendirent à l'influence française. On aurait tort toutefois d'exagérer le caractère politique de la mission de ce prélat en Tunisie, de le regarder exclusivement comme une sorte de diplomate ou de général en soutane; Mgr Lavigerie a voulu avant tout être missionnaire. « Au fond, « observe son biographe, l'administrateur apostolique ne se « proposait que de ressusciter et de développer en Tunisie la « religion dans toute la mesure du possible. Mais toutes les « œuvres qu'il a créées, écoles, hôpitaux, séminaires, églises, « introduction d'un clergé français, ont singulièrement servi « la cause de la France en montrant son action bienfaisante, et « appelant ainsi dès l'abord les sympathies des masses [2]. »

C'est cette idée qu'exprimait avec une finesse tout ita-

1. *Nolte*, t. III, p. 290.
2. Grussenmeyer, t II, p. 19.

lienne, l'agent consulaire du Quirinal à Tunis, M. Raibaudi-Massiglia, quand il s'écriait en s'adressant à Mgr Lavigerie : « Oh! Monseigneur! que vous faites de bien, mais que ce « bien nous fait de mal! »

La première personne qui fit acte d'obéissance au nouvel administrateur, fut le vénérable prélat qui depuis quarante ans évangélisait la Tunisie. La cordialité des relations entre les deux évêques contribua dans une large mesure, à aplanir les difficultés soulevées un moment par quelques religieux capucins, qui souffraient de voir l'introduction d'un clergé français reléguer leur ordre au second plan. Mais bientôt ces humbles fils de Saint-François, revenus à une plus saine appréciation de la situation, devinrent les plus zélés auxiliaires de Mgr Lavigerie qui, de son côté, se plut à les combler de ses faveurs et des marques de sa haute protection.

La promotion au cardinalat de l'archevêque, longtemps retardée par l'administration du maréchal de Mac-Mahon, servit une fois de plus de thème aux attaques de la presse italienne. Il convient cependant de faire remarquer que le nouveau prince de l'église, avant comme après son entrée dans le collège apostolique, ne négligea aucune occasion d'affirmer ses sympathies pour la nation italienne ; les preuves qu'il en donna à Tunis même, lui valurent les remercîments officiels du cabinet du Quirinal. Mgr Lavigerie employait les mêmes procédés courtois envers tous les autres états qui avaient des intérêts dans la régence ; c'est ainsi que parmi les huit premiers membres du conseil d'administration temporelle de son évêché, il tint à nommer un de nos nationaux, le regretté consul général de Belgique, M. d'Égremont.

Quant aux rapports du chef de l'église tunisienne avec

les autorités locales musulmanes, ils restèrent empreints d'une cordialité qui ne se démentit jamais. Présenté par le résident de la République, M. Roustan, au bey Sidi-Sadok, Mgr Lavigerie vit ce souverain l'entourer de toutes les marques d'un profond respect, et se recommander itérativement à ses prières « dans des termes qu'on ne trouverait pas « souvent à l'heure présente, sur les lèvres des souverains « chrétiens (1)». Son Altesse Sidi-Ali, qui monta sur le trône de Tunis le 28 octobre 1882, n'est pas moins sympathique au catholicisme que son prédécesseur. Le prince Sidi-Mustapha son fils, adressait naguère au cardinal un toast dont nous aimons à reproduire le passage suivant : « Je puis vous « donner l'assurance de la sincérité des sentiments affec- « tueux de mon père à votre égard. Nous sommes reconnais- « sants à Votre Éminence des marques d'affection qu'Elle- « même ne cesse de nous donner en toute occasion. C'est « simple justice de laisser une véritable liberté à votre action « bienfaisante (2). »

A la faveur de cette tolérance éclairée, les œuvres catholiques ont pris dans la régence le plus consolant développement. Les paroisses régulièrement organisées sont au nombre de 24, indépendamment de 26 oratoires publics ; les cathédrales de Tunis et de Carthage sont en construction. Des sociétés de bienfaisance pour les dames, une conférence de Saint-Vincent-de-Paul, des confréries italiennes, maltaises, françaises, un cercle catholique, des patronages, ont appris aux fidèles de toute condition à se grouper et à s'unir dans les liens d'une étroite charité. De nombreuses écoles de filles et de garçons, des orphelinats, des maisons de préservation,

1. *Univers*, 23 juillet 1881.
2. Correspondance de *l'Univers*, 19 mai 1884.

sont desservis par six congrégations de femmes et quatre de religieux; la capitale possède, grâce au cardinal Lavigerie, un collège florissant dirigé par les Pères d'Alger, et comptant des centaines d'élèves. Enfin, au-dessus de cette organisation scolaire si complète, le grand séminaire de Carthage prépare au sacerdoce cinquante-quatre théologiens. Dès à présent cinquante-trois missionnaires, dont vingt-trois prêtres séculiers, onze Capucins et dix-neuf Pères d'Alger se dévouent à l'œuvre de l'apostolat, et au ministère paroissial au milieu des cinquante mille catholiques que comptent déjà les états du bey.

Ces résultats magnifiques à qui sont-ils dus? Après la Providence, n'est-ce pas à cet illustre prélat qui, plus que tout autre, mériterait de voir ses compatriotes lui décerner le titre de grand français? Doué d'une activité dévorante, d'un esprit d'organisation remarquable, d'une énergie qui n'a d'égale que sa charité, Mgr Lavigerie laissera dans l'histoire d'Afrique une trace ineffaçable. Non content de détruire en Algérie les préjugés anti-religieux d'une administration hostile, il commence l'évangélisation des Kabyles et des nomades sahariens. Puis il fonde les missions de l'Afrique équatoriale, et donnant à l'église tunisienne une impulsion aussi rapide qu'imprévue, il assied sur des bases inébranlables dans la régence l'influence française. Enfin, pour couronner cette carrière presqu'unique dans l'histoire contemporaine, le vaillant missionnaire entreprend, nouveau Pierre l'Ermite, une croisade internationale contre la traite, cette plaie honteuse de tout un continent; et les peuples européens, oubliant tant de motifs d'indifférence ou de discorde, font trêve à leurs rivalités séculaires, pour répondre à l'appel enthousiaste d'un évêque catholique.

Toutefois, au milieu de toutes ces gloires, il en est une qui comptera pour le cardinal Lavigerie, parmi les plus éclatantes, c'est celle d'avoir été choisi par S. S. Léon XIII, pour restaurer le siège primatial de l'ancienne province romaine d'Afrique. Dans le consistoire du 10 novembre 1884, le souverain pontife relevait le titre archiépiscopal de Carthage, pour en honorer Mgr Lavigerie. Un bref pontifical du 31 mars suivant étendait provisoirement à toute la Tunisie la juridiction de l'archevêché de Carthage. En prévision d'un fractionnement ultérieur de cette vaste contrée en nouvelles circonscriptions ecclésiastiques, l'archevêque la divisa aussitôt en trois archidiaconés, celui de Carthage au nord, celui de Tunis au centre, et celui de Ruspe qui comprend la partie méridionale du territoire beylical, avec les îles du golfe de Gabès. Le jour n'est plus éloigné où la création de ces sièges donnera un nouvel élan à l'évangélisation de ces régions de l'antique Afrique qui virent autrefois, au témoignage du savant historien Morcelli, fleurir plusieurs centaines d'églises épiscopales (1).

§ VI. — Préfecture apostolique de Tripoli.

IL est impossible de fixer l'origine exacte de cette mission, parce que pendant une longue série d'années, les Mineurs Réformés auxquels elle doit sa fondation, n'eurent d'autre établissement à Tripoli de Barbarie, que le bagne où la bienveillance chèrement achetée des officiers musulmans leur permettait parfois de partager la captivité des chrétiens. Le premier préfet apostolique dont les annales ecclésiastiques nous aient conservé le nom, est le P. Jean Baptiste de Ponte,

1. *Africa christiana.*

ancien missionnaire au Royaume de Fez (Maroc), et qui recueillit la palme du martyre à Tripoli en 1654 (1).

Aujourd'hui, la tolérance des pachas turcs résidant à Benghazi et à Tripoli, et l'influence que les traités et les usages ont reconnue aux consuls européens, ont eu pour effet de consolider la mission dans le vilayet. Deux paroisses régulièrement organisées sont constituées à Benghazi et à Tripoli, indépendamment d'une succursale dans un faubourg de cette dernière ville ; en outre, plusieurs autres localités possèdent des communautés chrétiennes visitées régulièrement par les Pères Franciscains. Le nombre total des catholiques de la Préfecture est de 5890; ils appartiennent au rite latin à l'exception de quelques familles arméniennes; on ne comptait en 1885 dans la régence que 15 protestants et 150 grecs schismatiques. Dans un de ses derniers rapports à la Propagation de la foi, le supérieur de la mission signale quelques conversions de jeunes gens musulmans, obtenues malgré l'interdiction de la prédication publique qui entrave singulièrement l'apostolat.

Onze missionnaires de l'ordre des Mineurs Réformés, cinq frères de la société de Marie, et quinze sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition se dévouent aux œuvres de la Préfecture. On peut se faire une idée de leurs charitables occupations par cet extrait d'un intéressant ouvrage publié récemment sur la Tripolitaine (2). « Les intérêts religieux des catholiques « sont administrés en Tripolitaine par des Franciscains, « dont nous ne saurions nous dispenser de parler, dans « un travail qui a pour but de décrire le plus exactement

1. Rapport du P. Préfet Ange Marie de Ste-Agathe, *Annales*, t. 58, p. 90. — *Annuale missionum catholicarum ritus latini 1888*, p. 318.

2. *La Tripolitaine et les routes du Soudan*, par Fournel, Paris, Challamel aîné.

« possible, un pays bien peu connu en France. Les Francis-
« cains sont les pasteurs de l'Afrique septentrionale depuis
« des siècles. Ils y ont conquis pour ainsi dire leurs lettres
« de grande naturalisation, par tous les services qu'ils y ont
« rendus, et par le nombre de leurs Pères qui sont morts à
« la peine en prêchant l'Évangile dans cette région. Les
« Arabes qui professent presque tous une vénération parti-
« culière pour les prêtres catholiques, ont depuis longtemps
« rendu justice au dévouement des Franciscains, dont les
« allures familières leur étaient particulièrement sympa-
« thiques... Il faut bien dire aussi que les Pères de Tripoli
« ne s'occupent pas seulement de leur ministère religieux,
« ils se consacrent encore à deux œuvres de charité : le
« soin des malades et l'instruction des enfants. Le bâtiment
« où ils sont installés et qui leur a été donné par les Kara-
« mani, les anciens souverains de Tripoli, contient non
« seulement l'Église et l'habitation des Pères, mais aussi un
« petit hôpital d'une vingtaine de lits, et un dispensaire où
« les malades peuvent réclamer les soins à un médecin, et où
« les remèdes leur sont délivrés gratis. Dans la salle d'attente
« de ce dispensaire, nous avons vu non seulement quelques
« chrétiens, mais aussi nombre d'indigènes dont beaucoup
« de femmes, amenant leurs enfants malades et même des
« soldats turcs qui venaient recourir à la bienfaisance chré-
« tienne. »

M. Fournel témoigne ensuite des efforts désintéressés de la mission catholique, pour propager l'instruction publique à Tripoli : « A côté de l'établissement principal, et coïncidence
« curieuse, dans le bâtiment même qui servait de bagne aux
« esclaves capturés par les corsaires, les Franciscains ont
« installé leurs écoles de garçons. Ils ont environ cent vingt-

« cinq à cent cinquante élèves, appartenant à toutes les reli-
« gions, et qui, sous la direction de professeurs intelligents
« et capables, apprennent les éléments d'une bonne instruc-
« tion primaire. On leur enseigne la lecture, l'écriture, les
« langues française et italienne, et les premières connais-
« sances usuelles. Comme chez nous, les murs des classes
« sont tapissés de grands tableaux contenant les figures
« des objets dont le professeur parle aux enfants, et c'est un
« spectacle des plus intéressants que de voir tous ces mar-
« mots, dont les plus jeunes n'ont guère plus de six ou sept
« ans, suivre avec attention les paroles de leurs maîtres.
« Parmi eux nous avons remarqué plusieurs enfants des
« officiers turcs de la garnison... L'école des Pères Fran-
« ciscains de Tripoli rend donc de véritables services à la
« civilisation, en ce sens qu'elle propage parmi les indigènes
« non seulement l'instruction et la connaissance des langues
« européennes, mais encore parce que la sympathie que les
« professeurs excitent chez leurs élèves, les habitue à ne pas
« éprouver, vis-à-vis des chrétiens, qui leur ont donné les
« premiers éléments de l'instruction et de l'éducation, les
« préjugés hostiles qu'ils n'auraient pas manqué de partager,
« s'ils avaient simplement suivi les cours des zaouia qui
« accompagnent la plupart des mosquées.

« A quelques cents mètres de l'église, se trouve l'école des
« filles, qui ne compte pas moins de 350 élèves, et qui est, elle
« aussi, beaucoup trop petite pour contenir son personnel.
« Les Sœurs qui la dirigent... ont beau se multiplier, elles
« ne peuvent suffire à leurs occupations, et c'est merveille
« que de les voir s'exténuer à leur dure besogne, cent fois
« plus pénible sous un soleil de feu et avec une température
« qui atteint les limites les plus extrêmes de la chaleur!...

Ce chaleureux hommage rendu par un voyageur français à des religieux italiens, ne se passe-t-il pas de tout commentaire ?

§ VII. — Égypte.

CE qui caractérise avant tout la situation de l'église catholique sur les bords du Nil, c'est son fractionnement en communautés nationales distinctes ; nous nous y trouvons en présence de l'organisation compliquée des rites orientaux. Nous ne pouvons évidemment entrer ici dans le détail de questions qui intéressent tout l'Orient et exigeraient à elles seules, pour être traitées convenablement, un volume. Aussi, nous bornerons-nous à signaler brièvement la situation, dans la terre des Pharaons, des églises grecque, arménienne et syriaque unies, en insistant davantage sur le rite national égyptien, et sur les missions pleines d'avenir de l'église latine ou occidentale.

Les catholiques syriens ont un évêché à Alexandrie, mais en ce moment ce siège n'est pas occupé. Les Syriens établis en Égypte se partagent d'ailleurs en trois groupes en communion avec Rome, ceux des Syriens propres, des Syro-Chaldéens, enfin des Syro-Maronites, ces Irlandais du Liban, descendants des intrépides montagnards qui, depuis douze siècles, ont gardé intact le précieux héritage de la foi catholique. Les chefs ou patriarches des églises syrienne et maronite portent concurremment le titre de patriarches d'Antioche, mais résident respectivement à Mardin en Syrie, et dans le Liban ; le patriarche de Babylone ou des Chaldéens est fixé à Mossoul en Mésopotamie. Il n'y a guère de schismatiques syriens en Égypte ; par contre les catholiques de ce rite y sont nombreux et instruits.

La situation est bien différente pour les Grecs-Unis qui ne constituent qu'une minorité, en présence des quarante-deux mille schismatiques de leur rite dont le recensement du 3 mai 1883 nous révèle la présence dans les états du Khédive. Mais tandis que ceux-ci sont presque tous d'origine ou de nationalité hellénique, nos coreligionnaires sont de race arabe ou syrienne, et appartiennent au groupe des Grecs-Melchites dont le patriarche habite Damas avec le titre de patriarche d'Antioche. La hiérarchie melchite n'est pas organisée sur la rive africaine du canal de Suez.

Plus favorisée que l'église melchite, la famille arménienne du catholicisme possède un siège épiscopal à Alexandrie. Le néo-schisme fomenté, il y a une vingtaine d'années, par l'abbé Kupélian, s'est heureusement terminé par la rétractation de son auteur, qui remplit actuellement à Rome les fonctions d'archevêque consécrateur de son rite. Depuis plusieurs années, la Porte qui avait d'abord appuyé les novateurs, s'est décidée, après de longues négociations avec la cour pontificale, à reconnaître comme seul *catholicos* des Arméniens non grégoriens, le titulaire légitime du patriarcat de Cilicie, Mgr Etienne-Pierre X Azarian. (Résidence officielle à Constantinople.)

Le malheur des temps n'avait pas permis toutefois de donner un pasteur au diocèse arménien d'Alexandrie, usurpé par le pseudo-évêque Davidian. Enfin, au début de l'année 1886, Sa Sainteté Léon XIII confirma l'élection à ce poste de Mgr Barnabé Akscehirlian. Ce prélat, ancien élève de la Propagande, plus tard curé à Constantinople et supérieur du séminaire arménien, a été pendant la révolte de M. Kupélian contre l'autorité légitime, un des plus fermes appuis de leurs béatitudes Nosseigneurs Hassoun et Azarian.

Sa conduite dans ces tristes circonstances fait présager que son épiscopat sera fécond en heureux résultats. Consacré dans la cathédrale arménienne de Péra, le 2 mai 1886, Mgr Akscehirlian fit à Alexandrie une entrée presque triomphale; peu de jours après S. A. le Khédive daigna lui accorder une audience et le recevoir avec la plus entière bienveillance. La colonie arménienne catholique d'Égypte ne cesse d'augmenter en nombre; elle compte dans son sein plusieurs membres très distingués et influents. Le prosélytisme de Mgr Akscehirlian trouvera encore à s'exercer auprès des quelques centaines d'Arméniens grégoriens que possède la vice-royauté; à cette communauté schismatique appartient le célèbre Nubar-Pacha.

La forme religieuse nationale des chrétiens égyptiens est le rite copte dont l'origine remonte à saint Marc l'évangéliste qui, envoyé par le prince des apôtres, vint fonder à Alexandrie, l'an 60 de notre ère, la première des églises patriarcales. Illustré par l'école chrétienne des Origène et des Clément, non moins que par la vertu des solitaires de la Thébaïde, le patriarcat d'Alexandrie comprenait dans l'Égypte seule sept métropoles, et près de quatre-vingts évêchés; la Cyrénaïque, la Lybie seconde, la Nubie et l'Abyssinie en dépendaient également (1).

Bien déchue aujourd'hui de son antique splendeur, la métropole alexandrienne n'a su défendre contre l'islamisme, ni les chrétientés lybiennes, ni celles de la Nubie dont l'histoire et quelques ruines informes d'édifices sacrés, viennent seules aujourd'hui attester l'existence dans un passé déjà lointain. En Égypte même, le nombre des Coptes est cependant resté considérable; les statistiques de 1882 en recensent

1. *Lettres édifiantes et curieuses*, t. IX, p. 226, (édit. in-18°.)

408903 constituant le quinzième de la population totale du pays ; ils habitent spécialement dans la Haute-Égypte les environs de la ville d'Assiout et le Fayoum, où ils possèdent des villages entiers (1). Leurs cent vingt églises sont gouvernées par un patriarche résidant au Caire, et par une douzaine d'évêques. La vocation monastique a conservé chez eux une faveur marquée; si les célèbres monastères de Saint-Paul, de Saint-Antoine, de Saint-Macaire ne voient plus se renouveler les merveilles des cénobites des premiers âges, au moins ces vénérables sanctuaires sont-ils restés des foyers de vie chrétienne.

Le grand malheur pour cette nation copte, qu'on nous présente à bon droit comme l'héritière des Rétou ou anciens habitants de l'Égypte, est de se voir en majeure partie séparée du tronc vigoureux de l'église catholique. L'hérésie jacobite ou de Dioscore, en d'autres termes, l'erreur eutychéenne, professée par les Coptes,est antérieure à la conquête des bords du Nil par Amrou, lieutenant du calife Omar ; la trahison de ces sectaires appela les armes musulmanes, dans la terre des Pharaons et on sait comment les enfants de Mahomet récompensèrent leurs alliés par l'incendie de la plus riche bibliothèque du monde, celle d'Alexandrie, et par un asservissement qui s'appesantit de siècle en siècle.

Le concile œcuménique de Florence, admirable couronnement des efforts du Pape Eugène IV pour la réunion des chrétiens orientaux, offrit aux Coptes une occasion unique de rentrer dans le giron de l'église universelle. Le patriarche Jean se fit représenter à cette mémorable assemblée par le moine André, abbé du monastère de Saint-Antoine, tandis que le diacre abyssin Pierre y figurait comme député des

1. Reclus, t. X, p. 503.

Coptes éthiopiens. Le décret d'union avec les Jacobites fut signé par Eugène IV le 5 février 1441 ; à peu près en même temps, les autres nations orientales renouaient ou raffermissaient les liens, qui doivent unir tous les croyants en JÉSUS-CHRIST à son vicaire terrestre. Mais les églises du Phanar et d'Alexandrie furent parmi celles dont une lamentable défection vint bientôt précipiter la ruine et l'avilissement complet.

Du moins cette dernière présente ceci d'édifiant, que le schisme où elle est retombée n'a pas eu pour résultat d'effacer entièrement le respect dû à l'évêque des évêques. Si le patriarche copte se glorifie d'être le successeur de saint Marc, « il reconnaît que le Pape est le successeur de saint Pierre, et, « tous les ans, les Coptes solennisent une fête de la supério- « rité de saint Pierre sur les autres apôtres (1). »

Les patriarches actuels aiment à cultiver des relations cordiales avec les missionnaires catholiques ; ils leur témoignent volontiers de la reconnaissance, pour leurs efforts tendant à améliorer la situation morale de la nation égyptienne. Ces sentiments sont partagés par l'immense majorité des Coptes schismatiques. Dans une excursion faite en 1882 par le P. Jullien, de la Compagnie de JÉSUS, aux couvents de Saint-Macaire, de Saint-Isaïe, des Grecs et des Syriens, ce religieux trouvait les moines vertueux et simples, mais ignorants, qui peuplent ces saintes maisons, complètement d'accord avec lui sur tous les problèmes dogmatiques ; ils hésitaient sur un point, la primauté du Pape, mais se croyaient néanmoins de très bonne foi en communion avec l'Église romaine. D'autres schismatiques disaient au P. Nourrit : « Nous savons qu'un jour nous obéirons tous au Pape, et

1. Henrion, t. I, p. 191.

« que nos enfants seront catholiques. » La distance qui sépare ces schismatiques du catholicisme est si minime, que leur patriarche recommandait dernièrement à son suffragant de Bénissouef, et aux religieux de ses monastères de Saint-Antoine et de Saint-Paul dans la basse Thébaïde, d'accueillir avec respect Nosseigneurs Sogaro, évêque latin de l'Afrique centrale, et Morcos, visiteur apostolique des Coptes catholiques, avec le P. Jullien leur compagnon de voyage. La tolérance réciproque est si accentuée, que les prélats catholiques, après avoir célébré les saints mystères dans l'église épiscopale de Bénissouef, y donnèrent sur la primauté de l'église romaine, une conférence dont les conclusions furent saluées par l'assentiment de tous les religieux présents (1).

Quels puissants motifs retiennent donc dans le schisme, et même dans l'hérésie, la majeure partie de la communauté copte, si bien disposée cependant à recevoir l'enseignement intégral du vrai christianisme ? Cette situation anormale semble devoir être attribuée uniquement à l'apathie orientale, et à la présomption nourrie par l'ignorance, qu'il n'est pas nécessaire de changer en lien de filial attachement, la fraternité personnelle qui unit séculairement les dignitaires des deux églises. N'est-ce pas à l'existence de cette équivoque, bien digne du génie oriental, non moins qu'au respect relatif conservé par les patriarches alexandrins pour ceux qu'ils nomment les patriarches romains, qu'il faut attribuer la délicatesse dont font preuve les souverains pontifes, en s'abstenant de rétablir la hiérarchie catholique pour les Coptes unis ? Si les vingt-cinq mille catholiques de ce rite ne sont soumis qu'à de simples vicaires et visiteurs apostoliques, tandis que les Arméniens, les Melchites et les différentes communautés

1. *Relations d'Orient et Missions catholiques*, passim.

syriaques possèdent leurs patriarches, c'est parce que l'église de Rome veut marquer au successeur de saint Marc qu'il dépend de lui seul d'occuper dans la grande famille catholique le rang qui lui revient.

La question du retour des Coptes à l'unité fut bien près de recevoir une solution, il y a quelques années, comme nous l'apprend Mgr Guasco, de l'ordre de Saint-François, ancien délégué apostolique en Égypte et Arabie. « Quatre ans après « la mort de leur dernier patriarche, écrivait ce prélat en « 1856, les Coptes ne s'étaient pas encore entendus sur le « choix d'un successeur. Dans l'impossibilité de tomber d'ac- « cord, les évêques coptes et les principaux de la nation « résolurent à l'unanimité, d'avoir recours à moi pour le choix « de leur Patriarche. Je ne pouvais évidemment accepter une « pareille mission, si ce n'est dans le but d'arriver à une ré- « conciliation entre Alexandrie et Rome ; il y a tout lieu de « croire que j'eusse réussi, sans l'intervention des méthodistes « anglais. Ces hommes qui n'avaient rien à voir dans cette « affaire, et dont personne ne demanda l'avis, intriguèrent « si bien avec leur consul, qu'ils persuadèrent au vice-roi « d'Égypte de choisir un patriarche chrétien, et de l'imposer « aux Coptes schismatiques comme leur administrateur (1). »

Aujourd'hui des dissentions intestines désolent la communauté schismatique. Beaucoup de laïques, cédant à une funeste tendance libérale, se sont départis du respect séculaire que leur nation montrait pour la hiérarchie, et ont, avec la sanction du Khédive, dépouillé leur patriarche de l'administration du temporel du culte ; d'autre part, la propagande protestante et rationaliste inquiète à juste titre les croyants jacobites. Souhaitons que ces épreuves dessillent les yeux

1. Marshall, t. I, p. 487.

de cette intéressante nation et de son clergé, et servent à leur faire entrevoir d'une manière irrésistible le salut et la civilisation dans la vraie foi des apôtres !

Les missions catholiques font d'ailleurs de grands progrès chez les Coptes. Il y a vingt-cinq ans déjà, le bulletin de l'œuvre des écoles d'Orient (1) nous signalait les consolants progrès de l'apostolat des Mineurs réformés dans la Haute-Égypte. Depuis, ces zélés religieux ont continué à défricher de plus en plus cette partie de la vigne du Seigneur. La préfecture de la Haute-Égypte pour les Coptes, qui leur est confiée, ne compte pas moins de douze stations ; plusieurs autres localités sont desservies par des prêtres indigènes. Partout les conversions se multiplient ; des paroisses entières demandent des pasteurs catholiques. Assiout, la « capitale copte », la plus grande ville de l'Égypte après le Caire et Alexandrie, compte une nombreuse colonie de fidèles ; plus haut, près de Louqsor, une suite de gracieux villages catholiques s'étage aux bords du Nil ; à Louqsor même, une modeste chapelle, avec un hôpital et une école prospère, s'élèvent à quarante siècles de distance, sur l'emplacement du célèbre temple d'Ammon bâti par le pharaon Aménophis. Achmim, l'antique Panoplis, qui possédait un évêque au IV^e^ siècle, et où mourut l'hérésiarque Nestorius, est le siège d'une florissante mission franciscaine. Il en est de même de Tahtah ; dans cette dernière localité la presque totalité de la population chrétienne est catholique.

Si le zèle des enfants de Saint-François pour la conversion des Coptes est infatigable, les efforts de la Compagnie de Jésus dans le même but, ne sont pas moins notoires. Le Père Charles de Dianous, petit-fils d'un général du premier

1. N° 26, p. 39 (1864).

empire qu'un long séjour en Orient a familiarisé avec les langues et les mœurs de ces contrées, vient, sur l'indication expresse du Souverain Pontife, d'être chargé par la Propagande de fonder une mission nouvelle dans la Haute-Thébaïde, illustrée par les premiers cénobites.

Deux collèges coptes, l'un à Alexandrie, l'autre au Caire, sont également dirigés par des Jésuites ; dans ce dernier établissement, quatre-vingt-dix jeunes gens des principales familles coptes reçoivent le bienfait de l'éducation. Mentionnons encore un petit-séminaire comprenant une vingtaine de jeunes lévites, dont les pieuses habitudes et les innocentes aventures racontées d'une manière charmante par leurs supérieurs, ont maintes fois réjoui les lecteurs des *Missions catholiques*. Cette utile institution servira à combler les vides qui se produisent dans l'excellent clergé copte uni, malheureusement trop peu nombreux, et en proie à une misère démoralisante (1).

A côté de ces rejetons rajeunis des vieilles églises patriarcales d'Alexandrie, d'Antioche et d'Arménie, l'église occidentale s'est solidement implantée dans les états du Khédive. Le vicaire apostolique latin de l'Égypte représente en même temps, en qualité de délégué apostolique, l'autorité du Saint-Siège vis-à-vis des fidèles orientaux de tout rite, et du gouvernement local.

Une subdivision de ce vaste diocèse latin de l'Égypte en a été récemment détachée à peu près complètement par l'érection définitive en 1886, de la préfecture apostolique du Delta. Confiée à la société des missions africaines de

1. L'Égypte ne compte que 25 prêtres coptes-unis ; au sujet de la pauvreté de ces missionnaires indigènes, lire l'émouvante correspondance de Mgr Morcos dans le N° du 3 mai 1889 des *Missions catholiques*.

Lyon, cette circonscription qui embrasse les quatre provinces civiles de Caloubieh, de Sharkieh, de Menoufieh et de Gharbieh, avec une population totale de 2,300,000 habitants, est desservie par dix-sept prêtres aidés par vingt-deux religieuses.

Aux efforts des Mineurs de la stricte observance qui évangélisent depuis longtemps la Basse-Égypte et y possèdent onze paroisses, à ceux des Mineurs réformés qui se dévouent sur le Nil supérieur, vient se joindre un peu partout le zèle apostolique des Jésuites, des Lazaristes et des missionnaires du Soudan que l'insurrection du Madhi confine en Égypte. Soixante-dix-neuf prêtres latins se multiplient pour assurer des secours spirituels aux 82,000 catholiques de l'Égypte, et spécialement aux 45,000 fidèles d'obédience occidentale. Quatre collèges, indépendamment des instituts coptes dirigés par les Jésuites, et trente-sept écoles, assurent aux jeunes gens un enseignement chrétien. Parmi les principaux éducateurs de l'enfance, citons ici comme partout, les Frères de la Doctrine chrétienne, dont le pensionnat et l'externat du Caire sont devenus insuffisants, pour leurs neuf cents élèves; un musulman, Said pacha, donnait naguère une somme de trente mille francs pour la construction de ces établissements. Huit congrégations de sœurs s'occupent de la direction de quinze écoles de filles, du soin des hôpitaux et des maisons de refuge. Toutes ces communautés trouvent à se recruter assez facilement dans le Levant; ainsi, le couvent du Bon Pasteur de Port-Saïd compte huit sœurs syriennes, sur un total de vingt-neuf religieuses (1).

1. Au sujet des grands établissements catholiques d'instruction en Égypte, confrontez l'article de M. Planchart : *L'Égypte et l'occupation anglaise*, dans le N° du 1er février 1889 de la *Revue des deux mondes*, p. 596.

Le ministère de la charité constitue partout le triomphe par excellence de nos missionnaires et de nos religieuses. Il y a trente ans déjà, le professeur Marshall pouvait écrire que l'incomparable dévouement des prêtres catholiques en présence de la peste et du choléra, forçait à l'admiration jusqu'aux plus fanatiques résidents protestants du Caire. De nos jours, les massacres et le bombardement d'Alexandrie, la dictature d'Arabi et l'intervention anglaise, enfin la récente épidémie cholérique, ont servi une fois de plus à mettre en relief ce besoin d'héroïsme et de sacrifice, qui semble inhérent à la nature du sacerdoce catholique.

Le règne éclairé de Méhémet-Ali a donné aux cultes occidentaux la tolérance extérieure ; la liberté constante dont le christianisme a joui depuis lors, n'a guère été interrompue que par l'explosion de fanatisme panislamique, qui a rendu célèbre un moment le nom d'Arabi-pacha.

Toutes les sympathies européennes qui depuis longtemps sont acquises à la dynastie égyptienne, ne peuvent que se reporter sur le khédive actuel, dont la conduite au milieu de difficultés politiques sans égales, a toujours été celle d'un prince « qui n'a, au dire d'un officier anglais, que la seule ambi- « tion de se dévouer à la prospérité de l'état ». En ce qui concerne les rapports du gouvernement khédival avec les communautés catholiques, nous croyons qu'on ne pourrait guère souhaiter de trouver chez un souverain musulman une bienveillance plus grande que chez Son Altesse Tewfik-Pacha.

L'avenir de l'Égypte reste une équation à plusieurs inconnues ; au milieu de ce chaos politique, l'église catholique représente un facteur important de stabilité et de progrès. L'influence civilisatrice de l'Europe serait assurément doublée dans la vallée du Nil, si les tentatives faites par les

souverains pontifes, pour réunir en un faisceau la nation copte, pouvaient trouver de l'écho auprès de l'église alexandrine. L'initiation sage et progressive de la population indigène à la civilisation occidentale par le catholicisme, ne serait-elle pas d'un heureux augure pour la solution définitive de la question égyptienne ?

CHAPITRE DEUXIÈME.

Missions éthiopiennes.

§ I. — Le passé de l'église éthiopienne.

DANS l'histoire du christianisme africain, il convient d'accorder une place d'honneur aux vaillantes populations des plateaux éthiopiens, qui depuis quinze siècles sont restées inébranlablement attachées aux symboles chrétiens, altérés malheureusement, dans la suite des âges, par les hérésies de Dioscore et d'Eutychès. « Conquise par la force, « abandonnée à son sort après avoir été ruinée pour tou- « jours », a dit un illustre voyageur, M. d'Abbadie, « l'Abys- « sinie est redevenue pauvre et méprisée, mais elle s'est « consolée en se sentant encore chrétienne. » Aujourd'hui même, au milieu de la barbarie africaine et des envahissements de l'islamisme, l'Éthiopie peut être à bon droit considérée comme une avant-garde de la civilisation.

Au IVe siècle de l'ère chrétienne, Frumence, disciple de saint Athanase, fut son premier évêque, et la foi chrétienne s'y maintint, avec des alternatives diverses, jusqu'après le règne du saint roi Elesbas, dont l'Église universelle célèbre la mémoire le 27 octobre. Plus tard, pour son malheur, l'Éthiopie, dépendance du patriarchat d'Alexandrie, adopta les erreurs de sa métropole ecclésiastique. C'est à l'astuce de Benjamin, chef des Jacobites égyptiens, appuyé par les musulmans, que cette nation doit de s'être retirée inconsciemment de l'unité catholique (VIIe siècle). La révolution religieuse se compliqua d'une transformation politique non moins funeste; le droit romain, importé par les novateurs, introduisit dans le domaine politique l'absolutisme monar-

chique et le règne de la force brutale, qui devaient fatalement aboutir aux convulsions anarchiques, auxquelles l'Éthiopie est en proie depuis cinq cents ans. De l'introduction du schisme date aussi pour l'Abyssinie, enveloppée de toutes parts par les légions fanatiques du prophète, une longue période d'isolement.

Les récits légendaires des croisades touchant le prêtre Jean, et les voyages de Marco-Polo, signalèrent à l'attention du monde occidental ces coreligionnaires qui, eux aussi, avaient à défendre leur foi contre le croissant. En 1439, le Pape Eugène IV députa au négus une ambassade composée du légat Albert de Sarzane, et de plusieurs religieux franciscains ; les envoyés pontificaux retenus prisonniers par les Sarrazins, ne purent toutefois parvenir au terme de leur lointain voyage (1). Peu après, le concile de Florence vit un prêtre éthiopien se joindre aux Pères des autres églises dissidentes d'Orient, pour proclamer la suprématie du siège de Pierre. Des rapports suivis s'établirent bientôt entre la cour des monarques africains et les républiques italiennes, dont l'influence ne tarda pas à être supplantée par celle du Portugal. Petro Covillao réussit en 1488 à gagner la résidence impériale, et en même temps le pèlerin éthiopien Marcos se rendait de Jérusalem à Lisbonne; accueilli comme un prélat national, le premier missionnaire lusitanien, Bermudez, devint patriarche d'Éthiopie.

Vers la même époque, des barbares musulmans, sous la conduite d'Ahmed Granhé, grand-vizir du sultan de Zeilah, subjuguèrent tout le pays qu'ils couvrirent de ruines et de sang. L'antique empire du Prêtre Jean allait s'effondrer,quand un héros chrétien, Christophe de Gama, à la tête d'une

1. *Histoire des Missions*, par Henrion, t. I, p. 254.

poignée de Portugais, vola au secours des vaincus et sauva l'indépendance de l'Abyssinie (1541). Ce chevaleresque soldat, tombé aux mains des Sarrazins, paya de sa vie son dévouement à l'Éthiopie et sa fidélité à sa foi; mais la réaction chrétienne provoquée par son intervention fut immense, et les plateaux de l'Amhara et du Tigré ne virent bientôt plus flotter d'autre bannière que celle de la croix. L'empereur Claude, reconnaissant du service rendu, demanda au roi de Portugal Jean III de le compléter en lui envoyant quelques prêtres catholiques. Le Souverain Pontife imposa cette mission au glorieux institut que venait de fonder Ignace de Loyola, et dès 1555, les Pères Nunez Baretto, consacré patriarche d'Éthiopie, André Oviédo, évêque d'Hiéropolis et Carnaro, évêque de Nissa, partirent pour leur lointaine destination. Parmi les noms de leurs compagnons, appartenant tous à la Compagnie de Jésus, nous saluons avec une patriotique émotion celui du Père Jean Bochius de la province de Flandre (1). Ce n'est donc pas d'hier, on le voit, que nos compatriotes fécondent de leur dévouement la terre d'Afrique !

Nunez Baretto ne parvint pas à pénétrer en Abyssinie et mourut à Goa en 1561 ; Oviédo qui était depuis deux ans en butte aux persécutions du farouche successeur de l'empereur Claude, recueillit l'héritage de Bermudez et de Baretto et mourut seulement en 1577, après une longue et douloureuse captivité qu'il supporta avec un admirable héroïsme (2).

Les Pères Sylva et Païz ne tardent pas à s'introduire sous un habit arménien dans cet empire, que le cimeterre musulman essayait toujours d'arracher au christianisme. En

1. *Précis historiques*, t. XXIX. *Les anciens missionnaires belges*, par le R. P. Kieckens.

2. *Histoire de la Compagnie de Jésus*, par Crétineau Joly, t. I, 515 ; t. II, 552.

1607, des couvents de Jésuites s'élèvent dans les principales villes de l'Éthiopie ; deux souverains se proclament successivement les protecteurs de la foi catholique ; enfin, le 11 décembre 1624, l'église d'Éthiopie abjure solennellement les erreurs monophysites, et se soumet officiellement au Saint-Siège. Rappelons en passant qu'indépendamment de leurs laborieux travaux apostoliques, le Père Mendez, qui occupait alors le patriarcat d'Éthiopie, le Père Lobo, et plusieurs de ses vaillants collaborateurs, ont laissé des renseignements précieux sur l'histoire et la géographie de ces régions si peu connues.

Cependant une conspiration ourdie au sein de l'ancien personnel des harems, en disponibilité depuis le triomphe du catholicisme, porte un premier coup à l'édifice laborieusement édifié par les Jésuites. D'autre part le négus Basilidas qui monta sur le trône en 1632, était l'ennemi juré de la foi catholique et, plus encore, le fervent partisan de la polygamie. Il inaugure son règne en livrant aux supplices les Jésuites dont il parvient à s'emparer. Peu à peu dans toute l'Éthiopie il ne reste plus un seul missionnaire européen. Sela Christos, oncle du tyran, coupable de fidélité à l'église de Rome, est jeté en exil et la constance de ce prince au milieu d'épreuves inouïes, forme un des plus émouvants épisodes de l'histoire des missions africaines. En 1649, après 17 années de captivité, ce royal martyr adressait un admirable appel à la générosité des princes et des peuples catholiques (1). Vainement le Pape envoie au secours de ces membres infortunés de la famille chrétienne, des Capucins français ; ils tombent sous les coups des schismatiques. Depuis lors, à diverses reprises, d'intrépides Jésuites essayèrent sans succès de pénétrer en

1. Crétineau Joly, t. V, p. 29.

Éthiopie. En 1702, trois Pères de l'ordre des Mineurs réformés furent plus heureux et poussèrent jusqu'à Gondar, la capitale du pays; les souvenirs du catholicisme étaient encore si vivaces, que ces missionnaires instruisirent dans la foi romaine plusieurs membres de la famille régnante. L'empereur Jasous lui-même écrivait au Souverain Pontife Clément XI en date du 28 janvier 1702: « Je me soumets à « Votre Sainteté, de même que tous mes prédécesseurs s'y « sont soumis. » Une révolution de palais amena la proscription des fils de Saint-François, et anéantit une fois de plus ces belles espérances.

Alors s'ouvrit pour l'Abyssinie une nouvelle ère d'abandon complet. Le mahométisme en profita largement pour déchiqueter les frontières de ces chrétientés africaines, asservir les provinces les plus éloignées et enserrer tout le pays dans un cercle de fer. Vers le milieu de ce siècle, M. Antoine d'Abbadie, qui passa douze ans à explorer ces contrées, signalait la position presque désespérée de cette héroïque nation qu'un préjugé malheureux avait tant de fois éloignée du salut dans le catholicisme. « Aujourd'hui l'islamisme, si faible « en Europe », écrivait en 1852 l'illustre voyageur, « s'est « relevé en Afrique. Après avoir attiré dans ses dogmes les « peuplades sauvages qui entourent l'Abyssinie, après l'avoir « ainsi isolée du reste de la chrétienté, il resserre de plus en « plus ce malheureux pays en y pénétrant pas à pas. Plu- « sieurs nations de l'Éthiopie sont aujourd'hui entourées « d'un cordon de tribus barbares, qui ne leur laissent entendre « qu'après bien des années, les faibles échos de ce qui se « passe à Jérusalem, où gît le tombeau de l'Homme-Dieu et « à Rome, où demeure quelque part, disent-elles, le chef des « chrétiens. Dans son existence politique, l'Abyssin vit en

« compagnie avec le désespoir. Dans son existence morale, « il invoque d'une voix de plus en plus faible et où le re- « proche commence à se mêler, le secours de ses frères chré- « tiens (1). »

L'anarchie politique n'était pas moindre que la confusion religieuse; après cent ans de guerres, l'Abyssinie se trouvait, dans la première moitié de ce siècle, divisée en trois états principaux : le Tigré à l'est, dominant la mer Rouge, l'Amhara à l'ouest sur le Nil, et le Choa sur le versant méridional des Alpes éthiopiennes. Toutes ces polémarchies en proie à de continuelles dissensions, avaient à lutter contre les invasions continuelles de hordes musulmanes ou païennes, et les débris de l'antique civilisation étaient presque submergés par le flot montant de la barbarie. Le chef nominal de l'empire, le Ras-Ali, n'abjurant le mahométisme que des lèvres et par respect pour l'antique coutume nationale, distribuait jusqu'aux dépouilles des églises aux sectateurs de l'Islam.

§ II. — Vicariat apostolique de l'Abyssinie (Mission des Lazaristes).

DANS ce péril extrême, ce furent encore une fois les missionnaires catholiques, si souvent repoussés, qui vinrent les premiers au secours de l'ingrate Abyssinie, pour y réveiller l'esprit national avec la vitalité du sentiment chrétien. Dès 1839, les Pères de Jacobis, Montuori et Sapeto, de la Congrégation de Saint-Lazare, franchissaient les frontières de ce malheureux pays; ils étaient obligés de prendre mille précautions pour sauver leurs vies. « Nous célébrions « rarement la messe, écrivait le P. Montuori, et lorsqu'il nous

1. *Annales*, t. XXIV, p. 454.

« arrivait de la dire, c'était toujours en secret comme dans « les catacombes (1). »

Malgré ces humbles et pénibles débuts, la mission s'établit solidement sous l'habile direction du P. de Jacobis. Cet homme de Dieu appartenant à une grande famille, avait abandonné le poste de confesseur de la reine de Naples et s'était dérobé, par son départ pour l'Orient, aux honneurs épiscopaux qu'on voulait lui imposer. Doué des qualités les plus rares de l'esprit et du cœur, il ne tarda pas à acquérir une situation considérable dans un pays où les souvenirs des Pères Jésuites étaient loin d'être oubliés. En 1841 déjà, il conduisait en Europe une ambassade chargée de se rendre à Rome, pour y demander, au nom des chefs abyssiniens, un évêque catholique. Les intrigues des Coptes égyptiens et l'or protestant s'unirent dans une monstrueuse alliance avec les menaces des musulmans, pour corrompre cette députation; une minime partie de ses membres se laissa gagner, et le patriarche schismatique d'Alexandrie parvint à faire passer en Éthiopie, en qualité d'évêque, un moine âgé de moins de vingt ans, mais qui n'ignorait déjà plus les hontes de l'apostasie et du libertinage. Malgré ces événements, M. de Jacobis conduisit à Rome la forte majorité des députés, et l'élite de la noblesse amharinienne, faisant hautement profession de foi catholique, vint s'incliner avec respect devant le trône de Pierre (2).

Il ne sera pas sans intérêt d'esquisser en quelques lignes, la situation dans laquelle le P. de Jacobis et ses premiers collaborateurs trouvèrent l'église nationale d'Éthiopie. Au milieu d'une ignorance déplorable et des plus grossières

1. *Annales*, 1840, p. 503.
2. *Mes 35 années de mission*, par Mgr Massaïa. Trad. Gaveau, t. I, p. 100 et suiv.

erreurs, le peuple avait conservé un respect profond pour la hiérarchie et les dignitaires ecclésiastiques. Ceux-ci étaient au nombre de deux ; l'abouna ou évêque envoyé moyennant un présent considérable par le patriarche copte schismatique d'Égypte, et le grand prêtre national, supérieur général des ordres monastiques qui comptaient des milliers de membres. Tandis que ceux-ci appartenaient souvent à la classe la plus éclairée de la population, il n'était pas rare de trouver dans le chef du clergé séculier, un homme absolument dépourvu d'instruction et de toutes les qualités sacerdotales. C'était le cas pour Salama II, l'évêque intrus dont nous venons de raconter la scandaleuse consécration en 1841. A peine arrivé à son poste, ce misérable s'abandonna à l'inconduite la plus éhontée, et entreprit de s'enrichir par l'infâme commerce des esclaves. Faut-il s'étonner, en présence de ces scandales ecclésiastiques, de l'extrême licence qui déshonore les Éthiopiens? Ces désordres ne les empêchent cependant pas d'avoir conservé le respect et l'admiration de la chasteté, qui revêt à leurs yeux un caractère auguste et mystérieux. Leur grande dévotion envers la très sainte Vierge est notoire.

Trois branches bien distinctes de l'église nationale se partageaient d'ailleurs les consciences. D'une part le schisme proprement dit avec tout l'arsenal des erreurs d'Alexandrie sur les natures de Jésus-Christ. Cette doctrine nommée *Karra*, recrutait ses adhérents dans la partie la plus fanatique et la plus ignorante du clergé et de la population. C'est dans cette secte que le catholicisme a de tout temps rencontré ses adversaires les plus irréconciliables. Les habitants de la province du Gojjam se réclamaient d'une croyance différente,

dite *Zêbat* (onction) (1). En opposition avec ces erreurs grossières, la secte des « *Ya-sost-ledel* », ou des trois naissances, dont nous aurons fréquemment à reparler au cours de cette étude, reconnaissait sinon expressément, au moins de fait, la doctrine catholique. Serait-il téméraire d'affirmer que les partisans de cet enseignement sont les descendants des Abyssins ramenés à l'unité par les Jésuites et dont le retour au schisme a été plus apparent que réel? Quoi qu'il en soit, cette forme raffinée du schisme national était professée par les gens les plus instruits et surtout par les moines les plus pieux. Elle était également en honneur à la cour de plusieurs princes, et spécialement des dynastes du Choa, partie méridionale de l'Éthiopie confinant au pays des grands lacs et à celui des Galla.

Le discrédit où était tombé à la suite de ses excès le pseudo-évêque Salama était tel, que M. de Jacobis put se ménager la confiance et l'amitié de plusieurs personnages distingués, parmi lesquels il convient de citer en première ligne le roi Ubie, souverain du Tigré. Le voyage à Rome de l'ambassade abyssinienne et les récits enthousiastes des pèlerins sur la majesté du Pontificat romain, avaient produit une profonde et durable impression sur l'esprit de ce prince et de son peuple. Le mérite personnel de M. de Jacobis, sa vie pauvre, humble, mortifiée, rapprochée surtout des désordres de l'abouna, achevèrent de concilier à la mission catholique la faveur du monarque. Il appela donc le missionnaire italien dans Adoua, sa capitale, et peu après une seconde station put s'établir à Gondar, ville principale de toute l'Abyssinie.

Pendant quelques années, la mission vit s'ouvrir devant

1. Massaïa, t. I, p. 223.

elle les plus brillantes perspectives. Mamer Walda Ghiorgis, abbé du célèbre monastère de Guendguendié, qui avait droit à des honneurs épiscopaux, reconnut avec sept moines ou élèves de son couvent la vérité du catholicisme. Dans ce même monastère, qui renfermait toutes les productions de la littérature sacrée de l'Abyssinie, M. de Jacobis découvrit une somme théologique due à un auteur indigène, qui rend un plein témoignage à la doctrine de l'église romaine. D'autres conversions ecclésiastiques suivirent bientôt.

L'estime et l'influence que ces événements et une charité toute catholique valurent au vaillant Lazariste, devinrent bientôt un sujet de jalousie et de haine de la part de l'évêque schismatique, qui trouva de dignes auxiliaires dans les soi-disant missionnaires envoyés par les sociétés bibliques. Rappelons en passant que, malgré la connivence de Salama, les prédications des protestants en Abyssinie échouèrent complètement, devant l'antipathie absolue du peuple pour ces contempteurs de la sainte Vierge et du jeûne. Plusieurs années de résidence et de voyages dans ces contrées aboutirent pour les anglicans et leurs acolytes, à un insuccès complet, dont Marshall a laissé une plaisante description dans ses *Missions chrétiennes* (1). Ne pouvant célébrer de victoires personnelles, le missionnaire protestant Krapf enregistre mélancoliquement celles des catholiques : « Les prêtres « romains ont obtenu des conversions à Halai, Dixan, Kaich, « Kur et plusieurs autres places sur les frontières du Tigré, « plusieurs prêtres de l'intérieur leur ayant prêté la main (2). »

Toutefois, si les protestants ne réussissaient pas à convaincre les indigènes, ils s'entendaient parfaitement pour

1. T. I, p. 511 et suivantes. (Traduction de Waziers.)
2. Ibid., p. 515.

soulever, de concert avec l'abouna, la persécution contre les missionnaires catholiques, coupables d'avoir réussi à défricher cette terre ingrate. Proscrit à la suite des intrigues de Salama, M. de Jacobis chercha un refuge au port de Massouah qu'occupait à cette date une garnison turque. Il y trouva en 1849 Mgr Massaïa, vicaire apostolique de l'Éthiopie méridionale ou des Galla, en possession des bulles pontificales qui désignaient le supérieur de la mission lazariste pour la dignité épiscopale. Jusqu'alors le P. de Jacobis avait décliné cet honneur dont s'effarouchait son humilité. Mgr Massaïa lui commanda, au nom de la sainte obéissance, de se soumettre aux ordres de Rome et lui donna la consécration dans l'île de Dahlak (mer Rouge). Par une faveur unique, le nouvel évêque passa du rite latin au rite copte éthiopien, renouant ainsi une chaîne interrompue depuis le patriarche Mendez (1632) (1). Un grand nombre de disciples de Mgr de Jacobis reçurent également à cette époque, l'onction sacerdotale.

Entretemps, le catholicisme prêché par d'intrépides prêtres indigènes, continuait à faire de remarquables progrès dans le Tigré ; quatre provinces et 150 églises n'attendaient que le retour de Mgr de Jacobis pour abjurer le schisme. L'apostolat du nouvel évêque n'était pas moins heureux auprès des peuples pasteurs qui vivent dans ces régions, hors des frontières politiques de l'Abyssinie. La petite nation des Bogos ou Bîlen, qui habitent au nombre de neuf ou dix mille sur le versant septentrional des monts éthiopiens, dans la direction de la ville de Kéren, était sur le point de passer

1. Après la mort de Mendez, en 1667, la Propagande envoya cependant encore en Éthiopie, avec les titres d'évêque de Galipoli et de vicaire apostolique, l'abyssin Antoine Andradé. Il fut martyrisé peu de temps après son arrivée dans sa mission (Henrion, t. II, p. 299).

à l'islamisme. Les missionnaires parvinrent à la faire revenir presque tout entière au christianisme.

Cependant l'inconstant souverain du Tigré rappela bientôt Mgr de Jacobis, et les Lazaristes s'établirent de nouveau à Gondar. Ils n'y furent pas longtemps tranquilles. Un homme de basse extraction, nommé Kâsa, s'était emparé de l'Amhara, une des trois grandes divisions politiques de l'Abyssinie, et avait renversé du pouvoir et mis à mort le Ras-Ali, suzerain plus ou moins nominal de toute l'Éthiopie. « Alors, « une ambition plus vaste s'empara de l'esprit de Kâsa ; « maître déjà de l'Amhara, il résolut de déposséder les sou- « verains du Tigré et du Choa. Pour le Choa l'entreprise fut « facile. Justement le roi Sella-Sellasé venait de mourir, ses « états étaient livrés à l'anarchie ; le chef de l'Amhara n'eut « qu'à s'y présenter pour qu'immédiatement chacun des « partis aux prises accourût auprès de lui faire acte de soumis- « sion. Quant au Tigré, il fallut combattre pour l'avoir. Le « 10 février 1855, l'armée que commandait Kâsa se rencon- « trait à Déraskié avec celle du roi de Tigré, Ubié, et la met- « tait en déroute (1). » Deux jours après cette bataille, le vainqueur prit le nom de « Théodoros II » avec le titre d'empereur par la grâce de Dieu, et se fit solennellement sacrer « roi des rois d'Éthiopie » par l'abouna ou évêque schismatique. Le nouveau négus, en adoptant le prénom de Théodoros, avait l'ambition d'égaler un homonyme, monarque éthiopien du onzième siècle, renommé par sa sagesse et sa piété et qui devait, « au dire d'une ancienne chronique, repa- « raître plus tard pour rendre à l'empire abyssin son antique « splendeur, extirper le mahométisme, replanter la croix sur « les murs de Jérusalem, et rétablir dans les lieux saints

1. *L'Europe militaire et diplomatique au XIX^e siècle*, par Nolte, t. IV, p. 225.

« l'antique domination de son ancêtre Salomon, le sage roi « d'Israël ([1]). » Nous avons vu que Théodoros s'était assuré dans son audacieuse entreprise le concours de l'abouna. Pour prix de ses services, celui-ci exigea la proscription des prêtres catholiques. Ubié, quoique réduit à la vassalité, s'interposa courageusement en faveur des missionnaires dont il avait appris à connaître la noblesse et le désintéressement ([2]). Grâce à cette intervention, le plan de l'abouna échoua momentanément.

L'empereur d'ailleurs n'était pas animé d'intentions hostiles envers la religion chrétienne, dont il se fit à main armée le propagateur chez les Wallo-Galla, peuplade païenne de l'Abyssinie orientale. Théodoros se croyait même appelé à remplir une grande mission religieuse : la fusion de toutes les sectes de l'église éthiopienne. Malheureusement son complice, l'abouna, lui fit adopter comme symbole officiel celui de l'hérésie anticatholique par excellence connue sous le nom de « Karra ». Toutes les fureurs du tyran se déchaînèrent bientôt contre les dissidents. L'abbé Ghébro Mikael, un des disciples de Mgr de Jacobis, fut la plus glorieuse victime de ce soldat théologien, et subit le martyre pour la vérité catholique, à Wollo, le 15 août 1855. Peu après l'église d'Éthiopie faisait une perte immense dans la personne de son premier pasteur Mgr de Jacobis. Exilé à Massouah, le vieil athlète reprenait une dernière fois le chemin de la montagne, quand, le second jour de son voyage, il fut frappé d'une insolation à la suite de laquelle il expira le 31 juillet 1860. Doué d'un zèle apostolique et de rares

1. *La guerre d'Abyssinie*, par Blerzy. *Revue des deux mondes*, numéro du 15 juillet 1868, p. 423.

2. Marshall, t. I, p. 515.

vertus, l'abouna Jacob, comme le nommaient ses ouailles, est une des grandes figures de l'église catholique dans ce siècle. Sa mémoire, considérée comme celle d'un saint par les milliers d'Abyssins qu'il a ramenés à la vraie foi, n'est pas moins en vénération chez les schismatiques, qu'il avait tant de fois édifiés par sa ferveur et sa charité.

En moins de dix ans, le vicariat apostolique d'Abyssinie passa successivement aux mains de Nosseigneurs Biancheri (1860-64), Bel (1865-67) et Delmonte (1868). Ce dernier succomba au bout d'une année d'épiscopat, et fut remplacé par Mgr Touvier, qui présida, jusqu'il y a quelques mois, aux destinées de cette mission.

Cette série de deuils n'avait pas ralenti la ferveur des populations catholiques; le P. Goffinet, Jésuite belge, qui suivit en qualité d'aumônier l'armée anglaise dans sa campagne de 1868, fut le témoin ému de leur piété (1). Notre compatriote était le premier missionnaire de son ordre, qui, après deux siècles de proscription, pénétrait de nouveau dans ces pays où les Pères de l'ancienne Compagnie avaient obtenu de si grands résultats et laissé d'impérissables souvenirs. Peu d'années avant le voyage du P. Goffinet, un des princes éthiopiens, Gotcho, écrivait à Rome, pour demander des professeurs de la maison de Jésus (2).

Il nous reste à dire un mot des événements qui amenèrent l'expédition anglaise de 1868 et la chute de l'empereur Théodoros. Entouré de conseillers perfides, le négus avait éloigné les missionnaires catholiques qui seuls auraient pu lui dire impartialement la vérité, et l'éclairer avec désintéressement sur ses intérêts; dès lors, il s'abandonna de plus en plus à ses

1. *Précis historiques*, t. XXVI, p. 513.
2. Marshall, t. I, p. 506.

instincts de cruauté et à ses habitudes barbares. D'autre part, il eut le malheur de rencontrer en face de lui des étrangers dont l'attitude, peu correcte parfois, était de nature à l'exaspérer. Dans un mouvement de colère il fit mettre aux fers le consul anglais, qui semble d'ailleurs avoir manqué de respect à la majesté impériale (1). Cet acte attentatoire au droit des gens, et le refus de relâcher le fonctionnaire prisonnier, décidèrent, en juillet 1867, le cabinet britannique à envoyer une expédition militaire sur les hauts plateaux éthiopiens. La puissance du roi des rois était déjà bien diminuée à cette époque par les insurrections de ses tributaires du Choa et de l'Amhara. Quand l'armée anglo-indienne, forte de 16.000 hommes, partit de Zoulla sur la mer Rouge, le 18 janvier 1868, les autres feudataires abyssins, heureux de se voir délivrés d'une tyrannie qui leur pesait, trahirent leur souverain. Le 13 avril déjà, le général Napier s'empara de la forteresse de Magdala, dernier refuge de Théodoros, qui trouva la mort dans sa défaite.

L'expédition d'Abyssinie coûta deux cent millions à l'Angleterre, et resta sans résultats appréciables au point de vue de la civilisation. Elle affaiblit considérablement l'Abyssinie et encouragea une puissance musulmane, l'Égypte, à attaquer par le nord ce malheureux boulevard du christianisme africain.

A l'avènement de Théodoros s'était rouverte pour l'église renaissante d'Abyssinie l'ère des persécutions. La chute du tyran ne rendit pas la paix à la mission. Chassés de l'Amhara et du centre du Tigré, les missionnaires européens avaient dû se réfugier à la frontière orientale du pays. Malgré cet exil rigoureux, leurs prosélytes de la région centrale gardaient

1. Nolte, t. IV, p. 231.

le trésor de leur foi ; un prêtre indigène visitant en secret les catholiques d'Axoum, d'Adoua et de Gondar, les trouvait inébranlables dans leur fidélité; parmi ces courageux chrétiens se trouvait un membre de la famille impériale.

La guerre ne tarda pas à reprendre avec fureur ; Johannès, chef du Tigré et Gobazié, polémarque de l'Amhara, se disputèrent le trône. Contrairement aux premières espérances qu'il avait fait concevoir, Johannès se déclara l'ennemi des catholiques, et fit venir du Caire, au prix de 150,000 francs, un nouvel abouna copte, nommé Athanatios; Gobazie, qui montrait des dispositions plus favorables, fut vaincu dans une grande bataille livrée en juin 1871. Peu après, le vainqueur se faisait sacrer empereur à Axoum. Ces événements amenèrent une recrudescence de la persécution; le nouveau monarque parcourut ses états avec l'abouna, détruisant tous les établissements catholiques et laissant même profaner par sa soldatesque la tombe vénérée de Mgr de Jacobis; plusieurs prêtres catholiques indigènes, soumis à la torture, subirent courageusement leur supplice plutôt que de passer au schisme. Une entrevue que le Lazariste Duflos sut se ménager avec le roi des rois en 1874, changea momentanément ses dispositions; il rendit même aux missionnaires diverses propriétés qui leur avaient été enlevées dans les derniers troubles.

Mgr Touvier n'avait pas attendu ce moment, pour essayer une fois de plus de pénétrer au cœur des montagnes éthiopiennes. Dès 1872, ce zélé prélat conduisait lui-même deux de ses prêtres dans l'Amhara, où s'étaient conservées depuis deux siècles des traditions, pour ne pas dire des doctrines catholiques; ces populations étaient d'ailleurs restées réfractaires à la religion d'état purement eutychéenne imposée par

Théodoros et Johannès. Faisant un immense détour en passant par les villes égyptiennes de Kassala et de Métamna, les voyageurs furent jetés en prison par le gouverneur abyssin de la frontière. Sans s'effrayer de ces débuts peu encourageants, ils persévérèrent dans leur entreprise et parvinrent jusqu'à la province de Koaratta, naguère propriété des Jésuites, et la plus riche de l'Abyssinie; elle se compose des îles sacrées et des rives du bassin lacustre de Tana, qui forme le centre naturel de l'Éthiopie. Accueilli dans ces régions encore pleines du souvenir des anciens prêtres catholiques, comme le représentant du successeur des anciens patriarches Jésuites, le P. Duflos résumait en ces termes, ce que les députés du Koaratta le chargèrent de rapporter à Mgr Touvier: « Pendant plus de deux cents ans, nos pères « ont attendu le retour des missionnaires catholiques, ils sont « morts sans les revoir. Venez, Père, reprendre possession « de notre héritage. Vous le retrouverez intact. Nos privi- « lèges ont été respectés jusqu'à ce jour. Jamais nous n'avons « été contraints de reconnaître l'autorité du roi, ni la juridic- « tion de l'évêque copte. Grâce à la protection de notre « sainte martyre Letté-Pietros, et des corps sacrés de vos « prédécesseurs, enterrés dans nos églises, notre pays a « continué d'être administré spirituellement et temporelle- « ment par un moine élu par la population, comme vicaire « de l'évêque catholique que nous n'avons pas cessé « d'attendre. Vous retrouverez dans l'église de Kébouran, « le siège patriarcal bien conservé. Jamais personne, depuis « l'expulsion des missionnaires catholiques, n'a eu l'audace de « s'y asseoir. Venez, nos âmes sont à vous..... Vous êtes « notre véritable père et maître. Ayez pitié de vos enfants; « et puisque Dieu vous a ramenés si près d'eux, ne les laissez

« pas croupir dans l'ignorance, et mourir privés des secours « de vie et de salut, qu'ils attendent en vain depuis si « longtemps (1). »

Le mouvement se communiquait à tout l'Amhara et aux parties orientales du Tigré; un moment on put espérer que les beaux jours d'autrefois allaient renaître. En même temps Ménélik, roi du Choa, l'ami constant de Mgr Massaïa, envoyait en qualité d'ambassadeur auprès de Mgr Touvier le ras Berout, le plus intelligent et le plus libéral des polémarques abyssins, dans le but de demander à l'évêque catholique de l'aider à civiliser ses états. Le ras Berout priait personnellement le prélat, de lui donner des missionnaires pour le Beguemder, grande province de l'Amhara dont il est le seigneur féodal. Dans le but d'obtenir plus facilement cette faveur, que la pénurie de missionnaires forçait Mgr Touvier à différer depuis deux ans, Berout écrivit personnellement en date du 13 juin 1875, à M. Boré, supérieur général des Lazaristes à Paris. Voici un extrait de ce remarquable document : « Autrefois ne connaissant pas vos « missionnaires, je les ai fait chasser, mais maintenant que « tout ce qui les concerne est connu, je les reçois volontiers. « De plus je demande instamment que le pays tout entier « connaisse la mission, et que tous les peuples de l'Abyssinie « soient instruits par elle. Sachez que désormais je suis « séparé des Coptes. C'est vous qui êtes mon père, ayez « pitié de moi (2). »

Cependant le champ principal de l'apostolat des Lazaristes restait la partie de l'Abyssinie, où l'Égypte s'était établie à la suite de l'intervention anglaise de 1868. Dans

1. *Annales*, t. 48, p. 95.
2. *Annales*, t. 48, p. 92.

cette contrée partiellement ramenée à l'unité, les missionnaires catholiques se montrèrent de nouveau les fermes champions du christianisme contre le Coran, dont des derviches fanatiques essayaient d'imposer les doctrines à l'ombre du drapeau khédival. Le danger de ce côté était si grand, que le gouverneur égyptien Munziger pacha ne cessait d'inviter Mgr Touvier, à fonder des établissements dans les provinces des Bazènes et des Barias, pour empêcher ces populations encore chrétiennes de se livrer à l'islamisme. La ville égyptienne de Kéren était le centre de la mission. Les Lazaristes y possédaient un petit séminaire florissant avec 40 élèves, deux écoles primaires de garçons, une école de filles et un orphelinat. Une imprimerie bien organisée fonctionnait également à la mission; elle était alimentée par les travaux des missionnaires qui préparaient dans les deux langues ghez et amarinian, un manuel de théologie pour les prêtres, un catéchisme, un résumé de l'Évangile et du Nouveau Testament et divers autres ouvrages (1). Dans toute cette région maritime se manifestait, il y a une dizaine d'années, une impulsion remarquable vers l'unité catholique. Cet élan s'étendit même aux provinces de l'Hamazène et du Leraoué. Partout l'action incessante du prosélytisme musulman faisait plus vivement sentir à tous les chrétiens, la nécessité de s'unir dans l'église de Rome. Des villages entiers déjà plus ou moins entamés par l'isla-

1. La multiplicité des langues éthiopiennes est un des grands obstacles qui s'opposent à la propagation du catholicisme dans ces parages. Indépendamment de la langue liturgique, le ghez, les missionnaires doivent posséder l'amarinian, parlé dans l'Amhara et le Choa, et employé également par le commerce et la diplomatie. Le tigrinian est l'idiome du Tigré, le tigrié celui parlé sur le versant nord des monts éthiopiens, le bilen, celui des Bogos. Dans l'Éthiopie méridionale on se sert de dialectes hamitiques (galla). Enfin la connaissance de l'arabe est indispensable.

misme se firent catholiques. Outre les importantes stations de Kéren et de Massouah, les Pères Lazaristes desservaient dans les mêmes parages trois autres principaux centres de missions : à Alitiéna au milieu de la tribu catholique des Irab Boganéita, dans le Kolougazaï et le Zana Deillié, enfin dans la tribu des Bogos ; ils nourrissaient l'espoir d'unir bientôt ces trois groupes de chrétientés par une série continue de villages catholiques.

En même temps, Mgr Touvier se voyait consolé par des conversions ecclésiastiques nombreuses, notamment par celles d'Abba Meratzion, supérieur du couvent Enda Abona, et de l'abbé d'un grand monastère nommé Debro Dima (couvent de Saint-Macaire). Ce dernier, vieillard d'une grande érudition, très vénéré de ses coreligionnaires, avait formé plus de cent prêtres sous sa direction ; trente ans auparavant, le moine catholique Ghebro Mikael, dont nous avons signalé le martyre sous Théodoros, l'avait instruit dans la foi. Avec le supérieur du couvent de Saint-Macaire, se convertirent plusieurs de ses disciples.

Sous la protection des baïonnettes égyptiennes, les protestants reparurent dans le pays ; un synode de plus de deux cents ecclésiastiques du schisme se réunit aussitôt, et fulmina contre les représentants des sociétés bibliques une excommunication solennelle, motivée par leurs blasphèmes contre la sainte Vierge. Cette assemblée affirma expressément la solidarité de l'église nationale éthiopienne avec l'église de Rome, dans le respect et l'amour envers la Mère de Dieu. Puisse cette piété valoir aux Abyssins la grâce d'un retour complet au véritable christianisme !

La guerre entre l'Égypte, instrument inconscient peut-être du panislamisme, et l'empereur Johannès, vint inspirer

de nouvelles craintes aux missionnaires catholiques. Dans deux campagnes successives, les troupes du khédive essayèrent d'envahir l'Éthiopie. Complètement défaits à Gourdat le 23 novembre 1875, les Égyptiens, sous la conduite du prince Hassan, fils de leur souverain, essuyèrent un véritable désastre à Goura, l'année suivante. Kéren et toutes les conquêtes faites depuis trente ans dans ces parages par la Turquie et l'Égypte, jusqu'aux portes de Massouah, tombèrent successivement entre les mains du négus. Dans le début, la mission n'eut pas à se plaindre de ce changement de régime. Mgr Touvier put, en 1878, installer à Kéren les Sœurs de charité ; pendant les premiers mois de cette même année, les missionnaires enregistraient dans la seule ville de Kéren plus de 250 baptêmes d'adultes ; au pays bogos ils recevaient dans le giron de la foi plus de vingt familles musulmanes. La caractéristique de cette période dans l'Abyssinie entière est d'ailleurs une forte réaction, sinon catholique, du moins chrétienne. Ennemi juré de l'islamisme, Johannès força tous les Abyssins musulmans à opter entre le baptême ou l'exil ; dans ses fréquentes expéditions au delà de ses frontières, ce prince ne manqua jamais d'imposer aux vaincus la profession du christianisme comme condition de paix.

Affranchir l'Abyssinie de toutes les influences étrangères et unir en un seul empire tous les lambeaux de l'ancienne Éthiopie, tel était le programme politique auquel Johannès consacra sa vie entière. Un seul obstacle s'opposait encore au succès de ces plans grandioses : Ménélik, polémarque du Choa, héritier légitime de l'antique dynastie des Salomonides, s'était soustrait, vers 1866, à l'autorité tyrannique de Théodoros, et depuis lors se maintenait dans une indépendance à peu près complète ; les deux campagnes de 1877 et

1878 assurèrent au négus la soumission de ce vassal récalcitrant. A peine remise de cette guerre, l'Abyssinie se vit menacée par un immense danger. Osman Digma, lieutenant du Mahdi ou prophète du Soudan, s'était emparé, le 28 août 1880, de la place égyptienne de Kassala et se dirigeait vers Kéren, quand, le 23 septembre suivant, le Ras Alula, un des principaux généraux de Johannès, défit complètement l'envahisseur musulman qui ne se releva pas de longtemps de ce sanglant échec.

Débarrassé de ces embarras extérieurs, le négus se préoccupa plus activement de la question religieuse. Rompant avec l'usage traditionnel de concentrer la plénitude du pouvoir spirituel dans une seule personne, il fit venir d'Égypte quatre évêques schismatiques auxquels il assigna comme diocèses respectifs, l'Abyssinie propre, le Gojjam, le Choa et le Kafa. Inutile de dire que cette mesure devint le point de départ d'une impitoyable proscription du catholicisme. A peine toléra-t-on les missionnaires sur la frontière orientale du pays dans les régions entièrement catholiques, et encore, ce répit ne fut-il pas de longue durée. Le 20 décembre 1880, deux Lazaristes, vingt prêtres indigènes et une immense quantité de fidèles célébraient à Acrour une fête solennelle ; six mois après, cette florissante mission était ruinée, pillée, brûlée ; Mgr Touvier fait prisonnier ne devait son salut qu'à l'intervention du consul de France à Massouah.

Depuis lors, il n'est pas de désastres matériels que le vicariat apostolique d'Abyssinie n'ait essuyés; au mois d'août 1887, la résidence de Kéren était cernée par les troupes impériales; les missionnaires et les séminaristes enchaînés furent témoins du martyre d'un catholique indigène, qui subit courageusement une peine de 200 coups de bâton, au milieu

de l'admiration des schismatiques, obligés de convenir qu'ils n'auraient pas souffert ainsi pour leur foi. D'après une communication récente de Mgr Crouzet, successeur du vénérable Mgr Touvier, une famine horrible désole en ce moment ces malheureuses contrées, où depuis dix ans la guerre et le brigandage n'ont pas cessé de régner. En dépit de ces épreuves incessantes et de ces persécutions répétées, l'église catholique d'Abyssinie compte dans la région côtière, la seule occupée en ce moment par les missionnaires, 13,560 fidèles, gouvernés par 39 prêtres dont 21 indigènes, et groupés dans 16 paroisses. De plus trois nouvelles églises viennent d'être érigées dans le pays des pasteurs bogos ; toute cette petite nation est virtuellement catholique, et même les adultes restés païens ou musulmans, réclament le baptême pour leurs enfants. Les provinces de l'intérieur renferment encore beaucoup de catholiques, et, dans l'Amhara, de nombreuses populations n'attendent que la paix pour se déclarer ouvertement romaines.

Les dernières vicissitudes de la mission ont coïncidé avec des événements politiques trop importants, pour que nous puissions les passer sous silence. Depuis 1885, le drapeau italien flotte sur tout le littoral compris entre les ports d'Assab et de Massouah. Il semble que le plan des hommes d'état subalpins soit d'aboutir au Nil, par deux percées tirées de Massouah sur Kassala et Khartoum, et d'Assab sur le Nil bleu, enserrant ainsi l'Éthiopie, dont l'indépendance serait d'ailleurs respectée, dans un vaste réseau commercial et stratégique (1). L'échec sanglant de Dogali (26 janvier 1887) montre assez de quelles difficultés cette entreprise est

1. *Partage politique de l'Afrique*, par Banning, p. 80 ; voir aussi l'art. de M. Rolin-Jacquemyns dans la *Revue de Droit international*, 1889, p. 199.

hérissée (1) ; d'autre part les nouveaux démêlés du négus avec les madhistes, l'alliance au moins tacite de Ménélik avec l'Italie, la lassitude des populations fatiguées de l'absolutisme religieux de Johannès, ne peuvent manquer de favoriser dans un avenir prochain les projets du gouvernement du Quirinal.

§ III. — Vicariat apostolique des Galla ou de l'Éthiopie méridionale. (Mission des Capucins.)

LE royaume du Choa, au sud de l'Amhara, est, depuis le début de ce siècle, une des trois grandes circonscriptions politiques de l'Éthiopie. Sa population policée, formée de colonies amhariniennes, professe le christianisme et même est très attachée aux doctrines des *sost lèdel* qui se rapprochent, comme nous l'avons vu, du catholicisme.

Cependant plus on avance vers le midi, plus ces communautés abyssiniennes et chrétiennes se trouvent isolées au milieu d'une autre race, celle des Galla, qui s'intitulent eux-mêmes du nom pompeux d'Ilm-Orma ou *fils des hommes*. Pour le géographe Élisée Reclus, ces peuples « sont des Nigritiens « se rattachant par transitions insensibles aux peuples du « centre de l'Afrique (2) ». Le cardinal Massaïa, qui évangélisa longtemps ce pays, estime que les Galla sont d'origine asiatique comme les Abyssins auxquels ils sont, d'après lui, apparentés. C'est à cette solution que semble s'être rangée la science en classant les Ilm-Orma parmi les peuples hami-

1. Signalons en passant le rôle humanitaire que les missionnaires ont rempli plusieurs fois en s'interposant entre les autorités italiennes et le négus. C'est au péril de leur vie, qu'ils ont réussi à négocier la libération du comte de Savoiroux. La belle conduite des Lazaristes et des Sœurs de charité leur a valu à différentes reprises les éloges des généraux de l'armée d'occupation qui, de leur côté, ne négligent aucune occasion de témoigner leur bon vouloir à la mission.

2. *Géographie universelle*, t. X, p. 305.

tiques avec les Berbères et les anciens Égyptiens (1). Les Abyssins proprement dits sont des Sémites comme les Arabes. Les récits des voyageurs et ceux des missionnaires s'accordent pour signaler les Galla comme une noble race. Ils occupent un immense territoire, de l'équateur aux Alpes éthiopiennes, et des environs de Mélinde sur l'Océan Indien, aux pays des grands lacs et du Nil supérieur. Leur beauté physique les a, dans ces derniers temps surtout, exposés aux néfastes incursions des marchands d'esclaves.

La plupart des Galla du Nord étaient convertis au christianisme (2) avant la grande invasion du conquérant musulman Granhé (1528) ; de cette époque ils ont conservé un certain vernis chrétien, quelques noms de saints, la célébration matérielle de quelques fêtes et l'observation du dimanche. Mais malgré ces vestiges d'une conversion antérieure, la plupart des *fils des hommes* sont devenus les ennemis du christianisme, identifié pour eux dans les maîtres abyssins ; ils pratiquent un honteux fétichisme et s'abandonnent à toutes les aberrations de la magie. Quelques-unes de leurs peuplades ont passé à l'islamisme.

Cette contrée si curieuse, parcourue il y a trois cents ans par d'intrépides Jésuites, parmi lesquels on cite le P. Fernandez, était complètement oubliée au début de notre siècle. Vers 1840, M. d'Abbadie la signala de nouveau à l'attention du monde savant. Ce voyageur constata chez tous les peuples l'existence de traditions chrétiennes. Dans la province d'Enyara se conservait, malgré, la tyrannie d'un roitelet

1. *Cfr. Sketch of the modern languages of Africa*, by Robert Needham Cust.

2. Cette conversion datait probablement du X^e^ siècle ; c'est en effet vers cette époque qu'eut lieu le grand exode des Abyssins vers l'Éthiopie méridionale ; cette émigration fut provoquée par l'usurpation, dans le nord de l'Éthiopie, d'une dynastie juive qui persécuta le christianisme.

musulman, un groupe de chrétiens fidèles à leur religion; quatre générations avaient passé depuis qu'ils étaient privés de prêtres, et cependant la foi était si vivace au cœur de ces braves gens, qu'ils envoyaient leurs enfants dans la principauté du Gojjam pour les faire baptiser (1). Plus au sud, dans le royaume de Djimma-kaka, situé sur la route du Kafa, M. d'Abbadie trouva une colonie chrétienne de 400 feux ou 2000 âmes environ, et parmi elle un guerrier du Waratta, dont le grand-père avait été un étranger, venu de la mer. « Cet homme », ajoutait M. Abbadie, « pratique *l'abstinence* « des vendredis et samedis au lieu de jeûner les mercredis « et les vendredis, comme la majorité des Éthiopiens, et je « dus en conclure que son aïeul avait été romain catho- « lique (2). » Le voyageur français décrit encore pour les avoir visités, ou pour en avoir entendu parler dans le cours de ses pérégrinations, une dizaine de petits royaumes où le christianisme existait encore, bien qu'un siècle se fût écoulé sans qu'on y eût vu de prêtres. M. d'Abbadie fit connaître ces renseignements à la Sacrée Congrégation de la Propagande dans un rapport circonstancié daté de Quarata (Abyssinie), le 9 mars 1845. Un de nos compatriotes, M. Blondeel de Ceulenbroeck, l'avait devancé depuis deux ans par une démarche analogue. Remplissant à cette époque les fonctions de consul général de Belgique à Alexandrie, ce diplomate avait pu, au cours d'une mission en Abyssinie, s'entretenir avec le roi du Gojjam, pays limitrophe des Galla, et constater les heureuses dispositions de ce prince à l'égard des missionnaires catholiques (3). A la suite des instances de

1. Lettre de M. d'Abbadie au C^te^ de Montalembert du 19 octobre 1843. *Annales*, t. XIII.

2. Rapport de M. d'Abbadie à la Sacrée Congrégation de la Propagande.

3. Rapport de Mgr le secrétaire de la Propagande à S.S. Grégoire XVI.

ces voyageurs catholiques, un décret de S. S. Grégoire XVI, du 30 avril 1846, érigea dans l'Éthiopie méridionale le vicariat apostolique des Galla et le confia à Mgr Massaïa, capucin. Ce zélé prélat partit aussitôt pour sa mission avec quatre autres Pères ou Frères de son ordre (1).

Expulsé deux fois de l'Abyssinie par les protestants ligués avec l'abouna schismatique, Mgr Massaïa fut réduit pendant plusieurs années à errer sur les côtes de la mer Rouge, où il fonda la mission d'Aden (Arabie). C'est en 1849, pendant un de ses séjours à Massouah, qu'il donna la consécration épiscopale à Mgr de Jacobis, qui depuis dix ans évangélisait avec fruit l'Éthiopie septentrionale. Plus heureux que leur évêque, quelques capucins avaient pu atteindre les lointaines régions du Choa. Enfin après mille souffrances, Mgr Massaïa les rejoignit vers 1852, et le succès ne tarda pas à couronner ses efforts. L'année suivante il songeait déjà à élever à la dignité sacerdotale un des premiers disciples de ses missionnaires.

L'apostolat de Mgr Massaïa s'exerça d'abord dans la province de Gudru, où, en 1855, il possédait quatre sanctuaires ou chrétientés. L'avènement au trône d'Éthiopie de l empereur Théodoros, ennemi juré du catholicisme, le força à s'éloigner de ce point trop voisin des états du négus. Il se fixa donc à Lagamara, où il établit deux églises; nombre de chrétiens s'y réunissaient chaque dimanche pour entendre la sainte Messe et l'explication de l'Évangile. Ce fut là également, que Mgr Massaïa fonda un séminaire qui compta bientôt un sous-diacre, cinq clercs et six jeunes aspirants. Le digne pas-

1. Pour la mission de Mgr Massaïa, voyez son ouvrage : *Trenta cinque anni di missione nel alta Etiopia.* Cinq volumes ont déjà paru. La traduction française de cette œuvre magistrale est publiée par les éditeurs des *Missions catholiques d'Afrique.*

teur cultivait avec un soin particulier cet espoir précieux d'un clergé indigène, le plus capable, à ses yeux, de régénérer ces populations encore chrétiennes de cœur, mais abandonnées par les prêtres abyssins. De tous côtés d'ailleurs on demandait des prêtres catholiques. « Mes confrères, écrivait « Mgr Massaïa en 1856, ne sont pas moins heureux. Le « P. Félicissimo qui est dans l'Ényara, voit, aux jours de fête « et de dimanche, le peuple se rassembler au son du tambour « royal pour assister à la messe et aux instructions; les « néophytes baptisés se comptent par centaines, et le nombre « des catéchumènes dépasse toute prévision. Dans le Len- « Werra, Abba-Hajla bâtit une église pour ses nouveaux « convertis. Le P. César avec un prêtre indigène est parti « pour le Kafa où le roi l'a reçu avec les plus grands hon- « neurs.... Partout se manifeste le plus grand élan pour notre « sainte religion, partout on trouve d'anciennes populations « dont la foi semble se réveiller. La seule province de « Gouragué possède plus de 40 églises aujourd'hui sans « prêtres. Elles seraient à nous si nous pouvions leur en four- « nir, malheureusement à l'insuffisance du nombre se joint « celle des ressources (1). »

Quant aux Galla proprement dits, Mgr Massaïa les trouvait livrés à l'idolâtrie la plus grossière, abrutis par un culte où l'absurdité le disputait à la cruauté, imbus de superstitions sans nombre, énervés surtout par d'innombrables pratiques de magie. Par une curieuse anomalie, tout en repoussant le christianisme, ils vénéraient la croix et le nom de la très sainte Vierge. Difficiles à détacher de leurs pratiques animistes, les adultes, lorsqu'ils s'étaient décidés à se convertir, restaient inébranlablement fidèles à leurs nouvelles convic-

1. *Annales*, t. XXX, p. 43.

tions religieuses. Aussi les missionnaires fondaient-ils plus d'espoir sur eux, que sur les Abyssins, dont la légèreté était légendaire et sur les Sidama ou habitants du Kafa. Ceux-ci se disaient chrétiens, quoiqu'ils ignorassent jusqu'au nom de JÉSUS-CHRIST. « Ils ne connaissaient aucun de « nos saints mystères, ni de nos sacrements. Le nom de « saint Georges, dont ils font plus qu'un Dieu, celui de saint « Michel et de saint Gabriel composent tout leur christia- « nisme (1). » Le P. Capucin Léon réussit à faire plus de 400 prosélytes dans ces mystérieuses régions situées à proximité de l'Équateur. Parti pour les mêmes parages en 1859, avec trois Capucins indigènes, Mgr Massaïa y reçut un accueil brillant sur la sincérité duquel il ne se méprit pas toutefois. Les progrès du christianisme effrayèrent bientôt le souverain qui avait accueilli les missionnaires dans des vues d'intérêt personnel. Pour les détourner de la prédication de l'Évangile, il imagina de leur faire épouser des personnes de la famille royale; on juge comment furent reçues ces ouvertures matrimoniales. Dès ce moment la perte de Mgr Massaïa fut jurée. Brutalement expulsé, abandonné dans le désert, l'intrépide évêque ne dut son salut qu'à l'humanité d'un roitelet musulman. Quant aux prêtres indigènes restés dans le Kafa, l'astucieux monarque n'épargna ni séductions, ni menaces pour les faire renoncer à leurs devoirs, et surtout au célibat qu'il considérait comme l'obstacle insurmontable à l'asservissement, qu'il rêvait d'imposer au sacerdoce chrétien. Les dignes enfants de Saint-François surent résister à toutes ces embûches et la persécution amena une recrudescence de conversions. Le premier ministre du Kafa, redevenu, grâce au sang des martyrs, conscient de son origine

1. *Annales*, t. XXXVII, p. 12. Lettre de Mgr Massaïa.

abyssine et chrétienne, fit profession publique de sa religion, et ce noble exemple ne tarda pas à calmer quelque peu les fureurs du despote.

Cependant Mgr Massaïa rappelé en Europe par les besoins de sa mission, y ramenait un certain nombre d'enfants de race galla dont les Capucins de Marseille entreprirent l'éducation. Lui-même occupait ses loisirs de quelques mois à l'impression en France d'une grammaire et d'un dictionnaire de la langue galla, idiome complètement inconnu aux savants jusqu'alors. C'est à cette même époque, par décret du 8 janvier 1863, que la Sacrée Congrégation de la Propagande confia la mission de l'Éthiopie méridionale, qui jusqu'alors avait été desservie par les Capucins italiens, à la branche française du même ordre. Plusieurs religieux partirent immédiatement, et en attendant le retour de leur évêque, se fixèrent à Obock, port de la mer Rouge où la France venait de planter son drapeau.

De graves événements s'étaient accomplis au Choa pendant l'absence de Mgr Massaïa. Le négus Théodoros avait rattaché plus ou moins nominalement ce royaume à son empire ; mais Ménélik, profitant des revers du monarque abyssin, n'avait pas tardé à rompre ce faible lien de vassalité, et le Choa avait récupéré son indépendance. Toutefois la mission avait beaucoup souffert des invasions de Théodoros; Mgr Coccino, coadjuteur de Mgr Massaïa, après avoir vu détruire ses établissements de Lagamara, avait dû chercher un refuge dans la province de Gudru, auprès du prince Gotcho, qui avait été le premier catéchumène des Capucins dans l'Éthiopie méridionale. Quant à l'intéressante province du Kafa, les baptêmes y étaient nombreux, et plusieurs prêtres indigènes administraient à la satisfaction de leurs

vénérables pasteurs, cette contrée si longtemps dépourvue de ministres du Christ.

Délivré par l'expédition anglaise des craintes que lui inspirait Théodoros, Ménélik s'appliquait de tout son pouvoir à faire oublier à son pays les désastres causés par la guerre avec le souverain déchu de l'Abyssinie. Aussi dans son désir de civiliser son peuple, rappelait-il avec instances Mgr Massaïa, pour lequel il avait conçu la plus grande estime et la plus sincère vénération. Le prélat, accompagné de ses nouveaux collaborateurs français, arriva à la résidence royale du Choa, le 11 mars 1868, après avoir traversé au milieu de dangers sans nombre l'affreux désert des Danakils. La réception que lui fit le roi fut pleine de cordialité, l'évêque obtint même une portion du domaine princier pour y établir des colonies de Galla catholiques.

Tandis que le monarque, sans se convertir expressément au catholicisme, offrait l'hospitalité à Mgr Massaïa dans son palais de Litché, le P. Taurin Cahagne allait de son côté fonder sur les confins du Kafa, en plein dans le pays des Ilm-Orma, la station de Bibirsa ; Mgr Coccino rétablissait les chrétientés de Lagamara, et toutes les provinces de l'Éthiopie méridionale demandaient à l'envi des prêtres qu'on ne pouvait hélas ! leur envoyer.

La grande épreuve en effet de cette mission du Choa était toujours la difficulté des communications avec l'Europe. La voie de l'Abyssinie était impraticable, à cause de la proscription qui y frappait les missionnaires, et même les simples voyageurs européens qui se dirigeaient vers la cour de Ménélik, le rival redouté du nouvel empereur Johannès. D'autre part la route si fatigante du désert, à travers les tribus des Afar et des Danakils, était fermée aux prêtres

chrétiens par le fanatisme ardent de ces hordes musulmanes. De 1870 à 1878, plusieurs Capucins payèrent de leur vie, leur intrépidité à braver ces dangers.

Le P. Taurin Cahagne, un des plus actifs collaborateurs de l'apôtre des Galla, était lui-même, depuis 1873, désigné par le Souverain Pontife comme second coadjuteur de Mgr Massaïa. Les bulles après de longs retards parvinrent enfin à destination, et le vicaire apostolique, assisté d'un prêtre indigène et d'un missionnaire européen, conféra en grande pompe à son nouvel auxiliaire l'onction épiscopale. Cette imposante cérémonie, qui eut lieu, le 14 février 1875, à Escha Eloï, domaine donné par Ménélik à la mission, produisit la plus grande impression sur le peuple éthiopien, respectueux admirateur des cérémonies religieuses et des pompes liturgiques. Plusieurs ordinations vinrent renforcer le clergé indigène. Les nouveaux prêtres furent immédiatement utilisés dans des villages du pays galla qui s'étaient récemment placés sous la direction spirituelle des missionnaires.

C'est à la suite du séjour de Mgr Massaïa à la cour de Ménélik, que se produisit dans le Choa proprement dit, où dominait une branche du schisme éthiopien très rapprochée du catholicisme, un mouvement remarquable en faveur de l'église de Rome. Nous avons déjà signalé, en traitant de la mission des Lazaristes, la démarche que fit auprès de Mgr Touvier, vicaire apostolique de l'Abyssinie et chef de l'église copte-éthiopienne unie, le Ras Bérout, ambassadeur et confident de Ménélik. La province d'Amhara, la plus importante de toute l'Abyssinie, où le zèle des Capucins suppléait parfois à l'éloignement de MM. de Saint-Lazare, était sur le point de se rallier tout entière à l'unité, quand l'heure des épreuves sonna de nouveau pour le vicariat apostolique

des Galla. Dès 1874, les missionnaires prévoyaient l'imminence de la guerre entre le négus et Ménélik. Cette rupture ne fut que retardée par les démêlés de Johannès avec l'Égypte ; en 1877 déjà, les troupes impériales, aguerries par deux campagnes, battirent complètement celles du descendant de Salomon, qui dut une fois de plus se déclarer le feudataire de l'Abyssinie. Des alliances matrimoniales entre les deux familles régnantes cimentèrent bientôt cet état de choses.

En envahissant le Choa, l'empereur Johannès avait obéi en premier lieu à des considérations politiques et dynastiques: le désir d'humilier un vassal rebelle qui pouvait devenir facilement, grâce à l'illustration de sa naissance, un rival dangereux ; puis encore, l'ambition d'unifier toute l'Éthiopie sous son sceptre. Les préoccupations religieuses continuaient cependant à se confondre dans l'esprit supérieur du négus, avec les calculs de la politique. Par une aberration indigne de sa haute intelligence, Johannès s'était complètement inféodé au parti abyssin, partisan en religion de la grossière doctrine eutychéenne nommée « Karra » qui enseigne l'absorption complète de l'humanité de Jésus-Christ dans sa divinité. Voulant arriver au nivellement religieux aussi bien qu'à l'unité politique, il imposa à Ménélik, comme condition de la paix, l'adoption de cette hérésie. Le roi du Choa, descendant de l'ancienne lignée des monarques qui, au dix-septième siècle, avaient embrassé le catholicisme, était jusqu'alors le plus ferme soutien de la secte presqu'orthodoxe des « sost ledel ». Sous la pression du vainqueur, il souscrivit, au moins en apparence, à ces exigences. Johannès ne tarda pas à le punir de sa condescendance, en le faisant assister à la ruine complète de la mission catholique, et à l'exil de son fidèle conseiller Mgr Massaïa.

Attiré au camp impérial, sous le spécieux prétexte d'une mission diplomatique, l'illustre évêque fut brutalement chargé de chaînes et dirigé sur l'Europe. La mort venait d'épargner à Mgr Coccino d'être témoin de cette désolation. Mgr Taurin Cahagne se replia vers les chrétientés du sud-est qu'il visita une dernière fois à la veille de la persécution ; mais bientôt les sbires du vainqueur lui firent partager le sort de son évêque, et le reconduisirent à la côte. Après avoir ainsi éloigné dans les prélats catholiques les principaux alliés des dissidents « sost ledel », le négus entreprit la conversion forcée des chrétiens de cette confession à l'hérésie officielle. Arbitre de la foi éthiopienne, le monarque présida plusieurs conférences théologiques, où les docteurs du Choa défendirent leur opinion avec talent et courage. Pour les convaincre, le sacristain couronné fit couper la langue aux plus hardis, les autres terrifiés se soumirent.

Un seul missionnaire européen avait pu échapper à la proscription générale ; aidé par douze prêtres indigènes et favorisé par la complaisance tacite de Ménélik, il administra heureusement son immense mission, de manière à pouvoir mander en 1880 à ses supérieurs que les chrétientés des Galla, du Kafa et du Choa ne souffraient que de l'absence des évêques. Deux ans après, la situation restait la même ; seulement la mort commençait à faire dans les rangs du clergé indigène des vides qu'on ne pouvait combler. Peu après le roi fut forcé d'exécuter de nouveaux édits de persécution, qui n'empêchèrent pas, l'année suivante, le P. Lasserre de gagner le Choa avec une caravane de missionnaires. Il trouva Ménélik sous l'étroite tutelle d'un des évêques schismatiques que Johannès avait fait venir du Caire. Malgré la jalouse surveillance de ce fanatique, le prince reçut avec

bienveillance les Pères Capucins, et leur donna carte blanche dans tout le pays des Ilm-Orma soumis à son autorité, mais il leur recommanda, dans l'intérêt même de la mission, d'agir avec prudence auprès des Abyssins, pour ne pas éveiller des susceptibilités de son incommode maire du palais.

Mgr Massaïa, épuisé par les fatigues sans nombre de trente-cinq années d'apostolat, avait résigné ses fonctions de vicaire apostolique des Galla ; Sa Sainteté Léon XIII, en acceptant cette démission, voulut honorer l'illustre missionnaire de la pourpre cardinalice. A la demande du Saint-Père, le cardinal Massaïa emploie les dernières années de sa vie à écrire l'histoire de ses missions dont le récit n'est pas moins précieux pour la science que consolant par la foi. Le gouvernement italien, désirant s'associer aux honneurs rendus à l'apôtre des Galla par toutes les sociétés savantes, et reconnaissant d'ailleurs des immenses services rendus par Mgr Massaïa à l'influence de son pays, lui adressa, dit-on, un brevet de sénateur du royaume avec la grand' croix de l'ordre de la couronne d'Italie ; l'humble missionnaire qui, depuis son retour en Europe, habite la plus pauvre cellule d'un couvent de son ordre, déclina noblement ces offres si flatteuses (1). Expliquant les motifs de son refus, il s'écria en s'adres-

1. Comme preuve de l'enthousiasme respectueux avec lequel fut accueilli par le public italien l'apôtre des Galla, nous reproduisons ici le récit que fait l'explorateur Matteucci de son entrevue avec Mgr Massaïa : « Le Père gardien nous « annonça à Monseigneur qui recevait des visiteurs, il les quitta et vint à nous. « Nous étions en proie à une vive émotion. La vie exceptionnelle de cet homme « illustre était gravée dans notre mémoire, et quand sortit de cette chambre ce « vieillard à longue barbe, à la démarche incertaine, réclamant l'appui d'un « bâton noueux, à l'œil tranquille mais souffrant, la figure amaigrie et contras- « tant avec l'idée de puissante vitalité que son nom seul évoquait dans notre « esprit, portant les stigmates de 30 années de douleurs, nous ne pûmes retenir « nos larmes ; la sainte audace du missionnaire nous parut entourée d'une « auréole glorieuse; à ce moment, croyants ou libres penseurs, nous entrevîmes « la solennelle poésie que revêtait la foi chrétienne, alors que ses premiers

sant à M. le ministre des cultes Villa, qu'il ne pouvait pas, lui, missionnaire envoyé par la Propagande, porter les insignes d'un gouvernement qui se préparait à éteindre ce grand foyer de civilisation en confisquant ses revenus.

Le territoire du Choa restant interdit à Mgr Taurin Cahagne, coadjuteur et successeur de Mgr Massaïa, ce prélat entreprit l'évangélisation d'une autre partie de son immense vicariat. En 1881, il créait une procure à Berbérah, port de la côte africaine sur le golfe d'Aden et débouché commercial important de l'Éthiopie méridionale. Derrière cette ville s'étend un désert, jusqu'à la cité d'Harrar, fondée au seizième siècle par Nour, successeur de l'Attila abyssin Granhé, et restée depuis lors le centre le plus actif de la propagande musulmane dans ces parages. C'est dans cette ville fanatique, occupée depuis 1875 par l'Égypte, que Mgr Cahagne fonda, en 1882, un second poste de missionnaires. Le pays après Harrar n'est plus qu'une suite d'immenses plateaux se relevant graduellement jusqu'aux rochers qui constituent la frontière méridionale et orientale de l'Abyssinie. Les Galla et les débris des anciennes tribus éthiopiennes qui forment la population de ces régions, n'avaient guère subi l'influence du Coran avant la conquête égyptienne. Celle-ci fut comme partout ailleurs favorable à la diffusion de l'islamisme, et les Galla des environs d'Harrar durent accepter, au moins en apparence, la religion

« apôtres étaient autant de Massaïa. Le vénérable vieillard était pauvrement « vêtu, une modeste croix, unique insigne de sa dignité épiscopale, descendait « sur sa poitrine. Réservé dans son langage, lui qui a tant fait, s'éclipse pour « ne parler que des autres. Très âgé, ses idées n'en sont pas moins parfaitement « lucides, il parle de tout avec une parfaite connaissance, mais jamais de ses « souffrances. » (*Afrique explorée*, 1878-1880, p. 182.) Dans un article récent de la *Rassegna nationale* (n° du 16 juillet 1889, p. 613), M. Benedetto Prina appelle Mgr Massaïa « une des gloires les plus pures et les plus incontestées de l'Italie ».

du vainqueur. Parmi ces nations faiblement islamisées, le vicaire apostolique établit une série de missions. En 1884, les Capucins se fixaient chez les Anias, peuplade brave et loyale ; le missionnaire y fut adopté par un chef, célèbre par son audace et ses brigandages, à la condition de jurer que, comme les Anias, il voulait vivre et mourir libre et ennemi des musulmans. Six à sept Capucins dispersés parmi les Ilm-Orma, commençaient à recueillir les fruits consolants de leur apostolat, quand les désastres subis par l'Égypte au Soudan, amenèrent en 1885 l'évacuation de la ville d'Harrar qui reprit son autonomie sous le gouvernement de l'ancien émir.

D'autre part, Ménélik poursuivait pour le compte de son suzerain une série de conquêtes destinées à assurer à l'Abyssinie un débouché maritime; Ras-Derghié, oncle du roi, soumettait le pays des Arousi; d'autres généraux opéraient avec succès dans celui des Ittous; prenant lui-même l'offensive et traversant toutes les tribus des Galla orientaux dont il distribua les territoires à sa féodalité abyssine, le monarque parut en décembre 1886 devant la cité sainte d'Harrar, et satisfit sur cette ville dont étaient parties tant d'expéditions funestes pour le christianisme, la haine trois fois séculaire des Éthiopiens. Tous les amis de la civilisation ont applaudi à cette conquête qui brisera dans ces parages l'orgueil musulman, et arrêtera le développement simultané de l'islamisme et de l'esclavagisme dans le beau pays des Ilm-Orma.

Le dernier acte du fanatique émir d'Harrar avant sa chute, avait été l'expulsion de Mgr Cahagne qui fut brutalement ramené à la côte. Le prélat en profita pour visiter l'établissement récemment fondé par les missionnaires au port

français d'Obock; il y trouva un petit-séminaire d'enfants galla, déjà parfaitement organisé. Le 31 juillet 1887, le chef de la mission rentrait à Harrar, où le gouverneur abyssin ne s'opposa pas à sa réinstallation, et se plut même à encourager l'œuvre d'évangélisation qu'une dizaine de Capucins ont reprise avec succès chez les peuplades païennes des environs; quelques conversions ont réjoui le cœur de l'évêque à Harrar même. C'est dans cette ville que le prélat reçut des nouvelles du Choa et du Kafa. Malgré la surveillance, des trois abouna schismatiques imposés par Johannès à ces deux royaumes et au Gojjam, les prêtres catholiques indigènes dispersés depuis le Kafa jusqu'à l'Amhara, ont pu non seulement maintenir les positions acquises, mais encore administrer en quelques mois plus de 630 baptêmes d'adultes. L'annuaire officiel des missions catholiques pour 1888, évalue à 6000 environ le nombre des catholiques de la mission. Ce chiffre est loin d'être exagéré et nous croyons plutôt qu'il reste en dessous de la réalité. Les postes de la côte occupés par les Capucins sont ceux d'Obock et de Zeilah où la procure de Berbérah a été transportée récemment. D'autre part l'*Atlas des missions catholiques* (1) nous apprend que cinq missionnaires observantins se sont récemment établis dans la colonie italienne d'Assab, et se proposent de travailler à l'évangélisation des farouches tribus de Danakils campées dans ces parages.

Mais les points les plus importants de l'immense vicariat apostolique des Galla, restent toujours les régions situées à proximité du Choa et du Kafa. Les grandes leçons du cardinal Massaïa sont loin d'être oubliées par le roi Ménélik. La présence d'un évêque hérétique à la cour de ce prince rend possibles des comparaisons qui ne sont pas à l'avantage

1. *Traduction Groffier*, p. 34.

du schisme. Un indice qui dénote la persistance des dispositions favorables du descendant de Salomon pour le catholicisme, est qu'il a tenu à joindre son hommage à celui que les peuples et les rois du monde entier ont apporté aux pieds de Sa Sainteté Léon XIII, pendant l'année jubilaire. Il paraît manifeste qu'au jour où le Choa recouvrera son indépendance, tout ce royaume passera au catholicisme.

La conversion de Ménélik à l'unité romaine serait un événement d'une portée immense tant pour l'Éthiopie proprement dite, que pour l'ensemble de l'Afrique orientale et centrale. Le Choa en effet, par sa proximité de la région des lacs équatoriaux, par la force d'expansion remarquable dont sont douées les populations abyssines, serait incontestablement une des bases d'opération les plus sérieuses, pour la civilisation de toute cette partie du continent mystérieux.

IV. — Vue d'ensemble sur les missions éthiopiennes.

CONSIDÉRÉES dans leur ensemble, les missions éthiopiennes sont depuis trois siècles celles qui ont donné au catholicisme les plus rapides succès et les revers les plus imprévus, les espérances les plus solides et les plus amères déceptions. En peut-il être autrement dans un pays où la politique est aussi capricieuse? Plus encore que l'Amérique du sud, l'Abyssinie est la terre classique des révolutions. Livrés à toutes les violences d'une féodalité turbulente, aux intrigues parfois plus redoutables encore des harems tolérés par le schisme, les plateaux amhariniens ne connaissent guère la paix, et le brigandage organisé sous le nom de guerre, y est l'unique profession de milliers d'habitants; l'empire semble ne pouvoir sortir de l'anarchie que pour tomber dans un despotisme précurseur de nouveaux

bouleversements. Spécialement les cent dernières années de l'histoire d'Éthiopie se résument dans une série de révolutions, dont les missionnaires catholiques sont régulièrement les premières victimes. Ce fait s'explique aisément: pour réussir dans leurs entreprises, les princes ambitieux qui ont tour à tour ceint la couronne du Prêtre Jean, ont senti le besoin de s'appuyer sur l'élément religieux national, le seul stable au milieu du chaos politique et de la confusion sociale. Or l'abouna ou évêque schismatique, dépositaire de l'arme redoutable de l'excommunication, est naturellement l'antagoniste né des missionnaires et comme prix de ses services exige la proscription du catholicisme.

Trouverait-on d'ailleurs un seul peuple, où le pouvoir civil se montre aussi jaloux de la puissance religieuse que l'Abyssinie, et cela, à raison même de l'immense influence morale qu'y conserve la hiérarchie ecclésiastique? Le servilisme de l'église établie est trop avantageux aux ombrageux maîtres de l'Éthiopie, pour qu'ils ne préfèrent pas son christianisme bâtard, au catholicisme, ce symbole de l'indépendance de la conscience humaine sur la tyrannie. Dans des vues élevées, que ne désavoueraient pas nos hommes d'état européens, les deux derniers empereurs Théodoros et Johannès ont voulu ajouter à l'unité politique dont ils ont doté leur patrie, l'unité religieuse; n'ayant d'autre idéal politique que celui du despotisme, ils ont choisi comme type de la religion qu'ils ont imposée à leur peuple, la branche la plus abaissée, mais aussi la plus fanatique de l'hérésie nationale.

D'autre part, depuis l'occupation du littoral de la mer Rouge par la Turquie (1846), et surtout depuis l'expédition anglaise et la prise de possession de l'Italie, les souverains éthiopiens voient avec terreur l'autonomie de leur pays

menacée par les Européens. Il en résulte un sentiment de défiance dont les missionnaires catholiques pâtissent en première ligne. Cette défiance est entretenue par l'influence du parti vieux orthodoxe russe, qui depuis quelques années s'est implantée à la cour de Gondar. La commune hostilité de l'église russe et de l'église copte contre le catholicisme a été habilement exploitée, et des rapports suivis se sont établis entre Kieff, le centre religieux de la Moscovie, et le camp du négus.

Au fond cependant, la rivalité entre l'église occidentale et celle d'Abyssinie, est moins une question dogmatique qu'une question de personnes et de positions; le haut clergé de Gondar craint avant tout de se voir astreint à la sévère discipline romaine, et de se voir privé du droit qu'il s'est arrogé d'exercer dans le sanctuaire certains trafics immoraux ou même simoniaques. En veut-on une preuve entre mille ? Avant leur départ du Caire, deux des abouna, récemment institués par Johannès, vinrent rendre visite aux Jésuites de cette capitale, et faire provision chez eux de livres de piété et surtout de traités contre le protestantisme ; ils promirent de se montrer tolérants dans leurs diocèses pour leurs « frères » les missionnaires catholiques. Et ces mêmes abouna, une fois arrivés en Éthiopie, une fois initiés aux jouissances du pouvoir, aux bénéfices du commerce des esclaves, aux avantages du trafic en excommunications, se retournent avec véhémence contre des hommes auxquels la veille ils ne trouvaient à reprocher que leur seule obéissance au Souverain Pontife. A quels motifs attribuer ce changement subit d'attitude, sinon à la jalousie qu'éveillent chez ces hiérarques, les admirables vertus épiscopales d'un Jacobis, d'un Touvier, d'un Massaïa, et à la crainte de se voir supplantés par ces saints évêques dans la confiance du peuple et l'amitié des grands !

Le schisme éthiopien, il est impossible de se le dissimuler, s'est fortifié dans ce dernier quart de siècle; la lutte héroïque du négus actuel contre l'islamisme semble avoir rendu vigueur à l'église nationale. On ne saurait nier d'ailleurs que le contact avec l'église romaine ne lui ait infusé un sang nouveau. Les prêtres schismatiques, qui depuis un siècle n'avaient plus paru dans les contrées situées au sud du Choa, en ont repris le chemin à la suite de Mgr Massaïa. La mesure qui a peut-être le plus contribué à activer ces progrès du christianisme indigène, est après la protection de Johannès, la décentralisation de la hiérarchie, et la nomination de quatre abouna, résidant respectivement à Gondar, au Gojjam, au Choa et au Kafa. Si nous signalons ce point, c'est parce que nous croyons que l'église catholique aurait intérêt à multiplier, elle aussi, les circonscriptions ecclésiastiques. Mgr Massaïa du reste, avait réalisé cette idée en partageant son immense vicariat entre ses deux coadjuteurs et lui-même. Nous formons des vœux pour que cette division de fait, qui a produit tant de fruits dans le passé, soit régularisée dans l'avenir, et que le catholicisme bénéficie à la fois au Choa, au Gojjam etc., de l'influence morale exercée en Éthiopie plus que partout par l'épiscopat. De plus, la mission fondée à Harrar et chez les Galla orientaux, semble dans un avenir prochain pouvoir prétendre légitimement à une existence autonome, la distance qui la sépare du Choa étant considérable. Quant à l'Éthiopie septentrionale, nous craignons que l'évêque catholique résidant à Kéren ou à Massouah, sous la protection des canons italiens, n'apparaisse plus aux empereurs abyssins dont on connaît les idées étroites et jalouses avec le prestige d'impartialité et d'indépendance que requièrent les fonctions épiscopales. On peut donc prévoir le jour

où l'Abyssinie italienne et les régions continentales du Tigré et de l'Amhara recevront, elles aussi, une administration religieuse séparée.

Toutefois avant que les missions catholiques puissent prendre ces développements, il faudrait que l'Éthiopie indépendante soit ouverte aux missionnaires sinon officiellement, au moins en fait. Le rétablissement de la paix dans ces parages si agités, et les progrès de l'influence civilisatrice de l'Italie, contribueront peut-être à faciliter l'action des Pères Lazaristes et Capucins; mais la vie nationale est trop intense dans les hautes terres, pour qu'une puissance européenne puisse, semble-t-il, y acquérir autre chose qu'une prépondérance commerciale, et dès lors, l'établissement du catholicisme ne cessera pas d'y dépendre du caprice des souverains éthiopiens. Ceux-ci se départiront-ils jamais de leur défiance invétérée envers l'austère et incorruptible Église de Rome? Nous le souhaitons sans oser dire que nous l'espérons formellement; l'abaissement même du schisme sert trop les intérêts des négus, pour que ceux-ci renoncent facilement à ce précieux instrument politique.

Les dernières nouvelles qui nous viennent des bords du Nil bleu sont graves. Johannès, le héros de vingt batailles, aurait péri dans une rencontre avec les derviches du Soudan; Ménélik, l'héritier légitime des anciens empereurs de la dynastie salomonide, briguerait avec l'appui de l'Italie le trône d'Éthiopie. Puisse ce prince, ami de la civilisation et du catholicisme, donner enfin le repos à son malheureux pays! Puisse-t-il se souvenir des nobles exemples, des sages conseils de Mgr Massaïa et accorder à l'église romaine sinon sa protection souveraine, au moins la liberté de l'apostolat!

CHAPITRE TROISIÈME.

Iles africaines de la mer des Indes.

§ I. — Diocèse de Port-Louis de Maurice.

DÉCOUVERTES par les Portugais, les Mascareignes eurent pour premiers habitants à Maurice des Hollandais, à Bourbon des aventuriers français. Délaissée par ses maîtres, l'île Maurice devint, après 1715, le plus beau fleuron de la compagnie française des Indes orientales. Les deux îles sœurs étaient définitivement colonisées, par des émigrants normands ou bretons et par leurs esclaves malgaches et cafres, quand les guerres de la république et de l'empire amenèrent l'occupation par l'Angleterre, de Maurice, de Rodrigue et des Seychelles.

L'ancien régime avait fait des îles de la mer des Indes des dépendances ecclésiastiques de l'archevêché de Paris, représenté dans ces parages par un vicaire général. Les créoles appartenaient exclusivement à la religion de la métropole ; quant aux hommes de couleur, un édit royal avait ordonné, dès 1723, de leur donner une instruction religieuse qui les rendît les frères spirituels des blancs. A la suite de ces mesures, la totalité de la population insulaire se réclamait au début de notre siècle de l'église catholique.

Tandis que la Réunion (Bourbon) continuait, après 1815 à jouir de la paix et de l'unité religieuse, l'annexion consacrée par le traité de Vienne, introduisait dans les nouvelles colonies anglaises toute l'âpre violence des rivalités confessionnelles. La politique britannique, encore imprégnée des préjugés protestants, se flattait d'avoir facilement raison de la foi des sept mille créoles, pour la plupart gangrenés par

les principes révolutionnaires, qui formaient la population blanche de Maurice. La protestantisation de l'île semblait être une entreprise aussi aisée qu'indispensable à la consolidation de l'influence anglaise. Promesses brillantes, pression administrative sans frein, enseignement obligatoire, menaces, expulsions de missionnaires catholiques, vexations de toute nature, tous les moyens familiers aux persécuteurs furent mis en œuvre pour provoquer l'apostasie des Mauriciens ; cependant ces violences mêmes produisirent à la longue une réaction franchement catholique parmi ces incrédules ou ces indifférents de la veille. Un témoin oculaire et non suspect, le secrétaire de la société des missions de Londres, constatait naguère l'inanité de tous les efforts protestants en avouant « que tous les progrès sont du côté de l'église romaine (1) ».

Les 8000 adeptes que comptaient en 1881 à Maurice les différentes confessions réformées, ne constituent qu'une infime minorité en présence du groupe compact des 108,000 catholiques. Parmi ces huit mille protestants, combien n'appartiennent pas à l'administration gouvernementale et au monde du commerce établi à Port-Louis ? Il serait intéressant de faire le décompte. On peut toutefois affirmer avec certitude, que si l'immigration anglaise n'avait pas fourni, et ne fournissait encore, quelques paroissiens aux somptueuses basiliques anglicanes, celles-ci resteraient presque vides. A en juger par les statistiques scolaires, l'hérésie s'affaiblit de plus en plus, tandis que le catholicisme donne une preuve nouvelle de son éternelle jeunesse. Les écoles catholiques possédaient en 1884, neuf mille cent sept élèves et trois ans plus tard

1. *Tour in Africa*, par J. J. Freeman, p. 387. Depuis une quarantaine d'années d'ailleurs, nous aimons à le reconnaître, une entière tolérance a remplacé les procédés mesquins des premiers temps de la conquête.

onze mille sept cent quatre-vingt-treize ; pendant ce même laps de temps, les écoles protestantes avaient vu le nombre de leurs enfants décroître de neuf cent quatre-vingt-dix-huit à sept cent trente-deux. Cependant, les subventions accordées par le gouvernement à l'église anglicane et à celle d'Écosse, qui peuvent à peine se glorifier d'un demi-millier d'adhérents, dépassaient en 1873 les subsides alloués au culte catholique. Le budget de celui-ci s'élevait à cette date à 90,000 francs, tandis que les sectes protestantes que nous venons de citer touchaient une allocation de 93,250 francs; cette situation n'est pas sensiblement modifiée depuis lors. Est-il besoin de dire, en présence d'un abus aussi criant, que la colonie mauricienne reste, malgré les efforts généreux de plusieurs hommes d'état anglais, privée d'institutions représentatives complètes, et que l'arbitraire gouvernemental et bureaucratique continue à y régner en maître ?

Si les Mauriciens sont restés fidèles à l'église romaine, ce résultat est dû en grande partie, au zèle de l'admirable clergé qui n'a cessé de se dévouer corps et âme au maintien et à la propagation de la foi. En 1810, lors du débarquement des Anglais, une dizaine de prêtres à peine pourvoyaient au service du culte ; petit à petit ces vétérans disparaissaient moissonnés par l'âge et les labeurs d'un ministère écrasant. L'épiscopat de Mgr Béda Stater, auquel la Propagande donna, le 21 juin 1819, juridiction sur les terres australes, ne fut qu'une lutte ininterrompue contre les tracasseries administratives. L'immensité même de la circonscription confiée à ce prélat et qui comprit momentanément, outre Maurice et les Seychelles, le Cap de Bonne-Espérance, Madagascar et l'Australie, était une source de difficultés de tout genre, et les besoins spirituels de ces terres nouvelles constituaient

une charge de plus pour le clergé de l'île. Quand Mgr Allen Collier, ancien prieur de ce collège bénédictin de Douai qui a donné à l'Angleterre les quarante premiers missionnaires du règne d'Élisabeth, fut envoyé, vers 1840, au secours de cette église désolée, ce digne évêque débarqua pour voir les derniers représentants de l'ancienne génération sacerdotale succomber à la peine. Après cinq années de résidence, le vicaire apostolique de Maurice n'avait réussi à procurer que dix pasteurs aux catholiques de la grande île. Les six mille fidèles de l'archipel des Seychelles, et les cinq cents de l'île Rodrigue, ne recevaient jamais la visite du prêtre. Non moins triste était la condition des créoles mauriciens, chez lesquels le vieux levain philosophique et révolutionnaire n'était guère moins menaçant que la propagande hérétique ; quant aux noirs, c'est à peine s'ils avaient reçu le baptême, et leur instruction religieuse était nulle. Tandis que l'énergique impulsion de Mgr Collier ramenait aux pratiques chrétiennes les descendants des anciens colons français, la population émancipée de l'esclavage en 1838, trouvait son apôtre dans la personne d'un vénérable serviteur de Dieu, le P. Laval de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint Cœur de Marie.

L'œuvre de l'évangélisation fit de tels progrès, qu'un décret pontifical du 1er décembre 1847 donna une forme diocésaine régulière, au vicariat apostolique de Maurice. Après un épiscopat d'un quart de siècle, Mgr Collier, premier évêque de Port-Louis, résigna ses fonctions qui échurent à Mgr Hankinson, prêtre du même séminaire de Douai. Sous la sage direction de ce prélat et de ses successeurs Nosseigneurs Scarisbrick et Meurin, l'église mauricienne a marché de progrès en progrès. Aujourd'hui ce diocèse, si pauvre autrefois,

possède 98 édifices consacrés au culte, parmi lesquels 2 dans l'îlot de Rodrigue ; le personnel ecclésiastique se compose de 48 prêtres, dont quelques-uns appartiennent à la Compagnie de Jésus ; plusieurs congrégations religieuses s'appliquent à l'instruction des enfants ou au soin des malades. Au jour assez prochain, semble-t-il, où l'église de Port-Louis sera élevée à la dignité métropolitaine, elle trouvera naturellement le premier de ses sièges suffragants dans le vicariat apostolique des Seychelles.

Maurice reste cependant dans toute la force du terme un diocèse de mission. Si, en effet, l'ancienne population d'origine européenne ou africaine est absolument gagnée au christianisme, une formidable invasion de coolies hindous et chinois y a introduit le plus honteux paganisme. C'est à l'affranchissement des noirs, coïncidant avec le développement des cultures de canne à sucre, que la colonie britannique doit cet envahissement par les races orientales. Pendant la seule année 1844, plus de vingt mille engagés furent transportés à Maurice ; actuellement le nombre des Asiatiques y dépasse un quart de million. Il est triste de rappeler, que ces engagements d'ouvriers hindous se sont constamment pratiqués en violation des lois naturelles les plus élémentaires. Des milliers de travailleurs étaient embauchés pour les plantations insulaires, sans qu'on songeât par une immigration proportionnelle de femmes à rétablir l'équilibre entre les sexes. Il en résultait que les familles ne pouvaient se constituer qu'à l'état d'exception, et que la dépravation la plus profonde régnait parmi la population indienne.

Depuis un demi-siècle, la moralisation et la conversion de ces malheureux constituent un des principaux soucis des évêques de Port-Louis. Dès le début, Mgr Collier appela à

son secours dans ce but, les Pères de la Compagnie de Jésus qui se dévouent encore, avec une admirable patience, à incorporer petit à petit ces brebis délaissées dans la chrétienté mauricienne. Il y a une vingtaine d'années, l'aristocratie catholique fondait, sous le patronage de Mgr Scarisbrick, une association pour l'amélioration morale des immigrants asiatiques. Puissent ces efforts se multiplier, et imprégner des mœurs chrétiennes, cette multitude qui déshonore par ses pratiques idolâtriques une terre chrétienne !

§ II. — Vicariat apostolique des Seychelles.

LES courtes annales de ce vicariat prouvent une fois de plus, combien les persécutions sont souvent utiles à la diffusion et à l'affermissement des doctrines religieuses. Banni par le schisme abyssin de sa mission des Galla, le Capucin Léon des Avanchers quittait, le 3 décembre 1850, le port d'Aden, pour les Seychelles où le bruit public signalait la présence de catholiques.

Connues autrefois sous le nom d'îles Mahé, les Seychelles doivent leur découverte aux Portugais et leur colonisation au célèbre gouverneur de la Compagnie française des Indes, de Mahé Labourdonnais ; en 1787, elles formaient une paroisse, dépendant au spirituel du vicariat général de l'archevêché de Paris pour la mer des Indes. La Révolution française fut fatale pour les habitants de ce groupe insulaire. Les créoles de Bourbon, refusant d'introduire chez eux le régime de la guillotine, déportèrent aux Seychelles les émissaires de la Convention avec tout ce que leur propre île comptait de Jacobins. Peu après, Bonaparte exila sur ces récifs lointains quelques républicains exaltés, parmi lesquels l'ancien général des armées de l'ouest, Rossignol.

Pour se consoler de leur isolement, les bannis de Bourbon réunis à ceux de la mère-patrie, s'adonnèrent activement à la traite et à la piraterie. Leur turbulence devint telle, qu'une frégate française transporta les plus intraitables sur la côte orientale d'Afrique, où ils périrent misérablement.

Livrés à l'Angleterre en 1814, les deux archipels des Seychelles et des Amirantes acquirent par la culture de la canne à sucre une grande prospérité matérielle. Cette évolution économique y attira des milliers de créoles français. Ces colons suppliaient avec insistance le gouvernement britannique de leur accorder un prêtre; l'administration mauricienne abandonnée à des protestants intolérants, répondit en envoyant dans les îles un calviniste genévois. Cette ruse ne réussit pas à tromper l'ignorance de ces pauvres catholiques; dix ans d'hypocrisie et de pression officielle n'aboutirent pas pour le prédicant, à la formation d'une paroisse de cinq cents âmes.

C'était donc une heureuse inspiration qui avait conduit à Mahé le P. Léon des Avanchers. Cette population à laquelle un demi-siècle d'abandon n'avait pu faire perdre la foi, reçut avec enthousiasme l'humble Capucin. Cependant sur la dénonciation du pasteur calviniste, le gouverneur déporte l'homme de Dieu à Maurice; là on fut d'avis de renvoyer à Londres ce dangereux criminel; les réclamations indignées des catholiques arrêtèrent l'exécution de ce complot protestant, et cet excès d'intolérance révoltant l'honnêteté du secrétaire d'état des colonies, valut au vaillant missionnaire l'autorisation formelle d'exercer son ministère à Mahé. Vainement les autorités locales abreuvent le Capucin d'injures, de vexations et d'outrages; celui qui avait entendu rugir « les lions d'Éthiopie », ne se souciait guère des clameurs de la

chicane. En quelques mois sept églises sont construites, et bientôt tout l'archipel fait profession publique de catholicisme.

Érigée en vicariat apostolique par décret du 31 août 1880, la mission des Seychelles et des Amirantes compte actuellement 14,822 catholiques, sur une population totale de 15,600 habitants. Le seul point où les protestants forment une agglomération de quelque importance, est l'île Praslin. Quatorze prêtres de l'ordre des Capucins desservent vingt églises ou chapelles. Les missionnaires trouvent de précieux auxiliaires, dans les personnes de quatre Frères Franciscains, de six Frères Maristes et de vingt-deux Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, sans oublier une vingtaine d'instituteurs laïques. Deux hôpitaux, trois orphelinats abritant 210 enfants, vingt-six écoles primaires donnant l'instruction à 1215 élèves, un collège de garçons avec 9 internes et 38 externes, un établissement d'éducation supérieure fréquenté par 74 jeunes filles, tel est le bilan des œuvres de charité et d'enseignement de cette florissante chrétienté perdue dans l'Océan Indien.

§ III. — Diocèse de Saint-Denys de la Réunion.

L'HISTOIRE du diocèse de Saint-Denys est moins agitée que celle de l'église-sœur de Port-Louis. Aux heures néfastes de la Révolution, une réaction conservatrice dirigée par le comte de Villèle, plus tard ministre de Louis XVIII, sut préserver la Réunion, à la fois des excès à l'intérieur et des périls du dehors. Restée possession française après la chute de Napoléon, cette île heureuse ne connut jamais les périodes d'abandon spirituel et de persécution, qui éprouvèrent si longtemps les catholiques mauriciens. L'immigration de travailleurs asiatiques y a

d'ailleurs été bien moins considérable et plus graduelle que dans la colonie britannique.

Érigée en diocèse suffragant de Bordeaux sous la présidence de Louis-Napoléon, la Réunion possédait naguère un clergé nombreux; il y a vingt ans, 73 ecclésiastiques assistaient leur évêque dans la direction spirituelle des 52 paroisses de l'île; actuellement le cadre du clergé présente quelques lacunes que les réductions budgétaires ne permettent pas de combler. Le diocèse ne possède malheureusement pas de grand-séminaire; mais les Pères du Saint-Esprit dans leur léproserie, les Frères des Écoles chrétiennes dans leurs 14 établissements, les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, les Filles de Marie et les Sœurs de Saint-Vincent de Paul dans leurs 40 maisons, se dévouent noblement au double ministère de la charité et de l'éducation. Une mention spéciale est due à la congrégation créole des Filles de Marie, où se pratique une admirable fraternité chrétienne, sans aucune distinction de race ni de couleur, et où on a pu voir une ancienne esclave commander comme supérieure à des jeunes filles de l'aristocratie européenne. Fondée en 1849, cette société compte aujourd'hui plus d'un millier de religieuses dans ses établissements des Mascareignes et de Zanzibar. La population de l'île de la Réunion qui était en 1883 de 161.503 habitants, est presque tout entière catholique ; il en est de même des 7,500 habitants de l'île Sainte-Marie (côte de Madagascar), qui est depuis 1887 réunie au diocèse de Saint-Denys.

N'oublions pas de signaler quel facteur important l'église bourbonienne a été en ce qui concerne la diffusion du catholicisme dans les contrées avoisinantes. Dès 1837, un de ses prêtres, le vénérable M. Dalmond, portait la lumière de la

foi à Madagascar et dans les petites îles malgaches ; les missions de la grande terre et de ses archipels sont en quelque sorte les filles de l'église de Saint-Denys. C'est encore à l'heureuse fécondité de cette dernière, et aux efforts apostoliques de son évêque, Mgr Maupoint, que l'on doit la création en 1860 de la mission du Zanguebar qui dépendit du diocèse de la Réunion jusqu'en 1872, et est déjà subdivisée aujourd'hui en vicariat du Zanguebar septentrional et en préfecture du Zanguebar méridional.

§ IV. — Vicariat apostolique de Madagascar.

DÈS 1584, les Dominicains du Mozambique avaient pénétré dans la grande île africaine ; toutefois, ce sont les Lazaristes Nacquart de Champmartin et Gondrei qui y fondèrent, en 1648, les premières missions régulières. Cette entreprise coïncidait précisément avec les essais de colonisation encouragés par le cardinal de Richelieu. Sous l'énergique impulsion de saint Vincent de Paul, l'œuvre de l'évangélisation fit de rapides progrès, surtout dans les environs de Fort-Dauphin, où s'étaient fixés la plupart des émigrants européens. Les Malgaches se montraient avides de l'instruction chrétienne, quand les massacres provoqués par les excès des résidents, amenèrent l'évacuation complète de la grande terre par les Français (1674).

Sous la restauration, des créoles de Bourbon fondèrent de nouveaux établissements sur la côte abandonnée depuis le dix-septième siècle. En présence des réclamations du gouverneur anglais de Maurice, sir Robert Farquhar, qui revendiquait Madagascar comme une dépendance des colonies cédées à son pays en 1815, la France fit peu après reconnaître dans un traité avec le cabinet de Londres, ses

droits sur l'île. Au point de vue français, c'est l'incontestable honneur de la troisième république, d'avoir donné une sanction matérielle aux prétentions plus ou moins théoriques léguées par l'ancienne monarchie, et d'avoir définitivement établi sa suprématie sur la « France orientale ». L'évolution religieuse des Malgaches est intimement unie aux péripéties de la lutte politique entre les influences européennes, dont ces parages ont été le théâtre jusque dans ces dernières années.

Par l'origine de ses habitants, Madagascar appartient moins au monde africain qu'à la Malaisie. La linguistique et les traditions historiques et géographiques conservées par les auteurs arabes, ont établi depuis longtemps l'étroite affinité qui unit les races dominantes de cette grande île, à celles de l'Insulinde et des archipels polynésiens. Les diverses tribus de l'île vivaient sans cohésion nationale, quand, vers la fin du siècle dernier, le clan des Hovas, cantonné dans la province centrale, commença à prendre une certaine prééminence sur les peuplades voisines. Radama I qui monta sur le trône des Hovas en 1813, entreprit d'étendre sa domination sur l'île entière. Ce prince, ami du progrès, s'assura pour réaliser son projet grandiose l'appui de l'Angleterre qui, établie à Maurice, convoitait toujours la possession de Madagascar. Pendant huit ans, à partir de 1820, les résidents anglais eurent toute influence à la cour de Tananarive ; missionnaires, instructeurs, militaires, marchands, concouraient à asseoir l'influence de leur nation ; on se flattait à Londres que les guerriers hovas auraient bientôt fait de réduire toute l'île sous le protectorat religieux et militaire d'Albion, quand un changement de règne déjoua soudain ces brillantes espérances.

La veuve de Radama qui succéda à ce prince en 1828 sous le nom de Ranavalona, suivit une politique diamétralement opposée à celle de son royal époux. Rendue défiante par les progrès de l'influence étrangère, elle se fit l'instrument du parti rétrograde et ferma l'île aux Européens. Bientôt suivit la proscription complète du christianisme, qui prêché par les méthodistes, avait jeté quelques racines dans le pays. Quelques succès remportés par les Hovas contre les forces combinées momentanément de l'Angleterre et de la France, exaltèrent encore l'orgueil de Ranavalona. Plus tard, des aventuriers français fixés à Tananarive et jouissant de la faveur de la reine, tentèrent à différentes reprises de faire tourner ses sentiments anti-anglais, au profit des aspirations séculaires de leur patrie ; ils n'y purent réussir. La politique de la souveraine avait des visées plus hautes, que celles de vivre sous le protectorat d'un gouvernement européen ; elle tendait à constituer un grand état absolument indépendant, et embrassant l'île tout entière. Madagascar aux Hovas, tel semble avoir été le programme de cette barbare de génie.

Pendant l'interminable règne de Ranavalona, les états hovas restèrent donc presque absolument fermés aux missionnaires. Cependant le vénérable M. Dalmond, prêtre bourbonien qui depuis 1837 évangélisait les petites îles de la côte, brûlait du désir de pénétrer dans la grande terre. Il en décrit la population comme admirablement disposée à recevoir la lumière de la foi, rendant d'ailleurs à un Dieu unique un culte à peu près exempt de pratiques idolâtriques. La conversion des Sakalaves, tribu de la côte occidentale pervertie par le contact arabe, lui paraissait seule présenter quelques difficultés. M. Dalmond appela à son secours la Compagnie de Jésus, et quelques mois plus tard les premiers

missionnaires de cet ordre répondaient déjà à son appel. Le sauvage caprice de Ranavalona les écarta de ses états et souleva contre eux jusqu'aux Sakalaves indépendants; les enfants de Saint-Ignace concentrèrent donc leurs efforts, sur les îles de l'archipel malgache. En 1855, un prêtre put pénétrer sous un habit d'emprunt jusqu'à la capitale, et s'y tenir caché grâce à la complicité de Rakoto, fils de la reine et ami des chrétiens ; ce premier établissement resta sans résultats immédiats. Dans le but de faciliter l'évangélisation future de Madagascar, les Jésuites fondèrent alors à la Ressource (Réunion), un vaste collège pour la formation de prêtres et de catéchistes indigènes ; ils y annexèrent bientôt une école d'arts et métiers où ils réunirent des centaines d'élèves appartenant aux meilleures familles malgaches ; ces enfants devinrent plus tard le noyau de la première chrétienté des Hovas. N'oublions pas de rappeler, que la propriété de la Ressource était mise à la disposition des missionnaires, par la famille Desbassayns, une des plus opulentes et des plus généreuses de cette aristocratie coloniale, qui a tant contribué à maintenir et à développer le prestige du nom et du génie français dans les pays d'outre-mer.

Cependant l'héritière de Radama le Grand était morte le 16 août 1861 ; le premier acte de Rakoto son fils, proclamé roi sous le nom de Radama II, fut d'ouvrir ses états aux méthodistes et aux catholiques. Dès le 7 novembre de la même année, le prince, annonçant son avènement au Souverain Pontife Pie IX, lui adressait ces paroles remarquables : « Je n'ai qu'un désir, Très-Saint-Père, c'est de voir mon « peuple heureux et civilisé. J'ai pensé que le plus sûr « moyen d'atteindre ce but, c'était de le faire instruire dans « la religion chrétienne. J'ai donc appelé des missionnaires,

« et je les ai autorisés à enseigner par tout mon royaume.
« Déjà le Révérend Père Jouen est arrivé dans ma capitale
« avec ses compagnons, pour ouvrir des écoles et des éta-
« blissements de charité qui seront dirigés par des sœurs
« qu'il m'a procurées. Très-Saint-Père, je suis un roi tout
« jeune encore, et sans une longue expérience, et j'ai gran-
« dement besoin d'être aidé pour remplir dignement la haute
« mission que Dieu m'a confiée. J'ose compter sur les béné-
« dictions de Votre Sainteté, et je les lui demande avec tout
« le respect et toute l'affection d'un fils pour son père (1). »

Le règne de Radama II ouvrit une ère de prospérité, trop courte malheureusement, à la religion catholique. En quelques mois, les Jésuites établis à Tananarive, à Tamatave et à Mahéla, convertirent plusieurs milliers d'indigènes; des centaines d'enfants, parmi lesquels le prince héritier Raphaël Ratahiry, fréquentaient leurs écoles. Radama lui-même appartenait à la confession méthodiste, mais une secrète affinité semblait le rapprocher du catholicisme. Déjà en 1855, sous le régime persécuteur de sa mère, il allait au péril de sa vie entendre la Messe du prêtre caché dans la capitale. Cette tendance s'accentua tellement, que le matin même du jour de son couronnement (23 septembre 1862), le prince, non content d'assister mystérieusement au Saint Sacrifice, voulut qu'un prêtre catholique bénît secrètement la couronne, dont le chef de l'église méthodiste allait quelques heures plus tard le ceindre en grande pompe.

Ces préférences du roi n'avaient pas passé inaperçues. Un traité avec la France, honorable d'ailleurs pour les Hovas, mais conclu peut-être à un moment inopportun, redoubla les susceptibilités et les jalousies des protestants, et en même

1. *Annales*, t. 34, p. 262.

temps réveilla celles des rétrogrades, qui voyaient avec peine leur pays soustrait aux pratiques réactionnaires de Ranavalona. Alors, chose incroyable, se produisit une alliance monstrueuse entre tous ces mécontents, païens et protestants, et il se trouva un européen, soi-disant missionnaire, qui préféra replonger Madagascar dans la barbarie, que de partager avec les catholiques l'honneur de la civiliser. Le 12 mai 1863, une conspiration provoquée par les menées et les excitations de ce fanatique, renverse du trône Radama II; les conjurés, pour ne pas tremper leurs mains dans le sang royal, prennent le pharisaïque biais d'étrangler le troisième roi des Hovas.

Le jour même de cet assassinat, la veuve du malheureux Radama fut proclamée reine sous le nom de Rasohérina. Le chef indigène de la révolution s'imposa comme premier ministre, et même comme prince consort; au bout d'un an, une nouvelle commotion vint précipiter cet ambitieux du pouvoir et le remplacer par son frère Rainilaiarivony. Au milieu de ces tragiques événements, alors que le consul d'Angleterre lui-même avait dû fuir les fureurs de ses coreligionnaires en délire, les missionnaires catholiques étaient restés calmes et impassibles à leur poste de Tananarive. Cette attitude énergique imposa le respect aux brigands auxquels la capitale était livrée. Bientôt les hommes d'état malgaches, avec leur perspicacité orientale, jugèrent plus utile à leur cause de rétablir un semblant d'ordre matériel, et d'organiser hypocritement de savantes mesures de persécution, destinées à étouffer dans son germe la mission catholique. Rasohérina, restée catholique dans le cœur, était impuissante et paralysée dans ses bonnes intentions par l'autocratie des missionnaires protestants ligués avec le premier ministre. Un point sur lequel la reine ne transigea jamais fut l'éducation

de ses enfants : non contente de maintenir son fils Ratahiry sous la direction des Pères Jésuites, elle se plut à confier sa fille aux Sœurs; Ratahiry lui-même, malgré son jeune âge, se proclamait fermement « romain ». Parfaitement convaincue de la vérité catholique, Rasohérina voulut, avant de mourir, franchir le dernier pas qui la séparait du catholicisme; réduite à une étroite captivité par son époux Rainilaiarivony, la Marie Stuart africaine fut baptisée, à sa demande, le 27 mars 1868, par l'ancien consul de France, M. Laborde, un des hommes qui ont le mieux mérité de notre religion à Madagascar. Trois jours après, cette princesse infortunée expirait, échangeant la couronne d'épines qu'elle avait portée sur la terre, contre une récompense éternelle.

Le règne de Ranavalona II ne devait pas être plus favorable à l'Église. Personnellement, la nouvelle souveraine se montrait, il est vrai, assez bien disposée envers la communauté catholique, dont elle s'attira les vives sympathies en adoptant les orphelins de sa sœur Rasohérina; mais asservie par le mariage et la politique à Rainilaiarivony, elle subit l'ascendant des méthodistes et leur assura le prestige de l'autorité royale. En dépit de tracasseries inouïes, les Jésuites continuaient lentement mais sûrement leur œuvre d'évangélisation et de civilisation. Toutefois la liberté de l'apostolat restait toujours bien précaire. Vainement, le traité conclu le 7 août 1868 par le gouvernement hova avec le commissaire impérial français M. Garnier, stipulait-il dans son art. 3, le principe de la liberté du catholicisme (1). L'effet

1. Voici le texte de l'art. 3 de cette convention : « Les sujets français dans les « États de S. M. la reine de Madagascar, auront la faculté de pratiquer libre- « ment et d'enseigner leur religion, et de construire des établissements destinés « à l'exercice de leur culte, ainsi que des écoles et des hôpitaux, etc. Ces éta- « blissements religieux appartiendront à la reine de Madagascar, mais ils ne

moral de cette convention fut en grande partie annihilé par les désastres de la France en 1870, et les missionnaires durent continuer à ne compter que sur leur propre énergie pour se maintenir dans la reine des îles africaines. Vers 1872, le premier ministre, l'inamovible Rainilaiarivony, parut se retourner vers les catholiques ; il confia même son fils aux Jésuites pour le faire élever en France. Néanmoins, le protestantisme abusant de ses privilèges de religion d'état, se montrait toujours persécuteur. La présence au temple le dimanche était imposée, comme une corvée sous peine d'amende, à tous les indigènes non catholiques, et bien souvent dans les localités éloignées des postes de missionnaires, les catholiques étaient traînés de force au prêche hérétique. Le journal *Teny-Soa* (bonnes paroles), publié par la secte, ressassait impunément toutes les calomnies anticatholiques; heureusement les Jésuites ne sont pas hommes à se laisser démolir, et après quelques semaines, la réplique victorieuse d'une revue catholique dirigée par le P. Caussèque, réduisait au silence l'odieux pamphlet. Le protestantisme malgache ne devait pas tarder d'ailleurs à se déchirer en sectes rivales ; actuellement les anglicans et les luthériens se sont posés en antagonistes du presbytérianisme officiel.

Entretemps, le mouvement de conversions au catholicisme se propageait avec une spontanéité bien faite pour exciter les susceptibilités de la religion d'état. Un coup-d'œil jeté sur la statistique et les œuvres du vicariat apostolique de Madagascar en 1882, prouve abondamment la prospérité

« pourront jamais être détournés de leur destination. Les Français jouiront, « dans la profession, la pratique et l'enseignement de leur religion, de la pro- « tection de la reine et de ses fonctionnaires, comme les sujets de la nation la « plus favorisée. Nul Malgache ne pourra être inquiété au sujet de la religion « qu'il embrassera, pourvu qu'il se conforme aux lois du pays. »

croissante de cette mission relativement si récente. Le nombre total des adhérents était de 80,905, dont 23,490 baptisés et 57,415 catéchumènes. Ici comme dans tous les pays infidèles, l'habitude constante de nos missionnaires, contrairement à la méthode suivie par les protestants, est de n'accorder le baptême qu'après plusieurs années d'épreuve ou de catéchuménat. L'expérience a démontré l'excellence de la pratique catholique. La moyenne annuelle des baptêmes d'adultes, conférés dans la période de 1872 à 1882, a été de seize cents environ. Quarante-huit prêtres de la Compagnie de Jésus administraient cette vaste mission, avec la coopération de vingt Frères coadjuteurs, de huit Frères des Écoles chrétiennes, et de vingt-six Sœurs de Saint-Joseph de Cluny (dont six indigènes). Dans les 316 stations du vicariat, 530 instituteurs (346 hommes, 184 femmes) donnaient l'enseignement à près de 20,000 enfants. Le vicariat possédait 170 églises ou chapelles, sans compter 54 édifices religieux en construction.

N'oublions pas de mentionner la plus belle œuvre entreprise par les Pères Jésuites, le relèvement moral, et le soulagement physique des nombreux lépreux de l'île. A Madagascar, comme dans toutes les contrées où la charité catholique est inconnue, les malades atteints de ce mal hideux étaient repoussés dans des endroits écartés, où on leur accordait la permission de vivre, à condition de débarrasser la société de leur présence odieuse. Il fallait tout l'héroïsme chrétien des Pères de la Compagnie de Jésus, pour s'occuper de ces malheureux déshérités. Chez les Hovas, comme à Havaï, comme au Tong-King, comme aux Indes, comme aux Antilles, de même que dans notre religieuse civilisation médiévale, c'est l'honneur du prêtre catholique d'avoir revendiqué

les droits de l'humanité pour les lépreux méprisés. C'est leur honneur de s'être condamnés à laver ces plaies infectes, à consoler ces êtres répudiés par tous leurs semblables. Même on en voit de ces héros en soutane, auxquels l'opprobre de nos plèbes prodigue si souvent les plus ignobles injures, passer leur vie entière au milieu de la puanteur d'une léproserie, et offrir le sourire sur les lèvres et la joie dans le cœur, leur corps vigoureux et robuste, à la répugnante contagion d'une gangrène qui ne pardonne pas. En 1882, la léproserie des Jésuites de Madagascar à Ambohivoraka comptait cent et deux malades ; différentes succursales de cet hôpital devenu trop petit étaient en voie d'édification ou de projet.

Depuis 1883, de graves événements se sont succédé dans le royaume des Hovas. Ranavalona III, veuve du prince Ratrimo, qui succéda le 13 juillet 1882 à sa cousine Ranavalona II, subit comme les deux reines précédentes la tutelle de Rainilaiarivony. Ce véritable maire du palais, prince consort des deux princesses précédentes, devint également l'époux de la nouvelle souveraine. Toutefois les débuts de ce règne ne devaient pas être paisibles. Arguant du titre de « reine de Madagascar » attribué à Ranavalona II dans le traité français du 7 août 1868, les missionnaires protestants Parrett et Pickersgill, jaloux des lauriers de leurs prédécesseurs, avaient fait planter, dès le début de 1882, le drapeau hova sur la côte ouest, revendiquée depuis nombre d'années par la France; ils essayèrent même de détacher du protectorat de la République les îles de Nossi-Mitsiou et de Nossi-Fali. *Quos vult perdere Jupiter dementat!* Ces menées téméraires devaient amener la ruine du système politique, auquel se rattachaient toutes les espérances du protestantisme ; l'indépendance du royaume des Hovas et le pouvoir des prédi-

cants méthodistes, allaient sombrer en même temps. Les réclamations énergiques du gouvernement français aboutirent à un ultimatum lancé le 1er juin 1883 par le contre-amiral Pierre, et au bombardement de Tamatave.

Dès le 30 mai, le personnel de la mission catholique compris dans l'arrêté d'expulsion lancé contre tous les Français, avait quitté les postes de l'intérieur. La qualité de sujet britannique et de sujet belge, invoquée respectivement par les Pères Cormellan et Thomas, ne fut pas respectée par les hommes d'état de Tananarive (2). Ce départ imprévu n'amènerait-il pas la destruction de la mission? L'excitation du patriotisme hova d'une part, et de l'autre un abandon spirituel complet, ne devaient-ils pas provoquer fatalement des défections peut-être irréparables chez ces néophytes d'hier? Tels étaient les soucis assez fondés qui agitaient les missionnaires exilés. Hâtons-nous de dire que la constance et la piété des catholiques indigènes démentirent heureusement ces craintes. Sous la direction de la société l' « union catholique » de Tananarive et d'une fervente chrétienne, la princesse Victoire Rasoamanarivo, belle-fille du premier ministre, les fidèles de la province d'Emyrne continuèrent à se réunir tous les dimanches, dans les oratoires et les églises pour sanctifier le jour de repos et se fortifier par la prière. Malgré les énormes sacrifices d'argent qu'ils durent s'imposer, les membres du cercle d'élite dont nous venons de citer le nom, maintinrent ouvertes la plupart des écoles catholiques. A peine dans une province éloignée, celle des Betsiléos, l'intolérance protestante parvint-elle à provoquer dans les rangs des catéchumènes quelques vides bientôt

1. Par une lacune dans l'organisation de notre corps consulaire, les intérêts belges ne sont pas représentés à Madagascar.

comblés par de nouvelles recrues. Le bannissement des missionnaires de l'intérieur permit d'ailleurs la fondation de nouvelles stations, sur les côtes occupées momentanément par les forces françaises. Les Jésuites eurent également le bonheur de recevoir à Tamatave, l'abjuration d'un ancien missionnaire anglican, M. Pakenham, consul d'Angleterre ; trois jours avant de rendre le dernier soupir, cet homme sincère, un de ceux qui avaient le plus contribué à protestantiser Madagascar, voulut entrer dans le sein de cette église catholique qu'il avait tant combattue durant sa longue carrière.

Les temporisations du parlementarisme français prolongèrent pendant deux ans la pénible situation de la mission ; enfin le traité du 17 décembre 1885, fruit de longues négociations, plaça tout le royaume de Madagascar sous le protectorat de la République, représentée désormais à Tananarive par un résident diplomatique et une escorte militaire. A la faveur de la paix, Mgr Cazot, vicaire apostolique, et ses auxiliaires, sont rentrés dans leurs résidences de la capitale et des provinces. Leur ministère semble devoir être béni par la Providence : la persévérance de leurs anciens convertis au milieu de la persécution, en est un premier gage. Un autre indice non moins précieux est la conversion récente d'un grand nombre de membres de la haute aristocratie malgache ; même quelques personnes de sang royal ont suivi les exemples mémorables donnés, il y a vingt ans, par la reine Rasohérina et son fils le prince Raphaël Ratahiry. Une correspondance de Madagascar adressée au journal *Le Temps* (1), de Paris, le grand organe du protestantisme français, signale les progrès croissants de l'enseignement catho-

1. Reproduit par le *Bien Public* de Gand, du 3 novembre 1888.

lique. Dans le pays des Betsiléos, où les écoles de la mission n'avaient que deux mille élèves en 1887, elles en possédaient dix mille l'année suivante. A Tananarive, les Frères de la doctrine chrétienne et les Sœurs de Saint-Joseph agrandissent leurs établissements respectifs et en construisent de nouveaux; enfin à Ambohipo, à deux kilomètres seulement de la capitale, les Jésuites élèvent un observatoire royal et un splendide collège pouvant abriter plus de deux cents élèves. « Tout cela », ajoute le correspondant du *Temps*, « sera bientôt trop petit. » Acceptons-en l'augure!

En somme, la période des conversions en masse semble proche; les cent mille catholiques que comptent aujourd'hui les États de S. M. Ranavalona III, seront peut-être demain un million. Sans doute, il serait puéril d'affirmer que les événements politiques qui se sont récemment succédés à Madagascar, ne sont pour rien dans ce mouvement qui entraîne de plus en plus la France orientale dans l'orbite de l'église romaine. N'oublions pas cependant que l'administration intérieure de l'île est absolument réservée, par le traité de 1885, aux autorités indigènes protestantes; la part d'intervention de la France dans les affaires de Madagascar est strictement réduite aux questions internationales. L'évolution religieuse des populations malayo-africaines vers le catholicisme reste donc avant tout spontanée. Elle constitue la récompense de l'abnégation laborieuse et de la modération constante des Pères Jésuites, et en même temps la punition des politiciens brouillons, travestis en missionnaires protestants, dont la main se retrouve dans toutes les révolutions qui ont agité depuis trente ans la monarchie des Hovas.

§ V. — Préfecture apostolique des petites îles Malgaches.

En 1837, l'abbé Dalmond, un homme dont on ne saurait trop admirer l'esprit vraiment apostolique, se rendit de la Réunion à l'île de Sainte-Marie (Nossi-Burah). Il y trouva une population admirablement préparée à recevoir la bonne nouvelle et convertit un grand nombre d'insulaires. Rappelé à la Réunion, il dut remettre à plus tard le baptême en masse que demandaient les six mille habitants de Sainte-Marie. Trois ans après, l'île de Nossi-Bé, située sur la côte occidentale de Madagascar, était le théâtre du zèle de cet infatigable missionnaire. Malgré la présence dans ces parages d'anciennes colonies d'Arabes mahométans, l'élan de la population vers le catholicisme était merveilleux. Quelques mois plus tard, nous retrouvons M. Dalmond à Nossi-Mitsiou. Après avoir vainement entrepris de pénétrer chez les Hovas, le saint fondateur de cette mission, expira sur les rivages brûlants de Nossi-Burah, n'ayant pour le soutenir à l'heure suprême que sa foi et le souvenir du bien immense qu'il avait accompli.

Les Jésuites français reprirent l'œuvre de M. Dalmond, et dès 1851, la mission de l'archipel malgache était érigée en préfecture apostolique distincte de celle de la grande terre. Après quelques années d'apostolat, un prêtre de la Compagnie de Jésus écrivait en parlant de Sainte-Marie : « Pas un village qui aujourd'hui ne compte de nombreux « chrétiens, et quant à ceux des habitants qui ne font pas « encore profession du christianisme, nous les considérons « comme des catéchumènes pour l'instruction desquels il ne « nous manque que le temps. Bientôt toute cette contrée « ralliée à la croix adorera Jésus-Christ (1). » La chrétienté de Nossi-Bé n'était pas moins florissante.

1. *Annales*, t. 40, p. 296.

Quant aux Comores, depuis 1822, le sultan Andrian Souli avait cédé à la France, Mayotte, l'île la plus orientale du groupe. Les premières missions tentées dès 1845 dans ce pays perverti par l'islamisme furent très éprouvées par l'insalubrité du climat. Sans se laisser rebuter par des débuts peu encourageants, les Pères Jésuites persévérèrent à travailler ce sol ingrat où leur sainte ténacité réussit enfin à implanter solidement le catholicisme. Dès 1868, Mayotte possédait comme Sainte-Marie et Nossi-Bé ses écoles tenues par les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny. A Mohély, une autre des Comores, un officier de la marine française et un noble de Zanzibar représentant respectivement l'influence catholique et celle du Coran, se disputaient, il y a vingt ans, le pouvoir et la main de la reine Jamba Souli. L'Arabe triompha dans ce romanesque duel, mais l'île ne tarda pas à tomber sous le protectorat français. L'établissement de plantations appartenant à des créoles y multiplia le nombre des catholiques. Les sultanats de la Grande Comore et d'Anjouan, soumis tout récemment à la suzeraineté de la République française, dépendaient depuis 1859 de la mission des petites îles malgaches.

Désirant concentrer tous ses efforts sur Madagascar, la Compagnie de Jésus a cédé en 1879 cette préfecture à la Congrégation du Saint-Esprit. Depuis 1887, l'île de Sainte-Marie, dont les 7500 habitants sont tous catholiques, est rattachée au diocèse de Saint-Denys de la Réunion. Dans les îles de Mayotte, de Mohély et de Nossi-Bé, les Pères du Saint-Esprit ont trouvé des chrétientés nombreuses et ferventes. Un récent voyage à Anjouan et à la Grande Comore, leur a fait constater la présence dans ces îles, de plusieurs fidèles, et les a complètement édifiés sur la néces-

sité de s'établir à poste fixe dans ces parages. Malheureusement le nombre des missionnaires n'est pas en rapport avec ces besoins urgents. Sur une population recensée ou présumée de 56,539 habitants, la préfecture réduite aux Comores et à Nossi-Bé, compte déjà plus de 5,000 catholiques, et chaque jour ce chiffre tend à s'accroître.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Missions de la Côte orientale.

§ I. — Vicariat apostolique du Zanguebar septentrional et Préfecture du Zanguebar méridional.

LE besoin de prosélytisme que Mahomet sut inspirer à ses premiers sectateurs, les discordes mêmes qui déchirèrent bientôt les partisans les plus dévoués du prophète, donnèrent un essor prodigieux à l'émigration arabe. Connue de toute antiquité des habitants de l'Yémen et de l'Hadramaut, la côte voisine de l'Afrique offrait un terrain trop propice aux colons et aux commerçants de la péninsule, pour rester longtemps hors du cycle de leurs conquêtes. Moins d'un siècle après Mahomet, les Émozéides, partisans d'Ali, ayant été vaincus dans une insurrection locale, vinrent chercher un refuge contre l'intolérance de leurs vainqueurs sur le littoral africain. Depuis lors, un essaimage incessant d'Arabes et de Chiraziens renforça la population de ces comptoirs. Au XVI^e^ siècle, ces communautés musulmanes dont quelques-unes atteignaient un haut degré de prospérité, s'espaçaient depuis les bouches du Zambèze, encore inconnues aux Européens, jusqu'aux régions abyssiniennes.

Mais déjà le monde ancien ne suffisait plus à la race audacieuse de Japhet. Une nation héroïque, enserrée entre des voisins jaloux et l'Océan immense, avide de conquêtes religieuses, autant que de gloire et de richesse, se lance sur les flots, et s'abandonne aux aventureuses expéditions qui doivent révéler à l'Europe, l'Afrique et la route des Indes. En 1497 Vasco de Gama aborde à Mozambique; il échappe par miracle aux savantes embûches que lui dressent dans

cette ville, comme plus au nord à Mombas, les résidents musulmans, découvre Mélinde et de là cingle triomphalement vers la péninsule.

Dès lors s'ouvre dans l'Océan indien, entre la civilisation occidentale et l'élément arabe, un duel aux dernières péripéties duquel nous assistons aujourd'hui. Après d'héroïques efforts, le Portugal assit pour quelque temps sa domination sur les cités arabes de la côte, et grâce aux relations de commerce, l'influence lusitanienne s'étendit en maints endroits dans l'intérieur des terres. Mais éblouis par leur subite fortune, les Portugais songèrent trop peu dans la région du Zanguebar qui nous occupe en ce moment, à donner à leur empire d'autres bases que le prestige de la force. Cinquante ans après la conquête, François de Xavier, l'illustre apôtre des Indes, constatait à Mélinde, port important, très fréquenté par les commerçants d'Europe, l'absence complète de toute pratique chrétienne. La seule marque de christianisme était un cimetière où se trouvaient érigées une multitude de croix, et le saint déplorait avec amertume, que le signe du salut servît moins là pour édifier les vivants que pour honorer les morts (1). Plus tard, il est vrai, trop tard malheureusement pour la civilisation, des établissements furent créés à Zanzibar et à Mombas par des Franciscains et des Augustins. Ces religieux dont le nombre était très restreint, consacrèrent comme de juste leurs premiers efforts aux garnisons portugaises dont ils étaient les aumôniers; leurs prédications trouvèrent peu ou pas d'écho auprès des citadins islamisés des villes, et l'étoile du Portugal commençant déjà à pâlir, ils ne purent guère s'aventurer dans l'intérieur des terres, où ils eussent trouvé des peuplades mieux dispo-

1. *Vie de Saint-François Xavier*, par Bouhours, p. 65.

sées à recevoir l'enseignement des vérités chrétiennes. On signale cependant les succès des Augùstins à Paté et à Brava (1) ; au début du XVII^e siècle, ils y comptaient jusque douze cents conversions d'infidèles en une seule année.

Le régime portugais ne parvint cependant pas à s'enraciner dans un pays,où le voisinage de l'Arabie ranimait sans cesse l'ardeur guerrière de l'islamisme. Pendant la période de 1499 à 1698, les Portugais durent reconquérir huit fois la ville de Mombas. Si l'on réfléchit que cette lutte héroïque se poursuivait pendant l'époque néfaste de l'asservissement du Portugal à l'Espagne, on reste surpris de l'admirable énergie avec laquelle les officiers lusitaniens ont défendu pied à pied contre le Croissant, ces postes avancés de la civilisation. Finalement, les Arabes de Mascate ayant réussi à expulser les Portugais de leurs possessions du golfe persique, poursuivirent en Afrique le cours de leurs exploits et en 1699, ils forcèrent les chrétiens à évacuer leurs dernières forteresses au nord du cap Delgado. En 1728, les Portugais tentèrent un retour offensif et réussirent même à reprendre pour la neuvième fois la ville de Mombas, mais ils ne purent s'y maintenir. Les derniers vestiges du christianisme disparurent avec la ruine de la domination portugaise, et toute la côte du Zanguebar resta le domaine de l'iman de Mascate.

Dix ans plus tard, Achmed-ben-Seïd, l'ancêtre des princes qui règnent aujourd'hui à Zanzibar et à Mascate, usurpa le trône, et cette révolution fut le signal de révoltes, notamment à Mombas, où le gouverneur appartenant à la

1. *Relation de voyage du P. de Gouvéa* (1609) citée par Brücker, S. J. *Saint Pierre Claver et l'Évangélisation des nègres.* N° d'avril 1888 des *Études religieuses,*

famille de Mazroui, se proclama indépendant. Au début du XIX^e^ siècle seulement, le sultan Seid-Seid parvint, avec l'appui de l'Angleterre, à soumettre cette ville, et à rétablir l'intégrité de l'empire d'Oman. A la mort de Seid-Seid (1856), l'empire se divisa de nouveau. L'aîné de la famille, Seid-Suem, eut en partage Mascate et les possessions asiatiques ; à Seid-Medgid, un des cadets, échurent les côtes africaines sur une longueur de plus de 1500 lieues. Seid-Medgid fut un souverain progressiste ; sous la tutelle anglaise, jalousement surveillée par la France de Napoléon III, il donna un élan sérieux au commerce et à l'agriculture de Zanzibar. Commerçant lui-même, il possédait plusieurs navires dont il se servait pour échanger dans l'Inde les produits de ses immenses domaines cultivés par plusieurs milliers d'esclaves nègres.

Au milieu de ce développement matériel considérable, Zanzibar restait une terre désolée, au point de vue chrétien. Les catholiques qu'y attirait le mouvement commercial étaient privés de tout secours religieux. D'autre part, la capitale de Seid-Medgid était déjà considérée comme une des portes de ce continent mystérieux, où Livingstone, Speke et d'autres grands explorateurs traçaient la voie des missionnaires. Cette situation émut le cœur apostolique de Mgr Maupoint, évêque de Saint-Denys de la Réunion; le 25 décembre 1860, débarquèrent à Zanzibar trois prêtres de son diocèse, sous la conduite de M. l'abbé Fava, qui depuis lors, promu successivement aux sièges épiscopaux de Saint-Pierre de la Martinique et de Grenoble, a su montrer, dans ces hautes fonctions, que les ardeurs du climat africain n'avaient pas énervé chez lui le zèle et l'énergie sacerdotale. M. Fava et ses compagnons purent bientôt se convaincre, que les

ressources limitées en hommes et en argent du diocèse de Saint-Denys, ne suffiraient pas à cette mission qui exigeait un établissement d'une importance considérable. Sur leur rapport, Mgr Maupoint confiait en 1863 la mission de Zanzibar à la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie.

Familiarisés depuis longtemps avec l'évangélisation des noirs par leurs missions de la Guinée, des colonies françaises, et des États-Unis du Sud, les Pères du Saint-Esprit allaient se trouver à Zanzibar dans des conditions nouvelles, et dans une situation d'une extrême difficulté. L'islamisme y régnait en maître, et on sait les difficultés presque insurmontables que rencontre dans un milieu musulman, la conversion des sectateurs de Mahomet. Quant à pénétrer dans le cœur d'un continent encore inconnu, sans s'être assuré un solide point d'appui à la côte, c'était une folie. Avec son esprit éminemment pratique, le nouveau supérieur, le P. Horner, ancien directeur de la léproserie de Bourbon, comprit qu'il n'y avait pour la mission naissante du Zanguebar qu'une chance d'avenir: celle de commencer par élever dans les habitudes chrétiennes, des enfants non encore contaminés par l'atmosphère sensuelle du mahométisme, et de former ainsi le noyau d'une communauté indigène.

Le marché de Zanzibar, constamment approvisionné d'esclaves nègres par les caravanes de l'intérieur, offrait à la charité un moyen facile de peupler les orphelinats. Des religieuses françaises se chargèrent de l'éducation des petites filles; pour former les garçons au travail, cette condition *sine qua non* du véritable christianisme, les Pères créèrent une école des arts et métiers, d'où sortirent bientôt des mécani-

ciens et des hommes de métier qui firent l'admiration de Seïd-Medgid. Celui-ci, émerveillé des résultats obtenus par le système d'éducation des missionnaires, se plut à entourer la mission d'une sympathie qui ne se démentit jamais. D'autre part, ces enfants ne montraient pas une moindre aptitude pour la piété et les études, que pour le travail du corps. Leur mémoire et leurs dispositions pour la musique instrumentale et vocale étaient remarquables, et les Pères trouvaient en 1868, huit de leurs élèves assez avancés en science et en mérite, pour leur faire aborder les études latines.

Bientôt les missionnaires se trouvèrent à l'étroit dans la ville de Zanzibar, d'autant plus que les arts mécaniques n'offraient qu'un débouché restreint à l'activité de leurs élèves. En outre, le temps avait marché depuis 1862; les premiers enfants qu'ils avaient arrachés aux horreurs de l'esclavage étaient devenus des hommes. Allait-on abandonner ces néophytes fervents, mais faibles, aux séductions et à l'isolement dans une ville musulmane? Tous ces motifs décidèrent, en 1868, le P. Horner, à fonder une colonie agricole dans les territoires incultes de la côte voisine; il fit donc l'acquisition à proximité de la ville de Bagamoyo, faubourg continental de Zanzibar, d'un vaste terrain qu'il dut disputer dans les débuts aux fauves des forêts voisines. Le vaillant supérieur défricha cette propriété avec l'aide de ses convertis; puis il y édifia un établissement modèle qui lui permit d'augmenter considérablement le nombre de ses intéressants pensionnaires. A côté des orphelinats dirigés respectivement par les Pères et les Sœurs, s'élevèrent les cases d'un village indigène où se fixèrent les anciens pupilles de la mission, devenus des pères de famille

chrétiens dans toute l'acception du mot. Cette communauté est comme une reproduction de ces réductions du Paraguay, où les Jésuites du XVII[e] siècle avaient su grouper les Indiens anthropophages de l'Amérique du Sud. Un maire, nommé par le P. Supérieur, veille sous sa direction et avec son assistance au maintien de l'ordre public et à l'administration de la justice. Les Pères président aux travaux agricoles et industriels, et façonnent doucement mais fermement ces grands enfants à l'indépendance. Ajoutons que la piété de ces braves Africains qui formaient déjà en 1869 une population de 200 âmes, n'a pas cessé d'être édifiante.

A son premier voyage d'Afrique, Stanley ne marchanda pas ses éloges à cette remarquable création, qui témoignait de l'activité intelligente et des méthodiques efforts des Pères du Saint-Esprit. Le commandant Cameron qui, en 1872, suivit le sillon tracé par le grand explorateur américain, se montre surpris du développement qu'avait pris l'œuvre de Bagamoyo en dépit des désastres matériels accumulés par des ouragans et des inondations répétées (1).

Cependant la Providence allait donner à la mission catholique une impulsion d'autant plus inespérée qu'elle se servit comme instrument d'une puissance protestante. Depuis le début du XVIII[e] siècle, le port de Zanzibar était le principal entrepôt de la traite des noirs sur la côte orientale. Vainement le gouvernement britannique avait conclu en 1820, 1822, 1839 et 1845, avec l'iman de Mascate, alors souverain du Zanguebar, une série de traités ayant tous pour objet la répression de ce trafic inhumain. La dernière de ces conventions prohibait formellement toute exportation d'es-

1. *Comment j'ai retrouvé Livingstone*, par Stanley. (Trad. Loreau, p. 23).— *A travers l'Afrique*, par Cameron, même traduct. p. 10.

claves vers l'Asie, mais stipulait la tolérance par l'Angleterre dans toute la région zanzibarite de l'esclavage domestique. Aux termes d'une déclaration additionnelle de lord Russell, en date du 14 mars 1864, le cabinet de Londres se réservait le droit d'intervenir en cas de besoin pour assurer, même par la force, l'observation des engagements pris en 1845.

Hâtons-nous de le dire, ce traité de 1845 était, dans toute la force du terme, resté lettre morte pour les Arabes. Les statistiques douanières constataient vers 1870, le passage annuel par le marché de Zanzibar, d'une moyenne de 45000 esclaves, amenés de l'intérieur du continent par les caravanes de négriers; d'autre part, les évaluations les plus modérées portaient à 20000 au moins, le nombre des têtes de bétail humain introduites en contrebande. Cette quantité énorme de nègres pouvait-elle raisonnablement n'alimenter que l'esclavage domestique dans un État ne comptant pas plus d'un demi-million d'habitants ? L'exportation en Arabie, en Perse, aux Comores se faisait d'ailleurs trop au grand jour pour qu'on pût un instant douter de sa réalité.

La persistance de cet état de choses émut l'opinion publique anglaise. En 1872, le gouvernement de la Reine, d'accord avec la chancellerie de Berlin qui, à cette occasion, intervint pour la première fois dans les affaires africaines, mit les menaces de lord Russell à exécution en établissant, dans la mer des Indes, une croisière qui ne tarda pas à capturer de nombreux boutres chargés d'esclaves en destination de l'Hadramaut ou de l'Oman.

La multiplicité même de ces prises devint bientôt une source d'embarras pour les autorités britanniques. Suffisait-il, en effet, d'arracher momentanément aux mains de leurs ravisseurs ces femmes et ces enfants sans défense? N'était-

ce pas un devoir d'humanité de protéger ces malheureux, après leur libération, contre les rancunes de leurs anciens maîtres? En prenant les choses au mieux, pouvait-on les abandonner à la misère et au vice sur le pavé de Zanzibar ou de Mombas? Quant au repatriement d'esclaves, originaires souvent des contrées les plus reculées de l'intérieur, on ne pouvait y songer. La seule solution était d'apprendre aux affranchis l'un ou l'autre métier, qui les mît à même de gagner honorablement leur vie, et de leur donner une éducation qui en fît en quelque sorte les missionnaires de la civilisation européenne à la côte d'abord, et plus tard dans leurs tribus. Le consul d'Angleterre à Zanzibar, le célèbre sir John Kirk, avait appris depuis longtemps, quoiqu'il appartînt lui-même à la religion protestante, à apprécier l'admirable dévouement des missionnaires catholiques, et n'hésita pas à leur confier la majeure partie des esclaves libérés par la marine de son pays.

Toutefois le problème de la suppression de la traite n'était, pas plus à cette époque qu'il ne l'est devenu aujourd'hui, un de ceux qui peuvent se résoudre exclusivement par l'emploi de la force. Un homme d'état distingué, membre du Conseil privé de la Reine, partit bientôt pour Mascate et Zanzibar, afin d'obtenir des souverains de ces deux sultanats, l'interdiction complète du commerce de l'homme, et d'atteindre ainsi le mal et dans sa source, en Afrique, et dans ses débouchés, en Asie. L'iman de Mascate, Seid Turcki, s'exécuta sans trop de peines, moyennant une large indemnité. La mission de sir Bartle Frere fut plus épineuse à la cour de Zanzibar. Seid-Bargasch qui avait remplacé, en 1870, son frère Seid-Medgid, s'appuyait depuis son avènement sur le parti arabe; il répondit au diplomate anglais que le trafic des esclaves,

qui était le principal commerce de ses états, alimentait aussi, en majeure partie, ses douanes et son trésor; que d'ailleurs, l'institution de l'esclavage était sanctionnée par la coutume comme par la religion de Mahomet. Sir Bartle Frere quitta Zanzibar le 17 mars 1873, sans prendre congé du sultan. Ce manque de courtoisie calculé fit impression sur le prince; trois mois après, l'énergique attitude du consul Kirk avait raison de ses dernières hésitations ; un subside annuel de 45000 piastres, promis par l'Angleterre, servait à Seid-Bargasch de compensation pour le revenu dont l'abolition de la traite devait le priver désormais.

Rappelons, à propos de ces événements, qu'avant de céder aux injonctions de M. Kirk, le sultan voulut consulter le P. Horner, préfet apostolique du Zanguebar, et ce ne fut que sur l'avis réitéré de ce missionnaire qu'il donna sa signature au traité. Tout en se réjouissant du résultat de l'intervention des puissances européennes, le supérieur de la mission ne se faisait pas d'illusions sur l'efficacité de cette capitulation arrachée au souverain musulman; l'avenir n'a que trop prouvé la justesse de ces appréhensions.

Pendant son séjour dans ces parages, sir Bartle Frere avait hautement approuvé les procédés gracieux de l'agent consulaire anglais envers les missionnaires catholiques. Voulant lui-même leur donner un témoignage non équivoque de ses sentiments de bienveillance et d'admiration, il prit sur lui de leur allouer au nom de son gouvernement un subside de 5,000 francs. Dans le mémoire que le diplomate anglais adressa au chef du *Foreign Office*, lord Granville, sur le placement des esclaves libérés, il rendit un précieux hommage aux établissements fondés à Zanzibar et à Bagamoyo. « Il « m'est impossible, disait l'homme d'état anglais, de suggérer

« aucun changement dans la disposition de cette œuvre, en « vue d'augmenter son utilité comme institution industrielle « et civilisatrice, et sous ce rapport, je la recommanderai « comme un modèle à suivre dans tout essai de civilisation « ou d'évangélisation de l'Afrique. » Le *blue book* contenant ce document, reproduit également un rapport du P. Horner à sir Bartle Frere, et une demande de secours du même missionnaire au consul Kirk. M. Clément Hill, secrétaire du *Foreign Office*, accompagne ces pièces d'observations personnelles dont nous aimons à extraire les passages suivants : « La Grande Bretagne, qui a pris pour elle le devoir « de libérer les esclaves, se trouve engagée, même à un prix « élevé, à prendre des mesures pour qu'ils n'aient pas à « souffrir de ses actes. » Proposant ensuite à son gouvernement de subsidier l'orphelinat de Bagamoyo, M. Hill ajoutait : « On objectera peut-être, que par cette mesure on « encourage une mission catholique romaine; mais aussi « longtemps que nos sociétés de missions ne suivront pas « l'exemple des missionnaires catholiques, elles n'élèveront « pas leurs élèves de manière à en faire des citoyens utiles « et de fervents chrétiens, et il ne nous reste rien autre « chose à faire (1). »

Quel plus bel hommage rendu aux travaux de nos missionnaires, que cette protection accordée aux œuvres d'évangélisation catholique, par un gouvernement protestant, dirigé dans ses résolutions par des agents protestants également !

Cependant le succès et les éloges n'aveuglaient pas les intrépides pionniers du catholicisme; c'était avec une émotion toujours plus vive qu'ils regardaient vers les contrées

1. Voir une traduction de ces documents dans le t. v des *Missions catholiques*, p. 416 et 428.

de l'intérieur. Dès 1870 les Pères Duparquet et Baur faisaient un voyage d'exploration dans l'Oukami, contrée de 250,000 habitants, située au sud de la route des caravanes et où aucun blanc ne les avait précédés. Ils rencontrèrent une population agricole, faiblement contaminée par l'islamisme, et donnant par là même, de grandes espérances pour l'évangélisation; malheureusement la mission éprouvée par les désastres de la France en 1871, ne put fonder de succursale dans cette région, et plusieurs années se passèrent sans qu'on pût reprendre ce projet.

Entretemps, les deux stations de Bagamoyo et de Zanzibar continuaient à se développer. Dans cette dernière ville, les missionnaires possédaient en 1875 deux hôpitaux, deux écoles pour garçons, un collège, un couvent de Sœurs avec deux écoles de filles; des sujets portugais de Goa ou du Mozambique avaient considérablement renforcé la colonie catholique. Quant à l'établissement continental de Bagamoyo, sa prospérité arrachait, en 1880, à notre compatriote M. Jérôme Becker, une description pleine de respect et d'admiration. « Quand on songe, disait cet honorable officier, aux difficul-
« tés de toute nature, aux obstacles, aux dangers même,
« opposés par Arabes et indigènes à l'œuvre des hardis
« missionnaires, on reste stupéfait devant les prodigieux
« résultats obtenus par eux, en moins d'un quart de siècle.
« Quelles que fussent les idées que j'avais avant de fouler le
« sol africain, je suis convaincu, aujourd'hui, que le dévoue-
« ment et l'abnégation du prêtre, fidèle à son mandat, con-
« stituent les plus puissants leviers du progrès moderne en
« pays sauvage et barbare. Le P. Étienne Baur, qui
« réunit en lui les types de l'apôtre et du pionnier, a sous sa
« direction environ six cents enfants, arrachés à la servitude.

« Ses frères et lui les ont recueillis, nourris, élevés, instruits « dans la religion du Christ et dans celle du travail, ce qui « constitue une tâche bien plus rude encore ([1]). »

A partir de 1877, les Pères du Saint-Esprit se jettent résolument dans l'intérieur, et y fondent une série de villages chrétiens à Mhonda dans l'Ousigoua, à quinze journées de la côte, à Mandéra, localité située à mi-chemin entre le poste précédent et Bagamoyo, à Mrogoro, la capitale de la reine Simba-Mouéné, bien connue des explorateurs. A peine débarqué à Zanzibar, Mgr Raoul de Courmont, nommé vicaire apostolique du Zanguebar en 1883, va lui-même planter la croix à Tounoungouo dans l'Oukami, puis à Condoa, ancienne station du comité français de l'Association africaine. Depuis, d'autres stations ont été fondées à Longa et à Sima; un ensemble de nouvelles missions est également projeté dans la région montagneuse du Kilimandjaro. Les lettres des missionnaires nous donnent d'intéressants détails sur ces réductions chrétiennes, qui se rattachent toutes par un lien filial à la maison-mère de Bagamoyo. Chaque année, sort de celle-ci une génération de jeunes gens chrétiens, dont les Pères assurent l'avenir en les groupant en communautés agricoles chrétiennes. « Quand l'âge est venu, dit le P. « Leroy ([2]), où ces enfants doivent devenir chefs de famille, « deux ou trois missionnaires partent à la tête de quinze ou « vingt de ces conscrits. Ils s'en vont dans l'intérieur vers « une tribu amie, vers un chef connu. Là, sur un site élevé « et près d'un cours d'eau, dans un canton fertile, salubre « et peuplé, ils se font céder des terres incultes dont ils dé-

1. *La troisième expédition belge au pays noir.* Extraits publiés dans *la Revue Générale*, 1884, p. 222.

2. *La barbarie africaine*, par Alexis M. G., p. 78.

« frichent un coin à la hâte, et sur lesquelles ils élèvent des « cases provisoires. La première besogne faite (avec quelle « ardeur, on le devine!) les hommes reviennent chercher « leurs fiancées, et le couple jeune et joyeux va prendre « possession de son nid. Voilà donc, tout de suite, quinze ou « vingt ménages chrétiens. Ils ne possèdent rien, mais ils « sont déjà plus riches que tous les païens qui les entourent, « car le christianisme leur a donné ce que les autres n'ont « pas : une intelligence que la foi éclaire et des bras qui « sauront travailler. D'ailleurs, le missionnaire est toujours « là qui dirige et qui surveille, qui instruit, qui récompense « souvent, qui punit quelquefois. Peu à peu, autour de la « case restaurée et dans les champs défrichés, on voit s'élever « le sorgho, le maïs, le riz, la canne à sucre, pendant que le « colombier se peuple, que les poules se multiplient et que « les chèvres vont par bandes, promener leurs caprices à « travers les herbes plantureuses. Ce n'est pas tout; car des « relations se sont vite créées aux alentours, la confiance « s'est établie et bientôt peut-être les païens eux-mêmes, « attirés par l'exemple, par l'intérêt, par la perspective d'une « vie plus avantageuse et plus belle, par la grâce de Dieu « surtout qui se sert de tous les moyens, les païens viendront « se grouper autour de l'homme blanc et formeront une « florissante colonie chrétienne. Voilà notre plan : à Dieu, « aux missionnaires et à leurs bienfaiteurs de le réaliser. »

Chacun des villages ainsi fondés devient donc un foyer de christianisme pour les populations d'alentour, qui peu à peu renoncent à leur barbarie, et subissent à des degrés divers l'influence toujours efficace du missionnaire voisin. Pour ne citer qu'un exemple, le village de Mandéra a été établi au milieu d'une région, dont les habitants sont juste-

ment redoutés des Arabes, pour leurs habitudes d'anthropophagie. En peu de temps, ces cannibales sont devenus de fervents catéchumènes ou tout au moins des amis confiants du missionnaire. Une coutume cruelle multipliait dans des proportions terribles les cas où ces tribus pratiquaient l'infanticide; les démarches du supérieur de Mandéra ont déjà réussi à faire renoncer presque tous les indigènes païens à ces sauvages holocaustes. Si les missionnaires peuvent continuer à multiplier ainsi les centres catholiques, ce pays, naguère plongé dans la barbarie, s'initiera graduellement aux habitudes et à la morale chrétiennes.

Malheureusement, les dernières années n'ont pas été paisibles pour le Zanguebar. Dès 1863, M. l'abbé Fava signalait la marche en avant de l'islamisme dans ces parages et les dangers que ses progrès constituent pour l'action civilisatrice de l'Europe. « Je crois », écrivait M. Fava, « que le mahométisme n'est pas une erreur purement spécu-« lative à reléguer dans les écoles pour y servir de thème « aux discussions. Si, en Europe, on voyait les tristes fruits « de cette doctrine, comme nous pouvons les voir dans « l'Afrique et dans l'Asie, les vrais amis du bien jetteraient « un cri d'alarme. L'islam est dans les parages le grand « obstacle à la diffusion de la vérité chrétienne, de la civilisa-« tion, de l'unité et de la fusion des peuples. Hélas! on ne « sait pas, on ignore, on est abusé, on se tait..... Cependant, « le mahométisme continue sa marche, les mosquées se « bâtissent, les populations neuves, naturellement désireuses « d'un enseignement positif, l'embrassent avec ardeur. Or « lorsqu'une fois un peuple est marqué au signe de cette « religion sensuelle, il a posé entre lui et la vérité une bar-« rière qu'il est difficile d'enlever. Tertulien a dit en parlant

« de la partie noble de l'âme humaine qu'elle est naturelle-
« ment chrétienne; on peut dire en parlant de la partie basse
« de l'homme qu'elle est naturellement mahométane (1). »
Quelles que soient les appréciations diverses que suggère l'étude de la théorie de l'islamisme, n'est-il pas avéré que dans toute l'Afrique équatoriale, la religion du Prophète s'incarne en pratique, dans les hontes de la polygamie et de l'esclavagisme?

Les explorations de Livingstone, de Stanley, de Cameron, avaient fait comprendre aux Zanzibarites, la nécessité de s'établir plus solidement que par le passé dans la région des grands lacs. Seid-Bargash nomma des gouverneurs dans l'Ousagara, à Tabora, à Oudjiji, et sous l'impulsion de ce prince, un véritable exode se produisit vers ces eldorados de la traite et du commerce de l'ivoire. L'année 1876 marque le point culminant de cette invasion arabe.

A ce même moment, la persévérante énergie du roi des Belges appelait enfin sur l'Afrique l'attention du public européen. Le drapeau étoilé de l'association africaine apparaissait, comme un symbole d'espoir et de liberté, sur cette terre de servitude et de mort. Zanzibar devenait le point de départ d'expéditions lointaines et aventureuses où les Belges surtout se distinguèrent (2). Bientôt un congrès européen associait tous les peuples civilisés à l'entreprise, commencée par notre auguste souverain. Dès le 3 mars 1885, au lendemain des mémorables assises de Berlin (3), le consul général allemand Rohlfs notifiait au sultan de

1. *Annales*, t. XXXV, p. 131 et suiv.

2. Rappelons ici que les missionnaires de Zanzibar eurent toujours pour les explorateurs de notre nationalité, les prévenances les plus attentives, et qu'ils remplirent la douloureuse mission de rendre les derniers devoirs, à plusieurs des soldats de la première heure de l'œuvre africaine.

3. L'acte général de la conférence de Berlin porte la date du 20 février 1885.

Zanzibar les premières annexions du gouvernement impérial dans l'Afrique Orientale (1). L'accord de l'Allemagne et de l'Angleterre amenait une modification complète dans la situation politique du Zanguebar. Une ligne idéale qui part de la côte au sud de Mombas, pour passer au Kilimandjaro, et aboutir au Victoria Nyanza, délimite les sphères d'influence des puissances alliées. Au nord est le territoire que s'attribue l'Angleterre, au sud jusqu'au cap Delgado, limite des colonies portugaises, s'étend la zône allemande de l'Est africain. Le littoral maritime sur une largeur minime, est resté la propriété nominale du sultan, mais ce prince a dû en aliéner pour cinquante ans l'usufruit politique et commercial aux gouvernements de Londres et de Berlin, ne conservant lui-même l'intégrité du domaine souverain que sur ses possessions insulaires.

Cet ensemble d'événements, et surtout la révolution diplomatique qui les couronna, et qui faisait passer sous l'autorité de deux états chrétiens, toute la moitié orientale du continent, pouvait-elle être vue de bon œil par les traitants zanzibarites? La transmission des douanes des mains des notables indigènes à celles des fondés de pouvoir de la compagnie allemande, fut le prétexte qui fit éclater en septembre 1888, sur toute la côte, une insurrection menaçante qui nécessite en ce moment même une intervention impériale. Au milieu de cette effervescence et des opérations militaires de la flotte commandée par le contre-amiral Deinhardt, les mis-

1. L'Allemagne (Hambourg) avait depuis longtemps des intérêts à Zanzibar, où un de ses nationaux, le négociant Rütte, avait épousé, il y a vingt-cinq ans, Bibi (son Altesse) Salima, sœur des sultans Seid-Medgid et Seid-Bargash. Madame Rütte vient de publier le récit de ses impressions et de ses malheurs sous le titre de « *Mémoiren einer arabische Prinzessin* » 2 vol. Berlin. Cfr, l'intéressante et consciencieuse étude de Mgr de Courmont « *Le sultanat en Zanguebar*, dans le t. XVIII des *Missions catholiques*, p. 382-525.

sionnaires catholiques ont couru les plus sérieux dangers. L'établissement fondé, en 1888, par des Bénédictins bavarois à Pugu, a même été incendié et pillé; deux frères et une sœur ont été massacrés; les autres religieux, réduits en captivité, n'ont dû leur salut qu'aux longues négociations entamées par les Pères du Saint-Esprit. Ceux-ci, grâce à leur connaissance du pays et à leur inépuisable charité, ont été respectés jusqu'ici par les insurgés. En ce moment même, ils nourrissent à leur mission de Bagamoyo dix mille affamés, et acquièrent ainsi de nouveaux titres à la reconnaissance des indigènes. Toutefois ces troubles rendent naturellement la situation des missionnaires, surtout de ceux de l'intérieur, extrêmement pénible et périlleuse (1). Une action militaire énergique, suivie d'une administration ferme et prudente, adaptée aux conditions sociales de ces populations, est nécessaire pour la pacification de la nouvelle colonie allemande. Le capitaine Wissmann, commissaire impérial, saura mener à bonne fin cette double entreprise également profitable pour la civilisation et pour le christianisme. Quand la crise, évidemment transitoire, qui menace aujourd'hui le Zanguebar, aura pris fin, l'œuvre des missions ne peut manquer de reprendre un nouvel essor, sous la protection efficace des puissances européennes.

Les changements dans la géographie politique de la côte

1. Mgr de Courmont, dans sa lettre du 11 janvier 1889, nous édifie sur le plan des révoltés et de leur chef Bushiri : « La pensée de Bushiri et ses desseins sont « à coup sûr ce que veulent et pensent tous les Arabes et tous les chefs indigènes « de la côte, ce que penseront et voudront demain toutes les tribus sauvages de « l'intérieur. Ils disent carrément, et sans forfanterie, que pour eux la tâche pré- « sente est d'expulser les Allemands des deux points que ceux-ci tiennent encore « sur la côte, Bagamoyo et Darisalam ; que cette première entreprise accomplie, « ils feront la guerre à tous les blancs et les massacreront sans merci, de cette « côte à celle du Congo. » *Annales apost. des Pères du Saint-Esprit*, 1889. Avril, p. 45.

orientale ont eu leur contre-coup sur la géographie ecclésiastique. A la suite de l'expansion coloniale de l'Allemagne, un religieux de l'ordre de Saint-Benoît, qui a été pendant plusieurs années l'hôte de la Belgique à l'abbaye de Maredsous, Dom Amrhein, a fondé à Sainte-Ottilie en Bavière, une nouvelle congrégation bénédictine destinée à évangéliser les pays occupés en Afrique par l'Allemagne. D'accord avec le gouvernement de son pays, le promoteur de cette œuvre patriotique se rendit, en 1887, à Rome, avec le baron de Gravenreuth, haut fonctionnaire de la compagnie de l'Afrique Orientale. Les pourparlers avec la congrégation du Saint-Esprit et avec la curie aboutirent au décret de la Propagande, approuvé le 16 novembre de la même année par Sa Sainteté Léon XIII, et qui érigeait dans la partie méridionale des possessions allemandes, au profit des Bénédictins bavarois, une nouvelle préfecture apostolique sous le nom de Zanguebar méridional. Douze moines de ce jeune rameau produit par l'arbre du Mont-Cassin, partirent aussitôt pour leur mission et s'installèrent à Pugu (1). Les débuts de cette œuvre ont déjà été sanctifiés par le martyre: ce glorieux baptême est sans doute le présage des succès que l'avenir réserve à cette entreprise naissante.

Le vicariat apostolique du Zanguebar septentrional reste confié à la Congrégation du Saint-Esprit. Nous sommes heureux de constater les Cordiales relations des missionnaires français avec l'administration allemande, dont le personnel compte d'ailleurs de nombreux catholiques. Puisse cette bonne harmonie entre les deux pouvoirs, se maintenir et se développer! Le rapport annuel, envoyé par Mgr de Courmont, nous donne de la mission du Zanguebar septentrional une

1. *Messager des fidèles.* Revue bénédictine, nos 2 et suivants, 1889.

statistique qui parle d'elle-même. « Le vicariat comprend : « 10 établissements ou stations, 12 églises ou chapelles, « 1 petit-séminaire, 2 noviciats, 7 écoles primaires, 7 orpheli- « nats, 5 ateliers, 1 grand établissement agricole, 2 ouvroirs, « 2 crèches, 4 hôpitaux, 8 villages chrétiens. Le personnel se « compose de 19 prêtres et 15 religieuses. On élève dans les « divers établissements 428 garçons et 339 filles, ce qui « donne le beau chiffre de 767 enfants. Pendant l'année « 1887, 82 enfants ont été rachetés de l'esclavage; 1132 « personnes de tout âge ont été baptisées ; de nombreux « malades ont été soignés dans les dispensaires et les « hôpitaux (1). » Ces chiffres éloquents suggèrent de consolantes réflexions ! N'oublions pas cependant au prix de quels sacrifices ces résultats ont été acquis : sur 112 missionnaires catholiques des deux sexes qui, de 1860 à 1885, ont travaillé au Zanguebar, 42 ont payé de leur vie leur héroïque dévouement (2).

En ce moment, l'action des Pères du Saint-Esprit va se porter très activement, vers le territoire britannique, qui dans un avenir rapproché, formera vraisemblablement une troisième circonscription ecclésiastique du Zanguebar. Non loin des escales côtières de Mombas et de Mélinde, commence le domaine des pasteurs Masaï, une race noble et forte, et celui des Galla méridionaux. Ces peuples qui habitent les pentes salubres du Kénia et du Kilimandjaro, ne sont pas encore atteints par la contagion musulmane. La mission déjà créée à Mombas deviendra pour ces parages un centre de diffusion du catholicisme, comme Bagamoyo a été la ruche-mère des communautés chrétiennes du midi. Petit à

1. *Annales apostoliques de la Congrégation du Saint-Esprit*, 1888, p. 3.
2. *La barbarie africaine*, par Alexis M. G, p. 72. (Dessain, Liége.)

petit, ces réductions, gravitant autour de Bagamoyo et de Mombas, formeront une chaîne continue, qui ira rejoindre les lointaines fondations des Pères d'Alger sur les rives du Tanganika et du Nyanza.

La côte des Somalis dépend également du vaste diocèse de Mgr de Courmont. Au sein de ces hordes musulmanes, animées d'un féroce fanatisme, la prédication de l'Évangile n'est guère possible en ce moment. Toutefois, cette contrée a une certaine importance comme débouché de l'Éthiopie inférieure, et c'est à ce titre que l'Italie vient d'en réaliser l'occupation (1). Les missionnaires ne peuvent manquer d'y suivre bientôt les troupes subalpines, et peut-être, une mission nouvelle chez les Galla méridionaux choisira-t-elle cette base d'opérations (2)? Ainsi se trouverait réalisé à deux siècles et demi d'intervalle, le projet conçu en 1616, par le jésuite Antonio Fernandez, et repris sans succès huit années plus tard par le P. Lobo (3).

§ II. — Évêché de Mozambique.

QUAND la flotte conduite par Vasco de Gama relâcha pour la première fois sur cette côte en 1498, l'île de Mozambique était déjà un important marché arabe qui commerçait avec les Indes. De 1505 à 1508, les Portugais se fortifièrent sur différents points du littoral, tels que Mozambique et Sofala, puis ils pénétrèrent dans l'intérieur par la grande voie fluviale du Zambèze, et s'y établirent dans les

1. *Le mouvement antiesclavagiste*, p. 155, 1889.

2. Le comte Téléki vient de parcourir cette région. Au cinquième degré nord, il a trouvé une tribu chrétienne qui, croit-il, a eu des relations avec les Abyssins. (*Lettre du P. Acker, de Zanzibar*, du 20 novembre 1888.)

3. Voy. *Géographie de l'Afrique jusqu'au commencement du XVIII^e siècle*, par M. de Beys — dans les *Annales de la Société scientifique de Bruxelles*, première année, II^e partie, p. 179 et suiv.

comptoirs de Senna et de Tété. Les Arabes furent exterminés de la Zambézie vers 1570; mais les tentatives faites à cette date et trente ans plus tard, pour s'emparer du Monomotapa, furent moins heureuses, et les Portugais restèrent longtemps confinés dans leurs escales du fleuve.

Dès la première moitié du seizième siècle, des missionnaires catholiques associèrent leurs efforts à ceux du gouvernement de Lisbonne, pour la conquête morale du Mozambique. Saint François-Xavier y exerça son zèle pendant six mois (1542). Dix-sept ans plus tard, un autre membre de la Compagnie de JÉSUS, appartenant à une illustre famille portugaise, le Père Gonzalve de Silveira, pénétrait au loin dans le continent et parvenait à la cour de l'empereur cafre du Monomotapa pour y recueillir la palme du martyre (1). Camoëns a rendu hommage à la mort glorieuse de son compatriote.

En 1610, d'autres Jésuites venus de Goa, fondèrent une mission stable dans la Cafrerie, et créèrent les résidences de Mozambique, de Quilimane, de Tété et de Senna. Chacune de ces stations devint le centre de colonies agricoles, modelées sur le type remarquable des réductions américaines. Ces villages chrétiens se succédaient sur la plus grande partie du cours du Zambèze moyen, où Livingstone et d'autres voyageurs en ont retrouvé les ruines, entourées par les indigènes d'un respect superstitieux. D'autre part, dès 1584, les Dominicains s'occupaient dans ces parages du ministère paroissial et de l'aumônerie militaire; ils eurent longtemps l'honneur de fournir des titulaires à la prélature de Mozambique érigée par le pape Paul II, et réorganisée par Paul V le 21 janvier 1612.

1. *Histoire des Missions catholiques*, par Henrion. I. 559.

Les efforts combinés des enfants de Saint-Dominique et de Saint-Ignace avaient multiplié considérablement le nombre des chrétiens indigènes quand, vers 1693, un conquérant cafre vint exercer d'horribles ravages dans la Zambézie. Cependant, les églises se relevèrent de leurs ruines, et les missionnaires continuèrent non sans fruits, leur œuvre civilisatrice. Il fallut la haine inexplicable du marquis de Pombal, pour arracher, en 1759, à leur poste d'honneur ces intrépides pionniers du catholicisme. Le P. Thomann, tyrolien d'origine, dernier desservant des résidences de Tété et de Marangué, expia par dix-huit années de prison (1759-1777) dans les casemates du fort de Saint-Julien, le crime d'avoir contribué à propager la langue, la religion et l'influence du Portugal dans l'Afrique australe (1). L'acte de démence du trop célèbre ministre porta un coup terrible aux établissements du Zambèze, qui, dans la première moitié du dix-neuvième siècle, semblaient tombés dans une irrémédiable décadence. Seuls les gémissements, les cris de rage et de douleur impuissante des chiourmes serviles, circulant à travers les ruines des anciennes missions, rompaient le silence de mort qui plânait au-dessus de ces colonies déchues (2). Le code moral du christianisme était complètement oublié par les descendants des anciens convertis, et même par les résidents goanais de l'intérieur; cependant, tel était l'esprit de foi que les missionnaires avaient su inculquer naguère à ces natures abruptes, que la plupart continuaient à se réclamer vaguement d'un christianisme nominal, et à entourer d'une respectueuse vénération les lieux autrefois sanctifiés par l'exercice du culte.

1. Cfr. *Reise und Lebensbeschreibung von ihm selbst verfasset*, durch Thomann, Augsbourg, 1788. Réédité à Ratisbonne chez Pustet (1867).

2. *Exploration du Zambèze*, par Livingstone, etc.

Il y a un quart de siècle, le gouvernement de Lisbonne, redevenu conscient de l'influence salutaire exercée par l'apostolat, se reprit à encourager les travaux du clergé colonial. Malheureusement, celui-ci était en nombre absolument trop restreint, pour suffire même à l'administration spirituelle des quelques paroisses de la côte. La juridiction du prélat de Mozambique, quoique réduite [1] par la création successive des vicariats apostoliques du Zanguebar, de Natal et du Cap, restait immense, et hors de proportion avec les ressources limitées de son diocèse. En 1864, Mgr Allard, évêque de Natal, envoya un de ses missionnaires, le P. Bompart, remplir le ministère paroissial au port de Lourenço Marquez (Delagoa). Cette fondation, entreprise à l'insu du gouvernement de Lisbonne, ne put se maintenir [2]. Les susceptibilités des fonctionnaires portugais à l'égard d'un prêtre inconnu, venant d'une colonie anglaise, s'expliquent par les prétentions qu'émettait à cette époque la Grande-Bretagne sur la baie de Delagoa; on sait qu'un arbitrage subséquent du maréchal de Mac-Mahon a définitivement attribué ce territoire à S. M. Très-Fidèle.

Comme le fait d'ailleurs remarquer Serpa Pinto, on aurait tort de conclure de l'incident Bompart à une hostilité systématique des autorités portugaises envers l'œuvre des missions. Au contraire, le roi de Portugal accordant, il y a peu d'années, à une société commerciale une situation privilégiée en vue d'améliorer l'exploitation de ses possessions zambéziennes, inscrivait dans la charte constitutive de cette compagnie, l'obligation de propager la religion chrétienne. A la suite de cette concession, un Portugais de distinction, M. Païva

1. Elle s'étendait autrefois du cap Guardafui au cap de Bonne Espérance.

2. Voir *Missions de la Congrégation des Oblats de Marie-Immaculée*, n° de mars 1866, p. 41. *Comment j'ai traversé l'Afrique*, par Serpa Pinto, t. II, *in fine*.

d'Andrada, s'adressait, en 1881, au Très Révérend Père Beckx, Général de la Compagnie de Jésus, pour lui demander des missionnaires destinés à évangéliser notamment les cantons de Zumbo et de Bonga (district de Téte) (1). Les négociations entamées à ce sujet entre la Propagande, le cabinet de Lisbonne et l'évêque de Mozambique, obtinrent un plein succès. M. le ministre des colonies offrit spontanément aux Pères Jésuites de faire la traversée aux frais de l'état, et les recommanda chaleureusement au gouverneur général de Mozambique. A leur débarquement à Quilimane, ils furent accueillis avec joie par toutes les classes de la population. Le P. Dejoux s'établit à Mopea, au confluent du Zambèze et du Chiré, tandis que le P. François Antunez prenait la direction de la paroisse de Téte avec les pouvoirs et le titre de vicaire-général. Immédiatement, les missionnaires réalisèrent un bien immense dans ces régions si abandonnées; aux fêtes de Pâques de 1883, cent sept soldats de la garnison de Téte remplissaient leurs devoirs religieux.

Depuis, l'œuvre des Pères Jésuites a pris un développement consolant. A Quilimane, leur collège du Saint-Nom de Jésus leur vaut la sympathie et la reconnaissance de tous les résidents portugais du Mozambique ; la ville de Mopea, ruinée par une insurrection, est provisoirement abandonnée ; mais Senna se ressent heureusement du zèle des missionnaires, et le journal officiel de la province s'est fait l'écho de la satisfaction éprouvée par le gouverneur général, en y voyant refleurir la vie chrétienne. Dans le district de Téte, la famine et la guerre n'ont pas cessé de régner depuis quatre ans. Les troupes coloniales viennent enfin d'y briser le pouvoir d'une série de grands seigneurs d'origine goanaise,

1. Voir la collection des *Précis historiques* de 1882 à 1889.

dont la turbulence côtoyait trop souvent la révolte et le brigandage. Cependant le P. Courtois a visité à différentes reprises ces terribles magnats, et a exercé avec succès son ministère dans leurs villages. Bonga Choutaré, le redoutable chef de Massangano, offrait au prêtre catholique l'emplacement vénéré d'un ancien sanctuaire; il en était de même de Dona Maria, sœur de Choutaré et propriétaire du domaine de Marangué, autrefois résidence célèbre de la Compagnie de Jésus. Cyprien Pereira, chef de Makanga, ne se montrait pas moins bien disposé; ce roitelet entretenait encore une chapelle qui servait de lieu de sépulture aux membres de sa famille. A la faveur des mesures énergiques prises par les autorités de Mozambique pour imposer la paix à ces turbulents vassaux, les missions projetées pourront s'établir en toute sécurité. Enfin à Téte même, les missionnaires sont absorbés par le service paroissial, celui de l'école, et par des travaux linguistiques sur l'idiome cafre. Le 8 juin 1885, un banquet fut donné dans cette ville en l'honneur du lieutenant-colonel Capello et du major Ivens qui achevaient leur mémorable voyage de la côte de l'Atlantique à la contre-côte. « A « cette fête, on porta des toasts chaleureux à la patrie, à la « famille absente, à la civilisation de la Cafrerie par la reli- « gion. Les missionnaires ne furent pas oubliés (1). » Cette courtoisie nous prouve combien l'apostolat des Jésuites est apprécié par les catholiques portugais.

La ville de Zumbo, dernière station des blancs dans l'intérieur de la Zambézie, attend des missionnaires; le P. Gabriel envoyé en 1885 dans ce lointain district avec des pouvoirs de juridiction très étendus, expira en vue même de sa future résidence. Depuis ce malheur, les besoins croissants de la

1. *Précis historiques*, t. XXXV, p. 151.

mission n'ont pas permis de réoccuper ce poste, mais Boroma (Brôma), localité exclusivement indigène, située à 25 kilomètres en amont de Tété, possède un établissement plein d'avenir. Le bulletin officiel de Mozambique vient d'annoncer que le gouverneur général a concédé aux Pères de Boroma un grand terrain en friche; ce sera l'emplacement d'une future réduction chrétienne. M. Païva d'Andrada, gouverneur actuel de Tété et premier promoteur de la mission, visitant dernièrement Boroma, s'est montré très édifié de la bonne tenue des enfants élevés par les Pères.

En résumé, le catholicisme reprend sur le Zambèze la position qu'il y occupait autrefois. Les efforts de ses apôtres se portent spécialement vers l'éducation et la régénération de la jeunesse ; cependant, même parmi les adultes, ils ont obtenu de notables succès. Deux obstacles paralysent jusqu'à un certain point l'action des missionnaires : en premier lieu, l'absence de religieuses dont le concours serait indispensable pour former des mères de famille vraiment chrétiennes; ensuite et surtout, les dignes enfants de Saint-Ignace ont à lutter contre l'insalubrité d'un climat qui multiplie les vides dans leurs rangs déjà si clairsemés. Sous ce rapport, il serait à souhaiter que la législation portugaise rendît possible, ou du moins facile,le recrutement en Portugal, aux Açores,au cap Vert,de missionnaires dont l'acclimatement fût moins meurtrier, que celui des Français ou des Allemands. Pour ceux-ci, les voyages au milieu des miasmes et des brouillards du fleuve sont fréquemment mortels. Un petit bateau à vapeur, le *Silveira*, acquis récemment par la mission, rendra dans l'avenir les déplacements moins fatigants et moins onéreux. Désormais les résidences de Quilimane, Senna, Tété et Boroma pourront facilement

communiquer entre elles. De Boroma, les relations sont établies avec Empandéni, le centre des missions que les Jésuites venant du Cap ont fondées dans le royaume des Matabélé.

Indépendamment des postes occupés par les Pères de la Compagnie, des prêtres séculiers exercent les fonctions paroissiales à Mozambique, Mossuril, Ibo, Quilimane, Chiloane (Sofala), Inhambane, Lourenço Marquez et Inhamissengo. A partir de Mozambique jusqu'à la frontière septentrionale, comme plus à l'ouest sur le lac Nyassa, la propagande musulmane et l'esclavagisme ont exercé leurs ravages. Ce double fait n'a pas manqué de fixer l'attention des autorités civiles et religieuses (1).

Les trois derniers évêques de la colonie, Nosseigneurs de Leitao et Castro (depuis évêque d'Angola), Reid da Silva, (promu au siège de San-Thomé de Méliapour), et Diaz Ferreira, ont montré un zèle louable pour la diffusion et la consolidation des œuvres catholiques. Peut-être faut-il regretter que les habitudes ecclésiastiques du Portugal rendent si court le maintien de ces hommes dévoués au poste important de chef de l'église de Mozambique.

Il serait injuste de ne pas rendre également hommage aux fonctionnaires éclairés qui, non contents de s'employer de toutes leurs forces, à extirper la traite et à faire régner l'ordre et la sécurité dans la Zambézie, se plaisent à encourager les travaux des ministres du culte et des Pères Jésuites. Spécialement Leurs Excellences les gouverneurs généraux ou provinciaux, de Castilho, Vieira Braga, de Oliveira Gomès,

1. Nous saluons avec joie la nouvelle donnée par le *Courrier de Bruxelles* du 29 mai 1889, que Mgr Lavigerie vient de décider, de concert avec le gouvernement et l'épiscopat portugais, la création d'une première mission à l'intersection du lac Nyassa et du Chiré.

de Guerreiro d'Amorim et Païva d'Andrada, ont droit à toute la reconnaissance des catholiques, pour la protection constante dont ils entourent les intérêts religieux de la colonie (1). Nous sommes heureux de constater que les hommes d'état de Lisbonne ont repris les glorieuses traditions, qui ont fait la grandeur de leur noble pays aux XV^e^ et XVI^e^ siècles; ils ne se repentiront pas d'avoir enfin répudié la politique étroite et haineuse du Marquis de Pombal.

1. Comme Belge, nous ne pouvons nous dispenser de rappeler également le nom de M. le capitaine Manoël d'Almeida-Coëcho, gouverneur de Sofala en 1881, et qui accueillit avec une générosité et un désintéressement dignes d'éloges, notre compatriote le F. de Sadeleer, après son émouvant voyage au pays de Gaza (Umzila). (Voir plus loin, chap. VI, § IV, *Préfecture du Haut-Zambèze.*)

CHAPITRE CINQUIÈME.

Missions de l'Afrique centrale.

§ I. — Missions du Haut-Nil.

JUSQUE vers le milieu du siècle », écrivait récemment un des hommes les plus familiarisés avec les questions coloniales, « l'Afrique intérieure presque toute en-« tière restait à reconnaître ; malgré des difficultés extrêmes « et des dangers continuels, l'exploration avança avec une « rapidité extraordinaire. Pour mesurer l'effort accompli en « une quarantaine d'années, les contemporains n'ont qu'à se « reporter en souvenir à la carte d'Afrique qu'ils ont étudiée « dans leur jeunesse. Cependant l'opinion générale du monde « se préoccupait à peine de ce travail de géants. En dehors « de l'enceinte des sociétés de géographie, — et le nombre « en était restreint, — les questions africaines ne soulevaient « pas d'écho. La presse les ignorait ; les gouvernements n'y « apportaient qu'un intérêt passager. L'initiative remar-« quable prise en 1876 par le roi des Belges, changea l'as-« pect des choses (1). »

L'Église catholique seule n'avait pas attendu la réunion de la conférence de Bruxelles en 1876, pour se préoccuper du sort religieux des populations de l'Afrique centrale ; et si le succès n'a pas couronné ses premières et généreuses tentatives, s'il ne reste à l'heure actuelle de la mission du Haut-Nil, que le douloureux souvenir de tant de précieuses existences dévorées par ces climats brûlants, le chrétien garde cette assurance que les sueurs et le sang de ces mar-

1. *Le partage politique de l'Afrique*, par Banning, p. 3.

tyrs de l'apostolat, sont le gage de la rédemption future de la Nigritie.

Un Polonais, membre de la Compagnie de Jésus, et Recteur du collège de la Propagande à Rome, le P. Maximilien Ryllo, eut le premier la pensée d'établir une mission dans les régions du Nil supérieur annexées par l'Égypte. Le 3 avril 1846, le pape Grégoire XVI, sur l'avis conforme de la congrégation de la Propagande, érigeait le Soudan en vicariat apostolique, et chargeait de cette création avec le titre de Provicaire apostolique le religieux qui en avait conçu l'idée. Ce fut un des derniers actes du grand pontificat de Grégoire XVI, et par une touchante coïncidence, la dernière gloire de son illustre successeur devait être d'ouvrir au Pères d'Alger, les contrées nouvellement explorées que baignent les grands lacs équatoriaux.

Au printemps de l'année 1847, le P. Ryllo s'embarqua pour les états du Khédive en compagnie de Mgr Casolani, évêque de Mauricastre *in partibus*, de M. Knoblecher du diocèse de Laybach, de M. Vinco de Vérone, et du P. Pedemonte, de Gènes. Leur premier objectif était la ville de Khartoum, située au confluent du Nil Bleu et du Nil Blanc, et capitale des nouvelles conquêtes de l'Égypte.

Arrivés dans cette ville après un voyage qui dura près de douze mois, les intrépides missionnaires se virent assaillis par une série d'épreuves qui eut aisément rebuté des âmes moins apostoliques. En proie depuis plusieurs années à de cruelles souffrances, le P. Ryllo mourut le 17 juin 1848, laissant son titre de Provicaire à M. Knoblecher. D'autre part, les commotions révolutionnaires de 1848 mirent la Propagande dans l'impossibilité de faire parvenir aucun secours à la mission, dont les membres furent réduits à une

pénurie extrême. Sans se laisser décourager par ces tristes débuts, M. Knoblecher commença le défrichement d'un terrain acquis par son prédécesseur et y installa la mission; quelques esclaves rachetés sur le marché de la ville formèrent le premier noyau d'une colonie catholique.

La munificence de S. M. l'empereur François-Joseph d'Autriche, et des catholiques allemands, coïncidant avec de nouveaux renforts de missionnaires, permit de planter définitivement la croix à Gondoroko sur le Nil Blanc, au milieu de la tribu des Bari, à l'évangélisation de laquelle un des ouvriers de la première heure, M. l'abbé Vinco, avait déjà sacrifié sa vie. Deux autres stations furent également fondées à cette époque parmi les populations nigritiennes du Soudan. Un voyageur anglais qui visita ces contrées, nous apporte les intéressants détails qui suivent sur les établissements catholiques. « L'un des établissements les plus intéressants du Soudan, est la mission catholique de l'Afrique centrale... Si jamais cette mission est couronnée de succès, la conquête spirituelle des vastes régions inconnues du centre de ce continent, sera placée au nombre des plus beaux triomphes des temps modernes. Des artisans de diverses professions, pionniers de la religion et de la civilisation, sont attachés à cet établissement, de sorte que les élèves peuvent apprendre une multitude d'arts utiles et les porter ensuite au milieu de leurs compatriotes. Le supérieur visite tous les ans les trois établissements fondés sur les bords du Nil Blanc; si comme j'en ai la confiance, sa sagesse et sa patience égalent son zèle et celui de ses collaborateurs, ils parviendront à surmonter les difficultés immenses que rencontre partout leur entreprise. Chez les Turcs comme chez les Arabes, Abuna-Suliman, nom sous

« lequel est connu le docteur Ignace Knoblecher, jouit de la « plus haute considération ; partout, j'ai entendu parler de lui « avec respect, même chez les Coptes, moins capables que « tous les autres d'apprécier ses qualités..... Plusieurs « missionnaires ont déjà péri victimes du climat et peut-être « aussi de leur excessive austérité ; mais ils ont passé en « faisant le bien. Ceux qui étaient restés assez longtemps « dans le pays pour être connus, ont laissé chez les païens « même un souvenir vénéré, et le chant funèbre de l'un « d'eux qui mourut l'année dernière vers les sources du fleuve, « don Angelo Vinco, a été composé par les nègres et continue « à être chanté dans leurs assemblées (1). »

Malheureusement la conduite des Coptes et même de certains Européens qui s'adonnèrent à la traite concurremment avec les musulmans, n'était guère de nature à faciliter l'apostolat des missionnaires (2) ! Jamais ceux-ci ne se départirent de leur courageuse opposition à l'infâme chasse à l'homme, importée dans ces régions, les plus riches du globe, par la conquête égyptienne, et cette attitude valut aux successeurs du P. Ryllo les constantes avanies des négriers, qui se déguisaient parfois jusque sous l'uniforme brodé des pachas et des beys. « Quand, à force de peines », disait le P. Morlang, « nous « étions parvenus à civiliser un noir, les négriers le trouvaient « bon à prendre. Le peu de néophytes que nous avons faits « chez les Bari ne sont pas ici ; ils ont été fusillés, ou sont es- « claves à Khartoum (3) ! » « Comment aurait pu se développer

1. *Sinai, the Hedjaz and Soudan* by James Hamilton (1857), ch. XIV, p. 332, cité chez Marshall I, p. 495, 496.

2. Reclus, t. X, p. 162. *La traite orientale et les missions*, par De Petit, dans la *Revue Générale*, 1873, t. II.

3. *La traite orientale et les missions*, par De Petit, dans la *Revue Générale*, 1873, t. II, p. 141.

« l'œuvre chrétienne, » concluerons-nous avec M. Berlioux (1), « au milieu d'un pays où la croix était bientôt suivie par la « bannière des négriers ? Après avoir entendu des paroles de « vertu et de paix, l'indigène voyait arriver la corruption et « les brigandages; en sortant de l'église, il devait fuir devant « les chasseurs d'hommes. »

De ces riches contrées qui pourraient nourrir aisément cinquante millions d'habitants, les incursions de meurtres et de pillages ont fait un désert. « Nulle part dans l'Afrique « orientale », dit M. Reclus dans sa belle compilation géographique, en parlant du « pays des Rivières », où se porta l'effort principal des missionnaires autrichiens, « nulle part, « la traite des nègres n'a fait plus de ravages que dans ces « plaines où se pressaient les tribus. Devenus les maîtres « du pays sous le titre d'officiers égyptiens, les négriers firent « ouvertement pendant de longues années le trafic de chair « humaine. Chargés de pourvoir de jeunes filles et d'eunuques « les marchés de Khartoum et du Caire, et de recruter des « soldats pour les armées, les fonctionnaires pouvaient ac- « complir en paix ce que les rapports appelaient pom- « peusement leur « mission civilisatrice »; les villages se « dépeuplaient, et de chaque « zériba » des marchands arabes « ou du Dongola, partaient régulièrement des convois de « malheureux se dirigeant vers le Nil, liés par paires au « moyen de fourches et d'anneaux, qui passent au cou de « l'esclave et se rattachent à la monture du maître; encore « de nos jours, les routes suivies par les convois se recon- « naissent aux ossements humains épars le long des sen- « tiers (2). » Témoins de ces horreurs sans nom, victimes

1. *La traite orientale*, par Berlioux.
2. Reclus, t. X, p. 154.

eux-mêmes de l'audace de ces brigands, les missionnaires pouvaient-ils ne pas s'indigner, et dénoncer ces bandits qui se réclamaient de la civilisation européenne, et qui n'étaient en réalité que les champions du plus sanguinaire esclavagisme et de la démoralisation la plus effrénée ?

Cependant les collaborateurs de M. Knoblecher, originaires du Tyrol, de la Carniole et de la Bavière, succombaient en grand nombre aux fatigues et à l'insalubrité du climat. Sur quarante prêtres catholiques que les diocèses allemands et autrichiens envoyèrent sur le Haut-Nil, dans la période comprise entre les années 1846 et 1861, un sixième à peine échappa à la mort. Croirait-on qu'un ministre protestant qui traversa ce pays, trouva matière à plaisanteries dans cette hécatombe de victimes (1)? Ce ministre ne comprenait donc pas, ajoute en guise de commentaire indigné un de ses compatriotes qui rapporte ce fait, que ces martyrs de la charité constituent pour l'église catholique « un triomphe et non pas un échec (2) » ?

Mgr Kirchner, successeur du Dr Knoblecher, alarmé de tant de pertes, et inquiet de l'avenir, s'arrêta à la pensée de remettre ce lourd apostolat à un ordre religieux, dont l'organisation stable permît de combler à temps les vides causés par ce pernicieux climat. Partageant les vues de ce prélat, la Propagande confia au mois d'août 1861 le vicariat apostolique de l'Afrique centrale aux Pères Franciscains. La moitié des religieux envoyés au Soudan succomba en moins de deux ans, et on dut se résigner à abandonner les stations de Gondoroko et de Sainte-Croix, où les violences toujours

1. *Wanderings among the Falashas of Abyssinia*, par Rev. Henry Stern, ch. II, p. 16, (1862).

2. Marshall, I, p. 496.

impunies des négriers, rendaient l'existence de la mission intolérable, pour ne pas dire impossible.

Au milieu de cette série non interrompue d'épreuves, les missionnaires autrichiens et italiens avaient trouvé le temps de recueillir sur la géographie, l'histoire naturelle, l'ethnographie, la linguistique de ces régions presqu'inconnues, d'importants et précieux renseignements. Voici le témoignage que leur rendait en 1880 l'estimable revue genévoise, *l'Afrique explorée* (1); « les Pères Morlang, Knoblecher, Do-« viak, Kauffmann et Beltrame ont apporté un large tribut au « progrès de la connaissance de cette région du Nil, de sa « météorologie et de son ethnographie; Beltrame en parti-« culier a parcouru deux fois le Soudan égyptien; de Khar-« toum il a remonté le Nil-Bleu jusqu'à Fazogl, et le Toumat « jusqu'à Bénichangol ; puis avec Knoblecher, il a pris part « à la mission du Nil-Blanc et de Gondokoro, il a fait des « excursions dans des régions tout à fait inconnues avant « lui, fournissant des renseignements dont Petermann s'est « servi pour une de ses cartes de l'Afrique centrale; il a « donné une grammaire et un dictionnaire de la langue « denka, et tout récemment, dans son ouvrage : *Il Sennaar « e lo Sciangallah*, il a fourni une description détaillée de son « voyage au Nil-Bleu. » Les manuscrits d'un haut intérêt délaissés par le Dr Knoblecher sont conservés à la Bibliothèque Impériale de Vienne. Quant aux dictionnaires et aux traductions en langue denka et bâri, composés par les missionnaires, ils constituent toute la littérature de ces lointaines peuplades.

Cependant, deux familles religieuses, l'Institut érigé à

1. P. 219, années 1879-1880. Le Dr Petermann leur rendait naguère un hommage analogue dans ses *Geogr. Mittheilungen.* (Janvier 1873.)

Vérone par le P. Mazza, et celui des Pères de Saint-Camille de Lellis, se préparaient à venir au secours de cette mission si éprouvée. Instruit par l'expérience, M. Comboni, supérieur de la Congrégation véronaise, bâtit au Caire une maison pour acclimater les missionnaires. Ce système adopté depuis avec succès par Mgr Lavigerie, ménage une transition heureuse entre le départ de l'Europe et les ardeurs du climat africain. A l'établissement du Caire, fut bientôt annexée une école d'arts et métiers peuplée d'enfants nègres, arrachés à l'esclavage par la générosité des bienfaiteurs européens de la mission.

En 1873, l'œuvre dirigée par M. Comboni, s'était suffisamment développée pour permettre le départ d'une première caravane de missionnaires en destination de Khartoum; peu après ils fondèrent une succursale dans la ville d'Obéid, capitale du Kordofan. Le plan du zélé supérieur était de diriger son apostolat, moins vers les peuples des bords du Nil, corrompus par leurs relations avec les négriers et la soldatesque égyptienne, que vers les nations à peu près vierges de tout contact avec la civilisation musulmane, qui habitent les régions montagneuses au sud du Kordofan et du Darfour. Dans ce but il envoya ses collaborateurs chez les Nouba, anciens habitants de la Nubie, refoulés vers les limites méridionales de leur ancien territoire par les invasions arabes. Vainement la politique égyptienne éloigna-t-elle une première fois les missionnaires de ces tribus, considérées comme de riches réserves à esclaves; la ténacité de M. Comboni vint à bout de tous les obstacles administratifs, et dès 1878, la mission des Nouba était reprise avec fruit par plusieurs missionnaires sous la direction de M. l'abbé Bonomi. Cinq religieuses de l'association des Pieuses Mères de la Nigritie, annexe de l'Institut véronais pour l'Afrique centrale,

se fixèrent également au milieu de ces populations déshéritées.

Mgr Comboni, promu à la dignité épiscopale depuis 1877, installait en même temps à Khartoum et à Obéid les Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition de Marseille; cette Congrégation recrute un grand nombre de ses membres parmi les Levantines, habituées aux climats chauds ; le choix du nouveau vicaire apostolique était des plus heureux. Peu d'années après, plusieurs négresses indigènes faisaient leur profession soit chez les Sœurs de Saint-Joseph, soit chez les Religieuses véronaises.

Auxiliaires précieux de la mission, les Pères Camilliens résidaient à Berber, où leur zèle s'employait activement à l'éducation des enfants coptes assez nombreux dans cette localité nubienne. Un second collège de nègres rachetés occupait également l'activité de ces missionnaires. Dans le but de donner un jour plus d'importance à ses œuvres de Nubie, la Congrégation de Saint-Camille de Lellis avait établi, depuis le 1er novembre 1874, une école apostolique à Notre-Dame de la Chaux, près Cuisery (Saone-et-Loire, France); ce noviciat comptait en 1876, dix-sept élèves.

Deux autres fondations furent celles de Gadaref sur la frontière abyssine, et d'un second poste chez les Nouba. La composition d'un dictionnaire et de plusieurs ouvrages de piété dans le dialecte de ces montagnards facilitait singulièrement l'apostolat de M. Bonomi et de ses compagnons. Mgr Comboni lui-même projetait un voyage d'exploration sur l'Albert-Nyanza, afin d'y préparer la création de nouvelles stations dans l'Ounyoro et dans l'Ouganda, mais la mort surprit cet infatigable prélat à Khartoum, sa résidence, le 10 octobre 1881. Cette fin prématurée devait lui épargner

d'être témoin des désastreux événements qui allaient ruiner pour longtemps sa chère mission.

Depuis plusieurs mois, en effet, une sourde fermentation agitait de nouveau le Soudan. Les horreurs de l'esclavagisme, dénoncées à l'Europe par la voix courageuse des missionnaires et de quelques officiers européens, avaient fini par émouvoir l'Angleterre, et fidèle à ses principes humanitaires, cette puissance avait, dès 1877, sommé l'Égypte de mettre un terme à l'odieuse chasse à l'homme dans ses possessions du Haut-Nil. Le célèbre Gordon, nommé gouverneur du Soudan, avec la mission d'extirper la traite, se heurta en 1878 à une insurrection formidable. Malgré l'évidente bonne volonté du Khédive à seconder les efforts de son représentant au Soudan, il devint bientôt notoire que les marchands d'esclaves révoltés avaient pour eux les sympathies et la complicité ouverte ou déguisée d'un grand nombre de fonctionnaires égyptiens. Le but de ces traîtres était de constituer dans le Haut-Nil et le Darfour, sous le gouvernement du négrier Suleiman, un royaume indépendant, livrant des esclaves à l'Égypte et à l'Arabie, et débarrassé de tout contrôle européen. Grâce à son héroïque ténacité et à ses talents militaires, l'italien Gessi triompha de cette redoutable coalition, et pacifia le pays qu'il parcourut en tous sens avec sa vaillante cohorte d'esclaves libérés.

Cependant l'humiliation qui résulta de cet échec pour les musulmans, et les entraves sérieuses apportées au commerce des esclaves, avaient produit un mécontentement profond chez la partie la plus remuante de la colonie arabe du Soudan. D'autre part, la déplorable administration des fonctionnaires égyptiens dans ces lointaines possessions, l'abus du *bakchiche* poussé à ses dernières limites, les impôts exorbi-

tants, et surtout les exactions qui en accompagnaient la perception, pouvaient-ils ne pas finir par provoquer chez les populations indigènes asservies de terribles ressentiments contre le gouvernement du Khédive? Ajoutons que des confréries musulmanes, constituant une sorte de franc-maçonnerie panislamique, avaient fortement travaillé le Soudan depuis la conquête égyptienne, et sous prétexte de propagande religieuse y avaient surexcité au plus haut degré le fanatisme musulman.

Un des plus fervents adeptes de ces sectes était un constructeur de barques nommé Achmed Mohammed, qui, vers 1865, s'était fixé dans les immenses forêts du Nil Blanc, afin d'y exercer plus avantageusement son industrie. Abandonnant son métier en 1871, pour se retirer dans une grotte sur les bords du fleuve, il ne tarda pas à jouir d'une haute réputation de sainteté, et son ermitage devint pour les Arabes d'alentour un but de fréquents pèlerinages. Après dix ans de cette vie, Achmed Mohammed se mêla soudain de politique, et engageant ses voisins à refuser le paiement de leurs impôts, il leva l'étendard de la révolte contre les Égyptiens « ces esclaves des chrétiens ». Raouf Pacha, gouverneur général du Soudan, envoya contre les rebelles un détachement de troupes qui se fit écraser; la trahison de plusieurs généraux égyptiens multiplia les triomphes du prophète, connu désormais sous le nom de « Madhi », et l'insurrection servie par l'effervescence religieuse et la haine du fisc, devint générale. Après quelques semaines de siège, Obéid, chef-lieu du Kordofan, tomba le 19 janvier 1883 entre les mains du Madhi; dans cette place résidaient deux missionnaires et cinq sœurs; réduits à la plus douloureuse captivité, ils se virent bientôt réunis aux membres de la mission des

Nouba, tombés déjà précédemment entre les mains des insurgés.

Qui ne connaît la suite de ces tragiques événements? Menacée par le prophète dès le mois de juillet 1882, la ville de Khartoum résista encore deux ans; l'incroyable désastre subi par le général Hicks dans les journées des 1, 2 et 3 novembre 1883, précipita la chute de ce dernier boulevard de la civilisation, où l'Angleterre ne parvint pas à prévenir l'écrasement de Gordon. La mort du Madhi n'a pas changé la face des choses, et le fanatisme de ses partisans menace toujours l'Égypte.

Mgr Sogaro, le nouveau vicaire apostolique de l'Afrique Centrale a dû se borner à tâcher de sauver la vie des missionnaires captifs. Après d'affreuses souffrances, quelques-uns d'entre eux ont réussi à s'évader. M. Bonomi, ancien Directeur de la mission des Nouba et trois religieuses, atteignirent heureusement les avant-postes anglais le 25 juin 1884. Depuis d'autres prisonniers ont pu briser leurs chaînes. Les établissements d'instruction et d'art professionnel que la mission du Soudan continue à diriger au Caire, comptent plusieurs centaines d'enfants nègres rachetés. Récemment, Mgr Sogaro a fait une fondation dans la ville maritime de Souakim occupée par la Grande-Bretagne. Si le voisinage de la Mecque accentue l'hostilité des musulmans de cette localité, la piété des Abyssins qui y sont assez nombreux, ménage aux missionnaires de sérieuses consolations.

La continuation de la révolte du Soudan constitue un danger permanent pour les missions de toute l'Afrique intérieure. En cas de conflagration européenne, l'Égypte elle-même ne deviendra-t-elle pas la proie des énergumènes de

Khartoum? Espérons que la coopération des puissances intéressées dans la mer Rouge et sur le Nil, replacera bientôt Khartoum dans le cercle d'action des idées occidentales, et par le rétablissement de la paix, dans le Kordofan et le Darfour, assurera à un peuple civilisé la possession de la route qui permettra d'éteindre sur les bords du lac Tchad, le foyer le plus reculé de la traite et du panislamisme africain.

§ II. — Missions de la région des grands lacs.

S'IL est juste de ne pas oublier que le catholicisme a, dans ce siècle, devancé les puissances européennes dans ses généreux efforts pour la civilisation de la Nigritie, il convient également de reconnaître que l'évangélisation du continent noir a reçu une nouvelle et puissante impulsion à la suite de la grande œuvre entreprise en 1876 par le Roi des Belges. Quel est, en effet, le terme initial de ce gigantesque travail de prise de possession de l'Afrique par les puissances occidentales, qui seules peuvent assurer la sécurité matérielle, nécessaire au développement des missions chrétiennes? N'est-ce pas la réunion, sous les auspices de notre Roi, de cette conférence de Bruxelles, qui devait aboutir huit ans plus tard au congrès de Berlin, et au « partage » en quelque sorte, de la terre des nègres entre les peuples civilisés? Aussi, nos compatriotes doivent-ils, avec une patriotique fierté, acclamer dans Léopold II, l'illustre souverain qui a ouvert à la croix l'immense plateau de l'Afrique centrale.

Dès le lendemain de la conférence de 1876, le cardinal Franchi, préfet de la Propagande, avait attiré l'attention de Pie IX sur l'avenir qui se préparait pour le continent noir. Les évêques africains consultés par les congrégations

romaines, furent unanimes à préconiser l'établissement dans les hautes terres de l'Afrique de nouveaux centres d'évangélisation. Quatre jours seulement après son avènement, Sa Sainteté Léon XIII, par son rescrit du 24 février 1878, réalisa les grands projets de son prédécesseur, en érigeant les missions du Nyanza, du Tanganika, du Haut-Congo septentrional et méridional. Ce vaste champ d'apostolat fut confié, suivant les intentions du Souverain Pontife défunt, à la société des Pères d'Alger. Placée à son origine sous la direction de la Compagnie de JÉSUS, la famille de Mgr Lavigerie s'était merveilleusement multipliée depuis son humble début de 1868, et comptait déjà, dix ans après, plus de cent prêtres, et presqu'autant de novices.

Dix missionnaires, répondant avec enthousiasme à l'appel de Léon XIII, prirent immédiatement le chemin des grands lacs, sous la conduite des Pères Livinhac et Pascal. Accueillis comme des frères par les Pères du Saint-Esprit de Zanzibar, les Pères Déniaud et Charmetant, procureurs des nouvelles missions, accomplirent le tour de force d'équiper en moins d'un mois et demi, une caravane de 450 porteurs qui quitta Bagamoyo le 19 juin 1878. Voici comment ces dignes missionnaires exprimaient les sentiments qui les animaient, au moment de s'enfoncer pour toujours dans la barbarie africaine: « Nous voilà donc en route pour notre mission. « Une vie nouvelle commence. C'est l'apostolat tel que l'ont « connu les apôtres. Malgré notre insuffisance, et notre « indignité, nous sommes les premiers qui, depuis l'origine du « christianisme, allons représenter Notre-Seigneur et son « Église, dans ce monde barbare et encore à peu près « inconnu. Devant nous cent, et peut-être deux cent millions « d'âmes nous tendent invisiblement les bras, comme ces

« fidèles de la Macédoine que saint Paul vit en songe. « Quelle mission sublime, mais redoutable! C'est le sujet « de nos méditations et de nos entretiens, et nous offrons à « Dieu par avance, pour le succès de la grande œuvre qu'il « nous confie, toutes nos peines, toutes nos épreuves, notre « vie même, s'il croit bon de nous la demander (1). »

Arrivés à la colonie arabe de Tabora, les Pères d'Alger, durent, pour continuer leur voyage, recourir à la charité usuraire de musulmans hypocrites; tandis que les missionnaires du Tanganika atteignaient le port d'Oujiji, terme de leur voyage, le 24 janvier 1879, leurs confrères du Nyanza ne parvinrent dans le royaume d'Ouganda que le 19 juin suivant. Faut-il redire les épreuves et les difficultés inouïes de ce long voyage? Bornons-nous à rappeler que le P. Pascal, supérieur de la mission du Tanganika, succomba au milieu de la route emporté par les fièvres pernicieuses des marais africains (2).

I.

VICARIAT APOSTOLIQUE DU NYANZA (OUGANDA).

Par sa superficie qui atteint cent soixante-quinze mille kilomètres carrés, comme par sa population évaluée à dix millions d'habitants, le royaume d'Ouganda vers lequel se dirigèrent les Pères de ce vicariat, est le plus important des états nègres de l'Afrique équatoriale. Occupant les côtes septentrionales de la vaste mer intérieure du Victoria Nyanza, les habitants de ce royaume visité pour la première fois par Speke en 1862, ont atteint un degré remarquable de civili-

1. *Missions catholiques*, t. XIII, p. 128.

2. Pour les détails voir « *A l'assaut des pays nègres*, *Journal des missionnaires d'Alger* » et « *Près des grands lacs* » par les mêmes missionnaires.

sation matérielle. Ils maîtrisent avec une égale facilité les difficultés des langues étrangères, telles que l'arabe ou le kiswahili, et les rudiments de l'alphabet européen adapté récemment à leur idiôme national, admirable de logique grammaticale et d'harmonieuse souplesse. Réfractaires à l'influence arabe, représentée à la fois par les traitants égyptiens et les marchands zanzibarites, les Waganda avaient résisté à toute tentative de conversion à l'islamisme. Cependant l'habitude générale de la polygamie, introduite par les résidents musulmans, et surtout la traite des esclaves, qui depuis l'épuisement de l'ivoire dans ces régions constitue le principal commerce du pays, créaient une redoutable affinité entre ce peuple et les sectateurs du Coran. De l'habitude qu'ont les Waganda de se livrer à la chasse à l'esclave, résulte chez eux un incroyable mépris de la vie humaine.

Le roi, maître absolu de la personne et des biens de ses sujets, est servilement obéi par une féodalité belliqueuse dont l'organisation puissante rappelle par certains traits le régime politique de l'Abyssinie. Est-ce cette coïncidence qui avait accrédité, il y a quelques années, l'opinion que le roi Mtéça descendait d'Éthiopiens chrétiens ? Quoique la religion nationale de l'Ouganda soit moins dégradante que celle d'autres tribus africaines, il ne semble pas qu'on y retrouve des vestiges de christianisme (1). Celui-ci s'accorderait assez mal d'ailleurs avec le harem royal qui compte des milliers de

1. M. Romanet du Caillaud a émis l'ingénieuse hypothèse que Kintu, premier roi d'Ouganda (X^e siècle), aurait été un Éthiopien, qui aurait fui la tyrannie des usurpateurs de religion juive, dont l'histoire nous signale vers cette époque la domination dans la Haute-Éthiopie. (Comptes-rendus de la *Société de géographie de Paris, 1888*, p. 289.) La découverte récente par le comte Téléki, à 4° de latitude au nord de l'Ouganda, d'une tribu chrétienne, semble donner quelque vraisemblance à l'opinion de M. du Caillaud.

femmes, et avec la froide cruauté qui laisse l'ambition des fils s'assouvir au besoin par le parricide.

Malgré toutes ces ombres au tableau que nous esquissons de cette civilisation rudimentaire, les Waganda sont un des peuples les plus remarquables, et les plus intelligents de toute l'Afrique. Dans son expédition transcontinentale, Stanley, aussi grand chrétien qu'illustre explorateur, eut à cœur de gagner le roi Mtéça au protestantisme (1). Les envoyés de la société des missions de l'église établie, répondant au pressant appel adressé au monde protestant par le voyageur américain, s'établirent dans le pays dès 1878 ; ils y trouvèrent un accueil flatteur et caressèrent même un instant l'illusion de baptiser dans Mtéça le « Constantin Noir ».

Malgré l'opposition du prédicant anglais Mackay, ce prince réserva cependant une réception également honorable aux missionnaires catholiques, qui arrivèrent dans ses états au mois de juin de l'année suivante. « Sous le rapport ma-« tériel », écrivait peu après le P. Livinhac « nous devons « rendre à Dieu de grandes actions de grâce. Mtéça a été « très généreux à notre égard. Il nous a donné environ un « hectare de bon terrain planté de bananiers, et une tren-« taine de bœufs. De temps en temps, il nous fournit les « matériaux et les ouvriers nécessaires à la construction « d'une habitation assez grande pour nous loger tous. Selon « l'usage du pays, cette habitation sera faite avec des « poteaux, des roseaux et de l'herbe. Elle ne différera des « huttes que par sa forme plus ou moins européenne (2). » Le souverain waganda accorda également la liberté de prêcher l'Évangile dans ses états. Après avoir établi un

1. *A travers le continent mystérieux*. Trad. Loreau, t. I, p. 192 et suiv.
2. *Missions catholiques*, t. XIII, p. 140.

orphelinat d'enfants rachetés, les missionnaires reconnurent qu'ils ne pouvaient pas se consacrer exclusivement à cette œuvre, et qu'une riche moisson les attendait parmi les adultes. Mtéça lui-même fut un des premiers à demander un catéchisme traduit en kiswahili ; il trouva cet ouvrage composé avec intelligence et logique. Les Pères sachant parfaitement quelle chaîne charnelle retenait Mtéça dans le paganisme, eurent le bon esprit de ne fonder aucun espoir sur la conversion de ce prince.

Cependant l'exposé de la doctrine catholique produisait une profonde impression sur l'esprit d'un peuple, porté naturellement à rechercher le bien et la vérité. Le 27 mars 1880, veille de Pâques, quatre catéchumènes s'agenouillaient devant l'humble autel des missionnaires et recevaient la régénération du baptême ; le 15 mai suivant, quatre nouvelles recrues venaient doubler cette chrétienté naissante. Parmi ces premiers fidèles, se trouvaient trois des fils de Na-Moutoué, chef suprême d'une peuplade tributaire et surnommé le roi des défenses d'éléphant, à cause de la grande quantité d'ivoire qu'il fournit à l'Ouganda. Un autre de ces néophytes nommé Fouké, après avoir été l'adversaire de la religion chrétienne, était devenu le plus pieux et le plus assidu des auditeurs des missionnaires. Bien des fois il vint demander au Père chargé de l'instruire : « Combien de jours « encore ? » « Tu nous a assurés, » lui répondait le Père Lour- « del, qu'il ne faudrait qu'un caprice du roi pour livrer tous « les chrétiens à la mort ; et tu veux quand même recevoir « le baptême ? » — « Oui, » reprenait le catéchumène, « je « veux être chrétien ; le roi ne pourra faire périr que mon « corps ; moi je veux sauver mon âme (1). »

1. *Missions catholiques*, t. XIII, p. 232.

Deux nouvelles caravanes de missionnaires vinrent renforcer le nombre des Pères qui s'élevait au début de 1882 à une douzaine. Cependant l'insurrection du Madhi contre la domination égyptienne, et l'effervescence religieuse qui agita dès lors le monde musulman, eurent bientôt leur contre-coup dans ces lointaines régions; les Arabes fixés dans l'Ouganda devinrent d'une arrogance et d'une audace menaçantes. Dans ces conditions, Mgr Livinhac, promu à la dignité de vicaire apostolique, sous le titre d'évêque de Pacando, crut prudent de transporter le principal établissement matériel de la mission au sud du Nyanza. Cette précaution n'était pas inutile ; un complot machiné par les Arabes esclavagistes se termina peu après par l'exil des missionnaires.

La mort de Mtéça et les dispositions favorables montrées antérieurement par Mouanga, son successeur, engagèrent au bout de quelques mois les Pères Lourdel et Giraud, à reprendre le chemin de l'Ouganda. Le roi les reçut bien et les établit à deux kilomètres de sa résidence. Pendant l'absence de leurs pasteurs, les premiers convertis, non contents de persévérer dans la foi, avaient fait des prosélytes nombreux ; un seul de ces chrétiens de quelques mois avait groupé autour de lui cent cinquante catéchumènes. Développant ces merveilleuses dispositions, les missionnaires créèrent plusieurs centres catholiques, embryons des paroisses futures.

Pendant quelques temps Mouanga ne se départit pas de sa bienveillante tolérance envers la religion et les hommes d'Europe. La nouvelle des annexions allemandes de l'Ousagara, grossie par les négriers arabes qui surent l'exploiter habilement, effraya le prince et donna la mesure de sa cruelle versatilité. En proie à une sorte de délire, il fit massacrer

l'évêque protestant Hannington, malgré les démarches des Pères d'Alger et les reproches de son conseiller intime le catholique Joseph Mkasa. Le crédit des missionnaires français, ébranlé par leur charitable intervention en faveur de M. Hannington, ne pouvait tarder à subir de plus graves atteintes ; quelques jours à peine après ce premier meurtre, le despote livrait aux flammes son ministre Mkasa, et un groupe de pages chrétiens. Cette persécution loin d'arrêter le mouvement de conversions, lui donna une étonnante impulsion ; en quelques jours cent trente-quatre personnes sollicitaient et obtenaient la faveur du baptême, et le nombre des chrétiens atteignait le chiffre de sept cents.

Au premier bruit de ces tragiques événements, Mgr Livinhac se hâte de voler au secours de ses ouailles : « Je me suis « rendu, dans notre chère mission de l'Ouganda, » écrit le prélat en date du 31 juillet 1886, « pour en faire la visite et « dans l'espoir d'y travailler au salut des âmes, tant que les « devoirs de ma charge ne m'appelleraient pas ailleurs. Mon « espoir a été trompé. A peine posions-nous le pied sur le sol « de l'Ouganda, que la persécution recommençait avec un « redoublement de violence. Défense a été faite, sous peine « de mort, de pratiquer notre sainte religion. Il ne nous est « donc plus permis de parcourir les villages pour y faire la « mission ; et il est impossible à nos néophytes et catéchu- « mènes de se rendre près de nous, si ce n'est à la faveur des « ténèbres ; encore courent-ils le danger d'être pris par les « espions du roi. Durant le mois que j'ai passé à Sainte-Marie « de Rubaga, un grand nombre d'entre eux n'ont pas craint « de s'exposer à ce danger pour venir me voir, et j'ai pu donner « la confirmation à quatre-vingt-dix-sept des mieux préparés. « Il m'est arrivé de me lever quatre et cinq fois dans la même

« nuit, pour recevoir quelqu'un de ces chers visiteurs. Je ne « saurais dire combien j'ai été touché des merveilleux effets « que la grâce a produits dans ces chrétiens d'un jour. Ils « voient la cruelle mort qui les menace avec ce courage calme « que donne une foi inébranlable. Les bourreaux, disent-ils « souvent, tuent le corps, mais ils ne peuvent tuer l'âme; ils « font souffrir durant quelques moments, mais l'âme leur « échappe et s'en va chez le bon Dieu, qui la rend éter- « nellement heureuse. Bon nombre nous demandent si se « cacher n'est pas une sorte d'apostasie et s'il ne serait pas « mieux d'aller se déclarer chrétien devant le roi. Au dire « des Waganda, le nombre des victimes dépasserait la cen- « taine; cependant nous n'avons pu connaître jusqu'ici que « les noms de vingt-deux martyrs. La force d'âme qu'ils ont « tous montrée au milieu des plus horribles supplices, a fait « croire aux païens, comme aux premiers siècles du chris- « tianisme, que nous avions un philtre mystérieux qui rend « les tortures douces et fait mépriser la mort (1). »

Nous voudrions citer tout le récit que donne l'évêque de Pacando de cet émouvant martyre, d'après la relation d'un témoin oculaire, le P. Lourdel; dans des pages qui arrachent des larmes, l'intrépide prélat a dressé les actes constatant les sanglantes gloires de cette église naissante; nous nous bornons à reproduire un épisode qui nous a paru plus touchant que tous les autres : « Charles Louanga, chef « du groupe des pages, dans lequel nous comptions le plus de « néophytes, est appelé le premier avec ses compagnons. Ils « sont accueillis par des huées que domine la voix tonnante « du roi. Il leur fait les reproches les plus amers sur leur « religion, puis leur dit : Que ceux qui prient se rangent de

1. *Missions catholiques*, t. XIX, p. 13.

« ce côté. Aussitôt Charles Louanga et Kizito, jeune catéchu-
« mène d'une fermeté de caractère tout à fait rare à son âge,
« se dirigent vers l'endroit désigné. Tous ceux de la troupe
« qui sont chrétiens, suivent leur exemple. Circonstance
« touchante, Charles et Kizito étaient convenus, pour s'en-
« courager mutuellement et ne pas faiblir au moment décisif,
« de se tenir par la main. A un signe du roi, les bourreaux se
« jettent sur ces courageux confesseurs de la foi, les enlacent
« dans leurs grosses cordes, et les traînent brutalement en
« dehors de la cour. En même temps j'entends les *yanzé*
« (remercîments), de leurs compagnons encore païens. L'hé-
« roïque troupe s'arrêta à quelques pas de moi. On a lié en-
« semble les jeunes gens de dix-huit à vingt-cinq ans. Les
« enfants forment un autre faisceau. Ils sont tellement serrés
« qu'ils ne peuvent marcher qu'à grand'peine, à petits pas et
« en se heurtant les uns aux autres. Je vois le petit Kizito rire
« d'une position si bizarre, le visage aussi serein que s'il eût
« joué avec ses camarades. Kizito est fils d'un des plus grands
« seigneurs du royaume. Plusieurs de ses frères ont, depuis
« longtemps, embrassé le christianisme, et se font remarquer
« par leur courage, et par leur ferveur. Kizito est digne de
« ses aînés. Depuis longtemps, il m'importunait pour rece-
« voir le baptême, me disant que Mouanga ne tarderait pas
« à le tuer. Il lui est arrivé de passer la nuit dans notre case,
« déclarant qu'il ne partirait pas avant que je ne lui eusse
« assigné le jour où il lui serait donné de devenir enfant de
« Dieu..... Enfin le voyant si ardent, si bien disposé, je lui
« avais promis, dernièrement, de le baptiser dans un mois.
« Mais le Bon Dieu avait décidé que cette âme d'élite serait
« régénérée dans son propre sang (1). »

1. *Missions catholiques*, t. XIX, p. 141.

D'autres victimes de cette persécution furent André Kagoua, un des généraux les plus dévoués au roi, et Mathias Mouroumba, juge du royaume. Ce dernier répliquait de la manière suivante à un sarcasme du conseiller de Mouanga qui ordonnait son exécution : « Oui Dieu me délivrera, mais « vous ne verrez pas comment il le fera; car il prendra avec « lui mon être raisonnable pour ne laisser entre vos mains « que l'enveloppe mortelle (1). »

Les remontrances de l'évêque de Pacando finirent-elles par faire impression sur le despote waganda, ou bien l'héroïsme et l'inébranlable fidélité des chrétiens lui inspirèrent-elles des sentiments plus humains? On l'ignore; cependant vers la fin de l'année 1887, un grand revirement s'était produit dans son esprit. Voyant son mauvais génie, le premier ministre Katikiro, gravement malade, et songeant aux troubles que pourrait amener la disparition de ce personnage influent, il disait à ses intimes : « A la mort de Katikiro le « pays se révoltera; mais j'ai trouvé un expédient sûr pour « venir à bout des rebelles, je dirai à Mapéra (il appelle ainsi le P. Lourdel, supérieur de la mission, par corruption de mon Père) : « Instruis tous mes sujets. Quand les Waganda « prieront avec toi, ils ne pourront plus se tourner contre « moi (2). »

Survint une démarche imprudente des missionnaires protestants. Cet événement dénaturé à dessein par le parti arabe, et rapproché de la nouvelle de l'expédition de Stanley et des annexions allemandes, provoqua chez le roi un terrible accès de fureur contre les Européens.

1. *Missions catholiques*, t. XIX, p. 152.

2. Lettre de l'évêque de Pacando du 25 mars 1888. *Missions d'Afrique*, bulletin n° 61, p. 349.

Ces alternatives peu rassurantes de calme et de persécution n'ont pas ralenti un seul moment le mouvement des conversions. Le Père Denoit écrivait de Sainte-Marie de Rubaga, le 8 mars 1888. « Tous les jours il nous arrive de « nouveaux catéchumènes; depuis un an, j'en ai inscrit huit « cents, comme ayant assisté au catéchisme, que nous leur « faisons tous les matins, et ce nombre est de beaucoup « dépassé par celui des catéchumènes qui n'y ont pas assisté, « mais que nos néophytes instruisent chez eux dans les dis- « tricts éloignés. L'un d'eux me disait dernièrement : étant « passé autrefois dans un district de l'Ouddou, j'y avais « instruit deux catéchumènes; lorsque j'y suis retourné, j'en « ai retrouvé sept. Un autre me disait qu'il avait été surpris « de retrouver bon nombre de ses gens convertis. Nos « néophytes se font catéchistes de leurs amis et voisins, et « c'est ainsi que la bonne semence se répand de proche en « proche. Il y a un district particulièrement intéressant, c'est « celui des chasseurs d'éléphants du roi. Deux de nos chré- « tiens s'y étant établis, convertirent le chef et une bonne « partie de ses gens. Aujourd'hui, ils dépassent la centaine. « Le chef a reçu le baptême il y a sept ou huit mois; il a « sous sa dépendance une quinzaine de villages, et comme « l'influence des chefs sur leurs gens est très grande, il opère « beaucoup de bien. Les gens viennent par bandes de sept « ou huit passer un mois ou deux à la capitale, assistent au « catéchisme, reçoivent le baptême, et s'en retournent con- « tents chez eux, vers les frontières de l'Ounyoro. Honorat, « le chef des pages de la maison du roi a toujours la con- « fiance de notre majesté noire. Le roi lui a soumis d'in- « nombrables districts dans tous les coins de l'Ouganda, « et comme c'est lui qui nomme les sous-chefs, bon nombre

« de nos chrétiens sont mis à la tête de ces districts et « villages (1). »

Profitant de la faveur momentanée de Mouanga, Mgr Livinhac put, au printemps de 1888, faire une nouvelle visite pastorale dans la partie septentrionale de son diocèse. Les missionnaires lui apprirent que depuis quelque temps le prince affectait à leur égard une grande bienveillance, et, chose inouïe dans l'Ouganda, où le roi s'entoure d'un appareil de majesté presque ridicule, qu'il voulait faire à l'évêque l'insigne honneur de le visiter le premier. « En effet », dit l'évêque de Pacando, « trois jours après mon arrivée, il vint « nous voir à la mission, suivi seulement de quelques intimes ; « il se montra fort aimable, et parut enchanté du cadeau que « nous lui fîmes comme prix de mon voyage sur le lac. Il « passa plusieurs heures chez nous, nous dit qu'il ne voyait « en nous que des amis, et qu'il laisserait à ses sujets la « liberté d'embrasser notre religion. Nous profitâmes de cette « ouverture pour lui faire comprendre que la doctrine que « nous prêchions, consoliderait son trône, en inspirant aux « peuples, amour, respect et fidélité envers le roi, qu'elle « leur montre comme le représentant de Dieu dans l'ordre « temporel. »

Au milieu des progrès continus du catholicisme, une révolution sanglante a éclaté dans le royaume d'Ouganda, au mois d'octobre dernier. Le *Times* du 10 janvier 1889 publie une dépêche de Zanzibar, annonçant que Mouanga a été détrôné par sa garde du corps dont il méditait de se défaire. A peine élevé sur le pavois, Kioueoua, frère du roi détrôné, s'empresse de confier les principales fonctions officielles aux

1. *Missions d'Afrique.* Bulletin, n° 71, p. 359.

indigènes chrétiens. Les esclavagistes musulmans, exaspérés de ce changement, se ruent sur les missions catholiques et protestantes, confondues dans une haine commune, s'emparent de la personne du roi, le forcent à congédier ses serviteurs et ses ministres et à les remplacer par des Arabes. Après une captivité pleine d'angoisses, les missionnaires européens sont reconduits au sud du lac, tandis que les Arabes triomphants, proclament qu'ils ont érigé l'Ouganda en royaume musulman (1).

Depuis plusieurs mois, Mgr Livinhac prévoyait ce dénouement : « Le grand mal vient des négriers arabes, » écrivait-il le 25 mars 1888. « En ce moment accompagnés de tout ce « qu'il y a de pire parmi les musulmans de la côte, ils « se portent en nombre vers le Nyanza, et surtout vers « l'Ouganda. Ont-ils quelque dessein caché de conquête ? « Il serait permis de le croire. Ce qu'il y a de certain, c'est « qu'ils mettent tout en œuvre pour rendre les blancs odieux « et les faire chasser de partout. La première chose que « devraient faire les nations qui veulent coloniser ces con- « trées, serait d'en bannir l'élément arabe (2). » Puissent les graves événements d'octobre 1888, rapprochés de l'insurrection du Soudan et de celle de Bushiri sur la côte orientale, édifier complètement l'Europe sur les intentions et le plan véritable des partisans africains du panislamisme ! Puissent-ils activer la répression qui doit réduire à l'impuissance une poignée de bandits et de trafiquants de chair humaine !

Nous ne pouvons croire d'ailleurs que le règne des escla-

1. Voir le récit détaillé de ces événements dans le « *Journal du P. Denoit* », publié dans les *Missions catholiques*, 1889, pp. 136-203.

2. *Missions d'Afrique*, N° 71, p. 357.

vagistes se prolonge dans l'Ouganda. Le peuple fier et guerrier qui l'habite, aux qualités natives duquel le christianisme a déjà ajouté ses vertus, saura briser ses chaînes, et secouer le joug des sectateurs du Coran. De nouvelles dépêches de Zanzibar nous apprennent que Kioueoua s'est déjà insurgé contre les auteurs de l'expulsion des missionnaires. La guerre civile sévit dans l'Ouganda (1). Peut-être le triomphe momentané des Arabes prépare-t-il une réaction, qui par son caractère franchement chrétien, amènera la conversion de la nation waganda tout entière, et la constitution sur le Haut-Nil d'une seconde Éthiopie ? En tous cas, le passé de l'église d'Afrique nous permet de répéter avec un de ses plus illustres enfants : « *sanguis martyrum, semen* « *christianorum* ». Les chrétientés de l'Ouganda ont reçu le baptême du sang, elles ne périront pas.

Au sud du Nyanza, les Pères d'Alger se sont établis dans les tribus des Boukoumbi et des Bamouéri. La fondation de ces missions qui dépendent encore du vicariat apostolique de l'Ouganda, remonte au premier bannissement des missionnaires par Mtéça en 1882.

Les Boukoumbi habitent les côtes méridionales de la vaste mer intérieure du Nyanza ; ce peuple aux mœurs pastorales, moins industrieux que les tribus voisines, se fournit chez elles de lances, de flèches et de pioches. Son chef Kibanga accorda dès le début une hospitalité bienveillante aux missionnaires fugitifs, qui l'en récompensèrent en soignant les nombreux malades du pays. C'est dans le territoire de ce roitelet, que l'évêque de Pacando a créé successivement un orphelinat et le village chrétien de Notre-Dame de la Kamoga. Ces œuvres sont en pleine

1. *Journal de Bruxelles*, 5 février 1889. Dépêches.

voie de prospérité, et leur salutaire influence se fait sentir dans toute la région environnante. Un Père visite trois fois la semaine quelques-uns des nombreux villages du Boukoumbi. Dès qu'il paraît, hommes, femmes, enfants, quittent leurs pauvres huttes pour entendre les vérités de la foi, et réciter l'Oraison dominicale et les principales prières traduites dans leur langue. A plusieurs même ces instructions ne suffisent pas ; impatients de devenir chrétiens pour de bon, ils se rendent à Kamoga où tous les jours un missionnaire leur fait le catéchisme en idiome kisoukouma. Un petit-séminaire est déjà établi à la même résidence.

Dans ces parages est également situé le Mouéri, un des états les plus importants du bassin du Nyanza. Les Bamouéri jouissent d'une réputation méritée d'habiles forgerons ; le rhinocéros et le buffle tombent percés sous les coups des flèches aiguisées qu'ils lancent avec une remarquable précision. Rouoma, leur roi, après avoir favorablement accueilli les Pères d'Alger, dut ensuite, à l'instigation de Mtéça, leur refuser l'autorisation de se fixer dans ses états. Revenant bientôt sur cette résolution, il se lia d'amitié avec plusieurs missionnaires, et poussa la faveur jusqu'à honorer le Père Girault du titre de frère de sang. Le prince bamouéri adresse un pressant appel aux hommes de Dieu, pour qu'ils l'aident à civiliser les vastes états qu'il tient de ses ancêtres.

Ces contrées renferment une population simple et que le contact des Zanzibarites n'a pas encore pervertie. Nul doute que l'œuvre d'évangélisation n'y fasse de rapides progrès, et n'amène à bref délai l'érection d'un vicariat apostolique spécial du Nyanza méridional. Ne doit-on pas redouter cependant que les négriers musulmans, poursuivant le

cours de leurs récents exploits, n'y viennent opérer leur œuvre de brigandage, et de démoralisation ?

II.

VICARIATS APOSTOLIQUES DE L'OUNYANIEMBÉ ET DU TANGANIKA ORIENTAL ; MISSION DU NYASSA.

Le développement pris par les missions de l'Ouganda, a déjà déterminé le Saint Père à démembrer une première fois le vicariat du Nyanza. La partie orientale de cette circonscription formant la région intermédiaire entre les grands lacs et Zanzibar, forme depuis 1886 le provicariat apostolique de l'Ounyaniembé.

Établis depuis 1881 à Tabora, capitale commerciale des Arabes dans cette contrée, les Pères d'Alger fondèrent peu après l'orphelinat de Saint-Joseph, à Kipalapala, localité située à deux lieues seulement de la précédente. Cette province est en majeure partie soumise à la domination tyrannique des marchands d'esclaves ; les Pères doivent donc se résigner à commencer leurs travaux par la régénération de la jeunesse, destinée à former plus tard le noyau de villages chrétiens.

Au nord-ouest de Tabora, se trouvent les états de Mirambo, conquérant indigène peu favorable aux Zanzibarites, et dont tous ceux qui ont lu les récits des voyageurs connaissent le nom. Ce souverain nègre reçut avec une bienveillance marquée les missionnaires catholiques, et leur permit de s'établir dans la partie de son territoire nommée Boukoumé. Ce district forme un grand plateau salubre d'une altitude moyenne de dix-sept cents mètres ; le climat tempéré convient particulièrement à l'établissement d'un sanatorium ;

les villages y sont nombreux et la population laborieuse. Cette portion du vicariat donne aux Pères d'Alger qui s'y sont fixés de sérieuses espérances.

La mission de l'Ounyaniembé est tout entière comprise dans les limites nominales des récentes annexions allemandes. On sait qu'en ce moment même, les Arabes esclavagistes, craignant pour l'avenir de leur commerce de prédilection, ont révolutionné toute cette contrée ; les missionnaires y sont donc exposés à d'immenses dangers. Puisse le capitaine Wissmann, chef du corps d'occupation allemand, ne pas avoir à venger dans les missionnaires de Tabora de nouveaux martyrs du christianisme et de nouvelles victimes de la barbarie musulmane (1) !

La mission du Tanganika, commencée en 1878 en même temps que celle du Nyanza, a eu comme celle-ci sa large part d'épreuves. Arrivés à Oujiji le 24 janvier 1879, les quatre Pères de la première expédition y rencontrèrent des représentants d'une société protestante anglaise, concurrents peu redoutables d'ailleurs et ne s'occupant guère d'évangélisation. La ville tout arabe d'Oujiji était peu favorable à l'apostolat ; disposés à ne pas se croiser les bras, les Pères se hâtèrent d'explorer le littoral du Tanganika, pour y trouver un endroit propice à leur établissement au milieu des nègres.

Un renfort de confrères qui purent quitter Tabora, grâce à l'énergique intervention du capitaine belge Cambier, permit d'assurer les fondations d'Ouvira au nord du lac et du Massanzé à l'ouest.

1. Dans le cours de ses voyages dans l'Afrique orientale, M. Wissmann a visité la mission de Tabora. Comparant les œuvres similaires de ses coreligionnaires les ministres protestants, avec celles des Pères d'Alger, l'illustre explorateur conclut en ces termes : « Il faut croire que le système des missionnaires « catholiques est le meilleur, car les résultats obtenus parlent en leur faveur.»

Instruit par l'expérience, Mgr Lavigerie adjoignit aux caravanes subséquentes, des auxiliaires non ecclésiastiques, recrutés parmi les anciens zouaves pontificaux, et presque tous Belges de nationalité. Ces militaires étaient destinés à suppléer les missionnaires, dans la direction des escortes armées qui accompagnent les voyageurs, et à prendre la responsabilité des mesures de force, auxquelles l'anarchie permanente de ces régions oblige trop souvent à recourir. Rendus à destination, ces hommes énergiques, habitués au commandement, devaient encore rendre mille services aux Pères, les protéger au besoin dans le danger, et remplir en un mot à côté de chaque poste de missionnaires, le rôle que les avoués jouaient auprès de nos anciens monastères. Peut-être même dans la pensée intime de l'archevêque d'Alger ces auxiliaires formaient-ils l'embryon de la milice libératrice, qui se dispose aujourd'hui à porter un coup mortel aux inhumaines entreprises des négriers.

Le départ de ces soldats chrétiens donna lieu à une cérémonie émouvante, qui eut pour théâtre la basilique de Notre-Dame d'Afrique près d'Alger. Remettant à chacun des volontaires une épée nue, Mgr Lavigerie lui adressait les paroles suivantes : « Servez-vous de cette épée pour la « défense des œuvres de Dieu; ne vous en servez jamais « pour des motifs injustes (1) ». Puis frappant trois fois du plat de l'arme l'épaule du zouave agenouillé devant lui, l'archevêque ajoutait : « Soyez un soldat pacifique, courageux, « fidèle et pieux. » Un serment terminant cette imposante solennité rattachait les auxiliaires par un lien religieux aux missions de l'Afrique équatoriale. Cette légion de nouveaux

1. Grussenmeyer, I, 523.

chevaliers ne devait pas tarder à enregistrer le martyre d'un de ses membres. Les Pères Déniaud et Augier avec l'auxiliaire Dhoop, originaire de la Flandre occidentale, avaient établi à la station de l'Ouroundi un vaste établissement pour le rachat et l'éducation des enfants. Jaloux du succès de cette œuvre, les négriers soudoient une peuplade voisine ; les sauvages, aveuglés par ces infâmes conseillers, se ruent sur la demeure des missionnaires ; notre compatriote et ses deux compagnons, surpris à l'improviste, tombent sous les coups de ces forcenés, et deviennent les premiers martyrs de la mission du Tanganika.

Ce massacre ne ralentit pas l'ardeur des ouvriers évangéliques. Quelques mois à peine après cet événement, Mgr Charbonnier, directeur du noviciat de la Congrégation algérienne, nommé vicaire apostolique du Tanganika, amenait une nouvelle caravane de missionnaires avec cinq médecins arabes catholiques, élevés par Mgr Lavigerie, et heureux de reconnaître les bontés de leur protecteur en se dévouant à la propagation du culte catholique. Ces jeunes gens rendent de grands services aux Pères, en leur prêtant le secours de leur ministère, pour le soulagement des infirmes et des malades; dans des centres islamisés comme celui d'Oujiji, c'est par l'exercice de la charité seulement que les ministres de la religion peuvent asseoir leur influence.

Les florissantes stations possédées par les Pères d'Alger sur la rive occidentale ou belge du lac, ont été, en vertu du décret pontifical du 30 décembre 1886, séparées du vicariat du Tanganika, pour constituer le provicariat indépendant du Congo belge supérieur ou plus exactement du Tanganika occidental. La description religieuse de cette circonscription se rattache logiquement à l'histoire des missions de l'État

indépendant du Congo; nous nous en occuperons donc ultérieurement.

Quant à l'ancien vicariat du Tanganika oriental, il conserve deux postes habités par les missionnaires. Le plus important est celui de Karéma fondé par des officiers belges, et remis par eux au nom de S. M. Léopold II aux Pères d'Alger. La colonie catholique de Karéma compte actuellement une centaine d'adultes et soixante enfants; un grand nombre de familles s'initient graduellement à la morale et aux dogmes chrétiens. Dernièrement toute une peuplade de Wassombouas, partie il y a une trentaine d'années de l'Ounyamouési pour émigrer d'abord près du lac Moéro, puis sur les bords du Tanganika, manifestait le désir de venir se fixer sur les terrains de la mission, et montrait les meilleures dispositions de conversion. Fait remarquable, et trop rare pour ne pas être signalé, un Arabe de haut rang, fils de l'avant-dernier gouverneur de Tabora, se mettait au même moment, avec une suite de vingt personnes, sous la direction des Pères de Karéma et demandait avec insistance à connaître les vérités de la foi catholique.

Le cardinal Lavigerie a l'intention de relier les chrétientés du Tanganika à la côte, par une voie nouvelle et qu'il espère rendre moins onéreuse que celle de Zanzibar, en établissant une mission au confluent du lac Nyassa et du Chiré, le grand affluent septentrional du Zambèze moyen. Accompli de concert avec les autorités portugaises du Mozambique et avec les Jésuites, dont le vapeur *le Silveira* dessert les stations depuis Quilimane jusqu'à Boroma, le projet du prélat français peut avoir une incalculable portée, au point de vue de l'évangélisation et de la pacification définitive des populations riveraines du Nyassa. La création de centres

catholiques sur les tributaires du Zambèze formerait un utile trait-d'union, entre les missions du Tanganika et de l'Ouganda, et les colonies européennes de l'Afrique australe (1).

1. Au moment de mettre sous presse, nous apprenons qu'une convention entre le Portugal et le cardinal Lavigerie assure à la nouvelle mission juridiction sur toute la partie portugaise du bassin du Nyassa (voir notre carte). Le gouvernement portugais accorde aux Pères d'Alger qui se fixeront sur le Nyassa, un subside annuel de 20000 francs.

CHAPITRE SIXIÈME.

Missions de l'Afrique australe.

§ I. — Colonie du Cap. (Vicariat apostolique du Cap occidental ; préfectures du Cap central et du Fleuve Orange.)

C'EST en 1652, qu'une garnison hollandaise, conduite par Van Riebeeck, vint établir un fortin au pied du mont de la Table. De nombreux émigrants suivirent bientôt les soldats de la Compagnie des Indes; un siècle et demi plus tard, 25,000 fermiers néerlandais commandaient à 50,000 esclaves africains.

Pendant toute cette longue période, le progrès moral des populations indigènes, asservies ou indépendantes, resta complètement négligé. Sur la porte des églises hollandaises, s'étalait la barbare et honteuse inscription : « Les chiens et « les Hottentots ne peuvent entrer ici (1). » Il en coûte à nos chaudes sympathies envers nos frères de race de l'Afrique méridionale, de devoir convenir du mépris qu'ils montrèrent pour la conversion des populations africaines. Cependant il convient d'attribuer cette situation, moins au caractère national des Boers, qu'au souffle glacé du calvinisme, qui avait desséché dans leurs cœurs les effusions de la charité catholique. Les premières missions protestantes tentées au milieu des Hottentots, furent celles des Frères moraves en 1737; bientôt abandonnées, elles ne furent reprises que cinquante-cinq ans plus tard. Les Sociétés de missions de Londres et de Hollande ne se préoccupèrent des indigènes, qu'au début du dix-neuvième siècle.

Le fanatisme anticatholique que les premiers émigrants

1. *Afrique explorée*, 1880-81, p. 54.

avaient emporté de la mère-patrie, se raviva par l'arrivée des calvinistes français bannis par Louis XIV, lors de la révocation de l'édit de Nantes. Tel était naguère le diapason de l'intolérance protestante, que, même après l'occupation anglaise, le séjour du Cap restait interdit au prêtre catholique. Les deux seuls missionnaires qui résidaient en 1806 dans l'Afrique australe, reçurent peu de mois après la conquête du général David Baird, et sans aucun avertissement préalable, l'ordre de quitter la colonie. Ils durent s'embarquer pour Maurice abandonnant sans pasteur leurs rares ouailles.

L'exil des missionnaires dura trente et un ans. Pendant ces longues années d'épreuves, les catholiques du Cap reçurent par intervalles la visite d'un prêtre mauricien qui leur administrait les sacrements. Dès 1819, en effet, l'Afrique australe avait été adjointe par le Souverain Pontife à l'immense vicariat de Maurice, qui outre les îles de Sainte-Hélène et de Madagascar, comprenait encore l'Australie. L'exercice du ministère ecclésiastique restait entouré des plus grandes difficultés ; une loi édictée en 1830 interdisait le port du costume ecclésiastique et la publicité des cérémonies du culte catholique et stipulait le bannissement à perpétuité des Jésuites. Peu à peu, les susceptibilités de l'hérésie s'atténuèrent. Fortement établis au milieu des populations indigènes, les ministres protestants se décidèrent à tolérer la présence permanente des missionnaires catholiques. A la faveur de cet apaisement, un décret pontifical du 30 mai 1837, érigea le vicariat apostolique du Cap, et le confia au P. Raymond Griffith, de l'ordre des Bénédictins.

Combien le cœur de ce zélé prélat dut-il être douloureusement affecté, en arrivant dans sa mission l'année suivante, de n'y trouver ni un prêtre, ni une église ? « Il dut faire

appel, » dit son éminent successeur, Mgr Grimley, « à toute « l'énergie de la grâce de son sacerdoce, pour ne point reculer « devant des obstacles humainement insurmontables (1). » Le jour de Pâques, premier dimanche qui suivit son arrivée dans le chef-lieu de la colonie, il ne trouvait pas même un local convenable pour y célébrer les saints mystères, et devait recourir à l'obligeance du commandant de la garnison, pour offrir le sacrifice de la messe dans une des chambrées de la caserne. Après avoir assuré provisoirement l'exercice du culte dans la capitale, Mgr Griffith entreprit dans un char à bœufs une première visite pastorale de son vaste vicariat, qui comprenait toute l'Afrique Australe jusqu'aux limites mal définies des diocèses du Mozambique et d'Angola-Congo. Malgré toutes ses recherches, il ne put rencontrer que cinq cent cinquante catholiques dispersés sur cet immense territoire.

La patience et l'ardeur du premier évêque du Cap produisirent des fruits tels, que dès 1847, le Saint-Siège créait le vicariat apostolique du Cap oriental, et trois ans après celui de Natal. Depuis lors, de nouveaux fractionnements sont venus réduire encore la juridiction du vicaire apostolique du Cap occidental ou de Capetown. Une première décision de Rome séparait dès 1874, de cette circonscription la préfecture apostolique du Cap central. Celle-ci, confiée successivement aux Pères des missions africaines de Lyon et aux Oblats de Saint-François de Sales, est subdivisée depuis le 28 juin 1884 en préfectures du Cap central et du fleuve Orange; cette dernière mission que conservent seuls les Pères Oblats, ne comprenait d'abord que la partie septentrionale de la colonie du Cap, dernier refuge sur le territoire britannique

1. *Annales*, t. XXXXII, p. 236.

des Bushmen et des Hottentots groupés en tribus ; des raisons ethnographiques ont décidé récemment le Saint Père à y adjoindre le pays des Grands Namaqua, situé sur la rive nord du fleuve Orange et dans les limites du protectorat allemand.

Aujourd'hui le vicariat apostolique de Capetown compte cinq mille catholiques environ, la plupart « laboureurs ou « valets de ferme, presque tous Irlandais, disséminés sur un « espace énorme, souvent dans des endroits qu'on pourrait « dire inaccessibles (1). » La plus grande pauvreté est leur partage à tous. Il en est de même du millier de nos coreligionnaires dispersés dans le Cap central et sur le fleuve Orange. L'île de Sainte-Hélène, rattachée au vicariat apostolique de Capetown, possède également une petite colonie romaine, dirigée par un missionnaire. Les ouvriers apostoliques sont au nombre de treize pour l'église mère de Capetown, de cinq pour celle du Cap central, et de quatre seulement pour celle du fleuve Orange ou de Pella du Cap. Cette poignée de missionnaires dessert 13 paroisses, 19 églises et 51 chrétientés organisées.

Mgr Léonard, vicaire apostolique de Capetown et administrateur du Cap central, parvient, grâce à d'immenses fatigues, à visiter tous les deux ans les fidèles de ses deux diocèses. Partout l'instruction publique occupe la première place dans l'attention des missionnaires. Le district métropolitain possède douze écoles gardiennes avec 500 enfants, six écoles primaires de garçons et autant d'écoles de filles, avec une population respective de 460 et 350 élèves. L'instruction moyenne est donnée à plusieurs centaines d'étudiants par les Frères Maristes ; les Sœurs de Saint-Dominique dirigent

1. *A travers l'empire britannique*, par le Comte de Hubner, t. I, p. 42.

un pensionnat pour l'éducation des jeunes filles ; enfin un orphelinat recueille bon nombre d'enfants abandonnés, tandis qu'une école de sourds-muets popularise jusque dans l'Afrique australe le nom vénéré et les bienfaits de notre cher compatriote Mgr De Haerne. Le personnel enseignant se compose indépendamment de maîtres laïques, de 8 Frères Maristes et de 54 religieuses appartenant à l'Ordre dominicain et à la Congrégation de Nazareth. Le Cap central possède quatre écoles suivies par 90 enfants, et les Pères Oblats en ont déjà fondé trois qui sont desservies par huit religieuses et trois catéchistes.

Si nous avons groupé les missions du Cap occidental et central et du fleuve Orange, c'est parce qu'elles font à un double point de vue partie d'un même groupe ethnographique. D'abord, leurs frontières correspondent à peu près exactement à l'aire occupée par la race hottentote. Ces aborigènes avec leurs voisins les Bushmen ou « San », forment un ensemble de populations absolument distinctes des grandes souches nubienne, nigritienne et bantou qui embrassent la généralité des peuples nègres de l'Afrique. Les chasseurs bushmen sont dispersés en groupes errants depuis le Cunène jusqu'au Cap ; les pasteurs Hottentots, graduellement refoulés par les invasions des Bantou méridionaux (Cafres ou Bechouana), et occidentaux (Ovambo), sont aujourd'hui presqu'exclusivement confinés dans les limites des circonscriptions ecclésiastiques que nous décrivons actuellement. Dans les parties colonisées, ils sont devenus des prolétaires européanisés. La moitié au moins de leur nation est unie par le sang aux Boers ; de là une race intermédiaire, celle des métis ou *bastaards*. Le néerlandais est devenu la langue parlée par tous les Hottentots, et l'instrument qui pro-

page chez eux la civilisation, en les assimilant graduellement aux idées religieuses et morales dè l'Èurope. A peine sur la rive méridionale de l'Orange, les petits Namaqua et, au nord du fleuve, les Namaqua proprement dits, au nombre de 17,000, ont-ils conservé leur unité nationale et leurs mœurs purement pastorales. Encore, les derniers vestiges de leur antique idiome sont-ils sur le point de disparaître à jamais, tandis que le hollandais est compris par tous. Depuis 1882, les missionnaires protestants fixés parmi eux ont abandonné l'étude inutile d'une langue mourante, qui ne vivra plus bientôt que dans les bibliothèques et dans l'histoire de la philologie.

Cette influence progressive de la langue hollandaise ne doit pas nous étonner : le Cap, malgré la conquête anglaise, est resté une terre profondément néerlandaise. Si les grandes émigrations des Boers vers l'Orange, et le Transvaal ont, en 1827 et 1834, affaibli temporairement la position de la race néerlandaise dans la colonie du Cap, un revirement profond s'est produit depuis lors ; les Africaanders hollandais ont reconquis au parlement colonial l'égalité, et même une certaine prépondérance pour leur langue nationale. Le flamand d'Afrique devient petit à petit le parler habituel des populations indigènes, que l'Angleterre est inhabile à s'assimiler. De plus, au témoignage du comte de Hubner, « les familles « anglaises comptent de cinq à six enfants, les familles hol- « landaises de dix à douze » ; même les Anglais fixés au Cap, partent après avoir fait fortune, sans qu'un mouvement d'immigration suffisant comble les vides causés par ces départs ; les Hollandais au contraire restent sur cette terre africaine qui est devenue à tout jamais leur patrie (1).

1. *A travers l'empire britannique*, t. I, p. 128.

Des événements politiques récents, tels que les succès militaires du Transvaal, la colonisation du Ngami et du plateau de Humbé (territoire portugais d'Angola) par des Hollandais ou des Hottentots assimilés, l'intervention de l'Allemagne accueillie sans déplaisir par ceux qui aiment en Afrique comme en Europe à se réclamer de la grande famille teutonique, ont consolidé la solidarité nationale de la Néerlande africaine ; de la baie de la Table au Limpopo et au Cunène, l'avenir appartiendra au sang néerlandais, à moins qu'une grande révolution économique ne vienne brusquement modifier dans l'Afrique australe l'équilibre normal de la population.

Peut-être les missionnaires catholiques auraient-ils intérêt à se rendre compte de l'ascendant que possède, surtout dans la partie occidentale du pays, cet élément hollandais; si on veut asseoir solidement le catholicisme, c'est à cet élément qu'il faut s'adresser. Sans doute d'immenses préjugés aveuglent nos compatriotes africains. Mais pourquoi ? N'est-ce pas parce qu'ils ne connaissent guère le prêtre catholique? D'ailleurs le prêtre catholique qu'ils ont peut-être eu occasion de rencontrer, n'est-il pas généralement un Français, un Anglais ou un Irlandais qui ne comprend pas leur caractère national, qui ne possède jamais à fond les secrets de leur idiome? Aussi le pauvre Boer, ignorant et méprisé, s'imagine-t-il trop souvent qu'abjurer sa religion réformée, c'est renoncer à sa nationalité [1]. Au contraire mettez cet homme en présence d'un missionnaire catholique, parlant sa langue, fraternisant avec lui, pouvant familièrement lui démontrer ses erreurs, il perd immédiatement ses préjugés et se trouve bien près de se convertir. Après quelques semaines de séjour au milieu des

1. *Annales*, t. XX. Lettre de M. Devereux.

Boers, le Jésuite belge Croonenbergs s'écriait: « Ce sont des « âmes simples et droites, pour qui le royaume de Dieu me « semble proche. » Le même missionnaire émettait en connaissance de cause, l'avis que sans le flamand ou le hollandais, il y a fort peu à faire parmi les natifs des colonies de l'Afrique australe. Effectivement, à Tseni-Tseni, des Bechuana-Batlapine disent au P. Croonenbergs : « Nous « n'avons pas besoin qu'on nous enseigne le bechuana, « nous le savons mieux que les blancs. Ce que nous voulons, « c'est qu'on nous apprenne le *dutch* (hollandais), à nous et « à nos enfants, afin de pouvoir lire les livres et les jour- « naux (1). »

A qui sera-t-il donné de ramener à la vérité et à l'unité cette patriarcale nation des Boers, sinon à l'admirable clergé néerlandais d'Europe, à ces hommes simples et modestes que nous voyons tous les jours à l'œuvre dans nos villes et nos campagnes, et auxquels notre Brabant, notre Flandre, notre Limbourg, notre Gueldre, doivent d'être restés foncièrement religieux? Chaque année, plusieurs de ces prêtres zélés se dérobent aux occupations de la vie sacerdotale dans leur pays natal, pour chercher en Angleterre et aux États-Unis les émotions et les labeurs du missionnaire. L'Afrique néerlandaise ne tentera-t-elle jamais leur ardeur? En y portant la bonne nouvelle, ils feraient à la fois œuvre de patriotisme et d'apostolat.

Si les considérations que nous venons de présenter s'appliquent dans leur généralité à toutes les circonscriptions ecclésiastiques de l'Afrique australe, elles concernent surtout les missions de la partie occidentale de la colonie du Cap. C'est là en effet que restera toujours le centre intellectuel des

1. *Précis historiques*, t. XXXIV, p. 339.

Boers. Les membres des familles hollandaises sont partout, au Transvaal, en Orange, à Natal, sur le Limpopo, le Zambèze et le Cunène, mais la ferme patrimoniale, le foyer de la famille, reste dans les terres colonisées en premier lieu; c'est ici aussi que l'effort du catholicisme auprès des Africaanders devrait être le plus constant et le plus vigoureux. Les Pères Oblats de Saint-François de Sales qui ont l'intention d'évangéliser la Hottentotie, ne devront pas oublier non plus que l'idiôme de la civilisation n'y saurait être le français, mais que cet idiôme est le bas allemand ou néerlandais, compris déjà par tous les indigènes. C'est à la condition seulement de se nationaliser à ce point de vue, de se « néerlandiser », que l'Église catholique pourra dans ces régions s'emparer de la race féconde des fermiers hollandais, et par là même des tribus indigènes qu'ils ont entraînées dans leur évolution nationale.

§ II. — Colonie du Cap.
(Vicariat apostolique du Cap oriental.)

LA région du Cap oriental se distingue des autres parties de l'Afrique australe, par l'importance relative qu'y a acquis au sein de la population européenne l'élément britannique. C'est en 1820, que commença, aux frais du gouvernement de Londres, la colonisation officielle des territoires avoisinant la baie d'Algoa. On voulait opposer à l'Afrique hollandaise de l'ouest une Afrique anglaise de l'est. Cependant les Boers constituent dans l'intérieur le fonds de la population; sur la côte, les anciens soldats de la légion-allemande qui avaient servi dans l'armée anglaise en Crimée, se sont établis en grand nombre, et quantité d'émigrants de Germanie y ont rejoint leurs compatriotes. Les indigènes

hottentots sont relativement peu nombreux; les gens de couleur appartiennent déjà en immense majorité à la belle et vigoureuse race cafre.

En 1841, le premier vicaire apostolique de Capetown envoyait M. l'abbé Devereux dans ces parages, jusqu'alors dépourvus de service religieux catholique; six ans plus tard, cet ecclésiastique devenait le premier évêque du Cap oriental ou de Grahamstown. Mgr Devereux était convaincu du grand rôle réservé à la race néerlandaise africaine, aussi ses principaux efforts furent-ils dirigés vers la conversion des Boers, nombreux surtout dans la partie continentale de son diocèse. Nous parlions il y a quelques instants du bien immense que pourraient faire dans l'Afrique australe quelques prêtres flamands. Sait-on que les premiers collaborateurs de Mgr Devereux furent des Belges? En 1849, ce prélat se rembarquait pour sa mission amenant avec lui, Messieurs Jean Van Cauwelaert, ancien élève du collège d'Alost, et François Dubois, prêtres de l'archidiocèse de Malines, J. F. De Sany, et Jacques Hœndervangers, religieux de l'abbaye de Grimbergen, Mesdemoiselles Marie Thérèse et Marie-Antoinette Van Cauwelaert et Van der Veken (1). Grâce à ce renfort providentiel, le vicaire apostolique du Cap oriental pouvait en quelques années, fonder les paroisses de Grahamstown, Algoa-Bay (Port Élisabeth), Graaf Reinet, Kingwilliamstown et Uitenhagen, dans la colonie du Cap, et celles de Port-Natal et de Bloemfontein (État d'Orange), qui furent attribuées, à partir de 1851, au nouveau vicariat de Natal. Arrivé à la localité hollandaise de Graaf Reinet, le 19 décembre 1849, M. Van Cauwelaert y trouva trente-sept

1. *Lettres de quelques missionnaires Belges au Cap de Bonne-Espérance*, Bruxelles, J. B. Dumortier, 1852.

catholiques, tous Irlandais. Les sermons néerlandais de notre compatriote produisirent une révolution dans la paisible cité huguenote; le premier magistrat Reynefelt avec quelques personnages des plus riches de la ville, ne dédaignait pas de venir entendre le prédicateur; d'autre part les sœurs de M. Van Cauwelaert ouvraient une école, et se voyaient l'objet des attentions prévenantes et des visites des dames les plus distinguées. Les excellents Néerlandais étaient tout surpris de voir que l'Europe contenait d'autres catholiques que de pauvres Irlandais. Les travaux de MM. De Sany et Hœndervangers à Cradock, et à Uitenhagen n'étaient pas moins consolants. Vainement une réaction protestante agita le spectre du Jésuitisme, et réappliqua les lois tombées de désuétude qui interdisaient la prédication publique du catholicisme; ces tracasseries momentanées n'empêchèrent pas le respect et la confiance publique d'entourer dès cette époque les ministres de l'église romaine.

Mgr Devereux administra cette mission naissante jusqu'en 1855. Son successeur, Mgr Patrick Moran, fut transféré en 1870, au siège épiscopal de Dunedin (Nouvelle Zélande). C'est au troisième vicaire apostolique du Cap oriental, Mgr James Ricards, évêque de Rithymna *in partibus*, qu'était réservée la tâche de compléter l'organisation de ce diocèse. Les premiers efforts de ce prélat se portèrent sur l'instruction publique; chaque station eut bientôt son école catholique gratuite; les établissements de l'Assomption à Grahamstown, et des Dominicaines irlandaises à Port Élisabeth prirent une grande extension. Aujourd'hui, après vingt ans d'efforts, les écoles élémentaires catholiques sont au nombre de 21, fréquentées par 400 enfants. Un projet plus important encore préoccupait l'évêque de Rithymna, dès le lendemain de son élévation

à l'épiscopat : c'était la création d'un collège de premier rang, qui pût prémunir les jeunes gens des classes supérieures de la société, contre les dangers d'un enseignement hétérodoxe et trop souvent rationaliste, et servir en même temps de centre d'attraction pour la jeunesse protestante. Un séminaire était en outre indispensable pour assurer le recrutement du sacerdoce. En 1849, à son arrivée à Algoa-Bay, M. l'abbé Ricards avec ses compagnons belges avait reçu un accueil malveillant de la part de la population et des ministres méthodistes ; volontiers on aurait laissé mourir de faim ces infâmes romains. Vingt-deux ans après, le même M. Ricards, honoré de la dignité épiscopale, commençait hardiment la fondation d'un collège-séminaire et d'une cathédrale ; parmi les plus généreux souscripteurs à ces œuvres se trouvaient des méthodistes et des israélites ! Parti pour l'Europe afin d'y trouver des professeurs et des missionnaires, le prélat revint bientôt avec 8 Jésuites, 6 prêtres ou étudiants ecclésiastiques et 12 Sœurs irlandaises de la Miséricorde. Le retour de cette caravane fut marqué par l'enthousiasme de toute la population sans distinction de cultes ; le soir un banquet cordial fut offert à l'évêque et à ses collaborateurs par les personnes les plus notables de Grahamstown (1).

Les Pères Jésuites s'occupèrent immédiatement de l'organisation du collège Saint-Aidan. « A l'ouverture des classes, en « 1876, » nous apprennent les *Précis historiques*, « on compta « environ 35 élèves ; leur nombre s'est accru les années « suivantes, mais la plupart étant pensionnaires, l'exiguité « des locaux n'a pas permis de dépasser la cinquantaine. « L'instruction secondaire donnée à Saint-Aidan, est haute- « ment appréciée dans toute l'Afrique australe. Peu d'années

1. *Précis historiques*, t. XXXIV, p. 42.

« après sa fondation, le collège a été immatriculé à l'univer-
« sité du Cap. Les succès remportés par les candidats aux
« examens d'admission à l'université sont venus confirmer et
« accroître la réputation de l'établissement catholique.
« L' « *Eastern Star* », journal de Grahamstown, a fait longue-
« ment l'éloge des élèves formés par les Jésuites. » Depuis lors, cet établissement qui a compté parmi ses directeurs ou ses professeurs plusieurs de nos compatriotes, se maintient dans une prospérité constante. « Le collège nous « donne des consolations », écrit le 28 mai 1887, le P. Weld, recteur de la maison; « il conserve l'excellent renom qu'il « s'est acquis. Parmi tous ces jeunes gens formés aux « vertus chrétiennes, nous avons l'espoir que la grâce attirera « quelques bons sujets au noviciat de Graaf Reynet. Déjà « deux élèves y sont entrés au commencement de cette année, « et d'autres semblent se disposer à suivre leur exem-
« ple (1). »

L'enseignement n'a pas absorbé l'activité des Jésuites. La misérable situation des indigènes parqués dans un quartier spécial de Grahamstown, émut le cœur des missionnaires; une paroisse avec écoles s'éleva bientôt au milieu de ces déshérités et le zèle des enfants de Saint-Ignace y a produit nombre de conversions. Grâce à la générosité d'un bienfaiteur belge, une autre mission cafre est fondée depuis 1886 à Keilands, dans le pays des Temboukis; les indigènes nommés « Raw-Caffirs » ou « Cafres incultes et sauvages » ont refusé de se laisser endoctriner par les ministres protestants. Il semble que les Pères de la Compagnie seront plus heureux; déjà ils ont su gagner l'amitié des principaux de la nation qui leur ont confié leurs enfants. Un Belge, le F. De Saedeleer,

1. *Précis historiques*, t. XXXVII, p. 29.

est fixé dans cette résidence. Dunbrody possède aussi ses œuvres pour la conversion des indigènes; toutefois cette localité est plus importante comme scolasticat, ou maison d'études de l'ordre de Saint-Ignace dans l'Afrique du Sud. Au commencement de l'année 1887, la communauté de Dunbrody ne comptait pas moins de 37 religieux (1). Depuis la fin de 1875, des Jésuites belges ou hollandais desservent également la paroisse de Graaf Reynet, fondée en 1849 par M. Van Cauwelaert; c'est dans cette localité qu'est établi depuis le 2 février 1887, le noviciat de la Compagnie. Le Père Provincial Weld y a également placé le siège de la maison de probation de la société des Sœurs Xavériennes, dont il est le fondateur. Les membres de cette congrégation se destinent exclusivement à l'instruction et au relèvement de la race nègre. Enfin les Jésuites ont encore créé un centre de missions au milieu des colonies allemandes de l'ancienne Cafrerie.

Tout le diocèse de Mgr Ricards compte 17 paroisses ou missions, 18 chrétientés visitées régulièrement, 23 églises ou chapelles, 30 prêtres, 109 religieuses appartenant à 3 congrégations; le nombre des catholiques qui en 1870 n'atteignait pas le chiffre de 4000, s'élève aujourd'hui à 5500. Si le progrès des conversions est lent, il est sérieux et se produit partout où la présence du missionnaire vient dissiper des préjugés séculaires. En cinq années de séjour dans la ville néerlandaise de Graaf Reynet, les Jésuites ont à peu près doublé le nombre de leurs ouailles. Grahamstown, la capitale, a environ un millier de fidèles, et Mgr Ricards y jouit d'une considération et d'un respect extraordinaires. Indépendamment du rapprochement vers l'Église qui se manifeste au sein de la population européenne, les missions

1. *Précis historiques*, t. XXXVII, p. 25.

cafres sont sérieusement commencées et on peut promettre un brillant avenir aux fondations de Keilands, de Grahamstown-Sainte-Marie et de Dunbrody. Le jour ne semble plus éloigné, où l'église catholique prendra dans toutes les parties de la colonie du Cap, le merveilleux épanouissement qui la distingue chez les jeunes nations du nouveau continent, et où éclate son incomparable vitalité.

§ III. — Vicariats Apostoliques de Natal et de la République d'Orange; missions du Basutoland et du Transvaal.

C'EST encore une terre nouvelle à bien des égards que la Natalie; colonisée par les Boers depuis 1834, arrosée de leur sang dans des luttes héroïques, cette fertile région fut annexée à l'empire britannique, afin de protéger les Hollandais contre les Zoulou, et les Zoulou contre les Hollandais. Ceux-ci ne demandaient pas à être défendus ; au contraire. Forcés après des prodiges de valeur de céder devant l'envahisseur, ils allèrent pour la plupart rejoindre les fondateurs de la république du Transvaal, préférant les rigueurs de l'exil à l'humiliation de la domination étrangère.

L'héritage politique légué par les anciens citoyens de la république natalienne aux conquérants anglais, n'est pas exempt de dangers pour les maîtres actuels du pays. 40000 blancs, Anglais, Allemands, Hollandais, Franco-Mauriciens, s'y trouvent en présence de 400000 Cafres et de 40000 Hindous et Chinois. Pas plus à Natal qu'au Cap, le génie britannique n'a su se montrer assimilateur. Cet immense population noire est encore plongée dans une barbarie à peu près complète, et la guerre de races est une menace toujours suspendue sur les habitants de la colonie. Les masses profondes des Cafres au sud, et des Zoulou au nord,

renforcent incessamment l'élément nègre de Natal, et y entretiennent les vertus et les traditions guerrières. Quelle force sera capable d'amener un rapprochement, une fusion entre ces castes si hétérogènes ? Nous n'en voyons aucune, si ce n'est le catholicisme, dont toute l'histoire prouve la merveilleuse aptitude, à initier d'une manière durable aux bienfaits de la culture chrétienne, les races les plus sauvages et les plus déshéritées, et à élever ainsi les rudes enfants de la nature au niveau moral et intellectuel de leurs aînés en civilisation.

L'érection du vicariat apostolique de Natal remonte au 5 octobre 1850. Avant cette époque, le prêtre catholique n'avait fait dans ces parages que de fugitives apparitions ; une seule résidence avait été fondée à Port-Natal par Mgr Devereux, premier vicaire apostolique du Cap oriental ; quelques Irlandais formaient le contingent des petites communautés catholiques éparses sur le versant oriental des Drakenbergen.

Le premier soin des Pères Oblats de Marie Immaculée (1) auxquels la nouvelle mission était confiée, fut de pourvoir aux besoins spirituels de ces catholiques isolés au milieu des hérétiques ou des païens, et abandonnés trop souvent à des habitudes vicieuses. La mission de Natal comprenait alors indépendamment de cette colonie, de la Cafrerie et du Zoulouland qui en dépendent encore aujourd'hui, les républiques d'Orange et de Transvaal et le Basutoland. La ville de Pieter-Maritzburg étant à la fois la plus centrale et la plus peuplée de catholiques, fut choisie pour résidence épiscopale. Voici le tableau que le premier vicaire apostolique de Natal, Mgr Allard, évêque de Samarie, traçait de cette chrétienté en

1. Congrégation fondée par Mgr de Mazenod, évêque de Marseille.

1852 (1) : « Tous les dimanches une centaine de catholiques « remplissent notre chapelle, qui n'est qu'une maison d'em- « prunt. Ils sont surtout avides d'entendre la parole de Dieu. « Une heureuse émulation a régné parmi eux pour satisfaire « au devoir pascal ; le plus grand nombre s'est approché de la « sainte table, quelques familles fréquentent même les sacre- « ments tous les mois. Les soldats irlandais de la garnison « ont aussi participé au banquet eucharistique. Deux de leurs « officiers se font gloire de remplir tous leurs devoirs de « chrétiens, ce qui contribue beaucoup à édifier les fidèles. « Les catholiques de Peter-Maritzburg se trouvant pourvus « de prêtres, leur premier besoin était de bâtir une chapelle. « Il ne fut pas nécessaire d'exciter leur zèle pour une œuvre « qu'ils désiraient ardemment, aussi se rendirent-ils tous à « mon appel, et je puis dire qu'ils consultèrent plutôt leur « cœur que leur bourse. »

Dès ce moment les Pères Oblats songeaient à porter la lumière de l'Évangile parmi les Cafres; un premier pas dans cette voie fut la création, en 1856, de la mission de Saint-Michel, au milieu d'une tribu encore complètement barbare; une seconde fondation analogue, celle de Notre-Dame des Sept-Douleurs, fut établie quatre années plus tard. Rarement, croyons-nous, terrain fut plus ingrat que celui défriché par les Pères Oblats. L'immoralité profonde des Cafres, leur insensibilité, leur matérialisme grossier, eussent aisément rebuté des hommes moins apostoliques que ne l'étaient les disciples de Mgr de Mazenod. L'immensité même de la circonscription ecclésiastique de Natal, et le développement du catholicisme dans les contrées qui forment actuellement le vicariat apostolique d'Orange, obligèrent parfois Mgr Allard

1. *Annales*, t. XXXI, p. 92.

à distraire temporairement ses collaborateurs des missions cafres. Depuis quelques années toutefois, l'œuvre de la régénération des indigènes nataliens est reprise avec une nouvelle ardeur. Les Pères Oblats possèdent déjà diverses chrétientés indigènes. Récemment encore, ils s'établissaient à Oakford en Cafrerie, sur un immense terrain où ils groupaient un grand nombre de familles converties. Les chants et les cérémonies de l'église romaine produisent le plus grand effet sur les Zoulou et les Cafres, dont l'admirable sens musical est attiré d'instinct vers les harmonies liturgiques du catholicisme.

Indépendamment des réductions dirigées par les Pères Oblats, les 130 Trappistes allemands venus de Bosnie, ont obtenu de bons résultats. Leur monastère de Marianhill, fondé seulement en 1883, nous apprend l'*Afrique explorée* (1), présentait trois ans après l'aspect le plus florissant. Aussi loin que la vue peut s'étendre, on ne rencontre autour de Marianhill que des cultures soignées, témoignant du labeur merveilleux dont ces pionniers de la civilisation donnent l'exemple aux noirs. Déjà deux mille cinq cents hectares sont défrichés; une forge, une menuiserie, un moulin permettent aux religieux d'initier les indigènes à tous les arts utiles. Leur imprimerie est en pleine activité, et a fait de leur établissement un grand foyer de vie catholique pour toute l'Afrique du sud. En trois ans, près de deux cent cinquante Cafres, vaincus par l'exemple et la charité des religieux, ont embrassé le catholicisme. Une école de garçons, comptant cent cinquante élèves, a fourni plusieurs recrues au petit-séminaire et au collège de catéchistes, fondés à l'abri du monastère ; ces enfants seront un jour les apôtres qui por-

1. Année 1886, p. 130, d'après une relation des *Berliner Missions Berichte*.

teront la bonne nouvelle dans toute la Cafrerie. Enfin à un kilomètre de l'abbaye, des religieuses Trappistines élèvent les petites filles, et les préparent à devenir des mères de famille vraiment chrétiennes.

L'évangélisation des Cafres nataliens est donc en sérieuse voie de progrès ; toutefois le nombre des ouvriers apostoliques est trop restreint pour cet immense diocèse qui, outre les 400000 indigènes de la colonie de Natal, compte plus d'un demi-million de Cafres et de Zoulou. Combien il serait désirable que de nouvelles fondations religieuses vinssent multiplier aux yeux des noirs, le salutaire exemple de ce labeur incessant et de cet esprit de sacrifice qui caractérisent la vie monastique ! Le développement merveilleux de la hiérarchie catholique dans toute l'Afrique, nous permet d'ailleurs d'espérer que bientôt chacune des trois divisions politiques du vicariat actuel de Natal, constituera une circonscription autonome.

D'autres œuvres que la conversion des Cafres continuent à occuper les 17 Oblats de Marie qui forment le personnel diocésain ; à Natal comme à Maurice, le progrès des cultures industrielles a amené l'immigration d'un grand nombre de coolies, originaires pour la plupart de l'Inde anglaise. Parmi ces péninsulaires se trouvaient bon nombre de catholiques ; aussi, dès 1861, le P. Sabon apprenait-il le tamoul qui est la langue parlée par ces chrétiens goanais. La connaissance du portugais lui avait d'ailleurs déjà permis d'exercer son ministère auprès de quelques-uns d'entre eux (1). Trois cents catholiques indiens, dispersés çà et là dans la campagne, au service de maîtres protestants, formaient le petit troupeau du zélé missionnaire. Dès cette date, les conversions étaient

1. *Mission de la congrégation des Oblats*, 1862, p. 337.

fréquentes. Cet apostolat continue à donner de grandes consolations à ceux des Pères qui s'y adonnent.

L'instruction de la jeunesse a de tous temps été un des principaux soucis des vicaires apostoliques de la Natalie. Il y a un quart de siècle déjà, Mgr l'évêque de Samarie pouvait écrire : « Notre école catholique de Maritzburg donne « aussi son fruit. Depuis 14 ans que nous avons abordé à « Natal, il s'est élevé comme une nouvelle génération qui, « ayant fréquenté nos classes, a reçu une instruction reli- « gieuse, solide et éclairée (1). » Aujourd'hui le collège de Pieter-Maritzburg est fréquenté par 54 garçons, dont 16 internes et 4 séminaristes. La même cité possède un pensionnat catholique de jeunes filles avec 70 élèves ; 15 écoles primaires donnent l'instruction à 560 enfants. Indépendamment des Sœurs Trappistines, 40 autres religieuses se dévouent à ces écoles et à l'orphelinat de Pieter-Maritzburg. On voit que l'avenir religieux de la mission de Natal est plein d'espoir; grâce aux écoles catholiques, nous avons l'assurance que le nombre des fidèles qui à l'heure présente est de 5,000 environ, suivra une rapide et constante progression.

Un décret pontifical du 15 mars 1886 a séparé du vicariat apostolique de Natal, les circonscriptions ecclésiastiques nouvelles du Transvaal et de l'État libre d'Orange. Cette dernière comprend aussi les territoires britanniques du Griqualand-West (Kimberley) et du Basutoland. Il n'est pas douteux qu'un fractionnement ultérieur de ce vaste diocèse n'y amène, à bref délai, l'établissement de nouveaux sièges épiscopaux.

La fondation de la première mission catholique à Bloemfontein, capitale de la république d'Orange, remonte à une

1. *Missions des Oblats*, 1866. N° I, p. 35.

quarantaine d'années. Quinze ans plus tard, les Oblats du vicariat de Natal plantaient la croix dans le pays des Bechuana de l'est ou Basuto. Avant l'invasion des Boers hollandais dans les contrées situées au nord du fleuve Orange, tout le territoire compris entre le désert de Kalihari et les monts Drakenberg, était le domaine de la race bechuana. Les émigrants européens scindèrent peu à peu ce peuple intelligent et brave en deux tronçons distincts. Tandis qu'une partie de la nation se réfugiait avec ses troupeaux dans les savanes de l'ouest, une autre tribu, celle des Basuto, était refoulée par degrés dans les montagnes et les vallées des Drakenbergen.

Dans cette Suisse sud-africaine, les guerriers basuto ne réussirent pas davantage à se maintenir. Les Anglais intervinrent, en 1868, pour sauvegarder contre les envahissements des Orangiens l'autonomie du Basutoland, et bientôt après, pour la confisquer à leur profit. Depuis 1881, les chefs basuto ont perdu, à la suite d'une suprême révolte, les derniers restes de leur indépendance (1); ils ne sont plus que les subordonnés des magistrats européens. Les montagnards ont vendu chèrement leur pays : l'insurrection de 1881 a coûté plus de cent millions à la métropole. En dépit de ces désastres politiques, les Basuto sont bravement entrés dans la voie du progrès, et ils ont heureusement traversé la période de crise qui sépare la barbarie de l'assimilation à une civilisation supérieure. Adonnés à l'agriculture, à l'élève de leurs nombreux bestiaux, ils se sont initiés à tous les arts de la paix. Ils se distinguent par un amour sincère de l'instruction et de la vérité ; plusieurs milliers d'entre eux parlent le hollandais et l'anglais. Un sixième des 180,000 habitants du Basutoland professe le christianisme; la majo-

1. *Europe militaire et diplomatique*, t. IV, p. 355.

rité de ces convertis appartient encore au protestantisme, mais nulle autre région de l'Afrique australe ne présente un champ mieux préparé pour le catholicisme que ce beau pays.

Dès 1862, Mgr Allard, vicaire apostolique de la Natalie, visitait les Bechuana orientaux. Le premier chef qu'il rencontra, un fils du célèbre roi Mosesh, lui fit cette déclaration bien caractéristique: « Je veux savoir laquelle des deux « religions est la véritable, si c'est celle des catholiques ou « celle des protestants ; car nous sommes un peuple igno- « rant et peut-être que ces missionnaires wesleyens nous « prêchent une fausse religion et nous mènent en enfer (1). » Cette demande ne dépeint-elle pas admirablement l'esprit de ce peuple « inquisitif », pour me servir de l'expression anglaise, et naturellement porté à rechercher la vérité? Le grand chef des Basuto, le redoutable Mosesh, ne reçut pas moins gracieusement les missionnaires, et exigea qu'ils se fixassent à proximité de sa résidence royale.

Quelques mois de séjour suffirent à confirmer l'évêque de Samarie dans la bonne opinion qu'il s'était faite de cette nation. « Les Basuto », écrit-il, « nous ont paru un peuple qui « ne traite pas légèrement ce qui a rapport à la religion (2). » Le roi Mosesh, quoique infidèle, montrait des vues conformes à l'Évangile. Ce qui l'éloignait du protestantisme, c'était que les missionnaires de cette religion avaient borné leurs efforts à la culture intellectuelle de ses sujets, sans pouvoir réformer leurs mœurs, sans les rendre plus exacts à la pratique de la justice, à respecter la propriété et l'autorité. Esclave lui-même de la polygamie, Mosesh donnait cependant pleine liberté à ses femmes de le quitter pour se con-

1. *Missions des Oblats.* N° 3, 1862, p. 283.
2. *Missions des Oblats.* N° 1 (mars) 1864, p. 6.

vertir au christianisme, et embrasser un genre de vie plus parfait. « Quoique je ne sois encore qu'un païen », disait ce prince noir à ce peuple, lors de l'inauguration de la mission catholique, « je suis cependant chrétien dans mon cœur. Il « existe, il est vrai, quelque obscurité pour nous, quand il est « question de discerner parmi les religions chrétiennes celle « qui est la véritable. Cependant je ne doute pas que si vous « venez entendre ces missionnaires, et que vous vous donnez « la peine d'examiner la question, vous ne parveniez à dé- « couvrir quelle est la véritable religion de JÉSUS-CHRIST (1). » Remerciant les missionnaires de quelques menus présents, ce prince prononçait peu après ces paroles remarquables : « Le plus beau présent que vous m'avez fait, c'est de venir « vous établir parmi nous (2). »

Mgr Allard fixa pendant plusieurs années sa résidence à Motsi-wa-ma JÉSU (village de la Mère de JÉSUS); cette localité reçut ce nom de Mosesh lui-même, qui dès le début avait montré le plus grand respect pour la sainte Vierge. Une caravane de religieuses amenées par le prélat fut reçue avec de grandes démonstrations de joie par le prince. Les bonnes Sœurs ouvrirent bientôt des écoles, un orphelinat, un ouvroir et une maison de refuge pour les femmes qui avaient quitté des maris polygames. Toutes ces utiles institutions ne tardèrent pas à produire des fruits abondants. Le jour de l'Épiphanie de l'année 1866, la fille aînée du frère de Mosesh entrait solennellement dans l'église catholique, et la cérémonie du baptême s'accomplissait en présence de toute la famille royale. La générosité de caractère des convertis basuto était digne d'admiration; spontanément on les voyait

1. *Missions des Oblats*, N° 1 (mars) 1866, p. 27.
2. *Missions des Oblats*, 1866. N°1, p. 28.

renoncer à tout ce qui dans les coutumes nationales était empreint de la moindre superstition; leur héroïsme et la profonde transformation morale que la régénération baptismale opéraient en eux, frappaient d'étonnement tous leurs compatriotes.

Quant à Mosesh, ses bonnes dispositions ne se démentirent pas jusqu'à sa dernière heure qui arriva en 1870. Sur son lit de douleur, le vieux lion de la montagne fit demander le missionnaire Gérard, et lui fit dire qu'il voulait mourir catholique; cependant les protestants, favorisés par quelques femmes du harem royal qui appartenaient à leur secte, faisaient bonne garde autour du malade, et ces oiseaux de proie empêchèrent le prêtre de parvenir jusqu'auprès du mourant (1). Officiellement donc Mosesh mourut en païen, mais la divine Providence lui aura, nous en avons la confiance, tenu compte de son dernier désir et des services sans nombre qu'il a rendus à la mission. Aux yeux des Basuto d'ailleurs, les légendes protestantes n'ont su s'accréditer, et dans tout le Basutoland, les missionnaires Oblats ne sont connus que sous le nom caractéristique de « *baruti ba Moshweshwe* », « *les missionnaires de Mosesh* ».

Les guerres des Bechuana orientaux avec les Boers jusqu'en 1868, avec les Anglais en 1880-81, ont à différentes reprises fait obstacle au développement de la mission. Si actuellement le Lessuto ne compte encore que quelques milliers de catholiques, répartis entre les cinq missions de Motsi-wa ma Jesu ou Roma, de Sainte-Monique, de Saint-Jean, de Saint-Joseph et de Saint-Michel, c'est en grande partie aux commotions politiques qu'il faut l'attribuer. D'autre part que peuvent quelques missionnaires isolés au milieu

1. *Missions catholiques*, t. XIV, p. 351.

des 180,000 Basuto, répartis sur un territoire grand comme la Belgique ? N'est-ce pas auprès de ces populations assoiffées de vérité et de progrès qu'il faudrait un de ces grands foyers de catholicisme, un de ces monastères bénédictins qui projettent sur un pays entier la lumière de leur science et de leur exemple? Au milieu du débordement de la littérature protestante bechuana, combien la création dans les Drakenbergen d'un grand centre intellectuel catholique, ne produirait-elle pas de fruits ? La vie monastique d'ailleurs semble devoir s'implanter parfaitement chez ce peuple privilégié, intelligent, capable d'efforts et de sacrifices. Déjà la Congrégation de religieuses amenées en 1865 par l'évêque de Samarie, compte plusieurs Sœurs indigènes. Une génération n'aura pas contemplé l'établissement d'un monastère d'hommes au Lessuto, sans lui fournir de nombreuses et vaillantes recrues. Si la règle de Saint-Benoît fleurissait dans la Suisse sud-africaine, de nombreux apôtres noirs s'y formeraient bientôt et prépareraient la conversion de toute l'Afrique australe.

N'oublions pas en effet que la race bechuana dont les Basuto forment la tribu principale, occupe un immense territoire et est par sa langue et sa littérature, plus encore que par ses vertus guerrières, une des plus envahissantes de l'Afrique australe. Dans le Bechuanaland occidental, elle est représentée par les tribus, à demi civilisées déjà, des Batlapi, des Barolong, des Baharoutsé et des Bamangouato. Le fond de la population indigène du Transvaal appartient encore à cette famille, dont d'autres enfants, les Batoana, vivent dans les plaines au nord du lac Ngami. La politique intérieure du Transvaal qui tend à limiter sur son territoire le nombre des résidents à peau noire, provoque un mouvement d'émi-

gration continuel, qui fait des Bechuana les émissaires et les précurseurs de la civilisation européenne. Plus loin encore, au nord du Zambèze, un conquérant basuto, Sebitouani, fondait au début de ce siècle l'empire des Makololo visité naguère par Livingstone; les guerriers de Sebitouani périrent dans une catastrophe qui rappelle les Vêpres Siciliennes, mais leur œuvre leur survit, et la langue officielle des millions d'hommes qui peuplent le royaume des Barotsé-Mambunda, reste l'idiôme des anciens dominateurs exterminés. Enfin, même auprès des Cafres, des Zoulou et des Matabélé, les Basuto sont déjà les représentants d'une civilisation supérieure, et il semble que la Providence leur réserve un grand rôle dans la christianisation de tous les Bantou orientaux. Puisse l'église de Rome répandre de plus en plus sur le peuple basuto les grâces de l'évangélisation ! Puisse-t-elle ne pas attendre pour y développer les œuvres d'apostolat, que toute cette nation, qui maintenant ne compte guère que 25,000 protestants, soit envahie par le moderne arianisme !

Les Basuto appellent à grands cris les missionnaires romains; dans leur dernière insurrection contre l'Angleterre, alors que tous les missionnaires protestants s'étaient enfuis, ou avaient suspendu leurs travaux et fermé leurs écoles, les catholiques restaient inébranlablement à leur poste au milieu du respect et de l'affection de toute la nation. Depuis cette guerre, un sentiment nouveau a même germé dans la féconde intelligence des montagnards; ils ont senti que pour conserver les restes de leur autonomie, et pour maintenir leur esprit de solidarité nationale, au milieu des états du Cap, de Natal, du Griqualand-West, de l'Orange, qui les enserrent de tous côtés, un des meilleurs moyens serait d'avoir un culte national, qui les distingue de tous leurs voisins, et empêche l'assimi-

lation trop absolue de la race bechuana aux idées anglaises ou hollandaises. Massupa, un de leurs principaux chefs, fils et héritier de Mosesh, présidant il y a quelques années à peine la cérémonie d'inauguration d'un nouveau village catholique, se faisait l'interprète de cette opinion, en déclarant à la foule des auditeurs que la religion des catholiques romains ne devait pas être seulement la religion de tel ou de tel district, mais celle de tous les Basuto (1). Si les missionnaires catholiques voulaient suivre l'exemple des protestants, et se contenter de conversions nominales, tout le Basutoland leur appartiendrait. L'école normale de catéchistes récemment fondée à Roma par les Pères Oblats, a déjà fourni et fournira de plus en plus des évangélistes nombreux et zélés; mais le zèle de ces précieux auxiliaires au lieu de diminuer le travail du prêtre, l'augmente au contraire, en répandant dans la montagne entière des germes de conversions (2).

Dans une assemblée plénière de la nation tenue le 21 juin 1888, le grand chef Litsié, fils aîné de Mosesh, se plut à faire discuter contradictoirement ministres protestants et prêtres catholiques. Voici en quels termes Massupa intervint dans ce tournoi oratoire : « Mon frère et mon chef Litsié, je « t'avouerai tout d'abord, que j'ai appelé les romains chez « moi, tout près de mon village; je voulais te le faire savoir, « mais je n'aurais pu trouver pour cela une occasion meil- « leure que la présente. Les ministres protestants ont tout « fait pour m'en empêcher; mais j'ai tenu bon, disant qu'ils « sont tous, les uns et les autres, les ministres honorés par « mon père, et que les romains ont au moins autant de droit « qu'eux. Un ministre a dit qu'il y a un abîme entre eux et

1. *Missions catholiques*, t. XIII, p. 134.
2. *Missions des Pères Oblats*, 26me année. N° 104, p. 479.

« les catholiques, et cet abîme, c'est Marie. J'ai entendu les « prêtres parler là-dessus, et ils expliquent la chose ainsi : « Marie c'est la mère de JÉSUS, et JÉSUS, c'est le Fils de « Dieu, un grand seigneur par conséquent; donc Marie est la « mère d'un grand roi; or la mère d'un roi, nous l'appelons « reine; par conséquent, Marie est reine. Son Fils qui est « allé au ciel, y a appelé sa Mère ; celle-ci se tient debout « près de lui, pleine de gloire et de puissance. Alors les « romains s'adressent à cette reine et lui disent : O toi qui « te tiens près de Dieu, prie pour nous. *Entendez bien, ils « ne disent pas : nous te prions; mais : prie pour nous.* Tout « cela me semble très raisonnable (1). » Que l'auguste Reine du ciel récompense ce chef encore païen du respect qu'il montre pour elle! Puisse-t-elle surtout faire exaucer par son divin Fils la prière du P. Deltour, l'apôtre des Basuto quand il écrivait dernièrement : « La moisson est « abondante, vu le petit nombre d'ouvriers occupés à la « recueillir; priez donc le Maître du champ de nous envoyer « des aides. Sans ce secours nous ne pouvons pas aller de « l'avant; faudra-t-il donc laisser les âmes se perdre dans « le paganisme ou le protestantisme?... *Il ne s'agit plus « de pousser ce peuple; il nous déborde* (2). »

Les missions de la république orangienne et de la terre des diamants (Griqualand-West), ne peuvent manquer de prendre une importance nouvelle, depuis que le décret pontifical du 15 mars 1886 a placé la résidence d'un vicaire apostolique à Bloemfontein. Mgr Gaughran, de la Congrégration des Oblats de Marie Immaculée, évêque de ce jeune diocèse, a été reçu avec un vif enthousiasme dans la capitale

1. *Missions des Oblats*, 26me année. N° 104, p. 488.
2. *Missions des Oblats*, même année, p. 482.

de l'état d'Orange. Le président de la république et sa famille ont tenu à honneur d'assister à la soirée de réception offerte par les catholiques à leur premier pasteur.

C'est ici surtout et dans le Transvaal, que la nécessité de missionnaires flamands et hollandais se fait impérieusement sentir. Le Boer est naturellement religieux; sa bible a été sa boussole dans ses longues pérégrinations à travers les savanes africaines. Perdus au milieu de plaines sans fin, les Africaanders néerlandais connaissent un centre : la chapelle de l'immense paroisse réformée qui compte parfois vingt lieues de diamètre. Au jour fixé pour le « nachtmaal » ou la communion, les campagnards affluent de tous côtés dans leur temple; « les services religieux se succèdent « dans l'étroit édifice, les fiancés font bénir leur mariage, les « jeunes gens sont reçus membres de l'église; on baptise « les enfants (1). » Le fanatisme anticatholique a longtemps aveuglé ces protestants honnêtes et convaincus. Aujourd'hui, les rapports plus fréquents avec les prêtres catholiques ont déjà dessillé bien des yeux. « Puisque vous vous intéressez « aux Boers, » m'écrivait dernièrement le P. Martinet, de la Congrégation des Oblats, « je me fais un plaisir de vous dire « qu'ils sont en grande partie revenus de leurs préjugés ridi- « cules contre l'église de Rome. Ce n'est pas encore la con- « version, mais c'est un acheminement vers elle. »

Les Pères Oblats ont parfaitement saisi l'importance qu'il y a à gagner des hommes aussi moraux et aussi entreprenants, que les citoyens des deux républiques hollandaises. Ils ont compris aussi, que le meilleur moyen de toucher les Boers, est de faire vibrer chez eux la fibre patriotique, en leur parlant la langue de la vieille patrie d'outre-mer. Aussi se

1. Reclus, t. XIII, p. 597.

sont-ils décidés à recruter pour leurs missions de l'Afrique australe des auxiliaires dans les Pays-Bas et en Belgique. Nous reproduisons ici une communication toute récente qu'a daigné nous faire à ce sujet un des supérieurs de leur société : « Dans le Limbourg hollandais, entre Liége, Maestricht et « Aix-la-Chapelle, nous avons trois établissements impor- « tants pour le recrutement et la formation des sujets, qui «comprennent ensemble 200 vocations, savoir : 1°, un junio- « rat pour l'enseignement secondaire, ce que d'autres appel- « lent une école apostolique; cet établissement tout entier à « notre charge, fonctionne uniquement pour nous; il se « compose de 110 à 120 élèves presque tous Allemands; les « Hollandais n'ont pas encore rompu la glace, mais nous « augurons bien de l'avenir; 2°, un noviciat de 30 à 35 sujets « ayant fini leurs humanités au moins, et venus de tous les « pays ; 3°, un scolasticat où plus de 50 religieux-profès se « préparent aux ordres sacrés, en suivant les cours de « philosophie et de théologie. Ces établissements qui ne « sont pas les seuls de ce genre dans notre congrégation, « nous donnent de belles espérances pour les missions « d'Afrique, et la conversion des Boers. »

Le Griqualand-West, annexé également à l'évêché de Bloemfontein, forma quelques mois la république indépendante d'Adamanta. La découverte des gisements de diamants en rendait la possession trop précieuse à l'Angleterre, pour que celle-ci ne s'en emparât pas. Dès 1871, Waterboer, chef des Griqua, cédait à la Grande-Bretagne les droits que sa tribu avait sur le merveilleux territoire. Les réclamations répétées de la république d'Orange n'aboutirent qu'au paiement, en 1877, d'une indemnité pécuniaire, et le district contesté resta rattaché à la colonie du Cap. Le grand chemin de

fer qui doit relier Capetown au Zambèze, passe par Kimberley, chef-lieu de la région diamantifère dont la population flottante compte bon nombre de catholiques. Aussi cette ville est-elle le siège d'une mission et de florissants établissements religieux.

Au nord du Griqualand-West et de l'état d'Orange, s'étend le Transvaal, dont les habitants ont acquis une grande notoriété comme champions heureux de l'autonomie hollandaise dans l'Afrique du Sud. La guerre d'indépendance, entreprise dernièrement par les colons néerlandais, s'est terminée par la célèbre journée de Majuba-Hill. A la nouvelle de ce désastre, le chef du cabinet de Londres, M. Gladstone, télégraphia, dit-on, au gouverneur général du Cap cette dépêche flatteuse dans son laconisme pour la cause transvalienne : *We have wronged the Boers, make peace.* « Nous « avons lisé les Boers, concluez la paix. » Aujourd'hui, la république sud-africaine est le théâtre d'une évolution économique, comparable au « *rush* » qui a amené la colonisation de la Californie et de l'Australie. Ici aussi, c'est la fièvre de l'or qui appelle les flots pressés de l'émigration européenne. Le fertile et salubre plateau transvalien, qui sera bientôt relié par la vapeur au hâvre portugais de Lourenço-Marquez, n'attend d'ailleurs que des bras, pour être mis en valeur. Ce n'est pas sans regret, que nous voyons nos braves laboureurs flamands porter l'effort de leur énergie dans l'Amérique latine, et délaisser complètement la Néerlande africaine. Se flatte-t-on de l'espoir chimérique que dans cinquante ans les familles flamandes établies dans la Patagonie argentine, conserveront autre chose de leur origine belge qu'un vague souvenir ? Ignore-t-on que la législation de la République Argentine est combinée, — c'est chose fort

louable au point de vue argentin, — de manière à poursuivre l'assimilation systématique à la ràce espagnole de tous les enfants d'étrangers? Dès lors l'émigration de nos nationaux vers ces régions ne constituera-t-elle pas à la longue une déperdition de forces pour notre pays ? Supposons au contraire que l'essaimage si nécessaire à la Belgique, se produise vers l'Afrique australe ; nos Flamands s'y retrouveraient au milieu de compatriotes parlant leur langue, ayant conservé les mœurs familiales de la patrie commune. Faudrait-il craindre de voir les colons belges oublier l'esprit de la terre natale, au milieu de ces Hollandais qu'un siècle d'isolement n'a pu rendre inconscients de leur nationalité ?

La foi catholique des Belges, établis par groupes dans le Transvaal, pourrait-elle se trouver en danger ? Nous ne le croyons pas. Le Saint-Père, par son décret prémentionné du 15 mars 1886, a érigé le territoire de la république en préfecture apostolique confiée aux Pères Oblats de Marie Immaculée. Cette congrégation n'a pu envoyer jusqu'ici qu'une dizaine de prêtres dans cette nouvelle mission, mais ce nombre sera incessamment augmenté grâce aux recrues des séminaires du Limbourg hollandais. Dix-huit Sœurs dirigent déjà cinq écoles de filles. Au reste, le mouvement catholique est intense dans le Transvaal, où l'inéligibilité de nos coreligionnaires aux magistratures suprêmes constitue le dernier reste d'une législation réactionnaire et surannée, qui ne tardera pas, nous en avons la confiance, à disparaître entièrement. La capitale, Prétoria, a vu récemment s'élever une église monumentale ; à Barberton, le grand centre aurifère, le temple catholique a été le premier édifice consacré à un culte. Déjà la république compte plusieurs milliers de catholiques, et l'émigration

renforce tous les jours leur nombre. Ici, comme en Amérique, comme en Australie, l'efflorescence du catholicisme viendra bientôt couronner les plus intenses progrès de la civilisation matérielle.

§ IV. — Préfecture apostolique du Zambèze (1).

En traitant des diocèses de Mozambique et du Cap oriental, nous avons décrit bon nombre d'établissements fondés par les missionnaires de la Compagnie de Jésus. Ces œuvres cependant se rapportent toutes au plan d'ensemble qu'ont formé les Jésuites, à la suite du décret pontifical du 2 juillet 1879, qui leur donnait à créer l'immense mission du Haut-Zambèze. N'était-il pas prudent avant de s'enfoncer dans les steppes et les forêts de l'Afrique centrale, de posséder à la côte des points de ravitaillement, des sanatoriums, des maisons d'acclimatement et de formation ? Ne fallait-il pas en outre, songer à assurer l'avenir des missions zambéziennes, en leur préparant des vocations sur le sol même de l'Afrique, et parmi les créoles déjà habitués aux ardeurs du climat ? Enfin les besoins généraux de l'église dans l'Afrique méridionale, ne faisaient-ils pas aux disciples de Saint-Ignace, un devoir de se dévouer à l'éducation si négligée de la jeunesse portugaise et anglo-hollandaise, et d'assister les vénérables prélats de Grahamstown et de Mozambique, dans les labeurs écrasants du ministère paroissial et de la vie apostolique. Deux collèges, l'un à Grahamstown, l'autre à Quilimane, les fondations religieuses de Dunbrody et de Graaf-Reynet, les missions groupées autour de ces dif-

1. Sources principales : *Trois ans dans l'Afrique australe. Le pays des Matabélés ; au pays d'Umzila*, Bruxelles, Polleunis, 1883. Collection des *Précis historiques*, 1879-1889.

férents postes, celles de Stuttersheim et de Keilands dans la Cafrerie, de Vleeschfontein dans le Transvaal, la restauration des paroisses portugaises de Mopea, de Senna et de Tété, les stations d'Empandeni dans le Matabélé-land et de Boroma sur le Haut-Zambèze, sont autant de témoignages de l'activité féconde des Pères Jésuites dans le sud du continent noir. De la baie d'Algoa à l'île de Mozambique, et de la capitale des colonies portugaises à Boroma, ils ont entouré leur mission d'une vaste ligne de circonvallation, d'où sortiront les saintes milices qui ont pour objectif la rédemption de la Zambézie supérieure. Au commencement de l'année 1888, la mission du Zambèze comptait tant dans les diocèses britanniques et lusitaniens que sur son propre territoire, un total de 93 membres, savoir : 24 prêtres, 46 scolastiques se préparant au sacerdoce, et 23 coadjuteurs.

En ce qui concerne les peuples indigènes, d'immenses efforts ont déjà été tentés, et, hâtons-nous de le dire, les Belges et les Hollandais se sont distingués dans ces campagnes si périlleuses au milieu de la barbarie cafre. Des trois grands états nègres qui se partagent la partie méridionale de la préfecture, il n'en est aucun qui ne serve de tombe à plusieurs de ces pionniers de la civilisation chrétienne.

La première caravane avait à sa tête deux Belges, le P. Depelchin, ancien missionnaire au Bengale, et le P. Croonenbergs, actuellement préfet au collège de Gand. Partis de Grahamstown en chariots à bœufs le 16 avril 1879, nos compatriotes se virent repoussés à Shoshong, capitale du royaume des Bamangouato (Bechuanaland) par l'intolérance protestante. Après cinq jours de repos dans cette ville, nos compatriotes se remirent donc en route, pour arriver le 2 septembre à Gubuluwayo, résidence de Lo Bengula, chef

puissant des Matabélé-Zoulou. Quelques mois de séjour auprès de ce potentat, suffirent à l'infatigable P. Depelchin pour assurer l'avenir matériel de cette station; dès le 7 avril 1880, il prenait la route du Zambèze dans l'intention de pénétrer dans l'empire des Barotsé-Mambunda, fondé naguère par des aventuriers de sang bechuana, dont la fin tragique n'a pas fait disparaître l'influence et le souvenir. C'est au cours de cette expédition entremêlée de dangers inouïs, que le P. Depelchin visita les célèbres chutes du Zambèze, découvertes par Livingstone; le Jésuite explorateur jeta dans ces parages les fondements de quatre postes de missionnaires, celui de Sainte-Croix des Batonga, en aval des cataractes chez un chef nommé Moemba, ceux de Katonga et de Sheshéké dans le pays des Barotsé proprement dits, enfin celui de Pandama-Tenka au sud du fleuve, dans un endroit propice pour assurer les communications avec le Transvaal.

La cupidité de Moemba provoqua bientôt le pillage de la mission établie sur son territoire, et dans ces terribles conjonctures, le P. Terörde, supérieur de cette résidence, succomba aux atteintes de la fièvre. Le P. Depelchin et ses auxiliaires ne purent relever de ses ruines la mission des Batonga. D'autre part, quand les Jésuites, renforcés par de nouvelles caravanes, se préparèrent à se fixer à Seshéké et à Katonga, ils se virent, au mépris des conventions précédemment conclues avec les chefs indigènes, rançonnés sans merci et menacés du dernier supplice par le roi Lebushi. Le P. Berghegge et le F. Simonis passèrent plusieurs mois dans une dure et onéreuse captivité à la cour du prince barotsé, qui consentit finalement à les remettre en liberté; les missionnaires regagnèrent Pandama-Tenka

le 2 octobre 1883. Cette pénible expédition avait été marquée par la perte du F. De Sadeleer, né à Zele (Flandre orientale), et qui trouva la mort le 3 avril 1883, dans les rapides du Zambèze.

De nouvelles tentatives ont échoué devant l'avidité de Lebushi, dont la seule ambition est d'exploiter autant que possible les Européens égarés dans ses domaines. Une série de révolutions a d'ailleurs agité le pays des Barotsé à partir de 1884. Ces commotions ont été accompagnées de nombreux massacres : « On ne vieillit pas dans le pays des Barotsé », dit avec raison M. Reclus (1) ; les mœurs y sont trop sanguinaires. Un missionnaire protestant, M. Arnot, qui avait réussi pendant deux ans à se maintenir en faveur auprès de Lebushi, a dû s'échapper par la voie du Bihé et de l'Angola ; un autre, M. Jeanmairet, a continué à résider dans le pays où ses largesses le font tolérer, mais ses efforts quant à la conversion des naturels, semblent complètement infructueux. Les Jésuites ont momentanément renoncé à pénétrer dans la vallée des Barotsé, où l'œuvre d'évangélisation ne redeviendra possible, qu'au jour où l'ordre matériel y sera dans une certaine mesure assuré.

Aucun chef indigène ne sera vraisemblablement de taille à remplir le rôle de pacificateur; mais le moment n'est plus éloigné où les puissances européennes, probablement le Portugal et l'Allemagne, feront régner une sécurité relative dans les bassins du Tchobé et du Haut-Zambèze. Le traité contre-signé à Lisbonne le 30 décembre 1886, par le Baron de Schmidthals, plénipotentiaire allemand, et M. de Barros, ministre des affaires étrangères de Portugal, délimite la zone

1. T. XIII, p. 668.

d'influence respective des deux nations (1). Le gouvernement de S. M. Très-Fidèle espère réunir ses colonies du Mozambique à celles d'Angola, de la côte à la contrecôte ; le pays des Barotsé-Mambunda formerait à peu près le centre de ce magnifique empire. Par ses postes fortifiés de Zumbo et de Tété à l'ouest du Mozambique, et ceux établis en 1886 sur l'Okavango, comme par ses missions du Zambèze (Jésuites), du Nyassa (Pères d'Alger) et des Amboëlla (Pères du Saint-Esprit), le Portugal donne une sanction effective à ses prétentions, et se rapproche insensiblement des frontières mouvantes des successeurs de Sébitouani (2).

Dans la sphère des intérêts portugais, mais à l'extrémité orientale de la préfecture du Zambèze, se trouve le royaume cafre de Gaza (Umzila). Jadis compris dans les limites de l'empire légendaire du Monomatapa, ce territoire renferme les ruines de la ville de Zimbaoé, où le Jésuite Gonsalve de Silveira recueillit au XVI^e^ siècle, la palme du martyre. Là serait, d'après certains commentateurs de la Bible, cet Ophir d'où Salomon tirait ses trésors. Il est certain en tous cas qu'il y a deux siècles et demi les richesses minières du district de Gaza, étaient exploitées par les Portugais. Le mouvement de l'émigration européenne ne peut manquer de se porter bientôt vers cette Californie africaine. Pour le moment toutefois le pays de l'or est encore abandonné à des Zoulou échappés en 1830 à la tyrannie du terrible Tchaka,

1. *Partage politique de l'Afrique*, par Banning, p. 71 et suiv.

2. Il convient de signaler le mouvement qui se produit en Angleterre aux fins d'empêcher le Portugal de réaliser ce plan, auquel l'Allemagne a par contre déjà donné son assentiment. Certains annexionistes rêvent de faire des pays situés entre les sources du Nil et le Zambèze, un vaste empire britannique débouchant à la mer à la fois par Mombas (Zanguebar) au nord, et par Delagoa et le Cap au sud. Cette conception ne saurait, semble-t-il, s'exécuter qu'au mépris des droits acquis du Portugal, et bouleverserait profondément l'équilibre colonial.

l'auteur célèbre de l'organisation militaire de sa nation. Un million d'aborigènes pacifiques, désireux de s'instruire et apparentés, paraît-il, aux Bechuana, sont asservis aux grossiers conquérants du sud.

Le 28 mai 1880, les Pères Law et Wehl, les Frères Hedley et De Sadeleer, ce dernier belge, étaient partis en wagon à bœufs de la ville matabélé de Gubuluwayo, pour fonder une mission dans cette région. Cette fatale expédition coûta la vie aux deux premiers missionnaires. Le F. De Sadeleer qui avait atteint le port de Sofala, se crut obligé par l'obéissance de reprendre la route presqu'impraticable de l'intérieur; il accomplit heureusement son téméraire itinéraire, et rentra à Gubuluwayo le 1er octobre 1881. Si l'on tente de nouveau l'évangélisation du pays de Gaza, il sera évidemment préférable de commencer cette mission, en prenant comme point de départ les havres portugais de la côte. De cette manière, on pourrait s'appuyer sur des centres en relation avec l'Europe, et sur l'autorité morale de l'état suzerain, au lieu de se perdre directement dans la barbarie. Il convient en effet de remarquer que l'influence portugaise est prépondérante chez les cafres de Gaza. Depuis 1872, ceux-ci se sont reconnus vassaux du Portugal; un traité récent conclu le 12 octobre 1885, a même resserré ces liens de sujétion. Désormais un résident et des instituteurs lusitaniens demeurent au kraal royal; il n'y manque plus que les missionnaires. Espérons que les Pères Jésuites ne se laisseront pas devancer sur ce terrain, témoin naguère d'événements si glorieux pour leur Société.

Dans la partie centrale de leur circonscription, les Pères de la Compagnie de Jésus possèdent les missions des Matabelé et de Tséni-Tséni ou Vleeschfontein. Cette der-

nière appartient encore politiquement au Transvaal (district du Marico). La population indigène s'y compose de Bechuana-Batlapine séparés du centre de leur tribu. C'est au P. Croonenbergs que la fondation de cette résidence, vers la fin de l'année 1884, est due; son successeur y fut le P. Delplace, brugeois de naissance. La connaissance approfondie du néerlandais a valu des succès aux missionnaires belges de Vleeschfontein; leur école est bien fréquentée; les Frères coadjuteurs apprennent l'agriculture aux convertis. Plusieurs Pères de cette station se sont livrés à l'étude approfondie de l'idiôme bechuana ; ils en profitent pour faire imprimer dans cette langue, chez les Trappistes de Natal, un catéchisme, un recueil de cantiques, un livre de prières ainsi que des abrégés de l'Ancien et du Nouveau Testament. Ces travaux sont d'un heureux augure pour la reprise éventuelle de la mission des Barotsé.

Le gouvernement transvalien, effrayé de la progression constante de la population indigène dans ses frontières, vient de parquer la grande majorité de ses sujets cafres et bechuana dans des territoires déterminés. L'œuvre des missions ne sera désormais possible que sur ces réserves, et aux conditions imposées par les autorités de Prétoria. Quelle situation ces mesures font-elles aux Jésuites de Vleeschfontein ? Nous l'ignorons, mais nous savons qu'elles désorganisent bon nombre de missions protestantes et que plusieurs communautés indigènes songent à émigrer sous la direction de leurs ministres (1). Cet exode se produira probablement vers le Matabéléland, contrée située au nord du Limpopo et que l'Angleterre vient récemment d'englober par voie de proclamation. Toutefois les Boers du Transvaal en convoitent

1. *Afrique explorée.* Nov. 1888, p. 333.

également la possession, et le Portugal refuse de reconnaître les prétentions de l'Angleterre sur la province aurifère du Mashonaland.

Les Matabélé qui dominent dans cette région, et lui ont donné leur nom, sont des Zoulou dont l'origine est identique à celle des maîtres du pays de Gaza. Mosselékatzé, chef des Matabelé, refoulé du Transvaal par l'invasion des Boers, vint fonder, il y a près d'un demi-siècle, sur le haut plateau qui sépare le Limpopo du Zambèze, un empire basé sur le pillage et la guerre; aujourd'hui les Matabélé dont le noyau primitif s'est renforcé d'individus appartenant à toutes les races asservies, se trouvent dans une période de transition, et petit à petit ils songent à quitter leurs habitudes sanguinaires, pour s'attacher au sol par l'agriculture et la vie pastorale. Leur roi actuel, Lo Bengula, semble comprendre qu'il n'y a pour son peuple d'autre espoir d'échapper à la vindicte des Européens et à la révolte des indigènes asservis, que de s'initier aux arts de la paix.

Les Pères Depelchin et Croonenbergs avaient établi en 1879, à Gubuluwayo, résidence de Lo Bengula, la station centrale de la mission du Zambèze. Malgré la grande bienveillance personnelle que le roi montrait envers les missionnaires, ceux-ci restèrent cependant pendant plusieurs années réduits pour ainsi dire à l'inaction; en dépit de leurs démarches répétées, le prince, dominé par des terreurs superstitieuses, leur refusait catégoriquement la permission de travailler à l'instruction religieuse de ses sujets. Enfin après sept années d'attente et de préparation, le successeur de Mosselékatsé accorda l'autorisation d'ouvrir une école d'arts et métiers et d'enseigner la religion chrétienne; désormais les Matabélé pourront recevoir le baptême, et vivre en catholiques. Lo

Bengula a même poussé la faveur jusqu'à concéder aux Jésuites un vaste terrain, situé non loin de sa nouvelle capitale. Le chef du kraal d'Empandéni, résidence assignée aux missionnaires, a reçu l'ordre de faire à ses hôtes le meilleur accueil. La correspondance des Pères d'Empandéni permet d'apprécier les immenses progrès réalisés en deux ans de temps (1). Aux dernières nouvelles, presque toute la population de cette localité récitait les prières catholiques, et décidait d'un commun accord d'observer le repos dominical ; l'école était prospère et très suivie. D'Empandéni, les Jésuites sont en relations directes avec leurs postes du Transvaal et du Cap, comme avec ceux de Boroma, Tété, Senna, dans la Zambézie portugaise. Puissent ces heureux résultats être le prélude d'un mouvement de toute la nation matabélé vers le christianisme! Ce sera la juste récompense des travaux et des labeurs des missionnaires intrépides, dont le dévouement inspirait à un collaborateur de la Revue « *l'Afrique explorée* », cet émouvant commentaire. « C'est en lisant leurs lettres dont quelques-unes sont émou- « vantes dans leur simplicité, qu'on se rend compte des « difficultés et des dangers de toute nature qui attendent le « missionnaire dans ces régions lointaines. Il doit s'aguerrir « contre les privations et les souffrances, ne pas épargner sa « peine, ni ses courses à travers des contrées, ici semées de « fondrières, là couvertes de forêts inextricables où les bêtes « féroces abondent, et où les indigènes s'unissent à elles « pour lui barrer le passage. Touchante histoire que celle de « ces hommes séparés du reste du monde, se dévouant pour « apporter un peu de lumière chez ces pauvres populations, « et ne recueillant pour la plupart, comme prix de leurs tra-

1. Voir *Précis historiques*, t. XXXVII, p. 575.

« vaux que la mort au milieu des marécages. Dans les deux « volumes (1), qui nous occupent, nous ne voyons pas moins « de dix de ces pionniers tomber au champ d'honneur (2). »

§ V. — Préfectures Apostoliques du Béchuanaland et de la Cimbébasie.

NOUS avons décrit plus haut les populations du Bechuanaland. Les républiques néerlandaises que les Boers avaient essayé de constituer à l'ouest du Transvaal pour relier leur pays au protectorat allemand, n'ont eu qu'une existence éphémère, et depuis quatre ans toutes les tribus bechuana reconnaissent la suprématie de l'Angleterre. Le courant de l'émigration européenne ne tardera pas au témoignage de M. Ricards Seaver et de Sir Ch. Metcalf, à envahir ces belles et productives contrées (3).

Les Pères français du Saint-Esprit auxquels cette mission est confiée depuis dix ans, n'y ont établi que tout récemment les stations de Taungs et de Mafeking ; leur troisième poste, Malmar, relève politiquement du Transvaal. Dans la partie du Griqualand-West où ils ont également juridiction, ils ne possèdent pas encore de résidence fixe. Les catholiques fort peu nombreux, atteignent à peine le chiffre de cent; mais le nombre des conversions obtenues en 1887 est encourageant.

L'objectif principal des missionnaires du Bechuanaland devrait être le royaume important des Bamangouato, dont le roi Khama est un fervent adepte de la civilisation et du protestantisme. Nous avons signalé l'accueil peu gracieux, fait

1. *Trois ans dans l'Afrique australe. Le pays des Barotsé; au pays d'Umzila.*

2. *Afrique explorée*, 1884, p. 220.

3. *British sphere of influence in south Africa.* Fornightly Review, mars 1889.

en 1879 par ce prince aux Pères Jésuites. L'établissement du protectorat britannique dans sa capitale, permet d'augurer que son fanatisme anticatholique sera aujourd'hui sinon refroidi, au moins impuissant. Shoshong marque d'ailleurs la limite extrême des conquêtes du protestantisme. Au nord de la mission, dans les parages lointains où se prolonge par la vallée de l'Okavango la dépression du lac Ngami, habite la grande tribu des Bakouba, comptant peut-être 200.000 hommes et asservie par des frères de race des Bamangouato. C'est le chef de ces conquérants, le roi Andouri, qui adressait naguère au fermier hollandais Van Zijl ces paroles, rapportées par le P. Duparquet : « les missionnaires vont partout « dans les contrées voisines, pourquoi ne viennent-ils pas « chez moi (1) » ?

Le nombre des missionnaires du Bechuanaland est malheureusement hors de toute proportion avec les besoins immenses de cette mission naissante.

L'évangélisation de la Cimbébasie est confiée à la même société du Saint-Esprit et du Cœur Immaculé de Marie. A proprement parler, la Cimbébasie n'est qu'une expression géographique, servant à désigner le pays habité par les trois groupes ethnographiques des Herero, des Ovambo et des Amboëlla, apparentés, il est vrai, les uns aux autres, mais qui n'en sont pas moins complètement distincts dans leur existence nationale et leurs destinées politiques.

Dans le dernier quart du XVIII^e siècle, la tribu des Herero, appartenant à la famille des Bantou du Congo, conquit sur les pasteurs hottentots la contrée située entre le Bechuanaland et l'Océan Atlantique. Subjugués un moment par une dynastie d'aventuriers de la race vaincue, les Herero

1. *Missions catholiques*, t. XI, p. 502.

ont récupéré leur indépendance à partir de 1863, et sont actuellement au nombre de 84000 individus environ (1). Dès avant 1870, deux missions protestantes allemandes étaient établies parmi eux à Otjimbingué et à Barmen. Grâce à ces missionnaires, la langue herero n'a plus de mystères pour la science européenne, et le fondateur de la mission catholique de la Cimbébasie, le P. Duparquet, n'hésite pas à rendre hommage aux résultats obtenus sous ce rapport par ses rivaux. Toutefois le rapport officiel, rédigé il y a une dizaine d'années par le commissaire britannique à Walfish-Bay, signalait à peine un total de douze cents conversions au christianisme obtenues par les Allemands, dans leurs dix stations. Le Damaraland, ou pays des Herero, comprenant 260 villages, il y avait donc encore place pour les catholiques.

Telle ne fut pas l'opinion des missionnaires protestants fixés dans cette contrée. A peine le P. Duparquet avait-il mis le pied chez les Herero, que M. Viche, surintendant des établissements luthériens, lui écrivait une lettre de protestation. Le 13 avril 1879, le supérieur de la mission catholique y répondait dans les termes suivants : « Je suis surpris, « je vous l'avoue, de rencontrer en vous de pareils senti- « ments d'intolérance religieuse, de cette intolérance dont « vous faites à l'église catholique de si amers reproches. Il « me semble, vous le ferai-je remarquer, que ces sentiments « sont très peu en harmonie avec la liberté de conscience et « le libre exercice des cultes, que le protestantisme a toujours « si hautement revendiqués. Vous demandez que dans cette « partie de l'Afrique, la religion luthérienne évangélique « soit seule tolérée. Non seulement l'église catholique, mais

1. D'après le rapport de M. Palgrave, commissaire britannique à Walfish-Bay.

« aucune des branches du culte protestant, à quelque déno-
« mination qu'elle appartienne, ne consentira jamais à vous
« faire pareille concession (1). » Les ministres ne répliquèrent pas à cette péremptoire démonstration ; ils essayèrent seulement de rendre l'existence des catholiques intolérable, en ressassant contre eux toutes les vieilles calomnies d'idolâtrie et de corruption, familières au protestantisme d'autrefois, mais complètement démodées aujourd'hui chez tous les esprits sérieux. En dépit de cette sourde hostilité, l'école ouverte par le P. Duparquet à Omaruru était florissante ; plusieurs Herero païens se convertirent au catholicisme. Ces succès obtenus en quelques mois, exaspérèrent les luthériens. A leur instigation, le roi Khamaherero réunit une assemblée solennelle où il signifia aux Pères du Saint-Esprit qu'ils avaient à quitter immédiatement ses domaines. Vainement les blancs présents protestèrent contre ce fanatisme excessif; une expulsion violente mit fin à la mission naissante du Damaraland. Les indigènes convertis émigrèrent avec leurs pasteurs vers le Cunène (2).

1. *Missions catholiques*, t. XI, p. 522.

2. Une correspondance récente du journal protestant *Le Temps*, fournit quelque lumière sur ces événements restés obscurs jusqu'ici. Après nous avoir appris qu'une conférence vient d'avoir lieu entre Khamaherero, le commissaire du gouvernement impérial allemand et divers autres européens, la feuille française poursuit de la sorte : « Ce qui est fort grave, c'est l'accusation portée par le chef (Khamaherero) « contre le missionnaire allemand Diehl, en présence de ce personnage, de son « collègue Icht, du commissaire impérial docteur Gæring, de M. Franken et de « M. Lewis, le concessionnaire anglais. » Khamaherero a dit : « J'ai été accusé « d'avoir versé le sang des missionnaires catholiques. Ils sont venus ici et je leur « ai conseillé de rester; mais, vu l'opposition manifestée par vous, les mission-« naires allemands, ils sont partis. Vous, M. Diehl, vous avez pris quelques-uns « de mes gens, vous êtes allé à leur résidence, à Omaruru, et vous avez brisé « la porte avec une hache. Ces missionnaires ont été chassés par vous et sont « allés dans l'Ovampoland, et c'est là qu'ils ont été tués. C'est vous qui les avez « chassés, ce n'est pas moi. »

« M. Diehl », ajoute *Le Temps*, « n'a pas répondu sur-le-champ à cette grave « accusation; il doit au monde civilisé des explications positives s'il est en me-« sure d'en fournir. » — (Reproduit dans *Le Bien Public* du 13 janvier 1889).

L'annexion récente du pays des Herero au domaine colonial de l'Allemagne, y a sans aucun doûte clos à jamais l'ère de l'intolérance. Il est à souhaiter que des missionnaires catholiques, agréés par le gouvernement impérial, reprennent bientôt sur des bases nouvelles, l'œuvre interrompue par les tristes événements que nous venons de rapporter.

Au moment où l'exclusivisme protestant ruinait la mission d'Omaruru, le P. Duparquet exécutait au nord du Damaraland un voyage dans le pays des Ovambo. La science recueillit un fruit considérable de cette exploration qui révélait aux géographes un pays d'une richesse inouïe, comparable, disait le P. Duparquet à un paradis terrestre (1). Au point de vue religieux, cette expédition ne fut pas moins fructueuse. Parfaitement reçu par Kipandeka, roi du Kouanhama, le plus important des états ovambo, le missionnaire français reparut dans ces parages en 1883, pour y fonder un centre d'évangélisation. Au lieu d'arriver par la voie du Damaraland, il avait pris la route des colonies portugaises, et avait établi une série de stations apostoliques dans les provinces de Mossamédès et du Cunène. Le poste de Humbé à la frontière méridionale de l'Angola, formait une excellente base d'opérations. Nambadi, successeur de Kipandeka, reçut les Pères du Saint-Esprit avec la même bienveillance que son prédécesseur. « La distinction de ses manières, » écrivait en parlant de ce jeune chef, le P. Duparquet (2), « la « noblesse de ses sentiments, le vif désir qu'il a de s'instruire « et d'introduire la civilisation dans son pays, en feraient un « homme distingué même dans une contrée européenne.

1. Voir les notes de voyage du P. Duparquet dans les *Missions catholiques*, t. XII (367-454), t. XIII (476-606).

2. Dans sa lettre du 1er nov. 1883, *Missions catholiques*, t. XVI, p. 122.

« Depuis longtemps il appelait de tous ses vœux l'établisse-« ment d'une mission dans son pays. » Nambadi voulut présider personnellement à l'installation des Pères du Saint-Esprit et se fit leur premier élève. En même temps tous les chefs de l'Ovambo sollicitaient la faveur d'une résidence. « L'im-« portunité flatteuse de ces chefs est telle », dit encore le P. Duparquet, « que je n'ose plus aller les visiter dans l'im-« possibilité où je suis de satisfaire à leurs désirs. » Malheureusement, une de ces conspirations domestiques dont les états africains sont constamment le théâtre, aboutit à l'empoisonnement de Nambadi. Au milieu des troubles provoqués par les compétitions au trône, la fureur populaire se tourne soudain vers la mission catholique; trois Pères subissent le martyre, tandis que le F. Gérald s'échappe à grand' peine avec les enfants confiés à ses soins, et court porter à Humbé la triste nouvelle du désastre qui atteignait la préfecture de Cimbébasie.

Il y a peu d'années que le grand explorateur Serpa-Pinto décrivait pour la première fois les contrées situées au sud-est de la colonie d'Angola. Aussitôt, l'infatigable P. Duparquet, voulant mettre à profit pour l'église les découvertes audacieuses de la science, reprenait pour la dixième fois le bâton du voyageur, et créait une troisième subdivision de la mission de Cimbébasie dans le pays des Amboëlla, qui habitent les rives de l'Okavango et des tributaires supérieurs du Zambèze. « Il est impossible de vous dire », écrivait le P. Duparquet, « comme toute cette population est simple « et bonne et comme nous avons été accueillis (1). » Aujourd'hui le territoire des Amboëlla possède plusieurs villages

1. *Missions catholiques*, t. XVI, p. 124.

chrétiens; l'ensemble de cette nation paraît disposé à passer au catholicisme.

L'œuvre des Pères du Saint-Esprit a reçu une puissante impulsion à la suite de l'entreprise du gouvernement de Lisbonne qui, en août 1886, a étendu sans contestations son influence sur l'Okavango. Le lieutenant de Païva, commandant militaire de la nouvelle province, associe ses efforts à ceux des missionnaires pour propager la religion chrétienne. Plusieurs roitelets, entr'autres « Don Luiz Primeiro », chef de Katoko, ont accepté le patronage des blancs, et font depuis lors, au moins nominalement, profession de catholicisme. Les enfants du P. Libermann pourront insensiblement réaliser la conversion complète et la transformation morale de cette race intéressante (1). Ajoutons que par leurs écoles portugaises, ils paient généreusement leur dette de reconnaissance au noble pays dont le drapeau redevient en Afrique ce qu'il était au quinzième siècle, le symbole de la civilisation chrétienne (2).

1. Cfz. Les deux intéressants articles : *Voyage au pays des Amboëllas*, par le P. Lecomte, avec carte, et *en Cimbébasie*, dans les *Annales apostoliques de la Congrégation du Saint-Esprit*, 1888, p. 5 et p. 114.

2. Au moment de mettre sous presse, la *Revue française de l'étranger et des colonies* (n° du 1er juillet 1889, p. 45) nous apprend, d'après la *Revue des colonies portugaises*, que la mission des Amboëlla est entrée dans une nouvelle période d'épreuves. L'abandon momentané du fort Princesse Amélie, qui protégeait la mission, a placé les Pères du Saint-Esprit dans une position critique, en présence d'indigènes en révolte ; toutefois le dévouement des officiers portugais a sauvé le personnel des stations catholiques. Le P. Lecomte, supérieur, vient de partir pour Lisbonne, et il semble probable que ce voyage, en assurant aux missionnaires les avantages du patronat royal, et une protection encore plus efficace du gouvernement portugais, donnera une nouvelle impulsion à l'évangélisation des Amboëlla. L'extension du patronat à cette mission aura pour corollaire obligé un fractionnement nouveau de la préfecture de Cimbébasie, en deux diocèses, l'un portugais, l'autre s'étendant à la Cimbébasie allemande (pays des Herero, des Ovambo et des Bamangouato occidentaux).

CHAPITRE SEPTIÈME.

Missions de l'Afrique occidentale.

§ I. — Angola et Congo portugais.

APRÈS que Diégo Cam eut découvert en 1484 l'embouchure du Congo, une civilisation brillante, mais éphémère, éclaira un instant le royaume de San Salvador situé au sud du fleuve. Peu d'années après la première reconnaissance de l'explorateur portugais, un évêque noir était sacré à Rome. Les princes indigènes convertis pour la plupart, se montraient pleins de zèle pour la propagation de la foi chrétienne. Cependant des invasions de barbares originaires du centre de l'Afrique, coïncidant avec des dissensions intestines, amenèrent la ruine de ces missions que les efforts apostoliques du célèbre abbé de Brétigny et de sa protectrice l'infante Isabelle, gouvernante des Pays-Bas, ne parvinrent pas à tirer du marasme. Les jalouses susceptibilités des conseillers de Lisbonne écartaient rigoureusement les missionnaires étrangers, qui brûlaient d'arracher cette terre à demi chrétienne aux ténèbres du paganisme.

C'est pour soustraire cette mission aux caprices des administrations coloniales, qu'à la demande d'Alvare VI, roi de San Salvador, le pape Urbain VIII érigea en 1640, le Congo en préfecture apostolique confiée aux Capucins italiens, et relevant directement de la Propagande. Les Capucins ne paraissent pas avoir établi de chrétientés stables au nord du fleuve, mais ils entretinrent la foi dans certaines provinces de l'ancien royaume de San Salvador jusqu'au début de ce siècle.

Dès 1580, le siège principal de l'activité politique et reli-

gieuse du Portugal, s'était reporté vers le sud, dans le pays d'Angola, et cet événement en faisant oublier peu à peu l'importance du cours du Zaïre, replongea pour trois cents ans le continent noir dans la stagnation de la barbarie. La résidence épiscopale d'abord placée à San Salvador, fut transférée également à Saint-Paul de Loanda, et bientôt les Souverains Pontifes durent donner au Congo, comme nous venons de le voir, une organisation religieuse indépendante de l'ingérence portugaise.

Au moins dans leurs nouvelles conquêtes de l'Angola, les colons lusitaniens ne négligèrent-ils pas la propagation de l'Évangile. Les efforts combinés des Jésuites et des Capucins reculèrent largement les limites de la civilisation ; jusque dans les districts lointains du Haut Coanza et de Cassangé, les réductions ou villages chrétiens se multiplièrent au delà de toute espérance. Parmi les noms des membres de la Compagnie de Jésus qui évangélisèrent l'Angola, nous aimons à rappeler ceux de trois belges, les Pères Nicolas de Fénal, Godefroid Francken et Michel de la Fuente (1). L'arrêt de mort de ces missions fut l'emprisonnement arbitraire et l'expulsion brutale des Jésuites par le ministre Pombal (1759). Les Capucins suppléèrent autant que possible à l'exil des enfants de Saint-Ignace, jusqu'au jour où le Portugal les immola à leur tour sur l'autel du libéralisme philosophique (1834). La décadence religieuse s'était si rapidement accentuée, qu'à cette époque, les 36 paroisses du diocèse d'Angola ne comptaient plus que 8 prêtres pour les desservir. Cependant l'esprit de foi, inculqué à ces populations par leurs anciens pasteurs, restait vivace, et Livingstone

1. Voir quelques détails biographiques sur ces missionnaires dans *l'Afrique et la civilisation chrétienne*, t. 27 des *Précis Historiques*.

était vers 1850, le témoin ému de la vénération affectueuse dont elles entouraient les enseignements et les souvenirs de « los Padres Jesuitas ». « Il y avait autrefois, » nous apprend l'illustre explorateur protestant, « à dix ou douze « milles au nord d'Ambaca, une mission appelée *Cahenda*, et « le nombre des individus qui dans la province savent lire « et écrire, est vraiment extraordinaire ; c'est l'œuvre des « Jésuites et des Capucins qui l'ont enseigné d'abord ; depuis « leur expulsion par le marquis de Pombal, les indigènes ont « continué à se servir mutuellement de professeurs. On a « conservé dans le pays une grande vénération pour les bons « Pères ; tout le monde parle ici des Jésuites avec reconnais- « sance (1). »

Le même voyageur nous fournit quelques renseignements précieux sur la situation où se trouvait, lors de sa visite, l'Afrique portugaise. « L'instruction religieuse est « très peu développée dans les royaumes d'Angola et de « Congo, mais la foi chrétienne y jouit d'une certaine faveur. « C'est probablement l'insalubrité du climat qui empêche les « prêtres de résider dans l'intérieur des terres ; ils vont seu- « lement y faire des tournées pastorales,... et sont accueillis « à merveille par les populations (2). » Livingstone rend également un hommage respectueux à l'esprit large et éclairé de l'évêque et à ses tentatives pour développer chez ses ouailles l'instruction et la moralité.

Depuis quelques années ces heureux symptômes de rénovation se manifestent avec une intensité remarquable, et plus d'un million de noirs font aujourd'hui profession de catholi-

1. *Explorations de l'Afrique australe.* Trad. Loreau, chap. 19, p. 382. Cfz. encore p. 400 et 408.

2. *Explorations de l'Afrique australe*, p. 424.

cisme, dans la colonie dont le traité conclu le 14 février 1885 à Berlin, a reporté la limite septentrionale jusqu'au cours inférieur du Congo. Le séminaire théologique de Loanda forme une génération trop peu nombreuse — hélas! — de prêtres, dont le zèle arrache parfois aux voyageurs des éloges sincères. « Nous sommes heureux de pouvoir rapporter, « d'après le docteur Soyaux, le fait d'un prêtre de la plan- « tation de Bon Jésus dans l'Angola, encourageant par ses « paroles et par son exemple les travailleurs encore esclaves, « se rendant chaque jour aux champs, souvent à un kilo- « mètre et demi de distance, pour diriger, surveiller les « travailleurs et, partout où cela était nécessaire, mettre « lui-même la main à l'œuvre. Pendant la sieste de trois « heures accordée aux esclaves, il restait auprès d'eux, « instruisant les enfants et apprenant aux hommes et aux « femmes, non seulement les vérités religieuses, mais encore « beaucoup de choses utiles et pratiques (1). »

Malheureusement, les ordres religieux sont trop peu représentés en Portugal depuis les événements de 1832, pour pouvoir fournir un contingent suffisant de missionnaires à l'immense étendue de l'évêché d'Angola. La congrégation française des Pères du Saint-Esprit, accueillie avec défiance par les Portugais en 1865, a gagné depuis par ses généreux efforts les sympathies des hommes d'état de Lisbonne. Elle possède actuellement en Portugal deux collèges-séminaires établis respectivement à Porto et à Braga; une troisième maison, celle de Cintra, est consacrée à la formation de frères destinés à s'occuper de travaux manuels et de l'enseignement primaire. Les sœurs de Saint-Joseph de Cluny, auxiliaires ordinaires des Pères du Saint-Esprit,

1. *Afrique explorée et civilisée*, 1879-1880, p. 94.

les ont suivis et comptent déjà de nombreuses vocations portugaises.

Grâce aux sujets sortis de ces différents établissements européens, les enfants du P. Libermann ont fondé de florissantes missions dans la partie méridionale de l'Angola, et notamment à Mossamédès, sur le plateau de Huilla et sur le Cunène. Ils vivent en excellentes relations avec la couronne lusitanienne, dont ils ont accepté le patronage religieux. Des arrêtés royaux des 18, 27 et 28 juillet 1881, ont nommé à la cure de Huilla, le P. Antunez, premier membre indigène de la société du Saint-Esprit, accordé la personnification civile et des concessions de terrain aux œuvres créées dans cette localité, et enfin autorisé la fondation d'un collège, d'une école agricole et professionnelle, et d'une école de filles. Un décret épiscopal daté de Loanda (7 novembre 1881) érige cet ensemble d'établissements en mission diocésaine, avec les privilèges et les charges du patronat. Il est intéressant de relever à quel degré les Pères du Saint-Esprit ont su se faire aux mœurs et aux aspirations du Portugal, dont ils sont aussi les représentants attitrés sur l'Okavango et le Zambèze occidental. Nous formons le vœu que de nombreux ordres et congrégations religieuses puissent profiter de ce précédent, pour se fixer dans l'Angola, et y répandre partout les trésors de l'instruction chrétienne.

Quant aux prêtres portugais, en dehors des villes et des régions habitées par des populations policées, leur zèle s'exerce surtout sur la ville de San-Salvador, qui est redevenue un centre très actif de diffusion des vérités évangéliques. En 1885, après deux ou trois ans d'apostolat, on y comptait d'après Chavanne, environ deux mille convertis (1). Il semble

1. Reclus, t. XIII, p. 270.

constant que tout ce peuple, chrétien autrefois, mais retombé dans le fétichisme, retourne sincèrement à la religion de ses pères. Une province où nous aimerions à voir régner une égale activité catholique, est le plateau du Bihé, abandonné pour le moment à des protestants américains. Cette position est capitale cependant, à cause des relations commerciales nouées par les Biheños dans l'intérieur du continent, jusqu'aux royaumes lointains des Barotsé-Mambunda et du Muata-Yamvo.

Une autre juridiction coexiste avec celle de l'évêque d'Angola dans la partie septentrionale des possessions portugaises ; c'est celle de la préfecture apostolique du Bas-Congo, érigée en 1640, et restaurée en 1865 au profit de la Congrégation du Saint-Esprit. Un accord datant du 6 mars 1653 règle les rapports entre les deux administrations, et réserve les paroisses constituées avec un rayon déterminé à l'obédience du prélat portugais. Celle-ci semble aujourd'hui réduite dans ces parages, aux paroisses d'Ambriz et de San-Salvador. Les autres territoires du Congo portugais et l'enclave de Landana-Cabinda seront-ils dans l'avenir soumis au droit de patronat, ou resteront-ils sous la dépendance exclusive de la Propagande ? Bien qu'une prescription de deux siècles et demi milite en faveur de cette dernière solution, la question sera, pensons-nous, tranchée dans le sens des prétentions historiques du Portugal, ou du moins, une transaction interviendra pour combiner l'ingérence légitime de la sacrée Congrégation avec le respect des prérogatives royales. Ces provinces sont aujourd'hui rattachées d'une manière incontestée à la couronne lusitanienne ; l'exercice par celle-ci du privilège patronal y aurait donc moins d'inconvénients qu'ailleurs ; il se justifierait même jusqu'à un

certain point, à condition que le Portugal se mette en mesure d'en remplir les charges et les obligations, en ouvrant largement ses portes aux ordres religieux. C'est ce que marque nettement S. S. Léon XIII dans Sa lettre du 6 janvier 1886 au roi de Portugal : « Notre intention est que dans les terri-« toires qui n'ont pas subi de changements substantiels, le « patronat de la couronne portugaise reste en pleine vigueur. « Nous voulons faire spécialement allusion au Congo, où « nous désirons vivement que Votre Majesté, jouissant des « privilèges qui lui appartiennent comme patron royal, veuille « faire progresser et répandre le catholicisme surtout par « l'institution de collèges pour les missionnaires, qui, se con-« centrant au siège métropolitain de Lisbonne, auquel les « autres évêques fourniront aussi des sujets capables, répan-« dent de là leurs élèves dans les domaines portugais du « Congo comme autant de foyers de lumière et de vie. »

Quoi qu'il en soit, la préfecture du Bas-Congo portugais reste confiée aux Pères du Saint-Esprit. L'extension du patronat royal ne modifierait pas cette situation. Ayant accepté au Cunène la législation ecclésiastique de Lisbonne, les missionnaires français s'y résigneraient sans aucun doute au Congo, dans la mesure où il conviendra à la Propagande d'abdiquer ses droits, découlant notamment de l'acte de 1640 et de la longue incurie du Portugal. La principale fondation de la préfecture est celle de Landana, qui comprend séminaire, écoles de filles et de garçons, institut agricole, etc. Cet établissement a reçu un juste tribut d'éloges de tous les voyageurs. Au sud du fleuve, les missionnaires ont relevé l'antique chrétienté de Saint-Antoine de Sogno. « Les noirs de « cette localité, » écrivait en 1877 le P. Duparquet, « savent « encore leurs prières en langue congo, et les chantent sur une

« mélodie qui n'a rien de commun avec nos chants d'Europe. « J'ai fait recueillir avec soin ces prières chantées composées « sans doute par les Pères Capucins (1). » De précieux ornements sacerdotaux en argent avaient été religieusement conservés par ces indigènes, qui les remirent fidèlement au P. Duparquet comme à l'héritier légitime des pasteurs d'autrefois. Aujourd'hui les Pères du Saint-Esprit projettent, sans négliger la côte, de porter aussitôt que possible la Bonne Nouvelle chez les tribus indépendantes qui errent entre le royaume d'Angola et les provinces méridionales du nouvel État du Congo.

§ II. — Missions des Deux-Guinées.

I.

Historique.

DANS son assemblée du 14 juillet 1634, la sacrée Congrégation de la Propagande décida l'établissement d'une préfecture apostolique dans la vieille Guinée, évangélisée avec fruit quelques années auparavant, par le saint Jésuite Barreira. Les débuts des Pères Capucins dans cette nouvelle mission furent pleins de promesses. En 1636, ils font renaître la pratique du christianisme dans les escales de la Sénégambie; en 1648 ils sont à Bénin; l'année suivante ils descendent au Loango. Malheureusement peu d'années après la fondation de ces missions, les comptoirs portugais d'Elmina, centre naturel de la préfecture, tombèrent aux mains des Hollandais, qui, dans leur fanatisme anticatholique, y fondèrent leur domination sur les ruines de la foi.

D'autres tentatives furent encore faites dans les royaumes

1. *Missions catholiques*, t. IX, p. 242.

de Juba et d'Ardres, dont la réunion donna naissance à l'empire dahoméen. En 1667, le navire la *Tempête* porta dans ces parages deux Capucins qui, après de brillants succès, périrent empoisonnés par les féticheurs ou prêtres des idoles. Deux religieux dominicains qui leur succédèrent ne tardèrent pas à subir le même sort. Depuis lors, à part quelques courtes apparitions de missionnaires français ou de prêtres portugais de San-Thomé, les rivages du Dahomey et de Bénin restèrent privés jusqu'à nos jours de secours religieux. N'oublions pas d'ailleurs que c'est vers le XVIII^e^ siècle, que la traite des nègres, développée par les progrès des cultures américaines, atteint dans toute l'Afrique occidentale, son maximum d'intensité. Alors, telle de ces côtes maudites se voit désignée par le nom sinistre et expressif de Côte des Esclaves. Vers le nord cependant, se maintinrent sous la direction des prêtres de San-Iago (Cap Vert), les missions fondées naguère par les Jésuites dans les estuaires de la Guinée supérieure. Là comme en Sénégambie, le catholicisme est professé sans interruption depuis plusieurs siècles.

La préfecture apostolique du Sénégal, instituée en 1779, doit son origine à deux prêtres français MM. Bertout et de Glicourt. Destinés au service religieux des comptoirs français de la Guyane, ils firent naufrage au cap Blanc sur les côtes du Sahara. Après une rude captivité chez les Maures, ils obtinrent de se dévouer à l'évangélisation du port de Saint-Louis du Sénégal. Les vicissitudes éprouvées par ces colonies pendant les guerres de la révolution et de l'empire, anéantirent les espérances que donnait cette mission renaissante. Au traité de Vienne, le Sénégal fit retour à la France. M. Bertout se souvint de ses anciennes ouailles et leur envoya

des prêtres. Cette mission qui embrassait les seules villes de Saint-Louis et de Gorée, n'a pas cessé de prospérer jusqu'à sa réunion en 1873 avec le vicariat apostolique de la Sénégambie.

Au début de ce siècle, le mouvement humanitaire qui devait, quarante ans plus tard, aboutir à la suppression de la traite américaine et de l'esclavage colonial, amena l'érection sur la côte de Guinée de plusieurs colonies d'esclaves libérés dans les plantations des États-Unis ou des Antilles. Telle fut l'origine de l'établissement anglais de Sierra Leone, dont la capitale Freetown est aujourd'hui la plus belle ville de l'Afrique occidentale. Une société philanthropique fondée à Washington le 31 décembre 1816, prit à cœur une œuvre qui devait aboutir en 1822, à la création d'une colonie qui se proclama indépendante le 26 juillet 1847, sous le nom de République de Libéria. Entreprise généreuse, s'il en fût jamais, que celle des hommes de bien qui, non contents de soustraire les pauvres noirs aux horreurs de la servitude, les transformèrent en apôtres de la civilisation, et commencèrent ainsi la régénération de l'Afrique par les Africains! Mgr Kenrick, évêque de Philadelphie, persuadé du grand rôle que le catholicisme avait à jouer dans le relèvement de la race nègre, envoya en 1841 son vicaire général M. Barron, visiter les colonies américaines du cap Palmas et de Libéria. Sur vingt points de la côte de Guinée, M. Barron reconnut les ruines de sanctuaires catholiques érigés naguère par les Portugais; faute de prêtres, les indigènes étaient retournés à leurs superstitions païennes. « Mes entretiens avec plusieurs chefs « de tribu », ajoutait le missionnaire américain, « m'ont « prouvé que le catholicisme y pourrait renaître (1). » Reçu

1. *Précis historiques*, t. XXVII, p. 386.

favorablement par ces populations primitives, M. Barron fit le voyage de Rome où Sa Sainteté Grégoire XVI l'éleva à la dignité d'évêque de Constantine et de vicaire apostolique des Deux-Guinées.

Le nouveau prélat, s'associant sept membres de la Congrégation récemment établie pour l'évangélisation des noirs par le P. Libermann, partit aussitôt pour son lointain diocèse. La saison des pluies fut mortelle pour la plupart des missionnaires. Le Père de Régnier succomba le premier; les dernières paroles de ce héros chrétien furent celles-ci: « Dites « à ma famille et à mes amis que je suis heureux d'avoir « tout quitté pour mon divin Maître; si mon sacrifice était à « refaire, je le referais encore mille fois; je ne changerais pas « ma position pour tout le bonheur du monde. » Les autres compagnons de Mgr Barron ne tardèrent pas à rejoindre le P. de Régnier dans la tombe. Sur sept prêtres pleins de santé qui avaient abordé au cap Palmas en 1843, le P. Bessieux était seul survivant. Ce désastre brisa le cœur de Mgr Barron; il comprit qu'une congrégation religieuse solidement organisée pourrait seule combler les vides, que les ravages d'un ciel de feu multipliaient parmi les ouvriers de cette ingrate mission. Sur sa demande, le Souverain Pontife le déchargea du fardeau épiscopal, et confia la direction exclusive de l'immense vicariat des Deux-Guinées à la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie.

Cependant, un missionnaire de cette société, le P. Bessieux, s'était, après la mort de ses collègues et le départ de Mgr Barron, fixé au Gabon. « Me voici dans le sixième mois « de mon séjour au Gabon », écrivait-il le 29 juin 1845, au vénérable Père Libermann, « et je n'ai encore reçu de vous « aucune nouvelle. Je n'en continue pas moins d'agir comme

« si j'étais sûr que vous dussiez toujours me laisser à ce poste, « et que bientôt, je verrai de zélés confrères succédant aux « amis que j'ai perdus, encourager et soutenir mes pas « languissants. Car à Dieu ne plaise, mon Révérend Père, « que vous abandonniez cette pauvre Afrique (1). » Il n'était pas question pour les intrépides enfants du P. Libermann d'abandonner cette terre délaissée. Dès 1845, ils prenaient pied en Sénégambie; dix ans après, la croix était plantée à Sierra Leone, au Dahomey et sur les rivages les plus malsains du monde entier à Fernando-Poo. Aujourd'hui, indépendamment des antiques chrétientés portugaises de Cachéo, l'église catholique compte en Guinée les dix vicariats ou préfectures apostoliques du Gabon (fondé en 1842 sous le nom de vicariat des Deux-Guinées), de Sénégambie (1863), de Sierra Léone (1858), de Fernando-Poo (1855), de Bénin (1860), de la Côte d'Or (1880), du Dahomey (1883), du Niger (1884), du Congo français (1886) et du Bas Niger (1889). Nous jetterons successivement un rapide coup d'œil sur le développement du catholicisme dans chacune de ces missions.

II.

Vicariats apostoliques du Gabon et du Congo français; San Juan et Cameroons.

Pendant plusieurs années, le P. Bessieux fut seul à représenter l'église romaine sur les plages inhospitalières du Gabon. Des conversions sérieuses vinrent bientôt consoler son cœur d'apôtre, et le Gabon eut ses martyrs qui confessèrent dans les fers leur fidélité à la religion du Christ.

1. *Annales*, t. XIX, p. 103.

Toutefois, l'espoir du P. Bessieux, promu à l'épiscopat dès 1849, se portait moins sur les adultes que sur les enfants. La population gabonnaise, en effet, est, au dire des voyageurs, une des plus corrompues qui se puissent rencontrer. L'ivrognerie, la paresse, la débauche sous toutes ses formes, s'y étalent plus honteusement que chez nul autre peuple. Amener en masse au véritable christianisme une race démoralisée à ce point, était une entreprise presqu'impossible ; le tenter eût été s'exposer à multiplier les chrétiens de nom et les renégats. Mgr Bessieux consacra donc toute son activité à élever la jeune génération dans la connaissance et l'amour du travail et de la vertu.

Une douzaine d'enfants avaient été confiés au prélat. Comme point de départ de la régénération de la race gabonnaise, il entreprit d'apprendre à ses pensionnaires à ennoblir leur existence par une occupation utile. Un obstacle imprévu vint contrecarrer un moment ces généreux efforts : c'est un préjugé profondément ancré chez les naturels de ces régions, nous apprend le marquis de Compiègne, que l'homme libre se déshonore à jamais en se livrant au labeur, qu'une paresse invétérée leur fait considérer comme l'emblème et l'apanage de la servilité. « Les quelques parents, que l'on avait à grand' « peine décidés à confier leurs enfants aux missionnaires », poursuit l'explorateur français, « étaient en proie à la plus « vive indignation, lorsque passant devant la mission, ils « voyaient leurs enfants occupés à un travail manuel. Quoi, « disaient-ils tous à Mgr Bessieux, prends-tu nos enfants « pour des esclaves que tu les fais travailler ainsi? Vaine- « ment le pauvre prélat s'efforçait-il de leur expliquer que le « travail honore même l'homme libre. Alors, lui répondait- « on, pourquoi ne travailles-tu pas toi-même ? Un jour les

« clameurs devinrent plus vives; Mgr Bessieux fut grossière-
« ment injurié. L'évêque ne répondit pas, mais le lendemain,
« on le vit partir au lever du jour, une pioche sur le dos ; il
« accrocha sa soutane aux broussailles, il entonna le *Gloria*
« *Patri*, et se mit à l'œuvre : cela dura pendant trois ans jus-
« qu'à ce que les plantations fussent terminées. Depuis
« l'aurore jusqu'à la nuit, il travaillait comme un nègre ne
« travaille pas. (1) » L'exemple héroïque de Mgr Bessieux ne resta pas stérile. Quelques années à peine après la fondation de la mission, les Pères pouvaient signaler l'établissement, « sous le nom de Libreville, d'un petit village de noirs chré-
« tiens, au nombre de quatre cents environ, qui répondent en
« général avec fidélité aux soins des missionnaires (2). » Le voyageur dont nous venons de citer le témoignage, nous apprend également qu'au milieu de la corruption gabonnaise, il a remarqué la bonne tenue des communautés catholiques : « Autour de la mission s'est groupé un petit noyau de chré-
« tiens, mariés à des chrétiennes qui s'efforcent de suivre
« les leçons qui leur ont été données chez les Pères (3). »

Ajoutons que les anciens élèves de Mgr Bessieux ont été les plus fermes soutiens de l'influence française au Gabon. Quand, après les désastres de 1870, la France prit la résolution d'évacuer ces comptoirs, dont rien ne révélait alors l'importance que les voyages de Stanley devaient leur faire acquérir peu après, ce sont les chefs convertis par les Pères du Saint-Esprit qui ont maintenu sur leurs villages le drapeau tricolore. Dans les carrières les plus diverses, le commerce, l'administration, l'enseignement, le clergé, les pensionnaires noirs de Sainte-Marie du Gabon se distin-

1. *Afrique équatoriale*, par le marquis de Compiègne, 1er volume, p. 342.
2. *Annales*, t. XXXVI, p. 114.
3. Compiègne, loc. cit. p. 349.

guent. Récemment M. de Brazza a trouvé dans les indigènes catholiques des employés et des collaborateurs intelligents. Voilà ce que les missionnaires ont fait d'un des peuple les plus dégradés de l'Afrique!

Cependant dès 1845, Mgr Bessieux remarquait que derrière les Gabonnais proprement dits (Mpongoué), on rencontre « une population vigoureuse et entreprenante, nourrie « dans les privations, endurcie à la fatigue, et renommée par « son courage (1). » Cette description des Pahouins ou « Fan » que la science n'a appris à connaître que depuis peu d'années, s'est trouvée rigoureusement exacte. Les « Fan » sont courageux, mais cruels et anthropophages ; on les croit apparentés aux autres grands mangeurs d'hommes de l'Afrique, les Mombouttou et les Niam-Niam de l'Ouellé. D'autres les ont identifiés avec les sauvages Jagas qui, au XVII^e siècle, vinrent semer l'épouvante et la mort dans le royaume de San Salvador. En tous cas, à part leurs trop notoires habitudes de cannibalisme, les Pahouins forment, comme le pensait en 1845 Mgr Bessieux, une race forte et virile, promettant beaucoup pour l'avenir. Tandis que l'immoralité amène l'extinction progressive des Gabonnais restés païens, les Pahouins tiennent la famille en honneur et leurs unions sont fécondes. La conversion de ce peuple intéressant ne cessa de préoccuper Mgr Bessieux. Avant la fin d'un apostolat de quarante ans, unique, croyons-nous, dans les annales des missions de l'Afrique équatoriale, ce grand évêque eut la consolation de voir de nombreux naturels de sang pahouin régénérés dans les eaux du baptême. En 1878, les Pères du Saint-Esprit ont installé une nouvelle station à Saint-Paul de Dongila en plein territoire fan.

1. *Annales*, t. XIX, p. 105.

La disparition de Mgr Bessieux ne ralentit pas les progrès de la mission, qui pendant la période de 1875 à 1880, compta annuellement deux à trois cents conversions d'adultes. « Nos néophytes apportent les meilleures dispositions au « saint baptême, » disait en 1876 un missionnaire, « et « craignent beaucoup de ne pas y être suffisamment préparés. « C'est dans la maladie surtout, que nos pauvres noirs nous « montrent combien ils savent apprécier la grâce du sacre- « ment qui doit leur ouvrir la porte du ciel. Aussi le deman- « dent-ils avec de très vives instances quand ils se voient en « danger (1). »

Une des conversions les plus fameuses obtenues par les Pères du Gabon, fut celle du roi Denis-Marie, chevalier de la légion d'honneur et de Saint-Grégoire, ami fidèle de la France pendant une carrière de près d'un siècle. Avant de quitter la terre, cet octogénaire voulut franchir le pas qui le séparait encore de la vérité; il mourut en chrétien n'ayant qu'un seul regret : celui d'avoir tant différé de mettre sa conduite en harmonie avec des convictions enracinées depuis longtemps. Félix-Adandé, son fils, lui succéda dans sa principauté qui compte environ dix mille habitants. Le premier soin de ce chef, ancien élève de Mgr Bessieux, fut d'appeler les missionnaires dans son village de Denis. « En attendant « notre installation définitive », écrivait en 1876 le Père, depuis Mgr Le Berre, « le nouveau chef s'est constitué le « catéchiste de cinq cents esclaves que son père lui a légués « en mourant. Aujourd'hui, ce ne sont plus des infortunés « qui tremblent devant un maître ayant sur eux droit de vie « et de mort, ce sont les serviteurs d'un maître qu'ils aiment « et vénèrent. Réunis en grand nombre ils reçoivent de sa

1. *Missions catholiques*, t. VIII, p. 28.

« bouche royale les paroles de Dieu. Les malades sont « l'objet d'attentions plus particulières encore; il voit en eux « des frères malheureux, il les conduit à JÉSUS-CHRIST, en « les préparant à la grâce du baptême (1). » La digne compagne de ce prince noir doit à l'éducation qu'elle a reçue chez les Sœurs, d'être pénétrée par le même esprit de charité.

Le christianisme tend d'ailleurs de plus en plus à gagner les peuplades gabonnaises. Récemment plusieurs autres chefs ont, dans la force de l'âge, accepté les obligations étroites de la morale catholique, et obtenu la faveur du baptême. L'ensemble de la population même non convertie subit insensiblement l'ascendant de la religion « française »; dans nombre d'endroits la génération prochaine se réveillera catholique. Puissent les apôtres ne pas lui manquer à ce moment décisif! Déjà aujourd'hui, la moyenne des conversions atteint annuellement le demi-millier. Indépendamment d'une multitude de catéchumènes, le vicariat du Gabon possède plus de 5000 catholiques fervents (2), gouvernés par 22 missionnaires auxquels 25 Frères coadjuteurs, 16 Sœurs de l'Immaculée Conception de Castres et 14 catéchistes indigènes apportent un précieux concours pour la direction des œuvres de charité, d'enseignement et d'éducation professionnelle. Les écoles au nombre de 15 sont fréquentées par 400 enfants

1. *Missions catholiques*, t. VIII, p. 557. — Voir dans la même Revue la correspondance du roi Félix avec le P. Schwindenhammer, supérieur-général du Saint-Esprit. Notamment, t. IX, p. 516.

2. Comme preuve de la vitalité du catholicisme dans cette colonie, nous donnons ici le relevé statistique des œuvres religieuses à Saint-Pierre de Libreville pendant dix mois (d'octobre 1884 à août 1885) : catéchismes, 625; instructions à l'église, 104; visites aux malades, 1061; confessions, 1311; communions, 2522; baptêmes, 147; confirmations, 23; premières communions, 25; mariages, 13; extrêmes-onctions, 60; enterrements, 40. (*Missions catholiques*, t. XVIII, p. 66.)

environ ; la mission a en outre trois instituts agricoles ou d'arts et métiers. Ces établissements ont été justement admirés par tous les voyageurs, parmi lesquels nous citerons le contre-amiral français Ribourt (1875), son collègue allemand Knorr (1887), et notre compatriote, le capitaine Coquilhat. A côté des écoles s'élèvent les hôpitaux où la charité des missionnaires abrite de préférence les indigènes lépreux ou infirmes. En somme, la mission du Gabon est une des plus prospères de l'Afrique occidentale; elle échelonne ses dix stations centrales et ses nombreuses succursales sur toutes les plages océaniques, depuis les possessions allemandes des Cameroons jusqu'à Cama, et par ses postes de l'Ogoué (Lambaréné, Adouma, etc.) elle pénètre à plusieurs centaines de kilomètres dans l'intérieur jusqu'aux faîtes de partage entre les bassins côtiers et celui du Congo.

Dans cette dernière direction d'ailleurs, une circonscription nouvelle, celle du vicariat apostolique du Congo français, érigée en 1886 et confiée comme la précédente aux Pères du Saint-Esprit, promet un avenir florissant. Déjà en 1881, le P. Delorme avait accompagné M. de Brazza dans son voyage sur le Congo. Deux ans plus tard, le P. Bichet remontait l'Ogoué en compagnie du même officier et donnait une carte curieuse de son exploration. Peu après les missionnaires établirent les stations de Saint-Joseph de Linzolo et de Brazzaville, à proximité du Stanley Pool. Aujourd'hui, la première de ces deux résidences forme un village chrétien avec hôpital et écoles. Les débuts de la mission de Brazzaville furent assez pénibles par suite de la pénurie de vivres dans ces contrées nominalement occupées par la France ; heureusement, M. de Chavannes, représentant de M. de Brazza dans le Haut-Congo, offrit pendant plus de deux

mois l'hospitalité aux Pères du Saint-Esprit. La protection du gouvernement de la république est d'ailleurs pleinement assurée à ces religieux. Ce n'est que justice; animés d'un patriotisme ardent, ceux-ci sont au Congo les plus sûrs et presque les seuls pionniers de l'influence et de la colonisation françaises. Mgr Carrie, vicaire apostolique du Congo français, vient de préparer, par un voyage de six mois, la création d'une mission sur la rive occidentale du Bas-Oubangi, dans une des régions les plus centrales du continent africain. Rappelons que l'État Indépendant du Congo, fidèle aux principes de noble générosité et de désintéressement qui ont toujours animé son auguste fondateur, ne cesse d'accorder aide et protection aux missionnaires français. C'est ainsi que le baron de Nimpchst, chef de la division du Haut-Congo belge, cédait, en 1887, pendant trois semaines, son meilleur mécanicien à la mission pour monter le voilier le *Léon XIII*.

A la côte où certaines peuplades conservent dans leur culte un reste du christianisme prêché par les Capucins, le vicariat du Congo français a deux stations, celle de Mayomba, et la résidence épiscopale de Loango. Cette dernière localité possède un séminaire; cinq autres écoles et orphelinats sont répartis entre les divers postes. La population chrétienne dépasse déjà un millier d'âmes; seize Pères du Saint-Esprit, des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, des Frères d'une congrégation religieuse indigène récemment instituée, forment le personnel de ce diocèse appelé à de brillantes destinées.

Au nord du Gabon se trouve l'enclave espagnole de San-Juan, dépendant de la préfecture de Fernando-Poo. Nous ignorons si ce territoire est déjà évangélisé par les Enfants du Cœur immaculé de Marie, qui se sont fixés en 1883 dans les colonies possédées par l'Espagne dans le golfe de Guinée.

Plus haut encore, nous rencontrons la colonie allemande des Cameroons où, sur le désir que l'amiral Knorr exprimait dans une visite rendue, le 8 mai 1887, à Sainte-Marie du Gabon (1), les Pères du Saint-Esprit décidaient, il y a deux ans, la fondation d'un établissement. Il est probable que d'ici à peu de temps, les Cameroons formeront le noyau d'une circonscription ecclésiastique autonome, et deviendront un nouveau foyer de rayonnement des influences catholiques dans l'inconnu africain.

III.

Missions du Niger.

Non loin du territoire allemand, l'estuaire du Vieux-Calabar, et les bouches orientales du Niger jusqu'au confluent du Bénué, sont placés sous le protectorat anglais, et forment le territoire de la mission du Bas-Niger, commencée en 1885 par les Pères du Saint-Esprit, et élevée à la dignité de préfecture apostolique au début de l'année 1889. Les premiers missionnaires s'établirent au milieu de la tribu des Onitsha, et grâce à leur école, grâce surtout à leur inépuisable charité à panser les malades, leur œuvre commence à prendre quelque développement. La méthode des fondateurs expérimentés de cette station est celle qui a si bien réussi au Gabon : transformer d'abord la jeunesse, et créer ainsi un groupe de véritables catholiques, fermes dans la foi, dont l'exemple entraîne successivement toute la nation dans les habitudes chrétiennes. A la cérémonie de la première communion des élèves d'Onitsha qui eut lieu à la Fête-Dieu de 1888, assistaient plus de 300 personnes dont l'ordre et la bonne tenue dans le lieu saint étaient irréprochables.

1. *Missions catholiques*, t. XVIII, p. 57.

Le Bénué qui limite la mission du Bas-Niger, est la voie d'accès naturelle des populeuses régions qui constituent le bassin du lac Tchad et le centre naturel du continent africain. Les habitants de cette partie du Soudan ont été en grande partie islamisés par le contact des Arabes et des nomades du désert ; cependant le nombre des fétichistes y reste considérable. Au nord du Bénué dans une sorte de Suisse du Soudan, se sont maintenues complètement indépendantes des musulmans de la plaine, diverses peuplades telles que les Baoutchi et les anthropophages Niam-Niam dont on retrouve les homonymes sur le Haut-Ouellé. A l'ouest, l'ardeur religieuse des Foula a créé au début de ce siècle un grand empire musulman, dont les sujets ont presque tous subi la loi du Prophète. Toute la région géographique que nous venons de décrire, appartient à la préfecture apostolique du Niger proprement dit, distincte de la précédente et attribuée en 1884 aux Missions africaines de Lyon. On comprend aisément les difficultés de l'apostolat au milieu de ces populations fanatisées par le Coran. Le but que doivent s'y proposer les missionnaires est spécialement d'amener au christianisme les provinces encore païennes, et d'établir ainsi une digue contre le flot montant de la religion mahométane. Beaucoup de convertis n'ont accepté l'islamisme que des lèvres, et la charité catholique pourra certainement en toucher plusieurs, surtout dans la sphère d'action de la Compagnie anglaise du Niger. Ailleurs, l'aristocratie seule est musulmane, tandis que la multitude est restée fidèle à ses pratiques fétichistes.

Dans une première reconnaissance accomplie en 1883, les Pères Chausse et Holley du vicariat apostolique de Bénin, remontèrent successivement le Bénué et le Niger, firent une

excursion au nord de ce dernier fleuve jusqu'à Bida, et revinrent à Lagos par l'intérieur des terres. Partout les deux explorateurs constatèrent le duel à mort qui se livre entre les éléments musulman et païen. Depuis lors, des missionnaires et des religieuses se sont fixés à Lokodja au confluent du Niger et du Benué, et à Odeni. La résidence d'Asaba commence avec deux prêtres et déjà on y demande des Sœurs; une fondation à Bida est également projetée. Malheureusement, cette mission si pleine d'intérêt et si utile en présence du débordement de l'Islam, manque d'ouvriers et de ressources. Comme elle est située en dehors des limites des colonies françaises, elle émeut trop peu le public de ce pays. Il serait désirable d'un autre côté que les catholiques anglais, dont l'honneur national est directement en jeu dans ces parages, montrent plus de sollicitude pour les œuvres apostoliques du Niger. N'était-ce pas un reproche et en même temps un stimulant qu'adressait à ses compatriotes sir James Marshall, directeur de la puissante Compagnie du Niger, quand il adressait au *Tablet* du 5 décembre 1884 les lignes suivantes : « Connaissant, comme je le connais, le « merveilleux succès qu'une poignée de missionnaires fran- « çais a pu obtenir dans l'abandon et le dénuement qui a « toujours été leur partage, je n'hésite pas à dire que s'il y « avait de ce côté un effort sérieux, la religion catholique « aurait maintenant pris là-bas un immense développe- « ment (1). »

Nous ne quitterons pas le bassin du Niger, sans signaler la tentative toute récente des missionnaires du vicariat apostolique de la Sénégambie, sur le cours supérieur de ce fleuve, où le drapeau français flotte depuis peu. Une mission vient d'être

1. *La Guinée supérieure et ses missions*, par M. Planque, p. 24.

établie à Kita, localité très importante située aux sources du Sénégal, non loin des hauts affluents du Nil des noirs. La fondation d'autres postes dans le versant nigérien suivra bientôt. La population se compose de Bambarra, naguère convertis de force à l'islamisme, mais que les victoires françaises ont fait en grand nombre retourner à leur ancien paganisme. Le P. Guillet, chef de la mission du Haut-Niger, confirme les bonnes dispositions des indigènes dans sa lettre du 7 décembre 1888 : « Notre première impression à tous « est des plus favorables. La mission de Kita nous paraît « appelée à un grand avenir; la population est d'une grande « densité et les gens paraissent très bien disposés. Déjà « nous sommes connus dans tous les environs, et on ne se « fait illusion ni sur notre caractère ni sur notre but (1). »

IV.

Vicariat apostolique de Bénin, préfectures du Dahomey et de la Cote d'Or.

A l'ouest des bouches du Niger, les premières missions catholiques que nous rencontrons sont celles de Bénin, du Dahomey et de la Côte d'Or. Ces trois circonscriptions sont confiées aux prêtres du séminaire des Missions africaines de Lyon qui ont également entrepris l'évangélisation de la région voisine du Niger moyen.

Les débuts de ce groupe de missions remontent à 1860. Leur premier supérieur, M. Borghéro, homme d'une haute intelligence et d'un zèle ardent, vint planter la croix à Ajuda (Whydah), port de commerce du Dahomey où l'influence exercée naguère par le Portugal, se faisait encore sentir

1. *Annales apostoliques de la Congrégation du Saint-Esprit*, 1889, p. 35.

dans le sang des habitants, dans leur langue, et même dans un certain respect superstitieux pour la religion des blancs. Cette ville ne connaissait alors d'autres maîtres que d'anciens négriers ; ces forbans, jaloux de l'autorité morale des missionnaires, ne cessèrent de les accabler de vexations plus arbitraires les unes que les autres. M. Borghéro fut jeté en prison et condamné à une forte amende, parce que la foudre était tombée sur les édifices de la mission; M. Courdioux, successeur de M. Borghéro, fut expulsé arbitrairement d'un local qu'il avait approprié à grands frais ; M. l'abbé Cloud se vit imposer une amende de 3000 francs, parce qu'on lui imputait la responsabilité d'une sécheresse qui désolait le pays. Ces tracasseries obligèrent même les missionnaires à abandonner temporairement Ajuda (1).

Au milieu de ces difficultés sans nombre, M. Borghéro visitait le roi de Dahomey dans sa capitale d'Agbomé, et recevait de ce prince un accueil sans précédent ; cet infatigable missionnaire trouvait encore le temps de parcourir successivement les républiques mina d'Agoué et de Grand Popo, le royaume de Porto-Novo, la colonie anglaise de Lagos, et la métropole de l'intérieur, la grande cité nègre d'Abeokouta qui compte plus de deux cent mille habitants. Dans cet immense et populeux territoire où les agglomérations de cent mille âmes ne sont pas rares, les positions les plus importantes étaient, il y a vingt-cinq ans, celles de Porto-Novo placée sous le protectorat français, et la ville anglaise de Lagos qui commandait le Yoruba et le Bas-Niger occidental.

Dès 1864, les missionnaires disputaient à la barbarie la

1. Confrontez : *La Côte des Esclaves et le Dahomey*, par M. Bouche, (Plon, 1885) ; *Le Dahomey*, par l'abbé Laffitte, (Tours, Mame, 1876).

ville de Porto-Novo, encore fréquemment souillée à cette époque d'holocaustes humains. C'est par la charité que Messieurs des Missions africaines gagnèrent l'admiration, puis la confiance de ce peuple sanguinaire. « Pères », s'écriaient bientôt les nègres émerveillés, « vous n'êtes pas des blancs « comme les autres blancs! Jamais le blanc ne s'était abaissé « sur la pourriture des nègres comme vous (1). » Aujourd'hui les écoles catholiques ont tellement transformé la jeune génération dans cette citadelle du paganisme, que la population presque tout entière, le roi lui-même, subissent l'influence morale du christianisme qui compte d'ailleurs nombre de fidèles déjà régénérés et constants dans la foi.

C'est en 1868 seulement que les missionnaires purent s'établir à Lagos, où M. Borghéro avait obtenu depuis plusieurs années du gouvernement anglais la concession d'un terrain. Depuis plus de vingt ans toutefois, cette populeuse cité possédait une chrétienté ignorante, mais pleine de ferveur et de piété, fondée par un noir portugais nommé Antonio. Né dans l'île de San-Thomé, vendu comme esclave à l'âge de dix ans à un planteur brésilien, Antonio avait été racheté par Dom Romualdo, prieur des Carmes de Bahia, héritiers des sublimes traditions des Pères de la Merci. Ce saint religieux instruisit l'enfant, qui devint dans sa patrie d'adoption un véritable apôtre pour ses malheureux frères de race. Cependant Antonio apprend qu'un grand nombre d'esclaves libérés reprennent le chemin de l'Afrique, et qu'au milieu de la double corruption du fétichisme et du mahométisme, ils oublient les préceptes les plus élémentaires du christianisme. Son parti est bientôt pris ; il s'embarque lui aussi pour la Guinée et s'improvise missionnaire à Lagos.

1. Bouche, ouv. cité.

De ses économies cet humble chrétien achète une case qu'il convertit en chapelle, puis il organise un cours de catéchisme et des prières communes. Il baptise les enfants, bénit les époux, console les mourants, ensevelit les morts; par ses exemples et son enseignement « Padre Antonio », comme le nomment ses ouailles, convertit même des païens de naissance. En 1861, l'annexion anglaise amène à Lagos les missionnaires protestants; Antonio les accueille d'abord avec joie croyant que le bon Dieu exauce enfin ses longues prières, et envoie un prêtre à la communauté qu'il a réunie au prix de tant de sueurs. Mais les nouveaux venus ne connaissent pas la Mère de Jésus. Padre Antonio a vite fait de découvrir à ce signe, qu'il se trouve en présence d'hérétiques; il reprend donc son rôle de catéchiste jusqu'au jour à jamais béni où il reçoit dans ses bras les prêtres lyonnais (1). Le bon noir pouvait mourir en paix; il avait rempli sa mission. Sans doute, du haut du ciel il intercède encore pour la conversion de ses compatriotes, et c'est à ses prières que sont dus les merveilleux résultats obtenus en peu d'années par les missionnaires.

Aujourd'hui l'église monumentale bâtie au prix des cotisations locales, qui remplace à Lagos l'humble case d'Antonio, peut contenir deux mille personnes, et cependant elle est insuffisante. Lagos est la résidence d'un évêque qui administre le florissant vicariat de Benin. Cette circonscription compte près de 15,000 convertis avec 18 prêtres, 13 catéchistes, 17 religieuses (2). Elle a pour stations principales outre Lagos et Porto-Novo, Tocpo (trois villages chrétiens), Ébuteméta,

1. *Antonio, simple histoire*, par M. Chausse, supérieur de la mission.

2. Établissements scolaires du vicariat de Benin. Collège de Lagos, 18 élèves; écoles primaires au nombre de 18 avec 1050 élèves; 5 orphelinats avec 80 enfants; 3 écoles professionnelles pour filles.

Oyo et Abéokouta. Cette ville immense renferme dans son enceinte de 39 kilomètres plus de 200,000 habitants; le catholicisme y est florissant, et même les conversions de musulmans n'y sont pas rares. Oyo est la capitale du Yoruba, dont le roi lui-même envoya successivement quatre ambassades au vicaire apostolique pour demander des missionnaires. « Une fois établis à Oyo », disait ce prince, « vous « pourrez aller dans tout mon royaume et il y a des villes de « 100,000 âmes. » « La fondation de cette mission », nous apprend M. Teilhard de Chardin, membre de la Société de Géographie de Paris (1), « est due à l'initiative de Mgr van « den Berghe, protonotaire apostolique *a. i. p.*, et curé de « Saint-Joseph à Anvers. Après avoir conçu l'œuvre et dé- « signé sur la carte l'emplacement d'Oyo pour l'établir, en y « ajoutant le nom de la sainte Vierge, il recueillit encore « les ressources qui devaient en permettre l'exécution dès « l'année 1887. Aussi faut-il considérer le prélat belge comme « le véritable fondateur de Notre-Dame d'Oyo, et ce titre « lui a été décerné par la Propagande. » On voit que la générosité belge se signale, même pour des œuvres situées en dehors du rayon où s'exerce l'action bienfaisante du roi Léopold II. L'exemple de Mgr van den Berghe prouve une fois de plus que si l'égoïsme national règne quelque part, ce n'est assurément pas dans notre patrie.

L'épreuve capitale pour la mission de Benin, est la pénurie de missionnaires. N'est-il pas navrant pour le vicaire apostolique de devoir, en ce moment même, refuser à plus de soixante chefs locaux les prêtres qu'ils réclament instamment? Le mouvement vers le christianisme qui se manifeste dans toute cette partie de la Guinée est indescriptible. Tous

1. Dans son récent ouvrage *la Guinée supérieure*, Tours, Cattier, 1889, p. 207.

ces peuples encore idolâtres se sentent menacés par l'influence toujours grandissante de l'islam, et ils cherchent instinctivement leur salut dans la religion de l'Europe. Comment exprimer la désolante tristesse de ces prêtres dix fois trop peu nombreux, qui ne peuvent mettre à profit ces dispositions providentielles ? Ne se trouvera-t-il pas un ordre religieux qui aura pitié de ces tribus si intéressantes de la Côte des Esclaves, et qui viendra au secours des vaillants missionnaires de Lyon?

Dans les deux préfectures du Dahomey et de la Côte d'Or, la situation est la même. Le Dahomey n'a que 8 missionnaires, 13 catéchistes et 9 Sœurs; la Côte d'Or est plus mal partagée encore avec 5 missionnaires et 4 Sœurs. Cependant les 4,000 catholiques de ces deux missions sont un gage assuré des progrès que pourrait y faire l'Évangile, si les ouvriers apostoliques étaient plus nombreux. La côte de Dahomey a deux centres chrétiens, ceux d'Ajuda (Whydah) et d'Agoué. Cette dernière ville possède un groupe fervent de libérés brésiliens. Un pieux créole de Bahia, Dom Joaquin d'Almeida, y avait, dès 1843, édifié un sanctuaire dédié à Jésus tombant sous la croix. Sur tout ce littoral, le rôle des catholiques, fils d'esclaves brésiliens, est prépondérant et contribue notablement à répandre la civilisation européenne. Au témoignage non suspect de M. Reclus, « les résultats de « cette immigration volontaire ne paraissent pas devoir être « inférieurs à ceux des colonies, fondées par l'Angleterre et « les compagnies américaines (1). » A huit journées de marche dans l'intérieur, dans la zone ou semble devoir s'exercer un jour le protectorat allemand, la république noire d'Atakpamé qui compte 150,000 habitants a reçu dernièrement ses pre-

1. *Géographie universelle*, t. XII, p. 471.

miers missionnaires. Les provinces continentales du Dahomey n'en possèdent pas encore. A la Côte d'Or, les prêtres des Missions africaines s'épuisent à courir d'Axim à Elmina, et de Cape-Coast à Accra. Derrière ces florissantes colonies anglaises, le grand royaume des Achantis s'ouvre en ce moment au christianisme. Puissent les catholiques n'y pas arriver trop tard !

V.

Libéria, Sierra-Leone, Rivières du Sud, et Guinée portugaise.

Les comptoirs français d'Assini et de Grand-Bassam, sont forcément laissés dans un état d'abandon presque complet par le préfet apostolique de la Côte d'Or. Plus loin, la Côte de l'Ivoire, un des rares segments du littoral africain qui ne soient pas encore revendiqués par une puissance européenne, est également restée en dehors du cercle d'action de nos missions.

Les premières traces de celles-ci se retrouvent à la frontière de la république libérienne, au cap Palmas. Là, s'était constitué sous le patronage d'une société de Baltimore la colonie nègre, dite de « Maryland », incorporée depuis 1860 à l'État de Libéria. Mgr Barron, premier évêque des Deux-Guinées, avait eu en 1843 l'intention de faire du Maryland africain le point central de sa mission. En quelques mois, cinq des compagnons de Mgr Barron y furent emportés par les fièvres, et depuis, ce point est abandonné par les catholiques. Cependant Mgr Le Berre, évêque du Gabon qui, il y a quinze ans, fut jeté sur cette côte dans un naufrage, témoigne de la persistance d'une partie de la population et surtout de quelques citoyens d'élite à se réclamer de l'Église de Rome.

Dans ces dernières années d'ailleurs, le catholicisme a commencé pour de bon à prendre pied à Libéria. Le vicariat apostolique de Sierra-Leone y possède deux stations, l'une à Monrovia, la capitale, l'autre chez les Krou, un des peuples les plus remarquables de la côte africaine qui dans le passé n'a jamais consenti à supporter l'esclavage, et qui aujourd'hui constitue un des principaux auxiliaires des blancs dans la conquête morale de l'Afrique. Bien que ces établissements catholiques soient récents, ils ont produit de tels fruits, que le gouvernement libérien, tout protestant qu'il est, s'est adressé il y a deux ans au Saint-Siège, pour obtenir l'extension de la mission, et surtout l'envoi de religieux et de sœurs se consacrant à l'instruction publique et aux œuvres hospitalières. Noble exemple, donné par ces hommes généreux qui puisent dans les douloureux souvenirs de leur origine, l'énergique détermination de faire litière de tous préjugés, et de poursuivre à travers tous les obstacles, la grande œuvre de la rédemption africaine !

Le concours de l'Église catholique sera précieux aux gouvernants de Monrovia, spécialement pour enrayer les progrès de la propagande musulmane des fanatiques Mandingues qui, des montagnes de l'intérieur, se sont avancés jusqu'aux bords de l'Océan, et constituent un danger sérieux pour l'avenir de la république. Nous formons le vœu sincère que les besoins généraux des missions permettent aux congrégations romaines de donner suite aux avances des hommes d'état de Libéria. Les diocèses aujourd'hui si florissants d'Amérique, ne pourraient-ils payer à l'Afrique une partie de la dette sacrée contractée par le Nouveau-Monde, vis-à-vis de la terre de la traite et de l'esclavage, en lui envoyant des missionnaires? Ne serait-ce pas un honneur, et pres-

qu'un devoir pour la métropole de Baltimore et ses églises suffragantes, de reprendre les projets de Mgr Barron, et de fournir à Libéria une légion d'apôtres ?

Le vicariat apostolique de Sierra-Leone(1) embrasse, outre le territoire anglais de ce nom, et celui de la république libérienne, les colonies françaises de la Sénégambie inférieure (Rivières du sud). En 1859, Mgr de Marion-Brésillac, fondateur des Missions africaines de Lyon, voulut lui-même planter la croix à Sierra-Leone, avec trois de ses prêtres. Comme si c'était le propre de toutes les entreprises d'évangélisation d'exiger de douloureux sacrifices avant de produire quelques résultats, ce saint prélat et ses collaborateurs se virent emportés au bout de quelques semaines de séjour par une maladie épidémique. Depuis lors, l'association lyonnaise ayant obtenu comme champ spécial d'évangélisation le Niger, le Benin et le Dahomey, c'est la Congrégation du Saint-Esprit qui a repris, en 1864, le funèbre héritage de Mgr de Brésillac à Freetown. Le marquis de Compiègne, qui visita cette ville en 1873, nous apprend avec quel héroïsme les Pères du Saint-Esprit et les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny soutenaient la lutte contre le climat le plus meurtrier peut-être du monde. Tous les gouverneurs anglais, aussi bien les catholiques (2) que les protestants, ont rendu hommage au zèle et aux efforts couronnés de succès de ces missionnaires. En 1881, un de ces hauts fonctionnaires, M. Havelock, tenait à honneur ainsi que sa femme de présider les examens

1. Statistique religieuse du vicariat de Sierra-Leone : 12 missionnaires, 7 sœurs, 2,000 fidèles.

2. Notamment sir Pope Hennessy, plus tard gouverneur des colonies du Détroit de Malacca et de Maurice, et dont l'attitude favorable aux aspirations autonomistes des populations indigènes a été si discutée en Angleterre. Les journaux nous apprennent que récemment sir Pope Hennessy a trouvé un émule dans sir Hercules Robinson, gouverneur général du Cap.

des écoles catholiques de garçons et de filles. A la suite de ces cérémonies, le gouverneur adressait une lettre flatteuse au supérieur de la mission, pour le féliciter du mode d'enseignement et d'éducation en usage dans ses établissements d'instruction (1). Le catholicisme avec sa simplicité et son unité, exerce une grande attraction sur l'élite de la population protestante de Sierra-Leone : des ministres eux-mêmes ont fait leur abjuration. Ce mouvement ne se localise pas dans la classe élevée ; beaucoup d'âmes sincères, écœurées des luttes intestines des 20 sectes protestantes de la colonie, sont portées naturellement vers la vérité catholique. Dernièrement le village de Waterloo dans la banlieue de la capitale, sollicitait son admission en masse dans la communauté romaine. Murraytown, autre localité des environs de Freetown, possède aussi un groupe compact de fidèles.

Les Pères du Saint-Esprit se sont également préoccupés de porter la lumière de l'Évangile aux tribus de l'intérieur. Une première tentative faite dans ce but à la localité de Porto-Loko sur la rivière de Sierra-Leone, ne put aboutir. Les missionnaires furent plus heureux dans la Sénégambie méridionale, où leurs établissements des Rivières du sud (Rio-Pongo), situés sur le territoire français, sont en pleine voie de prospérité. Plusieurs princes indigènes qui dans leur enfance avaient reçu l'éducation au petit-séminaire de Saint-Joseph de Nzagobil (Sénégambie), s'y montrent les

1. Dans un récent concours entre les écoles de toutes les colonies anglaises de l'Afrique occidentale (Lagos, Côte d'Or, Sierra-Leone, Gambie), l'inspecteur scolaire Metcalf Sunter, ancien ministre protestant, classait en toute première ligne les écoles catholiques avec une moyenne de *82 points*, tandis que les écoles wesleyennes et anglicanes n'en obtenaient respectivement que 69 et 44. Pour bien apprécier ce résultat, il convient de se souvenir que Sierra-Leone est le principal centre intellectuel du protestantisme africain, *qui y règne* depuis un siècle, alors que les catholiques y sont à peine fixés depuis 25 ans !

protecteurs dévoués de leurs anciens maîtres. Un traité en règle avec le roi de Boffa, conclu en 1878, a consolidé la position de la mission. Dès lors les Pères ont pu songer à s'étendre, et à visiter les embranchements supérieurs du Rio-Pongo; même dans ces districts reculés, les catholiques ne sont pas rares. Malheureusement, le Rio-Pongo et les Rivières du sud sont déjà envahis par l'islamisme propagé par les Foula. Néanmoins l'influence noblement acquise des missionnaires est si bien établie, qu'ils ont pu, il y a quelques années, prévenir des massacres projetés par les indigènes. A la suite de ces événements, M. Bayol, l'explorateur bien connu du Fouta, fut chargé par le gouverneur général de la Sénégambie de remercier le P. Lutz, supérieur de la mission. Sur la demande des autorités françaises, les Pères ont récemment multiplié leurs postes dans ces parages où leur apostolat semble être appelé à produire des fruits abondants.

L'archipel des Bissagos et le bassin du Rio-Grande, constituant le territoire portugais de la Guinée, sont rattachés ecclésiastiquement à l'évêché de San-Iago du Cap-Vert. Les anciennes missions ont laissé dans cette province des souvenirs plus vivaces que partout ailleurs. « On compte dans « le pays des milliers de grumetes ou chrétiens noirs », nous apprend M. Reclus, « et à égalité d'instruction il ne subsiste « point de différence sociale entre eux et les blancs (1). » Combien il est regrettable que la propagande du clergé caboverdien ne soit pas plus active auprès de ces tribus ! Si le Portugal était représenté dans la Guinée par 50 missionnaires, il ne devrait pas y craindre les envahissements des Foula mahométans. La population de cette colonie est

1. *Géographie universelle*, t. XII, p. 326.

naturellement catholique ; il ne lui manque que des prêtres, comme le témoigne son empressement à profiter des secours religieux, que lui donnent parfois les desservants des postes français des Rivières du sud et de la Casamance.

VI.

Vicariat apostolique de la Sénégambie.

Avec la Casamance, nous entrons dans la circonscription ecclésiastique de la Sénégambie qui embrasse la colonie française de ce nom, le Sénégal, et l'enclave anglaise de Gambie. Séparé en 1863 de la mission des Deux-Guinées, le vicariat apostolique de la Sénégambie est réuni, depuis 1873, à la préfecture du Sénégal, fondée en 1763. Les Pères du Saint-Esprit y trouvèrent donc en quelques endroits, des groupes de noirs ayant subi l'influence du christianisme. Dans ces conditions, le premier soin des missionnaires fut de songer à assurer l'avenir religieux de ces régions par la formation d'un clergé indigène. « Sinon », écrivait en 1854, Mgr Kobès, coadjuteur du vicaire apostolique des Deux-Guinées, et son représentant en Sénégambie, « sinon, tôt ou « tard, il y aura interruption épuisement, ou découragement, « comme il est arrivé dans toutes les églises où le christia- « nisme n'a pas été ancré sur un sacerdoce tiré du sol même, « et en Afrique particulièrement (1). » Dès 1847, la mission possédait à Dakar un petit-séminaire, « où douze jeunes « lévites indigènes », nous apprend le P. Briot de la Maillerie, « ont appris à chanter en langue wolof les louanges de Jésus « et de Marie. La même année, ces étudiants assistaient à « l'ordination de l'abbé Gallais, et leur joie était à son comble.

1. *Annales*, t. XXVI.

« Ils s'excitaient mutuellement à hâter l'époque de leur « propre ordination. Chacun désignait déjà le district où il « aurait exercé son zèle, l'un voulait aller au Cayor, l'autre « au Fouta. Ils se partageaient ainsi tout le vicariat aposto- « lique (1). » Depuis lors, cet établissement, transféré à Saint-Joseph de Nzagobil, a continué à fournir à l'église africaine des sujets d'élite, tels que M. l'abbé Diouf, qui, il y a quelques années, convertissait sur le littoral des villages entiers. La formation intellectuelle de ces prêtres noirs est si complète, que leurs correspondances fort attachantes, relatées dans les « *Missions catholiques* », feraient honneur à tout Français de naissance. Actuellement le séminaire compte 30 élèves; à cet établissement est annexée une imprimerie, dont sont sortis de nombreux ouvrages en langues sérère, wolof et bambarra.

Il importe d'autant plus de recruter en Sénégambie un bon clergé indigène, que le climat est un des plus pernicieux de toute l'Afrique pour les blancs. Sur onze années (1843-1854) 75 missionnaires partirent pour cette mission ; 42 avaient succombé avant 1854. En 1868 une épidémie de fièvre jaune emporta 8 des 11 Frères de la Doctrine Chrétienne du vicariat. Enfin, dans ces dix dernières années, quatre vicaires apostoliques : Nosseigneurs Duret, Duboin, Riehl et Picarda ont successivement été emportés dans la fleur de l'âge. Puisse l'église sénégalaise être bientôt assez florissante pour être confiée à un évêque indigène qui ne redoute pas les effluves mortels des marigots côtiers !

Une autre cause d'immenses difficultés pour les missionnaires de la Sénégambie, a été pendant longtemps la politique du gouvernement français. Les utopies du « Royaume arabe»

1. *Annales*, t. XXVI.

et de « la France, grande puissance musulmane », dont nous avons signalé la funeste application en Algérie, avaient également été importées sur les bords du Sénégal par des administrateurs théoriciens. Dans le pays d'Abd-el-Kader, cette tendance arabophile était cependant encore plus justifiée ou du moins, plus excusable, que dans une colonie où la France était depuis longtemps en pleine et paisible possession, et où le mahométisme n'avait qu'une organisation rudimentaire ; à peine les plus savants marabouts y savaient lire l'arabe (1). Comment apprécier dès lors l'attitude du gouverneur Guillet qui, en 1847, fit bâtir en face de l'église catholique de Saint-Louis, un temple monumental pour des musulmans qui n'avaient aucune idée de ce qu'était une mosquée, à telle enseigne que pendant une dizaine d'années ils refusèrent de s'en servir. Un autre pas dans cette voie, fut l'institution par M. Faidherbe d'un tribunal musulman. Tout indigène mahométan est, par le fait de sa religion, soustrait à la juridiction ordinaire des tribunaux français ; le chrétien, au contraire, dès le jour de sa conversion, est soumis en ce qui concerne le statut personnel, les successions, en un mot tous les actes de la vie civile, aux formalités souvent coûteuses du code Napoléon. N'est-ce pas là fortifier le prestige du Coran et de ses interprètes les marabouts, des hommes, nous apprend M. Carrère, ancien président du tribunal de Saint-Louis, « qui prêchent l'horreur du christianisme (2) » ?

Les protestations d'hommes considérables n'ont pas manqué contre ces crimes de lèse-christianisme et de lèse-civilisation. « Nous avons vu l'administration elle-même », disait dans les premières années du second empire, l'explora-

1. Confrontez l'intéressante étude : *Le mahométisme au Sénégal* dans le t. VI des *Missions catholiques*.

2. *La Sénégambie française* (1855), p. 355.

teur Anne Raffenel, « encourager cette désertion du drapeau « de la foi nationale (chrétienne), en vue de je ne sais quel « résultat; le gouvernement faisait construire une mosquée « à Saint-Louis aux frais de la colonie, et destinée à éclipser « l'église. Un pareil fait n'a pas besoin de commentaire dans « un pareil pays. Les musulmans du Sénégal n'ont vu dans « cette condescendance et dans beaucoup d'autres, qu'une « faiblesse, et qu'une adhésion à leur religion, et un encoura- « gement à leur fanatisme. Nous ne devons pas surtout dé- « passer leurs espérances. Si les convenances veulent que « nous tolérions leur culte erroné, elles veulent aussi, — et la « politique, l'amour-propre de notre dignité, ainsi que l'intérêt « bien compris de ces peuples sont d'accord avec les conve- « nances, — elles veulent que nous cherchions à élever notre « foi au-dessus de leurs erreurs. Or c'est le contraire que nous « avons fait; nous avons abaissé le catholicisme et élevé le « mahométisme; nous avons élevé autel contre autel [1]... » Le lieutenant de vaisseau Mage, n'est pas moins catégorique dans ses remarquables paroles qui servent de conclusion à son *Voyage dans le Soudan occidental* [2] : « La plupart des « maux de l'Afrique viennent de l'islamisme. Ni dans nos « colonies actuelles, ni dans celles qu'on fondera plus tard, « même quand il se présente sous les dehors les plus sédui- « sants, comme cela arrive parfois au Sénégal, jamais, dans « aucune circonstance, on ne doit l'encourager. Le combattre « ouvertement, serait peut-être un mal, l'encourager en serait « un plus grand. A mes yeux c'est un crime par complicité. » « Tant que le mahométisme jouira d'une existence officielle » lisons-nous encore dans l'ouvrage estimé du président

1. *Nouveau voyage dans le pays des nègres ;* cité dans les *Missions catholiques*, t. VI, p. 133.
2. P. 303, éd. Hachette.

Carrère (1), « tant que les marabouts seront honorés, tant « que la mosquée subsistera, il est trop évident que les pro- « grès du christianisme seront nuls. Si l'autorité par des « procédés habiles résolument embrassés ne résiste pas à « l'expansion de l'islamisme, elle ne réalisera sur ce sol aucun « progrès moral.... La langue française, parlée depuis trois « cents ans sur cette terre africaine, est presqu'inconnue des « noirs de Saint-Louis; ils la repoussent parce que c'est le « signe de la pensée d'une race chrétienne. »

Les conséquences de cette inexplicable politique n'ont pas été encourageantes. Sous Napoléon III, la colonie n'a pas connu un instant la paix, menacée qu'elle était par les entreprises du marabout El-Hadj-Omar, dont la devise était « crois ou meurs ». A peine M. Faidherbe avait-il après des luttes mémorables rétabli l'honneur de la France, que les désastres de 1870 vinrent réveiller les espérances des musulmans de l'intérieur auxquels la métropole dut, en 1871, abandonner toutes les conquêtes de l'empire. Après avoir subi pendant huit ans les affronts d'Ahmadou, fils d'El-Hadj-Omar, le gouvernement de la république s'est décidé à rompre avec les anciens préjugés, et à intervenir vigoureusement dans le Haut Sénégal. Des expéditions heureuses ont porté le drapeau tricolore jusqu'au Niger, et brisé l'essor du mahométisme dans ces lointaines régions. Puissent les Français initiés maintenant aux difficultés de la grande politique coloniale, ne pas reconstituer administrativement l'édifice auquel le prestige et la courageuse audace de leur belle armée ont porté un coup mortel!

Au milieu de ces conflits, le catholicisme n'est pas resté inactif. Saint-Louis même, le centre du mahométisme séné-

1. *La Senégambie française*, p. 356-359.

galais, compte 3,000 catholiques. Si cette ville a le triste honneur d'abriter une loge maçonnique dont le radicalisme farouche rendrait jaloux certains athées européens, nous aimons à signaler par contre que les chrétiens indigènes, réunis par le charitable lien d'une société de Saint-Vincent de Paul, y sont fervents et fidèles; les écoles congréganistes de la capitale comptent 400 élèves. Longtemps les Pères du Saint-Esprit ont dû s'abstenir de se fixer au milieu des populations fanatiques du Haut-Sénégal. Aujourd'hui ils reprennent hardiment l'offensive de ce côté, et nous avons déjà signalé la fondation d'une mission dans les régions à peine explorées du Niger français. L'île de Gorée est un centre tout à fait catholique, et les rares musulmans qui y résident se convertissent assez facilement. Non loin de là, Dakar, la future capitale de la colonie, bâtie dans un site choisi naguère par les missionnaires, subit également l'influence de la croix. Entre Dakar et la Gambie, sur une faible étendue de côtes, on ne compte pas moins de vingt localités, quelquefois importantes, où les catholiques se groupent en communautés nombreuses. Malheureusement la pénurie de missionnaires ne permet pas de donner un curé à chacune de ces paroisses, qui sont le théâtre principal de l'apostolat des prêtres indigènes. L'un d'eux convertissait naguère les gros villages de Fadioute et de Pointe de Sarène. Que le nombre de ces auxiliaires n'est-il décuplé!

Les invasions des musulmans du Haut-Sénégal, ont produit, il y a trente ans, une émigration considérable des royaumes de l'intérieur vers le littoral. Bon nombre de ces indigènes qui fuyaient l'esclavage du Coran, ont embrassé le christianisme pendant leur séjour à la côte. Aujourd'hui que les victoires des troupes républicaines ont rétabli l'équilibre au

profit des peuples non musulmans, les émigrants de 1860 retournent en foule dans leur pays d'origine, et y servent d'apôtres et de précurseurs au catholicisme. Des prêtres visitent annuellement ces jeunes communautés de l'intérieur qui détermineront probablement la conversion des petits états de Sine et de Saloum, où la haine de l'islamisme fait partie de l'éducation nationale. Un centre de missions permanentes serait indispensable dans chacun de ces royaumes.

La province anglaise de Gambie possède, depuis 1849, des missionnaires et des écoles, tenues respectivement par des Frères des écoles chrétiennes et des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny. Le catholicisme est plein de vigueur sur cette terre, où les traditions chrétiennes des Portugais sont loin d'être oubliées par les Mandiagos de Cacheo. A 80 lieues de la mer, dans l'île fluviale de Mac-Carthy, une colonie d'anciens élèves de la mission propage la foi chez les populations d'alentour. Plus au sud, jusqu'à la Guinée portugaise, les comptoirs français de la Casamance, sont autant de foyers de diffusion des pratiques catholiques. Les noirs portugais de Cacheo, sont représentés dans une proportion assez considérable parmi les habitants de cette région. Un vieux prêtre de leur nation résidait à Ziginchor jusqu'en 1871; depuis lors les missionnaires français desservent cette paroisse et celles de Sedhion et de Carabane. Toute cette contrée semble appelée à entrer bientôt définitivement dans la grande famille chrétienne.

En résumé, la Sénégambie est une des parties de l'Afrique où le christianisme fait les plus sérieux et les plus durables progrès. Il est juste de reconnaître que ce résultat est dû dans une certaine mesure aux germes de foi semés sur ces côtes par les Portugais. D'autre part, comme le dit fort bien

le marquis de Compiègne, « la race sénégalaise est une « race forte, énergique et qui n'est pas comme les autres « peuplades de la côte amollie par la débauche. Très difficile « à convertir, elle est stable dans ses conversions, et une fois « convertie, ardente au bien, en un mot, c'est là qu'est l'ave- « nir de la religion catholique dans l'Afrique occidentale (1). » La lutte que ces tribus soutiennent contre l'islamisme n'est-elle pas de nature à augmenter l'intérêt qu'elles inspirent ? C'est avec joie que nous enregistrons le revirement anti-musulman que la politique coloniale de la république a déterminé dans ces parages. La civilisation en bénéficiera largement.

Les tables statistiques des Pères du Saint-Esprit ne nous renseignent pour le vicariat apostolique que 12,500 catholiques, mais ce total ne s'applique qu'aux fidèles vivant complètement sous la houlette de leurs pasteurs. Il semble que l'on peut évaluer à trois ou quatre fois ce chiffre, le nombre des noirs qui subissent l'influence du christianisme, et spécialement des Mandiagos baptisés, que l'éloignement des prêtres réduit à une ignorance presque complète. L'évêque de Sénégambie ne dispose dans son immense diocèse que de 25 Pères du Saint-Esprit (dont 4 indigènes), de 15 Frères de la même congrégation, de 20 Frères de la Doctrine chrétienne, et de 79 religieuses de Saint-Joseph de Cluny et de l'Immaculée Conception. Parmi ces dernières, les Sœurs natives du pays sont en majorité; elles rendent d'inappréciables services. Sans compter le séminaire de Nzagobil, 34 écoles, orphelinats et ouvroirs abritent plus de 1,500 élèves. Plusieurs fermes-écoles vulgarisent l'amour du travail et les cultures perfectionnées. Enfin,

1. *Afrique équatoriale*, t. I, p. 330.

sur cette terre si insalubre, le soin des hôpitaux forme l'exclusif et périlleux apanage des prêtres et des religieuses, qui croient ne pouvoir mieux préluder à la diffusion de la foi chrétienne que par l'incomparable apostolat de la charité.

§ III. — Iles africaines de l'Océan Atlantique.

POUR terminer notre revue historique et statistique du catholicisme africain, il convient de jeter un coup d'œil rapide sur les terres océaniques que la Providence a semées entre l'Europe et l'Afrique, comme pour en faire les intermédiaires naturels des relations religieuses entre les deux continents.

Dans le golfe de Guinée, le drapeau espagnol flotte sur les îles d'Annobon et de Fernando-Poo. Cette dernière que sa végétation exubérante a fait appeler l'« île belle », a reçu aussi à cause de son climat, un des plus redoutés de la zone équatoriale, le nom expressif d'« île de la mort ». Ses habitants les Boubi sont, nous apprend le marquis de Compiègne, des hommes extrêmement laids, vivant constamment au milieu des broussailles, dans un état presque complet de nudité, en un mot des sauvages plus dégradés, s'il se peut, que ceux du continent voisin. Un décret de la Propagande, rendu le 10 octobre 1855 sur la demande de S. M. la reine Isabelle II, institua une mission dans les colonies espagnoles de la Guinée. Confiée d'abord à des prêtres séculiers sous la direction de M. Michel Martinez de l'archidiocèse de Tolède, elle fut attribuée en 1857 aux Pères de la Compagnie de Jésus. Ceux-ci entreprirent immédiatement d'apprivoiser les malheureux parias de Fernando-Poo. « Sans cesse dans la « montagne, dans les lieux les plus incultes, » dit un voya-

geur (1), « ils demeuraient des mois entiers au milieu des « indigènes qu'ils traitaient avec une douceur évangélique ; « ils arrivèrent à comprendre et à parler parfaitement leur « langue qui cependant présente, paraît-il, des difficultés « presqu'insurmontables pour les Européens. »

Au bout d'une quinzaine d'années, les Boubi qui, en 1858 encore, voulaient réduire la colonie blanche par la famine et le poison, avaient renoncé à plusieurs de leurs habitudes barbares. Sans aucun doute, la patience et le dévouement des Jésuites seraient parvenus à civiliser ces aborigènes, et à en faire les émules des négritos chrétiens des Philippines, quand la révolution espagnole trouva patriotique et utile, de défendre aux enfants de Saint-Ignace de continuer à se consumer et à mourir sur cette terre inhospitalière. Les missions chez les Boubi demeurèrent interrompues, et un prêtre séculier resta seul pour donner les secours religieux aux bannis cubains, et aux autres catholiques agglomérés près de Santa Isabel. Enfin, en 1883, une congrégation de missionnaires espagnols, « les Enfants du Cœur Immaculé de Marie », a demandé à reprendre l'œuvre des Pères Jésuites. Onze prêtres partirent sous la direction du P. Dominique Sola. Aujourd'hui la préfecture de Fernando-Poo, placée sous la direction du P. Ramirez, est desservie par 45 missionnaires dont 19 sont honorés de la dignité sacerdotale. Des religieuses de la même société ont à Santa Isabel un pensionnat avec 50 élèves ; cette ville possède encore un collège fréquenté par 45 jeunes gens ; enfin les 9 écoles primaires déjà établies donnent l'instruction à 175 enfants. Sur un total de 35000 habitants, quatre à cinq mille font profession de la religion chrétienne. Le zèle des courageux mission-

1. *Afrique équatoriale*, par Compiègne, t. I, p. 337.

naires de l'Immaculée Conception fera bientôt de l'île entière, une colonie digne de la catholique Espagne. La population de l'île plus salubre d'Annobon est déjà entièrement convertie, et très zélée pour l'observance des cérémonies. Le préfet apostolique de Fernando-Poo y a également juridiction, ainsi que sur les îles espagnoles du littoral voisin de la Gabonie (Corisco) et sur le territoire continental de San Juan.

Les îles de San-Thomé et de Principe, colonisées dès la fin du XV^e^ siècle, et formant aujourd'hui une des plus riches possessions du Portugal, constituent un évêché dépendant de la métropole de Lisbonne. La population qui se monte à 21.000 âmes environ, se réclame tout entière du catholicisme; elle est animée de cet esprit de foi sincère et de bonne volonté que les Portugais ont su inculquer partout où ils ont passé. Malheureusement cette foi mal dirigée dégénère parfois en superstitions; le clergé séculier composé presqu'exclusivement d'indigènes, est impuissant à maintenir même la splendeur matérielle du culte. Sur cinq églises que comptait autrefois la capitale de Principe, deux sont en ruine et les trois autres sont nues et délabrées (1). En un mot, ces îles souffrent de l'absence des ordres religieux qui, se recrutant périodiquement d'éléments européens, perpétuaient jadis sous le ciel africain l'intégrité des traditions et de l'instruction chrétiennes. Malgré ce marasme moral, qui remonte aux lois sur les couvents (1834), les Portugais noirs du golfe de Guinée donnent de grandes consolations aux missionnaires de plusieurs ports du continent, et contribuent par leur affection sincère envers l'église, à populariser sur toutes les côtes la religion catholique.

1. *Afrique équatoriale*, par Compiègne, t. II, p. 263.

Un autre évêché lusitanien, celui de San-Iago, a pour circonscription l'archipel caboverdien et les comptoirs de la Guinée portugaise. La population insulaire qui est de 107.000 habitants, est catholique. Les prêtres, hommes de couleur pour la plupart, sont assez nombreux. Il est regrettable que par l'établissement de collèges de missionnaires, de catéchistes et d'instituteurs, sur cette terre imprégnée profondément de christianisme, le Portugal ne prépare pas la conquête morale de ses immenses possessions africaines. Un ordre religieux qui pourrait se recruter librement dans ces îles du Cap-Vert, équatoriales encore par le climat et par l'origine de leurs habitants, rendrait d'incomparables services pour l'évangélisation de la Guinée, de l'Angola, de la Zambésie occidentale et du Mozambique.

Un intérêt spécial s'attache pour la Belgique au groupe des Açores, cette « nouvelle Flandre », dans la colonisation de laquelle le généreux sang néerlandais s'est uni si largement à la noble nation portugaise. La foi et la piété des 270.000 diocésains de l'évêché d'Angra, fondé en 1533, et suffragant de Lisbonne, sont dignes de leur double origine lusitanienne et flamande. L'organisation religieuse dans cet archipel quasi européen est complètement régulière. Il en est de même dans le diocèse de Funchal (Madère), fondé en 1514 (1), et qui de 1533 à 1547 jouit des prérogatives métropolitaines ; depuis cette dernière date, il n'a plus cessé de relever du patriarcat de Lisbonne. La population madérienne

1. De 1434 à 1514, la juridiction ecclésiastique sur Madère et sur les dépendances coloniales du Portugal, fut exercée par l'ordre du Christ, dont le grand-maître déléguait ses pouvoirs aux curés de Thomar. Ces prélats qu'on nommait les vicaires de Thomar, dirigèrent pendant près d'un siècle les missions d'Afrique et d'Asie. Cfz. *Historia ecclesiæ lusitanæ*, par le P. Thomas de l'Incarnation. Coïmbre 1757.

qui s'élève à 132.000 âmes, est, comme celle des Açores, foncièrement catholique.

La prise de possession des Canaries, commencée en 1402 par le normand Jean de Bethancourt, sous les auspices de la Castille, s'acheva un siècle plus tard par la conquête de Ténérife. Dès 1406, le pape Innocent VII y érigeait un premier évêché. Actuellement les sièges épiscopaux des îles fortunées, sont ceux de Palmas (Gran Canaria) et de San-Christophe de la Laguna (Santa-Cruz, Ténérife), et se trouvent rattachés à l'archidiocèse de Séville. Avec leurs merveilleuses facultés de colonisation et d'assimilation, les Espagnols ont transformé les Guanches ou aborigènes berbères des Canaries en une race toute catholique. Le rôle des intéressantes populations canariotes dont le total dépasse déjà 300.000 habitants, ne peut manquer de devenir très important au point de vue de la diffusion des idées de progrès moral et matériel dans le Maroc méridional et sur le littoral saharien.

CHAPITRE HUITIÈME.

Missions de l'État Indépendant du Congo.

§ I. — Aperçu historique.

LES événements mémorables qui ont abouti à la constitution sur les bords du Congo d'une Nouvelle Belgique, ont été trop fréquemment et trop patriotiquement relatés, pour qu'il soit nécessaire de les rappeler encore (1). Comme on l'a fait remarquer à si juste titre, le souvenir des origines du mouvement africain doit être gravé « ès « cœur de tous les Belges (2) ». Nul bon citoyen ne saurait rester indifférent devant cette œuvre sans précédents, dont le cardinal Lavigerie disait, « qu'elle serait l'éternel honneur « du Roi Léopold II et l'entreprise la plus colossale du « siècle ». Colossale en effet l'entreprise du Roi, si on la considère aux seuls points de vue de la politique et du commerce ; plus grande encore cependant, si on envisage ses immenses résultats quant à la civilisation et l'évangélisation de cent millions de nègres! Avant la conférence géographique de 1876, le point initial de cette vertigineuse conquête de l'Afrique, où notre souverain a su entraîner toutes les puissances européennes, les missions chrétiennes n'occupaient guère que le pourtour d'un continent jaloux de garder ses mystères. A peine les fondations du Soudan et des Galla s'écartaient-elles de la côte. Depuis lors, pour ne mentionner ici que les seuls progrès de l'apostolat catholique, les vica-

1. Voir notamment : *Le Partage politique de l'Afrique*, par Banning. *Les origines de l'État indépendant du Congo*, par L. Arendt, et l'excellent ouvrage de vulgarisation destiné aux écoles *Le Congo Belge*, par le F. Alexis.

2. *La part de la Belgique dans le mouvement africain*, par E. Descamps-David, p. 6.

riats nouveaux du Tanganika oriental, du Nyanza, de l'Ounyaniembé, du Tanganika occidental ou belge, du Congo belge, du Congo français, les préfectures de la Cimbébasie, du Zambèze, du Zanguebar méridional, ont étendu sur un territoire grand comme l'Europe, le réseau de leurs stations hospitalières et civilisatrices. Or, toutes ces missions ne doivent-elles pas leur origine à l'impulsion partie du palais de Bruxelles ? Combien d'entre elles existeraient, si une auguste initiative n'avait modifié heureusement la situation politique de l'Afrique intérieure ?

Mais c'est plus spécialement sur le territoire de l'État Indépendant du Congo, que se concentre aujourd'hui la bienfaisante influence du Roi. Jusqu'à une époque toute récente, cette région n'avait guère connu de missions stables et permanentes. Les documents anciens nous apprennent, il est vrai, que les Capucins italiens, envoyés par la Propagande après la déchéance de fait du patronat portugais, pénétrèrent vers la fin du XVII^e siècle jusqu'aux royaumes de Micocco et de Matamba. Le P. Jérôme de Montesarchio, l'apôtre de l'Angola, qui, dans l'espace de vingt ans, conféra, dit-on, le baptême à plus de cent mille âmes, comptait même parmi ses convertis un tributaire du Micocco (1). Toutefois, ces courses apostoliques ne produisirent au nord du Congo que des résultats tout à fait éphémères ; l'expulsion des Jésuites en 1759 par Pombal, obligea les Capucins à déserter les chefferies indépendantes qui bordaient le Zaïre, pour se

1. *Histoire des missions catholiques*, par Henrion, t. II, p. 345. — A en croire le P. Carrie, aujourd'hui vicaire apostolique du Congo français, « lorsque M. de « Brazza a parlé à Makoko, des prêtres et des missionnaires catholiques, le roi « lui a manifesté le désir de les avoir dans son royaume pour instruire les « enfants. » « D'ailleurs, ajoutait-il, les pères de nos grands-pères envoyaient « autrefois dans ce but leurs enfants à des blancs. Ces blancs étaient probable- « ment les Pères Capucins. » *Missions catholiques*, t. XIII, p. 218.

consacrer exclusivement à desservir les chrétientés organisées de la colonie portugaise.

Plus tard, des prêtres français tentèrent pendant quelques années (1766-1776) l'évangélisation du Loango, et peut-être poussèrent-ils parfois jusqu'à l'embouchure du grand fleuve. L'abbé Proyart a retracé les heureux commencements de cette mission qui s'éteignit bientôt faute d'ouvriers (1). C'est le sort qui menace toute mission qui n'est pas confiée à une congrégation solidement organisée et se recrutant régulièrement.

En 1841, Mgr Barron, évêque de Constantine *in partibus*, et premier vicaire apostolique des deux Guinées, avait jeté les yeux sur le Congo pour y établir un des centres de son immense diocèse. Les désastres qui assaillirent les débuts de l'entreprise du prélat américain, firent abandonner ce projet. Mais dès 1846, le vénérable P. Libermann, fondateur de la Société actuelle des Pères du Saint-Esprit, faisait appel à l'épiscopat belge en faveur du Congo. Nous ignorons les motifs pour lesquels cette demande ne fut pas agréée. Réduits à leurs propres forces, les Pères du Saint-Esprit différèrent pendant trente ans de se fixer sur le territoire de l'État Indépendant; vers 1880, ils y créèrent les résidences de Boma et de Banana (Nemlao).

Peu après, le jeune État recevait à Berlin le glorieux baptême qui consacrait diplomatiquement son droit à l'existence. « Le congrès de Berlin », écrivait récemment M. Léon Arendt (2), « ne se proposait pas pour seule tâche, d'aplanir « les différends politiques qui avaient surgi au centre du

1. *Histoire de Loango, Kakongo et autres royaumes d'Afrique*, par l'abbé Proyart.

2. *Les origines de l'État indépendant du Congo.* (*Revue générale*, 1889, p. 302.)

« continent africain ; il revendiquait aussi une mission civi-
« lisatrice. Dans le discours d'ouverture que nous avons déjà
« cité, M. de Bismarck la caractérisait en ces termes :
« Associer les indigènes d'Afrique à la civilisation en ouvrant
« l'intérieur de ce continent au commerce, en fournissant à
« ses habitants les moyens de s'instruire, *en encourageant*
« *les missions et les entreprises de nature à propager les*
« *connaissances utiles, et en préparant la suppression de*
« *l'esclavage, surtout de la traite des noirs.* » La conférence
a réalisé le but élevé que lui assignait le prince de Bismarck
dans son article 6 : « Toutes les puissances exerçant des
« droits de souveraineté ou une influence dans les dits terri-
« toires (le bassin conventionnel du Congo), s'engagent à
« veiller à la conservation des populations indigènes et à
« l'amélioration de leurs conditions morales et matérielles
« d'existence, et à concourir à la suppression de l'esclavage
« et surtout de la traite des noirs ; elles protégeront et favo-
« riseront, sans distinction de nationalités ni de cultes, toutes
« les institutions et entreprises religieuses, scientifiques ou
« charitables créées et organisées à ces fins, ou tendant à
« instruire les indigènes et à leur faire comprendre et appré-
« cier les avantages de la civilisation. » « *Les missionnaires*
« *chrétiens*, les savants, les explorateurs, leurs escortes, avoir
« et collections seront également l'objet d'une protection
« spéciale. La liberté de conscience et la tolérance religieuse
« sont expressément garanties aux indigènes comme aux
« nationaux et aux étrangers. Le libre et public exercice
« de tous les cultes, le droit d'ériger des édifices religieux et
« d'organiser des missions appartenant à tous les cultes, ne
« seront soumis à aucune restriction ni entrave. »

M. Arendt dans son travail précité, semble regretter que

cette affirmation des sentiments des puissances européennes à l'égard des missions chrétiennes, n'ait pu se traduire dans une forme plus accentuée et plus exclusive. Sans méconnaître ce qu'il y a de fondé dans les observations de l'éminent publiciste, nous aimons à rendre hommage aux idées généreuses et vraiment élevées qui animaient les plénipotentiaires de Berlin. C'est un beau et réconfortant spectacle que celui offert au monde par les représentants de la plupart des états civilisés, affirmant énergiquement, malgré certaines réticences de pure convenance, ce qu'un écrivain d'une haute compétence appelait si heureusement « la vertu particulière « du christianisme, pour retirer de la barbarie les races in- « cultes, et leur faire franchir rapidement les premières « étapes de la civilisation (1). »

Au point de vue belge, celle des confessions chrétiennes qui s'impose naturellement aux sympathies de l'immense majorité du pays est évidemment le catholicisme. Dès le lendemain des grandes assises de Berlin, un de nos hauts dignitaires ecclésiastiques se rendait à Rome, pour sonder le Saint-Siège au sujet de l'organisation religieuse du Congo, et informer le chef de l'Église des ressources, que la foi et le patriotisme des Belges ne manqueraient pas de mettre à sa disposition, pour l'évangélisation de ces vastes régions. En même temps se faisait jour, sous un auguste patronage et avec l'approbation de Rome, l'idée de créer, pour alimenter les missions du Congo, un séminaire belge placé sous la dépendance directe de la Propagande. Ces projets reçurent immédiatement les encouragements les plus précieux.

Cependant, les domaines africains du roi se trouvaient assez arbitrairement partagés entre six circonscriptions

1. *L'Afrique et la conférence géographique*, par Banning, p. 148.

ecclésiastiques, formées au fur et à mesure des découvertes géographiques, et dont plusieurs n'avaient en 1885 qu'une existence purement nominale. Aux soins des Pères d'Alger (de Mgr Lavigerie) étaient attribués les vicariats apostoliques du Victoria-Nyanza, du Tanganika, du Haut-Congo septentrional et du Haut-Congo méridional, qui embrassaient presque toute la partie continentale de l'État. Vers le sud, la préfecture du Zambèze, confiée aux Jésuites, empiétait également sur les limites belges, tandis que les provinces situées entre le Kassaï et l'Océan Atlantique (préfecture du Bas-Congo), constituaient la sphère d'action des Pères français du Saint-Esprit qui évangélisaient également le Congo français et portugais. Le cours exact du Kassaï n'étant pas encore déterminé, les frontières orientales de cette dernière mission étaient fort incertaines.

Dans l'ensemble de cette délimitation, la Propagande ne s'était inspirée que des lignes de démarcation naturelles ; elle ne pouvait évidemment prévoir les destinées que la politique allait si tôt assurer à ces vastes contrées. Du moment que l'entreprise, commencée en 1876 par le roi des Belges, se décentralisait pour se nationaliser au profit des diverses puissances européennes, la situation changeait radicalement, et on pouvait prévoir que la géographie religieuse ne tarderait pas à se modeler jusqu'à un certain point sur la géographie politique. D'autre part n'était-il pas essentiel à la consolidation de l'État Indépendant, que les efforts des missionnaires s'harmonisassent en quelque sorte, avec la pensée éminemment patriotique qui avait présidé à la création d'une Belgique d'outre-mer ? Fidèle aux traditions de condescendance envers les pouvoirs établis, qui constituent sa règle de conduite constante, la Congrégation

de la Propagande semblait, dès 1885, disposée à remanier la carte ecclésiastique du Congo. Une double négociation retarda quelque temps cette solution, réclamée respectueusement en Belgique par l'opinion publique et par l'épiscopat désireux de prêter son concours à l'œuvre du Roi, et d'ouvrir de nouveaux débouchés à l'ardeur infatigable des missionnaires que la Belgique envoie dans toutes les parties du monde. Nous croyons utile de donner quelques renseignements sur ces événements trop peu connus dans notre pays.

Vers le milieu de ce siècle, le Portugal avait fait revivre théoriquement, et sans les appuyer par une occupation effective, ses anciennes prétentions sur la partie de la côte située entre l'Angola et le Gabon, et comprenant l'estuaire du Congo. La transaction intervenue à Berlin le 14 février 1885, entre le marquis de Penafiel et le général Strauch, assurait à l'État Indépendant par la possession de la rive nord du Bas-Congo, l'accès à l'Océan, et des frontières définitives (1).

A peine ce litige était-il vidé, que le Portugal parut manifester la prétention d'exercer sur le Congo belge le patronat religieux, qui lui avait été accordé naguère par les Souverains Pontifes. Ces prérogatives, exorbitantes à nos yeux, ne cadrent guère avec les principes actuellement en vigueur chez nous, sur les rapports de l'église et de l'état : c'est ainsi que dans les colonies, du moins, le roi de Portugal a la collation d'un grand nombre de dignités ecclésiastiques ; il peut empêcher dans une certaine mesure la publication des actes de l'autorité apostolique, et frapper les évêques et les curés de peines pour des actes concernant leur ministère. Le prix de ces concessions est l'obligation souscrite par le Portugal, de propager effectivement la foi, et de maintenir

1. Voir *Partage politique de l'Afrique*, par Banning, p. 95 et suiv.

la religion catholique comme religion nationale et exclusive.

Telle était la situation que l'on pouvait craindre de voir revendiquée par le gouvernement de Lisbonne sur le territoire du nouvel État. Sans aucun doute, les souvenirs du patronat sont le glorieux legs d'un passé, auquel l'histoire se plaît à rendre hommage; il n'en était pas moins impossible à l'État du Congo, de tolérer sur son domaine l'exercice par une puissance étrangère quelconque, de pareils droits régaliens. Dans leur sollicitude pour l'avenir des missions, les fondateurs de l'État ne prévoyaient que trop les difficultés que l'immixtion perpétuelle de deux pouvoirs rivaux n'aurait pas manqué de susciter. En droit, d'ailleurs, l'impossibilité matérielle où se trouvait le Portugal de remplir les charges patronales, était constatée authentiquement depuis deux siècles et demi : les décrets de la Propagande du 14 juillet 1634 et du 27 juin 1640, instituant sous la direction de la Sacrée Congrégation les préfectures de la Guinée et du Congo, avaient implicitement abrogé dans ces circonscriptions le patronat concordataire; ils avaient établi en faveur de la liberté de l'apostolat catholique une indiscutable prescription (1). De plus, le Portugal, acceptant de son plein gré et sans l'assentiment de son co-contractant le Saint-Siège, les stipulations du Congrès de Berlin sur la liberté des cultes, renonçait par là même à la concession du patronat dont il n'avait pas observé la condition principale.

Un précédent de plus fut établi à l'encontre des prétentions portugaises, par la création, le 24 novembre 1886, du

1. Si dans certains districts déterminés de l'Inde anglaise, le patronat portugais continue à subsister et est même confirmé par un concordat récent, c'est justement parce que les chrétientés goanaises agglomérées ou isolées, avaient continué à maintenir vis-à-vis du Saint-Siège l'imprescriptibilité des droits de la couronne portugaise.

vicariat apostolique du Congo français. En ne protestant pas à cette occasion, les hommes d'état de Lisbonne signaient leur propre déchéance. Les administrateurs de l'État Indépendant le saisirent aussitôt, et se mirent en communication avec Rome où leur bonne volonté était depuis longtemps connue et appréciée comme elle méritait de l'être. Libre de tout engagement vis-à-vis du Portugal pour les motifs que nous venons d'esquisser, le Saint-Siège érigea le vicariat apostolique du Congo belge dont la création, décidée en 1886, ne fut effectuée que le 11 mai 1888. Cette décision emporte abrogation du patronat portugais dans tout le territoire soumis à l'autorité de notre Roi.

Cette laborieuse négociation s'était compliquée incidemment d'une question non moins délicate que celle du patronat. Avant le Congrès de Berlin et la constitution de l'État Indépendant, la Propagande avait provisoirement attribué l'évangélisation de la presque totalité de cette contrée, aux Congrégations françaises des Pères d'Alger et du Saint-Esprit. Or, le clergé belge réclamait le droit de pouvoir s'associer, dans la mesure de ses forces, à la grande œuvre du Roi ; de leur côté, les administrateurs du jeune État avaient intérêt à encourager ces désirs patriotiques, dont le cardinal Lavigerie, protecteur des Pères d'Alger, s'était rendu compte dès le premier jour, en établissant à Woluwe près de Bruxelles un séminaire destiné à alimenter ses missions d'Afrique, y compris celles situées dans la sphère du Congo Indépendant. Toutefois, ce n'était là qu'une solution incomplète, la Congrégation algérienne restant une œuvre en quelque sorte exclusivement française, puisque ses chefs et ses fondateurs ne lui avaient pas assuré le caractère international, que donnent aux ordres religieux proprement dits

leur organisation universelle et leur direction romaine.

Dans le courant de l'année 1886, l'archevêque d'Alger, comprenant la légitime ambition de nos compatriotes, demanda spontanément tant à Rome qu'à Bruxelles, que les travaux d'évangélisation du Congo Indépendant fussent réservés à des Belges, et que les Congrégations étrangères, y compris la sienne, fussent remplacées par des missions nationales. Cette démarche fut agréée par le Saint-Siège, qui décida en principe que les missionnaires étrangers seraient invités à se retirer du territoire de l'État, aussitôt que des prêtres belges seraient en mesure de leur succéder. La Propagande rapporta le décret qui avait assigné le Kassaï comme limite entre la juridiction des Pères d'Alger et celle des Pères du Saint-Esprit. De son côté le cardinal Lavigerie, en vue de laisser le champ libre aux missionnaires belges, donnait l'ordre d'évacuer sa station de Kouamouth, se bornant à conserver à titre temporaire les missions qu'il avait établies au delà des Stanley-Falls, près du lac Tanganika, en quelque sorte hors du bassin du Congo.

Par dérogation à cette mesure d'abandon radical, une décision pontificale du 30 décembre 1886, a reconstitué à l'extrémité orientale de l'État Indépendant, un vicariat apostolique du Haut-Congo ou plus exactement du Tanganika occidental, qui reste attribué aux Pères d'Alger. Cette circonscription délimitée à l'est par le Tanganika, au sud par le lac Bangouélo, à l'ouest par le Loualaba et au nord par une ligne qui va des environs de Nyangoué au lac Mutansigé, n'embrasse d'ailleurs qu'une portion relativement très restreinte du territoire belge. Au contraire, tout le bassin navigable et facilement accessible du Haut-Congo était définitivement abandonné par la Congrégation algérienne.

Depuis le mois de septembre 1886, la Propagande avait d'autre part réservé en principe aux missionnaires de notre pays, la partie belge de la préfecture des Pères du Saint-Esprit dans le Bas-Congo. Ces religieux n'étaient autorisés à conserver leurs établissements de Banana et de Boma que provisoirement, et sous la juridiction de l'autorité ecclésiastique belge. Des immenses contrées délaissées par les Pères d'Alger et du Saint-Esprit, le bref pontifical du 11 mai 1888 a formé le vicariat métropolitain du Congo belge proprement dit, confié à la Congrégation du Cœur Immaculé de Marie de Scheut-lez-Bruxelles. Ainsi, grâce à l'active prévoyance du gouvernement de l'État Indépendant, et à la courtoise initiative du cardinal Lavigerie, la direction religieuse de la presque totalité du territoire congolais passait irrévocablement aux mains du clergé belge. Quant au vicariat suffragant du Tanganika occidental, il y a lieu d'espérer que la plupart de ses missionnaires appartiendront en fait à notre nationalité. On peut d'ailleurs prévoir le moment, où un lien hiérarchique rattachera régulièrement cette circonscription à l'église principale du Congo belge, appelée par la force des choses à être honorée un jour de la dignité archidiocésaine.

L'acte pontifical du 11 mai 1888, qui marque le terme de ces longues négociations, rend un hommage éclatant et bien mérité au Roi des Belges, « dont le zèle, le dévoue-« ment et la munificence envers les missions catholiques, « sont au-dessus de tout éloge. » La portée politique de ce mémorable document qui reconnaît à l'État Indépendant comme limite méridionale incontestée le lac Bangouélo, n'est pas moins importante.

§ II. — Vicariat apostolique du Tanganika occidental.

A L'AVANT-GARDE de l'armée de la croix, se sont placés les Pères d'Alger qui, depuis 1879, occupent les rives du Tanganika. Comme on a déjà pu le constater, leur diocèse ne comprend plus qu'une partie fort restreinte du Congo supérieur, le cardinal Lavigerie ayant été amené pour les raisons que nous venons d'exposer, à circonscrire spontanément leur champ d'action dans l'État Indépendant. Leur vicariat, tel qu'il est constitué aujourd'hui, a reçu, on ne sait trop pour quel motif, le nom assez arbitraire, géographiquement parlant, de vicariat du Haut Congo. Il pourrait s'appeler plus proprement vicariat du Tanganika occidental, et pour éviter toute confusion, nous avons employé habituellement cette dernière dénomination qui est d'ailleurs devenue usuelle en Belgique (1).

Nous empruntons au P. Coulbois, provicaire apostolique du Tanganika occidental, quelques détails sur la situation de sa mission au début de l'année 1887 : « A cette « heure, la mission du Haut-Congo compte deux postes, « desservis par huit missionnaires, l'orphelinat de la mission « de Kibanga et le poste de Mpala, station à nous cédée « par l'Association internationale belge. L'orphelinat de « Kibanga est situé par 4° 25, de latitude australe, sur la « rive occidentale du Tanganika, presque en face d'Oujiji. « A cette heure même, cent quarante enfants y sont « réunis. Ils cultivent pour vivre et nous faire vivre avec « eux, car nous sommes à la fois missionnaires, agriculteurs « et j'ajoute, en ce moment, même bâtisseurs. Trois villages

1. Voir notamment la carte religieuse de l'État Indépendant (*Société de Géographie de Bruxelles*).

« chrétiens sont déjà établis, ils comptent une cinquantaine « de ménages. Mais, nous le constatons avec regret, tant « que les religieuses n'auront pu venir faire, pour l'éduca- « tion des filles, ce que nous faisons pour celle des garçons, « notre œuvre sera incomplète. Le mari chrétien trouve « dans sa femme que nous n'avons pu élever, un obstacle « à la vie chrétienne. Nous espérons que, le temps et les « circonstances aidant, cette lacune dans l'éducation des « filles de nos orphelinats viendra à disparaître. En dehors « de ces trois villages chrétiens, douze autres villages se sont « installés sur le territoire de la mission. Leurs habitants y « ont été admis à la condition de n'avoir qu'une femme, de se « faire instruire et d'écouter le Père qui passe chez eux pour « les catéchiser. Ces pauvres gens viennent chercher chez « nous ce qu'ils ne trouvent pas ailleurs, la paix et la sécurité, « car il arrive déjà qu'en cherchant le royaume des cieux, « notre mission de Kibanga a reçu le surcroît promis par « Notre-Seigneur, c'est-à-dire la paix et une abondance rela- « tive. Au milieu de ces populations paresseuses, le travail « auquel nous astreignons nos noirs, leur procure, tout en les « réhabilitant et en les gardant du mal, un bien-être inconnu « à leurs voisins. Pour en revenir à nos sauvages, nos quel- « ques arpents de culture les émerveillent. Il fait bon vivre « chez les blancs, disent-ils. C'est la traduction de ce pro- « verbe de notre moyen âge catholique: il fait bon vivre « sous la crosse.

« Après ce rapide coup d'œil jeté sur la situation matérielle « de notre mission de Kibanga, permettez-moi d'ajouter « quelques mots sur sa situation au point de vue spirituel. « La foi est vive chez nos chrétiens. La plupart assistent « chaque matin à la messe pendant laquelle ils récitent

« dévotement leur chapelet. Après la messe vient le travail; « il dure de six heures et demie, à dix heures et demie, puis « le soir de trois heures à six heures. Chaque semaine, trois « jours sont donnés aux ménages mariés pour travailler à « leurs cultures; durant les trois autres jours, ils travaillent, « moyennant salaire, au compte de la mission; tous ces tra- « vaux sont obligatoires. Le travail est une expiation et une « réhabilitation d'après la loi divine. Sans lui nous ne ferons « jamais rien de natures aussi indolentes et aussi sensuelles « que celles de nos noirs. Cette paresse naturelle au nègre « serait, si elle n'était combattue, un obstacle à une vie « sérieusement chrétienne. Chaque jour, des catéchismes « spéciaux sont faits aux différentes catégories de nos noirs. « A la grand'messe du dimanche, les chrétiens et les caté- « chumènes entendent une homélie, tandis que le soir, après « le chant du cantique qui tient lieu de Vêpres, un catéchisme, « en langue kiono, est fait aux indigènes des environs qui y « assistent toujours en grand nombre. La plupart de nos « chrétiens participent aux sacrements de pénitence et d'eu- « charistie tous les quinze jours; un certain nombre méritent « cette faveur tous les dimanches. La foi de ces pauvres « noirs est vive et simple, l'action de la grâce de Dieu, et « ceci nous console, est visible en eux: elle se touche du « doigt, si j'ose ainsi parler.

« Les indigènes des environs sont aussi l'objet de la solli- « citude des missionnaires. Ils visitent régulièrement ces « pauvres gens, les soignent dans leurs maladies et les « instruisent peu à peu. Chez beaucoup il y a de la bonne « volonté, et à la mort un bon nombre s'en vont avec la grâce « du baptême. Voilà ce qui concerne notre mission de « Kibanga. Si vous voulez bien me suivre par la pensée à

« soixante-dix lieues au sud, sur la même rive occidentale du « Tanganika, vous trouverez une autre station de mission- « naires, également comprise dans les limites du vicariat du « Haut-Congo. C'est la station de Mpala, résidence de trois « de nos Pères. Leur œuvre est à peu près la même que « celle de Kibanga, avec cette différence qu'un plus grand « nombre d'adultes rachetés de l'esclavage, sont sous l'action « immédiate des missionnaires. Par contre, l'œuvre de l'or- « phelinat n'y a pas reçu une extension aussi considérable « qu'ici. Cette station de Mpala est destinée à être plus spé- « cialement un poste de mission proprement dite. C'est-à-dire « que les Pères, n'ayant point le soin, la sollicitude d'un nom- « breux orphelinat, pourront appliquer tout leur zèle à « l'évangélisation des indigènes, et cela, *per domos et castella*, « comme faisait Notre-Seigneur. Avec la grâce de Dieu, et « si les circonstances le permettent, la moitié de l'année, « c'est-à-dire la saison sèche, sera employée en courses « apostoliques. Les Pères de Mpala font déjà des instructions « régulières dans les villages des environs ; un de ces vil- « lages, celui de Chanza, situé à 10 heures de marche de leur « résidence, est un centre de réunion pour les indigènes, « quand la présence du Père y est signalée [1]. »

L'annuaire officiel des missions catholiques du rite latin [2], complète ces renseignements, en nous apprenant qu'indépendamment des centres de Mpala et de Kibanga, le vicariat du Tanganika occidental compte quatre villages chrétiens principaux, et onze communautés secondaires.

Une des grandes épreuves pour cette mission est la difficulté des communications, qui doivent encore se faire par la

1. *Missions catholiques*, t. XX, p. 325.
2. *Missiones catholicæ ritus latini descriptæ*. (Ann. III, p. 325.)

voie de Zanzibar. Peut-être le projet du cardinal Lavigerie d'établir une route nouvelle vers la côte orientale par le Nyassa, le Chiré et le Zambèze, pourra-t-il remédier quelque peu à cet isolement. Une autre entreprise aura toutefois sous ce rapport des résultats plus immédiats et plus durables, nous entendons parler de l'établissement prochain du chemin de fer du Congo, qui rendra possible de porter les voyageurs (1), soit en wagon, soit en steamer, jusqu'à vingt lieues à peine de Nyangoué sur le Haut-Congo, un des centres les plus importants du territoire soumis à la juridiction ecclésiastique des Pères d'Alger. Ajoutons que ces merveilleuses facilités de transport, en permettant à la force publique de l'État d'agir rapidement sur tous les points menacés, et en ouvrant de brillants horizons aux négoces licites, mettront fin pour de bon à l'anarchie où les Arabes esclavagistes et les nègres islamisés de la côte plongent actuellement les régions qui avoisinent le Tanganika.

M. Storms, le vaillant officier belge qui commanda de 1883 à 1885 le poste de Mpala, a eu souvent à lutter contre ces brigands. Quand le gouvernement de l'État Indépendant confia temporairement le fortin de Mpala aux missionnaires algériens, ceux-ci héritèrent dans une certaine mesure, de l'obligation de défendre les tribus soumises et laborieuses qui se pénètrent graduellement des vérités et des habitudes chrétiennes. Espérons que bientôt ils seront délivrés de ces soucis, par l'intervention des volontaires de l'expédition anti-esclavagiste belge, qui se préparent, avec l'auguste autorisation du Roi Souverain, à rétablir la paix dans les belles

1. Grâce à la navigabilité récemment reconnue par Delcommune, du Lomami, un des affluents méridionaux du Congo.

provinces situées entre le Haut-Congo et le Tanganika (1).

Le vicariat apostolique du Tanganika occidental est desservi par la société des Pères d'Alger, fondée et dirigée par l'illustre cardinal Lavigerie, et dont le siège principal est à la Maison Carrée près d'Alger. Cette œuvre n'est donc pas à proprement parler une œuvre belge. Les Pères algériens possèdent, il est vrai, une succursale à Woluwe près Bruxelles, mais les missionnaires belges ou hollandais qui s'y forment, se destinent à toutes les stations religieuses, indistinctement, que leur Congrégation possède en Afrique. Deux de ces postes seulement, ceux de Mpala et de Kibanga, relèvent du vicariat du Tanganika occidental et sont situés sur le territoire de l'État Indépendant. D'autres, en plus grand nombre, dépendent des diocèses français de l'Algérie et de la Tunisie ; d'autres enfin, constituant les missions de l'Ouganda, du Nyanza méridional, du Tanganika oriental et de l'Ounyaniembé, sont éparses dans les sphères qu'un accord tacite semble avoir réservées au développement de l'influence anglaise et du protectorat allemand.

Quelques-uns des Pères déjà établis sur le Tanganika sont Belges. Nous voudrions pouvoir encore citer parmi eux le P. Aimé Vyncke, né en 1850 à Zedelghem (Bruges), ancien soldat à cet héroïque régiment des zouaves pontificaux qui a donné tant de recrues aux missions, et même à l'épiscopat ; malheureusement, des nouvelles, reçues en avril 1889, nous ont appris que ce saint missionnaire qui depuis six ans évangélisait le Tanganika, a succombé martyr de son dévouement. Nous ne pouvons reproduire ici l'émouvante

1. Voir les intéressants détails consacrés à ce sujet d'actualité par le F. Alexis dans la *Traite des Nègres* (chez M. Dessain à Liége). — Cfz. aussi le *Mouvement anti-esclavagiste*, revue mensuelle. (Bureaux, 9, Montagne aux herbes potagères, Bruxelles.)

notice biographique que le *Bien Public* (1) consacrait dernièrement au P. Vyncke ; nous nous reprocherions cependant de ne pas en extraire ces quelques lignes qui dépeignent si bien l'admirable activité de notre compatriote. « Dieu seul « a compté les actes de courage vraiment héroïque,les traits « de charité sublime qui abondent dans la carrière apostolique « du P. Vyncke. L'année dernière, le poste de Kibanga fut « cerné trois jours durant par des marchands d'esclaves. Les « trois cents enfants rachetés vont tomber entre les mains « des infâmes traitants, les missionnaires passeront au fil de « l'épée. Mais le P. Vyncke était là ! lui qui avait autrefois « exposé sa vie pour le Père commun de la chrétienté, l'ex- « posera encore pour arracher ces enfants à l'esclavage ; il « sort vaillamment de l'enceinte murée du poste de Kibanga, « va au-devant des terribles Rougas-Rougas, traite avec leur « chef et obtient de lui qu'il partira le lendemain de bonne « heure. Plus de cinq cents enfants esclaves ont été rachetés « par le supérieur de Kibanga... Mais là ne s'arrête « pas son zèle : non seulement il délivrait ces innocentes « victimes, mais il leur prodiguait les soins les plus paternels. « Il se dépense, il suffit à tout ; son esprit ingénieux et « pratique couvre le sol de Kibanga, d'églises, d'écoles, « d'établissements de bienfaisance, d'hospices pour les vieil- « lards. » « Chez le P. Vyncke, écrit le P. Van der Straeten « au procureur de Woluwe, on se croirait dans une de nos « bonnes communes flamandes. Le dimanche, l'église parois- « siale est bondée de monde, on chante le *Credo* et le *Gloria* « avec un entrain admirable. »

Une carrière comme celle du P. Vyncke, est bien faite

1. N° du 15 avril 1889.

pour arracher à un nouveau saint François Xavier, ce vieux cri d'enthousiasme : *Da mihi Belgas.*

§ III. — Vicariat apostolique du Congo belge.

CETTE vaste circonscription, délimitée par l'acte pontifical du 11 mai 1888, comprend la majeure partie de l'État. Elle s'étend d'abord à tout le magnifique bassin navigable du Congo (1), puis s'enfonce dans la Haute-Afrique jusqu'aux lacs Albert Nyanza, Mutansigé et Bangouélo, embrassant ainsi ces mystérieuses contrées de l'Ouroua et du Katanga, qui semblent destinées par leurs richesses minières à un rapide développement matériel.

Au point de vue belge, il importe de ne pas perdre de vue que ce magnifique champ d'apostolat constitue par excellence, une mission nationale. Les pourparlers ouverts à partir de 1878 avec divers ordres religieux représentés en Belgique, au sujet de l'évangélisation du Congo, n'ayant pu aboutir momentanément, la création à Louvain d'un séminaire spécial avait été décidée en juillet 1886. Dans son mandement collectif du 16 novembre suivant, l'épiscopat belge recommandait avec instances au jeune clergé le nouvel établissement, qui s'ouvrait en février avec six aspirants placés sous la direction d'un orientaliste distingué, M. l'abbé Forget, du diocèse de Namur. Malgré ces débuts encourageants, certains esprits conservaient des doutes sur la vitalité d'une institution qui n'avait ni le caractère, ni les avantages d'une congrégation religieuse. Aussi, dès le mois d'octobre 1886, des ouvertures nouvelles étaient-elles faites à la société du

1. Voir la carte spéciale de cet incomparable réseau navigable de 11000 kilomètres dans le *Rapport sur le chemin de fer du Congo* (publié par la compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie), p. 93.

Cœur Immaculé de Marie de Scheut, fondée en 1861 par M. l'Abbé Verbist. Cette congrégation a obtenu de grands succès dans ses cinq immenses missions de Chine et de Mongolie (1).

Quel accueil les Pères de Scheut, perdus au milieu des sables de l'Asie centrale, allaient-ils faire à la proposition de l'État Indépendant? Ne devait-on pas craindre que ces dignes missionnaires, acclimatés dans les steppes glacées de la Sibérie chinoise, reculeraient devant le fardeau d'une mission nouvelle sous le soleil brûlant de l'Équateur? Ceux qui exprimaient ces craintes connaissaient mal l'ardent patriotisme qui anime le clergé belge, et surtout ceux de ses membres qu'une vocation irrésistible appelle au delà des mers. Le chapitre général tenu en Mongolie, pendant l'été de 1887, sous la présidence des Pères Van Artselaer et Gueluy, délégués belges, répondit avec enthousiasme à l'appel du Roi Souverain. Le Bref précité du 11 mai 1888 consacre cette décision et fusionne le séminaire africain de Louvain avec la Congrégation de Scheut. « Un fait prouvera « que l'importance de l'œuvre du Congo, au point de vue « moral et religieux, est de plus en plus comprise par nombre « de nos compatriotes, et que les généreuses initiatives pren- « nent dans cet ordre un essor vigoureux. Les entrées de « missionnaires à l'Institut de Scheut se sont élevées cette « année au nombre de 24, soit trois fois la moyenne des an- « nées antérieures (2). » A ces détails qui nous sont fournis

1. Ce qu'il y a surtout de remarquable dans l'apostolat de MM. de Scheut en Mongolie, c'est la cordialité relative de leurs rapports avec les autorités chinoises; la modération, le calme et la bonhomie de nos missionnaires belges, ont imposé le respect aux tyranneaux chinois, si acharnés souvent à poursuivre les missionnaires des autres nations.

2. *La part de la Belgique dans le mouvement africain*, par Descamps-David, p. 17.

par une plume amie, ajoutons que le recrutement de ces missionnaires se fait dans les classes les plus distinguées de la société belge. « Nous apprenons, dit le *Bien public* (1) « de Gand, que trois jeunes prêtres de notre diocèse, « M. Bracq, ancien vicaire à Astene, petit-neveu de feu « Mgr Bracq évêque de Gand, M. Wolters, fils du recteur « de l'université de Gand, et M. Jules de Wilde, professeur « à l'institut Saint-Liévin en notre ville, viennent d'entrer au « séminaire de Scheut pour se consacrer aux missions du « Congo. »

L'impulsion si heureusement donnée s'accentue de plus en plus ; des renseignements particuliers nous permettent d'affirmer que dans plusieurs petits-séminaires, des vocations très nombreuses se préparent. Les éditions flamande et française de l'excellente revue : *Missions en Chine et au Congo* (2), récemment fondée par les Pères de Scheut, ne peuvent manquer de populariser dans toutes les familles chrétiennes les travaux de nos intrépides missionnaires.

Ceux-ci trouveront de précieuses auxiliaires dans les Sœurs de Charité qui ont établi à Quatrecht un noviciat destiné à alimenter les œuvres hospitalières et les écoles du Congo. Mgr Lambrecht, le saint évêque que la mort vient de ravir au diocèse de Gand, donnait le 1er avril dernier, le voile aux quatre premières postulantes et leur adressait une touchante allocution dont nous aimons à reproduire, d'après la traduction française du *Bien Public* (3) de Gand, quelques paroles vibrantes de patriotisme et d'enthousiasme chrétien : « Vous venez prendre l'habit religieux,

1. N° du 29 décembre 1888.
2. Publiée chez Polleunis, 35, rue des Ursulines, Bruxelles.
3. N° du 2 avril 1889.

« avec l'intention de vous consacrer au sublime apostolat de « la civilisation des pauvres nègres du Congo, pour aider à « les tirer de l'ignoble dégradation dans laquelle ils crou- « pissent, ouvrir leur intelligence aux vérités de la foi, dilater « leur cœur resserré par un sensualisme brutal, au contact « de votre cœur brûlant d'amour pour le divin Sauveur ; « pour leur inspirer les vertus de la vie de famille, en faire « des épouses fidèles, des mères dévouées, des enfants dociles. « N'oubliez pas que si une aussi noble carrière s'ouvre de- « vant vous, c'est à votre Roi que vous en êtes redevables, « à Léopold II, dont la généreuse initiative vous a ouvert le « chemin, et qui n'a épargné pour cette entreprise ni sa « bourse, ni ses peines, ni ses soucis. En marchant sur ses « traces, en coopérant par votre sacrifice personnel à cette « œuvre glorieuse qui rendra son nom immortel, vous appor- « terez sans aucun doute une grande consolation à ce cœur « vraiment royal. » Le même journal nous annonce encore « que déjà de nouvelles postulantes se préparent à recevoir « le saint habit dans quelques mois. L'œuvre est lancée, elle « prospère sous le regard de Dieu ! Avant peu d'années, elle « portera des fruits délicieux. Notre Flandre, par ses mis- « sionnaires et par ses religieuses, aura puissamment con- « tribué à la régénération des populations de l'Afrique « centrale. »

Les détails qui précèdent suffisent pour prouver la popularité de bon aloi qu'ont déjà acquise en Belgique les missions du Congo (1). Il nous reste à donner un aperçu sommaire des

1. Il convient aussi de signaler l'initiative louable prise par M. l'abbé Van Impe, Directeur du pensionnat de Gysegem lez Alost, pour l'éducation en Belgique de jeunes nègres du Congo. Cette œuvre excellente dont tout le monde peut déjà constater les résultats, par une visite au pensionnat de Gysegem, mérite d'être encouragée et développée.

œuvres d'apostolat établies ou projetées dans le lointain diocèse africain de la Congrégation de Scheut.

L'apostolat exercé depuis quelques années sur le Bas-Congo par les Pères du Saint-Esprit, n'a pas été sans fruits. Leur mission de Banana, cherche à réveiller la foi dans le cœur de colons émigrés autrefois de la province chrétienne de Sogno (Congo portugais). Quoiqu'un abandon d'un siècle et demi ait replongé ces pauvres Moussouroungo dans le fétichisme, ils conservent encore certaines traces de leur origine chrétienne ; ainsi le travail de la terre ne leur est pas à charge, et leurs cultures florissantes contrastent agréablement avec celles de leurs congénères restés en dehors de toute influence catholique (1).

Les écoles des missionnaires français auront pour résultat de ramener toute la jeune génération de cette intéressante peuplade aux pratiques et aux vertus chrétiennes. A Boma, capitale de l'État Indépendant, les enfants du P. Libermann ont un second établissement où ils appliquent avec succès leur méthode si pratique et si admirée de régénération morale par le travail. Depuis le mois d'octobre 1886, les Pères du Saint-Esprit résidant dans l'État, sont soumis à la juridiction ecclésiastique belge, dans des conditions analogues jusqu'à un certain point à celles dans lesquelles leurs confrères du Cunène se sont placés sous la dépendance de l'évêque d'Angola. La fondation qu'ils avaient commencée à Kouamouth, concurremment avec les Pères algériens, et celle qu'ils avaient projetée à Luluabourg, ont été reprises, par les Pères de Scheut.

Boma gagnera une nouvelle importance religieuse, quand,

1. M. Coquilhat dans son intéressant volume *sur le Haut-Congo* (p. 497), constate le fait sans l'expliquer.

à côté de la mission des Pères du Saint-Esprit destinée à continuer l'évangélisation des noirs, elle sera en outre la résidence d'un curé belge, chargé de desservir la jolie église paroissiale en voie de construction (1), et de se consacrer spécialement à l'assistance spirituelle des blancs, employés de commerce, ou fonctionnaires de l'état. Ceux-ci se laisseront toucher, nous n'en doutons pas, par la charité de nos prêtres; ils n'oublieront pas qu'il est de tradition dans les administrations coloniales de la France et de l'Angleterre, de donner aux indigènes l'exemple d'une pratique régulière des devoirs de la religion. La création d'un hôpital confié à nos Sœurs de Charité de Quatrecht viendra, dans un avenir prochain, combler une lacune vivement ressentie aujourd'hui. Par l'éducation des filles, les bonnes Sœurs serviront également la grande cause du relèvement de la population indigène ; à l'exemple de tant de congrégations françaises, elles trouveront parmi leurs élèves des recrues précieuses pour leur société. Quand ces fondations projetées se seront consolidées, il ne manquera plus à la capitale qu'un évêque, remplissant la charge de chef du vicariat apostolique du Congo belge, et destiné à devenir plus tard, avec le titre archiépiscopal le métropolitain de l'état.

Le supérieur actuel, le P. Albert Gueluy de la congrégation de Scheut, ne possède malheureusement pas encore la plénitude des pouvoirs épiscopaux. Nos lecteurs seront sans doute désireux de trouver ici quelques détails biographiques sur cet éminent missionnaire : « Né à An-« vaing, élève et plus tard professeur au collège d'Enghien,

1. Nous sommes heureux d'apprendre que les promoteurs de cette œuvre, Mgr van den Berghe et le Comte de Hemptinne, espèrent qu'il sera possible d'inaugurer ce sanctuaire au printemps prochain. Nous recommandons à la générosité des catholiques le mobilier de la première église belge du Congo.

« M. Gueluy a abandonné ce poste pour entrer dans la con-
« grégation de Scheutveld et se vouer aux missions de la
« Mongolie. Après plusieurs années d'un fécond apostolat, il
« fut rappelé à Scheut par ses supérieurs qui le chargèrent
« d'y donner le cours de théologie, et de former les mission-
« naires. Dans toute la vigueur de l'âge mûr, doué d'un grand
« sang-froid déployé dans les circonstances les plus périlleu-
« ses, ayant le coup d'œil prompt, la décision rapide et sûre,
« avec cela une âme d'apôtre, M. Gueluy réunit les qualités
« nécessaires pour fonder solidement la mission, diriger ses
« collègues, et s'assurer d'utiles auxiliaires dans le pays où
« il va s'établir (1). »

Le P. Gueluy, accompagné de trois autres jeunes membres de sa congrégation (2), a quitté Anvers le 25 août 1888, pour créer à Kouamouth, au confluent du Kassaï et du Congo, la mission de Berghe-Sainte-Marie, ainsi dénommée en souvenir de son fondateur, Mgr Oswald van den Berghe, curé de Saint-Joseph à Anvers, dont l'inépuisable munificence honore à la fois la prélature romaine et l'aristocratie belge. *L'Indépendance* a signalé l'accueil cordial fait à Boma à nos missionnaires ; une autre correspondance du *Bien Public* (3) nous apprend que les voyageurs sont arrivés à leur poste le 10 janvier, accompagnés des Pères Augouard et Paris, de la mission du Saint-Esprit de Linzolo (Congo français) ; ces vétérans de l'apostolat se sont empressés d'apporter leur fraternel et généreux concours aux nouveaux venus, et de les aider dans leur installation. Que les Pères du

1. *Les missionnaires Belges dans l'État Indépendant du Congo*, par V. B. *Précis hist.* 1888, p. 414.

2. Les compagnons du P. Gueluy sont les Pères De Backer, Huberland et Cambier. Les deux premiers avaient terminé leur préparation au séminaire africain de Louvain.

3. N° du 2 avril 1889.

Saint-Esprit reçoivent à ce sujet l'expression de notre sincère reconnaissance ! Le climat de Berghe-Sainte-Marie est relativement sain ; cette localité est d'ailleurs admirablement placée pour commander à la fois, les missions qui s'étageront sur la rive belge du Congo et sur l'Oubangi, et celles qui, par le Kassaï et ses affluents navigables, la Lulua et le Sankourrou, s'enfonceront dans les plus mystérieuses profondeurs du continent africain.

Une seconde caravane de missionnaires de Scheut, composée du P. Van Ronslé du diocèse de Gand, et des Pères Jules et Ferdinand Garmyn du diocèse de Bruges, a quitté Anvers le 1 juillet 1889, et compte utiliser la voie du Kassaï et de la Lulua, pour se fixer à Luluabourg, sur la frontière méridionale de l'État. Cette région populeuse, où les officiers belges exercent un prestige considérable, se prête admirablement à l'établissement d'un centre d'apostolat. La mission de Luluabourg, consacrée à saint Joseph, partagera avec Mpala et Kibanga (Haut-Congo belge), l'honneur d'être un des points les plus éloignés de la côte, occupés par les apôtres de l'Évangile. Ajoutons au risque de faire violence à une modestie que nous avons trop eu l'occasion d'admirer, que les frais de cette fondation hardie sont couverts par la générosité d'un des membres les plus distingués de notre corps diplomatique. Qu'on nous permette de signaler aux personnes désireuses d'imiter ce noble exemple, l'urgente nécessité qu'il y a de doter Léopoldville, métropole du Haut-Congo et *terminus* du futur chemin de fer, d'un service paroissial, d'un hôpital tenu par des Sœurs et d'écoles professionnelles, pour lesquelles nous pensons que les Frères de la Doctrine chrétienne s'offriraient volontiers (1).

1. Les cadres inférieurs de l'administration du chemin de fer du Congo constitueront un excellent débouché pour les élèves de ces écoles.

L'infatigable Mgr van den Berghe a déjà su recueillir les fonds nécessaires à la création en 1890 d'une troisième mission qui, suivant le pieux désir de son généreux fondateur, M. le sénateur Comte de Bergeyck, sera placée sous la protection spéciale du Sacré Cœur de Jésus. La localité choisie pour cet établissement semble devoir être la station de Bolobo sur le Congo, agglomération considérable qui compte bien dix mille habitants. De là nos missionnaires s'avanceront graduellement vers l'Oubangi, dont le cours inférieur est occupé par les frères de race des naturels de Bolobo, mais dont le bassin supérieur est le domaine des cannibales Monbouttou, une des nations les plus intelligentes du continent. Equateurville et Bangala seront d'autre part les étapes que suivront sur le Congo proprement dit, les Pères fixés à Bolobo pour se rencontrer finalement à Stanley-Falls, avec le mystérieux gouverneur arabe Tippo-Tip.

D'accord avec le Comte de Bergeyck, Mgr van den Berghe compte donner à la mission du Sacré-Cœur le nom de Nouvelle-Anvers (Nieuw-Antwerpen). Les catholiques de toutes les grandes villes du pays se montreront jaloux, nous n'en doutons pas, de l'initiative prise par le prélat anversois, et voudront à leur tour perpétuer au Congo les noms glorieux des communes flamandes et wallonnes, et marquer ainsi d'un ineffaçable cachet national la prise de possession de la terre africaine par la civilisation chrétienne. Nul projet n'est plus digne du patriotisme belge ; nul n'a obtenu de plus augustes et de plus précieux encouragements. Le 31 mars 1889, Sa Sainteté Léon XIII a daigné bénir l'entreprise de la Nouvelle-Anvers. Nous aimons à donner à nos lecteurs la primeur de la lettre que Mgr van den Berghe

a reçue à ce sujet de la Sacrée Congrégation de la Propagande.

« Rome, le 11 avril 1889.

« *Illustrissime et Révérendissime Seigneur*,

« Je savais déjà que Votre Seigneurie avait généreuse-
« ment fourni les ressources nécessaires à l'érection de la
« première station catholique de la mission belge, dans l'État
« du Congo, que l'on a appelée en l'honneur de son fondateur,
« Berghe-Sainte-Marie. Or, voici que j'apprends que vous
« employez maintenant tous vos soins, à recueillir parmi les
« fidèles de votre pays une somme suffisante à l'érection
« dans le dit État du Congo d'une autre station qui recevra
« le nom de Nouvelle-Anvers. Afin d'être à même de mener
« à bonne fin cette œuvre pieuse et louable, vous désirez, on
« me l'assure, obtenir comme gage de succès la bénédiction
« apostolique. Ayant fait relation de tout ce qui précède à
« Notre-Saint-Père, dans l'audience du 31 mars dernier, Sa
« Sainteté a loué votre zèle pour la propagation de la foi et
« vous a accordé affectueusement la bénédiction demandée.
« En faisant part à Votre Seigneurie de ce fait, je prie Dieu
« qu'il vous conserve longtemps.

« De Votre Seigneurie,

« Le très attaché,

« Jean Cardinal Simeoni,

« Préfet.

« A Monseigneur Oswald van den Berghe, Protonotaire Apostolique. »

Les catholiques belges ne sauraient rester indifférents à cette nouvelle marque d'affectueux intérêt donnée par Léon XIII aux missions du Congo. Venant après les Brefs

du 11 mai 1888, instituant le vicariat du Congo belge, et celui du 8 janvier 1889, adressé à la Congrégation de Scheut (1), ce document prouve clairement l'importance extrême qu'attache le chef de l'Église, à ce que la Belgique seconde efficacement les efforts constants de son Roi pour la propagation d'une civilisation qui ne saurait être que chrétienne.

Il est remarquable d'ailleurs de constater quels rapides développements prend cette église à peine née du Congo. Aux séminaires de Scheut et de Louvain, comme au noviciat de Quatrecht, les vocations se multiplient. Sous les auspices des évêques belges, les bases d'une assistance matérielle sont jetées. Le gouvernement de l'État Indépendant se montre heureux d'abriter la croix sous les plis de son glorieux drapeau étoilé. Enfin, la grande voix du Vatican recommande sans cesse aux Belges la régénération des millions de nègres qui peuplent la Belgique africaine.

Nos compatriotes ne failliront pas à leur devoir. Chacun d'eux voudra contribuer dans la mesure de ses forces à une œuvre désormais nationale ; les uns donneront leur or, d'autres leurs prières, d'autres enfin leur dévouement, leur jeunesse, leur sang, leur vie. Mais ce sera spécialement dans les rangs de la milice sacerdotale, que l'appel réitéré de Léon XIII trouvera de l'écho. Nos admirables ordres religieux voudront tous, nous en avons la confiance, partager avec Messieurs de Scheut et sous la direction des vicaires du Congo, l'honneur de recueillir l'abondante moisson qui se prépare sur la terre africaine. Déjà le principe de la division du travail apostolique a reçu une féconde application, par l'attribution du vicariat suffragant du Tanganika occiden-

1. Voir ce dernier Bref dans la *Barbarie Africaine*, par le F. Alexis, p. 165.

tal à la branche belge des Pères d'Alger. La famille de Saint-François que tant d'émouvants souvenirs rattachent au Congo, se laissera-t-elle distancer aujourd'hui ? N'aimera-t-elle pas à renouveler les prodiges d'autrefois, dans ces provinces naguères fécondées par les sueurs des Capucins ? Les enfants de Saint-Dominique de leur côté, ne se rappelleront-ils pas que c'étaient leurs frères, ces premiers prêtres qui, en 1492, sept ans après la mémorable exploration de Diégo Cam, touchèrent terre à l'embouchure du Zaïre? Nos ordres monastiques, les Bénédictins, les Prémontrés, les Trappistes, ces corporations vénérables, qui ont défriché nos forêts et joué un si grand rôle dans notre histoire, ne voudront-ils pas acquérir un lustre nouveau dans la mise en valeur d'une terre vierge des plus fécondes, et dans le relèvement de l'infortunée race africaine? Enfin toutes ces vaillantes congrégations de vierges que la fatigue anime, que la souffrance attire et que le sacrifice passionne, viendront sans doute prêter aux efforts vigoureux du missionnaire, l'appui de la douceur et de la charité.

Puissent ces espérances se changer bientôt en réalités ! Puisse l'efflorescence de notre vie chrétienne nationale se refléter en quelque sorte tout entière, sur le vaste empire ouvert désormais à notre activité ! Que toutes les forces vives du catholicisme belge s'unissent dans un patriotique concours, aux augustes visées du Prince le plus pacifiquement audacieux et le plus sagement conquérant du dix-neuvième siècle !

CHAPITRE NEUVIÈME.

L'Afrique et le Catholicisme au XIXe siècle.

NOUS avons succinctement étudié les origines, les persécutions, les succès et les magnifiques espérances de chacune des missions catholiques d'Afrique. Il ne sera pas sans intérêt, croyons-nous, de synthétiser la description de l'effort surhumain par lequel l'Église de Rome prépare, depuis soixante ans, la conquête morale de tout un continent. Pour mesurer toute l'importance de cet effort, il importe de bien se représenter la déchéance où la politique avait fait tomber au début de ce siècle les antiques chrétientés africaines. Le triomphe du philosophisme et la suppression de la Compagnie de Jésus, bientôt suivis par les cataclysmes de la Révolution, avaient désorganisé profondément tous les jeunes diocèses d'outre-mer, si florissants encore en 1750. Un de nos écrivains les plus distingués, M. Pierre de Decker, a décrit dans des pages admirables d'émotion ce crime de lèse-civilisation, ce sacrilège, qui a nom la destruction des anciennes missions (1).

Quand les grandes assises de 1814 eurent rétabli la paix en Europe, et que Rome, après vingt-cinq années d'épreuves inouïes, put enfin reprendre l'œuvre interrompue de la conversion des infidèles, les besoins des missions presque délaissées pendant les heures sinistres de la tourmente, se trouvèrent immenses. Dans l'Amérique du Nord commençait cet ébranlement prodigieux qui a abouti sous nos

1. *Les Missions catholiques*, introduction à l'histoire des missionnaires belges, par M. de Decker, ancien ministre, membre de l'académie royale de Belgique. Bruxelles, 1879.

yeux à la constitution de plus de cent sièges épiscopaux. En Chine, dans les Indes, au Tong-King, des centaines de communautés catholiques conservaient à peine pour les encourager dans le martyre quelques vétérans de l'apostolat. Les archipels de la Polynésie, les terres nouvelles de l'Australie, réclamaient des missionnaires. Enfin, aux portes mêmes de la Ville éternelle, partout où avait passé le torrent révolutionnaire, le clergé était impuissant à suffire aux exigences d'une situation sans précédents peut-être dans l'histoire du christianisme.

Dans ces circonstances, c'est forcément que l'Afrique continentale fut sacrifiée pendant quelques années. En 1830 elle ne possédait plus, en dehors des diocèses d'Angola et de Mozambique, bien déchus de leur splendeur d'autrefois, que les missions des états barbaresques et du Sénégal. Sur quelle côte d'ailleurs les Souverains Pontifes auraient-ils pu envoyer des apôtres ? L'Espagne et le Portugal, continuant l'œuvre de la Révolution, les proscrivaient ; l'Angleterre n'avait pas encore appris la tolérance ; ailleurs des négriers enrichis, ces pires ennemis du missionnaire, étaient les seuls maîtres. A Maurice et à la Réunion, quelques prêtres français entretenaient seuls le feu presque éteint du catholicisme ; quant aux îles de l'Atlantique, elles restaient soumises à des évêques portugais, mais l'ardeur du prosélytisme y avait disparu avec les ordres religieux sacrifiés aux exigences du libéralisme.

Cependant des symptômes consolants ne tardent pas à se manifester, et à mesure que le siècle s'avance, ils s'accentuent et se multiplient. Tandis que la grande milice de l'Église, l'illustre Compagnie de Jésus, reconstitue ses cadres à la voix de Pie VII, les enfants de Saint-François et de Saint-

Vincent de Paule reprennent avec une vigueur nouvelle l'œuvre des missions barbaresques, coptes et abyssiniennes. En même temps, surgissent de toutes parts de nouvelles associations, destinées spécialement à l'évangélisation des tribus africaines. Le Père Libermann, israélite converti en 1826, institue à travers les plus grandes tribulations la Congrégation du Saint-Cœur de Marie bientôt unie à l'ancienne société française du Saint-Esprit; les Pères du Saint-Esprit se consacrent exclusivement à la formation des clergés coloniaux français et portugais et à la conversion des nègres. Vers la même époque (1826), Monseigneur de Mazenod, évêque de Marseille, fonde, dans les Oblats de Marie Immaculée, une troupe d'élite, qui réclame comme un privilège de se dévouer aux missions les plus rebutantes et les plus ingrates ; à ce titre l'Afrique l'appelait nécessairement. Un autre prélat français qui devait féconder lui-même, au prix de sa vie, les terres brûlantes de Sierra Leone, Monseigneur de Marion Brésillac, mûrissait le plan de ses Missions africaines de Lyon, ouvertes aux membres du clergé séculier, désireux de se consacrer à l'apostolat. Partout les vocations se multiplient merveilleusement. Les unes après les autres ces congrégations prennent pied sur le continent noir. Les Jésuites reparaissent à Fernando-Poo, à Madagascar, en Égypte, au Zambèze. Les disciples du Père Libermann établissent des chrétientés florissantes en Sénégambie, au Gabon, à Zanzibar. Les Oblats et les prêtres lyonnais se fixent à Natal, sur l'Orange, au Dahomey, au Niger. De grands évêques, un Jacobis, un Massaia, un Bessieux, un Kobès, donnent une impulsion énergique à d'héroïques missionnaires. Déjà en 1870, tout le pourtour de l'Afrique et jusqu'aux profondeurs de l'Éthiopie et du Soudan, sont occupés par les hérauts de la croix.

A ce moment, la Providence suscite des fondations nouvelles, destinées à arracher à la barbarie cette Afrique centrale dont de hardis explorateurs dévoilent aujourd'hui les derniers secrets. C'est l'heure où un pressentiment mystérieux porte le P. Mazza à créer son Institut véronais pour la rédemption de la Nigritie. Notre compatriote, M. l'abbé Verbist, établit en 1864 la modeste congrégation belge du Cœur Immaculé de Marie, sans même songer au rôle important que ses confrères auront à jouer, dans les régions les plus inaccessibles et les plus sauvages du Congo. La famine algérienne de 1869 amène tout naturellement Monseigneur Lavigerie, à instituer une corporation dont les succès sont déjà couronnés par le martyre. Enfin, il n'est pas jusqu'à l'ordre de Saint-Benoît qui, sous l'impulsion de Dom Armheim, ancien moine de l'abbaye belge de Maredsous, n'adapte ses règles vénérables aux exigences de l'apostolat des nègres du Zanguebar.

Ces milices sont vaillantes ; elles doivent l'être. Sans parler d'un climat de feu, des obstacles presqu'insurmontables attendent le missionnaire sur cette ingrate terre africaine.

Ce sont en première ligne, la corruption des nègres et leur indifférence religieuse. Calcule-t-on bien ce qu'il faut d'héroïque patience, pour entreprendre de transformer en vrais chrétiens des peuples adonnés à une cruauté que les coutumes du Dahomey ont rendue tristement célèbre, à l'anthropophagie, à l'infanticide, à des pratiques plus immondes les unes que les autres ? Comment relever de son abaissement cette race qui, si elle a conservé la vague notion d'une vie future, semble avoir perdu celle de la responsabilité et du remords (1) ? Les nègres guinéens, les Waganda et les Galla

1. *Le fétichisme ou la religion des nègres en Guinée*, par Baudin.

gardent, dit-on, le souvenir d'ailleurs matérialisé d'un Dieu suprême, mais nulle part ce Dieu ne reçoit les honneurs qui lui sont dus; au contraire, chez ces peuplades les plus avancées en civilisation de toute l'Afrique, la nation entière s'adonne aux abrutissantes superstitions d'une zoolâtrie abjecte et de la sorcellerie. Ailleurs, certaines tribus, absorbées par la lutte pour l'existence, ne trahissent leurs préoccupations religieuses que par une sorte de révérence craintive de l'inconnu, et par des pratiques destinées à conjurer les forces mystérieuses de la nature.

Et pourtant, au-dessous du noir fétichiste tombé si bas, il est un être plus dégradé encore, c'est le fétichiste devenu musulman. A la corruption et aux superstitions qu'il garde, il ajoute le fanatisme, l'orgueil, la haine instinctive des influences européennes. Le nègre païen est susceptible d'éducation et d'assimilation; le nègre musulman est indomptable.

Qu'on ne parle pas d'autre part de l'islamisme comme d'une transition entre la barbarie où se trouve actuellement plongée l'Afrique, et notre civilisation! Nous sommes le progrès et la vie, mais l'islamisme africain, c'est la stagnation et la mort. Dans l'antiquité, aux premiers siècles de notre ère, l'Afrique, comme le fait justement observer Reclus, a pris part à toutes les conquêtes de l'humanité sur la nature; dans le développement successif des sciences, elle eut un rôle qui n'est pas sans gloire. Depuis que le premier arabe mahométan a inauguré sa domination en Égypte par l'incendie de la bibliothèque alexandrine, un souffle d'immobilité, d'isolement et de ruine a passé sur ce continent. Aujourd'hui, les états musulmans de l'Afrique septentrionale sont, à des degrés divers, entrés, il est vrai, dans le cercle d'action des idées

européennes. Mais, par contre, quel homme de bonne foi peut considérer comme des messagers de progrès, ces marchands de chair humaine, dont le passage dans les riches vallées du Haut-Nil est marqué par des traînées d'ossements blanchis? Vainement objectera-t-on que l'esclavage domestique toléré par l'islam n'est pas cruel. Pourra-t-on soutenir jamais que la traite orientale qui l'alimente, et aux hontes de laquelle les peuples européens furent si longtemps exposés, n'est pas abominable? Pourra-t-on jamais voiler que cette traite n'alimente pas seulement l'esclavage domestique, mais encore celui des harems (1)? D'ailleurs la polygamie elle-même n'est-elle pas une source d'irrémédiable épuisement pour les races qui s'y adonnent (2), et de corruption pour celles qui en sont les victimes, et chez lesquelles la proportion normale entre les sexes est violemment rompue? Ajoutons que les mêmes propagateurs musulmans de l'esclavage, sont dans toute l'Afrique intérieure les ennemis jurés de l'Européen. Les missionnaires spécialement, malgré leur modération et leur charité, sont en butte aux vexations journalières de ces forcenés qui ont, depuis vingt ans, immolé à leurs rancunes plus de pionniers de l'Évangile que les nègres sauvages. Quoi d'étonnant? Les missionnaires ne sont-ils pas les apôtres de la liberté chrétienne, dans ces réserves à esclaves considérées par les traitants zanzibarites et sahariens comme leur domaine exclusif?

Indépendamment de l'apathie des nègres et de la haine des musulmans de l'intérieur, nos missionnaires rencontrent encore une source de sérieuses difficultés dans le fanatisme persistant du schisme éthiopien, et plus encore, dans le pro-

1. Lire à ce sujet le dernier ouvrage du F. Alexis: *La traite des nègres.*
2. *La société indigène en Algérie*, par le B^on^ A. 't Kint de Roodenbeke.

sélytisme concurrent de vingt sectes protestantes, absolument disparates dans leurs exigences dogmatiques et morales, ne retrouvant un semblant d'unité que dans l'hostilité presque générale de leurs ministres contre l'Église catholique. L'histoire des missions de Madagascar et du Damaraland, pour ne citer que celles-là, nous prouve que trop souvent, l'intolérance des missionnaires protestants à l'égard du catholicisme, a dépassé les bornes d'une rivalité courtoise et permise, pour se traduire par des arguments et des procédés qui sont loin d'être imprégnés de charité évangélique, et qui font une déplorable impression sur les indigènes. Nous préférons ne pas nous appesantir sur ces tristes souvenirs, dans l'espoir qu'une appréciation plus saine des situations et des caractères, rendra de plus en plus rare le retour de faits aussi regrettables.

C'est d'ailleurs avec bonheur que nous constatons, que déjà dans l'Ouganda, des persécutions héroïquement supportées en commun ont fait naître une véritable fraternité entre les missionnaires catholiques et protestants (1), et donné comme une vision fugitive de cette union de la chrétienté tout entière, qui reste l'éternel idéal que poursuivront toujours les âmes sincères. Nous aimons aussi à rendre hommage à la générosité éclairée, dont les protestants laïques et les administrations coloniales britanniques ont fréquemment fait preuve, depuis un demi-siècle à l'égard de nos missionnaires. Sous ce rapport, l'Angleterre officielle fournit en ce moment un inoubliable exemple, dans les honneurs extraordinaires dont elle entoure la bienheureuse mémoire de notre saint

1. Le gouvernement britannique, informé de la charité fraternelle des Pères d'Alger à l'égard des missionnaires protestants de l'Ouganda, MM. Walcker et Gordon, a fait transmettre par voie diplomatique, l'expression de sa reconnaissance au représentant, à Paris, du cardinal Lavigerie.

compatriote, le Père Damien Deveuster (1). Puisse l'apothéose du martyr de Molokaï marquer définitivement l'aurore d'une ère nouvelle!

Partout en Afrique où nous étudions les conditions d'existence de nos œuvres d'évangélisation, nous les trouvons aux prises avec d'immenses difficultés. Mais le fanatisme musulman a beau multiplier ses tracasseries et ses violences, il ne lasse pas la patience ni l'héroïsme des missionnaires. L'intolérance du schisme ou de l'hérésie les repousse un moment; ils reviennent le lendemain, armés d'une éternelle douceur et d'une inaltérable charité. La barbare corruption des noirs, les ténèbres et l'infection du fétichisme semblent défier toute force humaine; ces obstacles n'arrêtent pas le zèle ardent de nos prêtres, ils ne font que le stimuler. Un climat dévorant moissonne les ouvriers à la fleur de l'âge; d'autres reviennent bientôt reprendre la place de ceux qui ont disparu.

1. Un tel spectacle est bien fait pour nous réconforter; il ne saurait nous surprendre. Pour tout esprit non prévenu, la comparaison entre les œuvres respectives de nos missionnaires et de bon nombre de leurs émules protestants, ne manque pas de suggérer des réflexions qui sont toutes à l'honneur de l'Église romaine. D'une manière générale, nous croyons pouvoir affirmer, sans sortir des limites de la plus entière et de la plus impartiale modération, que les succès moraux de beaucoup de missions protestantes sont plutôt apparents que réels. Pour les soixante premières années de ce siècle, M. Marshall en a donné une péremptoire et irréfutable démonstration dans son beau livre : *Les missions chrétiennes*. On pourrait aujourd'hui reprendre sur preuves nouvelles le travail du regretté professeur anglais. En ce qui concerne l'Afrique, les témoignages se pressent en foule sous notre plume. Des hommes comme Livingstone, Stanley, Lenz, Wissmann, Schwérin, l'amiral Gore Janes, sir Bartle Frère, le consul Johnston, les missionnaires protestants Metcalf Sunter (Sierra Leone) et Sebree (Madagascar), le chanoine anglican Taylor, dont aucun n'appartient à la religion catholique, nous fourniraient des documents précieux et non suspects, pour établir l'infériorité persistante de l'ensemble des missions protestantes, en présence de l'admirable efflorescence de l'apostolat romain dans le continent mystérieux. Il n'est pas jusqu'à l'illustre Gordon, un puritain fervent s'il en fut, qui ne trouvait, que seuls les prêtres catholiques répondaient à son idéal du véritable missionnaire. (Isaac Taylor : *The great missionnary failure*, *Fornigthly Review*, 1888, p. 500.)

Ce dévouement sublime ne reste pas sans fruits. A l'ombre de modestes sanctuaires, s'élèvent dans toutes les parties du continent noir, les écoles d'abord et les hôpitaux, puis les instituts agricoles, puis enfin les villages chrétiens. Telle est en effet l'admirable progression par laquelle le missionnaire catholique sait inspirer le goût du travail aux sauvages les plus dégradés, et implanter dans leur cœur une civilisation vraiment chrétienne. Chacune de ces réductions devient un centre de conversions qui se multiplient sans cesse, et qui aboutiront finalement à de véritables mouvements nationaux vers le catholicisme. Les anciennes missions portugaises revivent au contact des ordres religieux qui firent jadis leur grandeur; les nouvelles missions, créées à l'envi par tous les peuples européens, rivalisent de généreux efforts et de consolants succès. Enfin les chrétientés naissantes de l'Afrique équatoriale paient largement le tribut sanglant du martyre, qui est le gage assuré de leur glorieux avenir. A l'heure présente, près de trois millions de fidèles, répandus sur toute la surface de l'Afrique, et obéissant à la voix de trois archevêques, de douze évêques, de quinze vicaires apostoliques, de vingt-trois préfets ou supérieurs de missions, sont une vivante démonstration de la merveilleuse fécondité de l'apostolat.

Ces immenses progrès, l'Église les doit directement à l'auguste énergie des trois illustres pontifes qui ont les derniers occupé la chaire de Pierre.

Longtemps avant que les chancelleries européennes eussent la noble préoccupation de civiliser méthodiquement l'Afrique, GRÉGOIRE XVI envoyait le P. Ryllo annoncer l'Évangile aux peuples du Nil Blanc ; à l'appel de ce grand pape, Mgr Massaia s'enfonce dans les profondeurs inconnues de l'Éthiopie méridionale. Outre les vicariats des Galla et

du Soudan, ceux des Deux Guinées, de Madagascar, du Cap, doivent à GRÉGOIRE XVI leur création, et les missions d'Égypte, de Tunisie et d'Abyssinie leur réorganisation complète. Ainsi Rome prenait possession de terres où ses enfants n'avaient jamais connu que le bagne et la mort !

Le rôle de PIE IX ne devait pas être moins bienfaisant : au milieu des épreuves incessantes de son règne, il trouve le temps de fonder ou de ressusciter les sièges épiscopaux d'Alger (Julia Cæsarea), d'Oran et de Constantine-Hippone (1867), de Saint-Denis de la Réunion (1849), de Port-Louis (1850), les vicariats ou préfectures apostoliques du Cap oriental (1847), de Natal (1850), des Seychelles (1852), de Fernando Poo (1855), de Sierra Leone (1858), du Maroc (1859), de la Sénégambie (1863), de Benin, du Zanguebar (1860), du Congo (1865), du Sahara (1868), du Cap central (1874). « Déjà au nord », pouvait à bon droit écrire M. Marshall, « la croix projette son ombre sur les montagnes qui s'abais-« sent, et sur les déserts qui sourient à son approche. Du « Nil à l'Océan, de l'Égypte au Maroc, les disciples de l'Is-« lam aperçoivent le signe glorieux qui leur annonce une « nouvelle ère. A l'est, une voix se fait entendre, elle reten-« tit jusqu'à l'Occident ; elle trouve un écho au milieu des « rochers de l'Éthiopie et sur les plages du Zanguebar. « Cette voix a traversé les plaines brûlantes du Soudan, elle « est entendue le long des fleuves de la Sénégambie, elle « réveille le mahométan et le païen à l'intérieur du Congo « et au royaume sanglant du Dahomey. Dans le sud, long-« temps livré aux prédicants de l'erreur qui jettent une « semence flétrie sans récolter jamais, l'Église, malgré mille « entraves, continuera les conquêtes dont nous avons suivi « pour d'autres contrées, la marche irrésistible. Elle réduira au

« silence les religions humaines, et Maures, Nègres, Cafres, « Hottentots, pourront redire un jour, comme les races plus « privilégiées : Gloire à Dieu, paix aux hommes (1). »

Vingt-cinq ans à peine se sont écoulés, depuis que l'annaliste des missions chrétiennes résumait dans cette page éloquente, les premiers triomphes et les espérances de l'église renaissante d'Afrique. Depuis lors, une révolution pacifique a profondément modifié les conditions d'existence de cette partie du globe. Subitement, le cercle de nos connaissances géographiques sur ces régions si mystérieuses s'est élargi avec une rapidité, qui rappelle l'ère des mémorables découvertes du seizième siècle. Le roi des Belges, initiateur d'un mouvement humanitaire sans précédent, a ouvert au progrès les horizons illimités de l'Afrique équatoriale. Nulle part, on n'a participé à la grande œuvre qui immortalisera le nom de LÉOPOLD LE CIVILISATEUR, par une coopération plus effective qu'à Rome. L'auguste Pontife qui gouverne aujourd'hui l'univers catholique, a tenu à honneur de marquer chaque année, pour ainsi dire, de son règne par la création de centres diocésains nouveaux dans des contrées à peine entrevues par des explorateurs audacieux. C'est ainsi que LÉON XIII justifie une fois de plus l'expression célèbre consacrée dans un monument solennel : « DE LA CIME ÉLEVÉE OU L'APOSTOLAT SUPRÊME LES A PLACÉS, LES PONTIFES ROMAINS VEILLENT TOUJOURS SUR ROME ET SUR LE MONDE ENTIER, URBI ET ORBI. » Et de fait, l'histoire ne prouve-t-elle pas que les limites du monde connu ne sauraient s'étendre, sans qu'un humble prêtre, n'ayant d'autre viatique que le mandat sacré qu'il tient de l'évêque des évêques, n'y aille planter l'emblème sacré de la rédemption ?

1. *Missions chrétiennes*, t. 1, p. 569.

Les noms seuls des missions du Zambèze, de la Cimbébasie et de la Côte d'Or (1879), du Tanganika oriental et du Victoria Nyanza (1880), du Dahomey (1882), du Niger et du Fleuve Orange (1884), du Tanganika occidental ou belge, du Congo français, de l'Ounyaniembé, de l'État d'Orange, du Transvaal (1886), du Bechuanaland et du Zanguebar méridional (1887), du Congo belge et du Haut Niger (1888), du Bas-Niger et du Nyassa (1889), tous ces noms, hier inconnus dans la géographie ecclésiastique, et aujourd'hui inscrits à jamais dans les annales glorieuses de l'apostolat, sont autant de témoignages concrets de la merveilleuse sollicitude et de l'activité incomparable que LÉON XIII a déployées pour la conversion d'une race infortunée entre toutes. La restauration providentielle de l'illustre siège de Carthage a été pour le successeur de Pie IX, l'occasion de montrer à quelles hautes destinées il appelle l'église d'Afrique. Enfin, pour couronner ces bienfaits, LÉON XIII renouvelle les anathèmes de ses prédécesseurs contre l'esclavage, et plus heureux qu'eux, il voit l'Europe émue à son appel, se concerter pour mettre un frein au grand fléau qui désole la Nigritie. Puisse, sous les auspices et la médiation de ce grand pontife, la croisade nouvelle assurer pleinement aux malheureux nègres les bienfaits de la sécurité personnelle et de la paix, et leur apprendre ainsi à saluer dans les blancs des frères et des libérateurs ! Puisse enfin à la faveur de la tranquillité matérielle, l'arbre des missions catholiques et de la civilisation chrétienne, s'enraciner de plus en plus dans ces terres empourprées du sang des martyrs, et abriter de son ombre tutélaire tous les peuples de l'Afrique !

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

AVANT-PROPOS I

CHAPITRE PREMIER.

Le catholicisme dans l'Afrique septentrionale.

§ I. — Coup d'œil historique sur les vicissitudes du catholicisme dans les pays barbaresques. 1
§ II. — Missions marocaines (évêché espagnol de Ceuta, et préfecture apostolique du Maroc.) 4
§ III. — Algérie (archevêché d'Alger, évêchés d'Oran et de Constantine-Hippone... 10
§ IV. — Préfecture apostolique du Sahara. 27
§ V. — Tunisie (archevêché de Carthage). 28
§ VI. — Préfecture apostolique de Tripoli. 36
§ VII. — Égypte... 40

CHAPITRE DEUXIÈME.

Missions éthiopiennes.

§ I. — Le passé de l'église éthiopienne 52
§ II. — Vicariat apostolique de l'Abyssinie (mission des Lazaristes). ... 57
§ III. — Vicariat apostolique des Galla ou de l'Éthiopie méridionale, (mission des Capucins). 75
§ IV. — Vue d'ensemble sur les missions éthiopiennes. 90

CHAPITRE TROISIÈME.

Iles africaines de la mer des Indes.

§ I. — Diocèse de Port-Louis de Maurice 95
§ II. — Vicariat apostolique des Seychelles... 100
§ III. — Diocèse de Saint-Denis de la Réunion... 102
§ IV. — Vicariat apostolique de Madagascar. 104
§ V. — Préfecture apostolique des petites îles Malgaches... 117

CHAPITRE QUATRIÈME.

Missions de la Côte Orientale.

§ I. — Vicariat apostolique du Zanguebar septentrional et préfecture du Zanguebar méridional.. 120
§ II. — Évêché de Mozambique 140

CHAPITRE CINQUIÈME.

Missions de l'Afrique centrale.

§ I. — Missions du Haut-Nil. 149
§ II. — Missions de la région des grands lacs. 161
I. Vicariat apostolique du Nyanza (Ouganda). 163
II. Vicariats apostoliques de l'Ounyaniembé et du Tanganika oriental ; mission du Nyassa. 177

CHAPITRE SIXIÈME.

Missions de l'Afrique australe.

Pages.
§ I. — Colonie du Cap (vicariat apostolique du Cap occidental ; préfectures du Cap central et du fleuve Orange). 183
§ II. — Colonie du Cap (vicariat apostolique du Cap oriental)... 191
§ III. — Vicariats apostoliques de Natal et de la République d'Orange; missions du Basutoland et du Transvaal... 197
§ IV. — Préfecture apostolique du Zambèze... 215
§ V. — Préfectures apostoliques du Béchuanaland et de la Cimbébasie... 224

CHAPITRE SEPTIÈME.

Missions de l'Afrique occidentale.

§ I. — Angola et Congo portugais 231
§ II. — Missions des Deux-Guinées. 238
I. Historique... 238
II. Vicariats apostoliques du Gabon et du Congo français ; San Juan et Cameroons. 242
III. Missions du Niger. 250
IV. Vicariat apostolique de Bénin, préfectures du Dahomey et de la Cote d'Or 253
V. Libéria, Sierra-Leone, Rivières du Sud et Guinée portugaise... 259
VI. Vicariat apostolique de la Sénégambie.. 264
§ III. — Iles africaines de l'Océan Atlantique 272

CHAPITRE HUITIÈME.

Missions de l'État Indépendant du Congo.

§ I. — Aperçu historique 277
§ II. — Vicariat apostolique du Tanganika occidental. 288
§ III. — Vicariat apostolique du Congo belge 295

CHAPITRE NEUVIÈME.

L'Afrique et le catholicisme au XIX^e^ siècle. 307
TABLE DES MATIÈRES... 319

Imprimé par la Société St-Augustin.

19320